TRAITE
DU
POËME
EPIQUE.

Par le R. P. LE BOSSU, *Chanoine Regulier de Sainte Genevieve.*

Nouvelle Edition revûë & corrigée.

A PARIS,

Chez PIERRE GANDOÜIN, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

M. DCCVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

459545

CSP

PN
1301
.L5
1708

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

De la nature du Poëme Epique, & de la Fable.

CHAP. I. *Deſſein de tout l'Ouvrage.* page 1
CHAP. II. *Quelle eſt la nature du Poëme Epique.* 5
CHAP. III. *Définition du Poëme Epique.* 14
CHAP. IV. *Des parties du Poëme Epique. Diviſion de ce Traité.* 18
CHAP. V. *Du Poëme.* 22
CHAP. VI. *De la Fable.* 30
CHAP. VII. *Maniere de faire une Fable.* 37
CHAP. VIII. *De la Fable de l'Iliade.* 43
CHAP. IX. *Comparaiſon de la Fable de l'Iliade avec celle d'Eſope.* 51

CHAP. X. *La Fable de l'Odyſſée.* 56
CHAP. XI. *De la Fable de l'Enéide.* 65
CHAP. XII. *Ce que c'eſt que la Fable Epique ſelon Horace.* 77
CHAP. XIII. *Ce que c'eſt que la Fable Epique ſelon Ariſtote.* 83
CHAP. XIV. *Des actions veritables dont les recits ſont des Fables.* 96
CHAP. XV. *Des actions feintes dont les recits ſont hiſtoriques.* 102
CHAP. XVI. *De la multiplication vicieuſe des Fables.* 106
CHAP. XVII. *De la multiplication reguliere des Fables.* 117
CHAP. XVIII. *Concluſion du premier Livre.* 125

LIVRE SECOND.

De la matiere du Poëme Epique, ou de l'action.

CHAP. I. *Quelle eſt la matiere du Poëme Epique.* 129
CHAP. II. *Des Epiſodes dans leur origine.* 139
CHAP. III. *Explication de la doctrine précedente par un exemple.* 145

CHAP. IV. *Des diverſes eſpeces d'Epiſodes, & ce que ce terme ſignifie.* 150
CHAP. V. *De la nature des Epiſodes.* 158
CHAP. VI. *Définition des Epiſodes.* 166
CHAP. VII. *De l'unité de l'action.* 170
CHAP. VIII. *Des fautes qui corrompent l'unité de l'action.* 184
CHAP. IX. *De l'integrité de l'action.* 195
CHAP. X. *Que l'action doit être un Tout.* 199
CHAP. XI. *Du commencement, du milieu, & de la fin de l'action.* 208
CHAP. XII. *Des cauſes de l'action.* 220
CHAP. XIII. *Du nœud & du dénoüement.* 228
CHAP. XIV. *De la maniere de faire le nœud.* 235
CHAP. XV. *De la maniere de faire le dénoüement.* 244
CHAP. XVI. *Des eſpeces d'actions.* 250
CHAP. XVII. *De l'achevement de l'action.* 256

CHAP. XVIII. *De la durée de l'action.* 265
CHAP. XIX. *De l'importance de l'action.* 293

LIVRE TROISIEME.

De la forme du Poëme Epique, ou de la Narration.

CHAP. I. *Des parties de la narration.* 281
CHAP. II. *Du titre de l'Epopée.* 287
CHAP. III. *De la Proposition.* 291
CHAP. IV. *De l'Invocation.* 306
CHAP. V. *Du corps du Poëme, ou de la Narration proprement dite.* 314
CHAP. VI. *Comment la narration est agreable.* 317
CHAP. VII. *De la vrai-semblance.* 327
CHAP. VIII. *De l'admirable.* 340
CHAP. IX. *Des Passions.* 346
CHAP. X. *Comment la Narration doit être agissante.* 357
CHAP. XI. *De la continuité de l'action : & de l'ordre de la Narration.* 368
CHAP. XII. *De la durée de la Narration.* 379

DES CHAPITRES.

LIVRE QUATRIEME.

Des Mœurs.

CHAP. I. *Des mœurs en general.* 391

CHAP. II. *Des causes des mœurs.* 395

CHAP. III. *Des mœurs hors de la Poësie.* 407

CHAP. IV. *Des mœurs Poëtiques.* 416

CHAP. V. *Si un Heros Poëtique doit être honnête homme.* 426

CHAP. VI. *De la bonté Poëtique des mœurs.* 436

CHAP. VII. *Des trois autres qualitez des mœurs.* 444

CHAP. VIII. *Du caractere des Personnages.* 457

CHAP. IX. *Des caracteres d'Achilles, d'Ulysses, & d'Enée.* 470

CHAP. X. *Le caractere des autres Personnages.* 479

CHAP. XI. *Ce que c'est que le caractere.* 485

CHAP. XII. *De l'unité du caractere dans le Heros.* 491

CHAP. XIII. *L'unité du caractere dans le Poëme.* 499

CHAP. XIV. *De la Justesse du caractere.* 509

TABLE DES CHAPITRES.
CHAP. XV. *Des faux caracteres.* 525
LIVRE CINQUIEME.
Des Machines.
CHAP. I. *Des diverſes eſpeces de Divinitez.* 533
CHAP. II. *Des mœurs des Dieux.* 539
CHAP. III. *De la maniere d'agir des Dieux.* 549
CHAP. IV. *Quand il faut uſer de machines.* 558
CHAP. V. *Comment il faut employer les machines.* 563
CHAP. VI. *Si la preſence des Dieux deshonore les Heros.* 568
LIVRE SIXIEME.
Des Sentimens & de l'Expreſſion.
CHAP. I. *Quel eſt le fondement de cette doctrine.* 577
CHAP. II. *Des Deſcriptions.* 586
CHAP. III. *Des Comparaiſons.* 595
CHAP. IV. *Des Sentences.* 603
CHAP. V. *Des Sentences déguiſées.* 611
CHAP. VI. *De quelques autres penſées.* 624
CHAP. VII. *De l'Expreſſion.* 632
CHAP. VIII. *Comment il faut juger de l'Elocution.* 639
Fin de la Table.

PERMISSION.

NOus Abbé de Sainte Genevieve de Paris, & Superieur General des Chanoines Reguliers de la Congregation de France : Permettons au P. René le Boſſu, Chanoine Regulier de nôtredite Congregation, de faire imprimer un Traité du Poëme Epique qu'il a compoſé. Fait en nôtredite Abbaye de Sainte Genevieve de Paris, le vingtiéme Novembre 1674.

F. BLANCHART.

F. DU MOLINET.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce Traité du Poëme Epique, & j'ai cru que la réimpreſſion en ſeroit tres-utile & tres-agreable au public. Fait à Paris ce 26. de Novembre 1707.

FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hô-

tel, grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé JEAN MUSIER, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Traité du Poëme Epique, par le R. P. le Bossu, Chanoine Regulier de Sainte Genevieve*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ladite Ville de Paris seulement: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre ou faire vendre par tout nôtre Royaume, pendant le temps de quatre années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de contrefaire ledit Livre en tout ni en partie dans ladite Ville de Paris seulement, & d'y en faire venir, vendre, & débiter, d'autre impression que de celle qui aura été faite par ledit Exposant, sous peine de confiscation des Exem-

plaires contrefaits, & de quinze cens liv. d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires de Paris; & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs; en bon papier, & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons, de faire joüir ledit Exposant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble

ou empeſchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le troiſiéme jour de Decembre, l'an de grace mil ſept cens ſept, & de nôtre regne le ſoixante-cinquiéme. Par le Roy en ſon Conſeil, REMY.

Regiſtré ſur le Regiſtre, N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 288. N° 558. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce 22. Decembre 1707.

L. SEVESTRE, *Syndic.*

Ledit Sieur Muſier a fait part du preſent Privilege aux Sieurs Jean-Geoffroy Nyon, Jean-Luc Nyon, & Pierre Gandouin.

TRAITE'

TRAITÉ DU POËME EPIQUE.

LIVRE PREMIER.

DE LA NATURE DU POEME EPIQUE, ET DE LA FABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de tout l'Ouvrage.

LES Arts ont cela de commun avec les Sciences, qu'ils sont comme elles fondez sur la raison, & que l'on doit s'y laisser conduire par les lumieres que la nature nous a

données. Mais les Sciences ne laissent point à ceux qui les trouvent ou qui les cultivent, la liberté de prendre d'autres guides que ces lumieres naturelles ; Et les Arts au contraire, dépendent en beaucoup de choses, du choix & du génie de ceux qui les ont inventez les premiers, ou qui y ont travaillé avec l'approbation la plus générale de tout le monde.

La Poëtique est de cette nature : quoi-que la raison ait pû lui prescrire ; on ne peut nier que l'invention des Poëtes, & le choix qu'il leur a plû de faire, ne lui aïent donné sa matiere & sa forme. C'est donc dans les excellens Ouvrages des Anciens qu'il faut chercher les fondemens de de cet Art, & nous devons nous arrêter à ceux à qui tous les autres ont cédé la gloire, ou de l'avoir le plus heureusement pratiqué, ou d'en avoir le plus judicieusement ramassé & prescrit les régles.

Les Grecs & les Latins nous ont fourni des exemples de l'un & de l'autre. Aristote & Horace ont laissé des Régles qui les ont fait consi-

dérer de tous les Savans, comme les Maîtres de l'Art Poëtique; & les Poëmes d'Homére & de Virgile ſont, du conſentement de tous les ſiecles, les modéles les plus achevez qui aïent jamais paru en ce genre d'écrire. De ſorte que ſi jamais une juſte & grande autorité a pû donner des loix & des régles à un Art; on ne peut douter que ces quatre perſonnes ne l'aïent euë toute entiere, en ce qui regarde l'Epopée; C'eſt de cette ſeule eſpéce de Poëme que nous parlerons ici.

Il eſt vrai que les hommes de nôtre temps peuvent avoir de l'eſprit comme en ont eu les Anciens, & que dans ces choſes qui dépendent du choix & de l'invention, ils peuvent avoir auſſi des imaginations juſtes & heureuſes: mais ce ſeroit une injuſtice de prétendre que les Régles nouvelles détruiſent celles de nos premiers Maîtres, & qu'elles doivent faire condamner les ouvrages de ceux qui n'ont pû prévoir nos caprices, ni s'accommoder au génie des perſonnes qui devoient naître en d'autres Siecles, & en d'autres Etats, ſous

une Religion bien différente de la leur, & avec des mœurs, des coutumes, & des langues qui n'y ont plus de rapport.

N'aïant donc pas entrepris cet Ouvrage pour former des Poëtes à la maniere d'aujourd'hui, que je ne connois pas assez ; mais seulement pour me servir de fondement dans le dessein que j'ai d'expliquer l'Enéide de Virgile ; Je ne dois point m'arrêter à tout ce que l'on aura inventé en ces derniers temps. Je ne me persuaderai pas que ce qu'ont pensé quelques nouveaux Auteurs, soit une raison universelle, & une notion commune, que la nature devoit aussi avoir mise dans la tête de Virgile. Mais laissant à la postérité à décider si ces nouveautez sont bien ou mal imaginées, je m'arrêterai seulement à ce que je croirai trouver dans Homére, dans Aristote, & dans Horace. Je les interpréterai les uns par les autres, & Virgile par tous les trois, comme n'aïant qu'un même génie, & une même idée de la Poësie Epique,

CHAPITRE II.

Quelle eſt la nature du Poëme Epique.

LA difference la plus conſidérable que mon ſujet me préſente, entre l'éloquence des Anciens & celle des derniers Siecles, eſt que nôtre maniere de parler eſt ſimple, propre, & ſans détour: & que celle des Anciens étoit pleine de myſtéres & d'allégories. La vérité étoit ordinairement déguiſée ſous ces inventions ingénieuſes, qui pour leur excellence portent le nom de *Fables*, c'eſt à dire de *paroles*; comme s'il y avoit autant de difference entre ces diſcours fabuleux des Savans, & le langage ordinaire du peuple; qu'il y en a entre la parole propre aux hommes, & les voix dont uſent les brutes, pour marquer leurs paſſions & leurs ſentimens.

D'abord les Fables furent emploïées pour parler de la Nature divi-

ne en la maniere qu'on la concevoit alors. Cette grande matiere donna aux premiers Poëtes, le nom de Théologiens, & fit appeller la Poëſie le Langage des Dieux. Ils ſéparérent les attributs divins comme en autant de perſonnes, parce que la foibleſſe de l'eſprit humain ne peut aſſez concevoir ou expliquer tant de puiſſance & tant d'action dans une ſimplicité auſſi grande & auſſi indiviſible qu'eſt celle de Dieu. Peut-être auſſi qu'ils étoient jaloux des avantages qu'ils tiroient de ces connoiſſances ſi belles & ſi relevées, & qu'ils eſtimoient que le commun des hommes n'en étoit pas digne.

Ils ne pouvoient nous dire les opérations de cette Cauſe toute-puiſſante, ſans parler auſſi de ſes effets; de ſorte qu'ils ont joint la Phyſique à la Théologie; & l'ont traitée de même, ſans quitter les voiles de leurs expreſſions allégoriques.

Mais l'homme étant le premier & le plus noble de tous les effets que Dieu a produits, & n'y aïant rien de ſi propre aux Poëtes, ni de ſi grand uſage que

cette matiere, ils l'ont jointe aux précédentes, & ont traité la Doctrine des Mœurs de la même maniere que celle de la Divinité & de la nature. C'eſt de la Morale ainſi traitée que l'Art a formé cette eſpéce de Poëme & de Fable qui porte le nom d'*Epopée*.

Les Poëtes Epiques ont fait pour leur Morale, ce que les Théologiens ont fait pour la Divinité. La trop grande diverſité des actions & des perfections divines, ſi peu proportionnées à nôtre intelligence, a comme forcé ceux-ci à partager une ſeule idée de l'eſſence ſimple & unique de Dieu en pluſieurs perſonnes, ſous les différens noms de Jupiter, de Junon, de Neptune, & autres: Et au contraire, la nature de la Philoſophie morale, qui ne donne jamais de régle d'aucune choſe particuliere, a fait que les Epiques ont réüni en une ſeule idée, en une même perſonne, & dans une action qui paroît ſinguliere, tout ce qu'il y a de ſemblable en différentes perſonnes, & en diverſes actions, qui pouvoient ainſi être renfermées comme les eſpéces dans leur genre.

Quand donc Aristote à ce propos dit, que la *Poësie est plus grave que l'Histoire, & que les Poëtes sont plus Philosophes que les Historiens*; Il ne le dit pas seulement pour vanter l'excellence de cet Art, mais pour en faire connoître la nature. La Poëtie, dit il, enseigne la Philosophie Morale, non en récitant seulement comme un Historien, ce qu'a fait ou ce qu'a souffert Alcibiade, c'est l'exemple d'Aristote; mais en proposant ce qu'une personne à qui le Poëte donne un nom tel qu'il lui plaît, a dû faire & dire vrai-semblablement, ou nécessairement, en une pareille occasion. C'est de cette sorte qu'elle fait ou les suites fâcheuses qu'ont ordinairement les desseins mal conceus, & les actions mauvaises; ou la récompense des bonnes actions, & la satisfaction que l'on reçoit d'un dessein formé par la vertu, & conduit par la prudence. Ainsi dans l'Epopée, selon Aristote, sous quelque nom que ce soit, les personnes & les actions sont feintes, allégoriques & universelles; & non historiques & singulieres.

φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον Ποίησις Ἱστορίας ἐστίν. Poët. c. 9.

Οὗ συμβαίνει ἡ Ποίησις ῥήματα ἐπιτιθεμένη. c. 9

Ἡ μὲν Ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἡ δ' Ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. c. 9.

C'eſt auſſi le ſentiment d'Horace, comme nous verrons. Nous remarquerons ſeulement ici, qu'il ne ſe contente pas de dire, que les Poëtes enſeignent la Morale comme les Philoſophes, mais en cela il donne la préférence à Homére.

Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, Plenius & melius Chryſippo & Crantore dicit. *Epiſt. l. 2. ep. 2.*

Cette excellence qu'ont les Poëtes au-deſſus des ſimples Philoſophes, vient de ce que toutes ſortes de Poëme en général eſt une imitation. Or l'imitation eſt extrémement naturelle & agréable aux hommes. Ainſi cette maniere de propoſer les choſes eſt beaucoup plus engageante & plus propre pour arrêter les Auditeurs. De plus, l'imitation eſt une inſtruction qui ſe fait par les exemples; & les exemples ſont d'autant plus propres pour perſuader, qu'ils prouvent que la choſe eſt poſſible. Enfin l'imitation eſt tellement de la nature de la Poëſie, que c'eſt elle, comme Ariſtote nous l'apprend, à qui cet Art doit ſa naiſſance; & qu'Horace l'a recommandée tres-particulierement au Poëte qu'il veut former.

Ποιήσεις πᾶσαι τυγχάνουσιν οὖσαι μιμήσεις τινές. *Ariſt. Poët. c. 1.*

Κατὰ φύσιν δὲ ὄντος ἡμῖν τοῦ μιμεῖσθαι, ἐξ ἀρχῆς οἱ πευφυέστατοι πρὸς τὰ μάλιστα, κατὰ μικρὸν προάγοντες, ἐγέννησαν τῇ ποιήσει, ἀπὸ τῶν αὐτοσχεδιασμάτων. *c. 4.*

Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo Doctũ imitatorem, & veras hinc ducere voces. *Poët.*

Mais lorſque les Poëtes ſont devenus Philoſophes moraux, ils n'ont pas ceſſé d'être Théologiens. Au contraire, la Morale qu'ils traitent, les oblige indiſpenſablement à mêler la Divinité dans leurs Ouvrages, parce que la connoiſſance, la crainte, & l'amour de Dieu, en un mot, la piété & la Religion ſont les premiers & les plus ſolides fondemens des autres vertus, & de toute la Morale.

Res geſtæ regumque, ducumque. *Poët.*

La préſence de la Divinité, & le ſoin qu'une cauſe ſi auguſte doit prendre de l'action, oblige le Poëte à faire que cette action ſoit grande, importante & conduite par des Princes & par des Rois. Elle l'oblige auſſi de penſer & de parler d'une maniere relevée au deſſus du commun des hommes, & qui égale en quelque ſorte les perſonnes Divines qu'il introduit. C'eſt à quoi ſert le langage poëtique & figuré, & la majeſté du vers héroïque.

Cui mens divinior atque os Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem. *Horat.*

Mais tout cela étant divin & miraculeux, pourroit ruiner la vraiſemblance, ſans laquelle une action eſt moins propre à perſuader.

C'eſt à quoi le Poëte doit prendre garde, puiſque ſon premier but eſt d'inſtruire.

Les Poëtes ont eſté obligez à tout cela par la ſubſtance des choſes qu'ils ſe ſont propoſées pour la matiere de leurs Poëmes & de leurs inſtructions. La maniere de les enſeigner utilement & méthodiquement leur a fait encore ajoûter quelques autres régles.

L'Epopée eſt plus pour les mœurs & pour les habitudes que pour les paſſions. Celles-ci naiſſent tout à coup, & leur violence eſt de peu de durée; mais les habitudes ſont plus tranquilles, & ceſſent ou s'impriment plus lentement. Donc l'action Epique ne pouvoit être renfermée en un jour, comme celle du Théatre; il lui falloit un eſpace plus juſte & plus long que celui de la Tragédie, qui eſt pour les paſſions.

Cette diſtinction a mis encore une grande différence entre la Tragédie & l'Epopée. La violence tragique avoit beſoin d'une repréſentation beaucoup plus vive & plus animée

que celle d'un récit : auſſi eſt-elle toute dans l'action, le Poëte n'y parle jamais, comme il fait dans l'Epopée, qui n'a point d'Acteurs.

Mais ſi l'Epopée eſt en cela inférieure au Théatre, elle l'emporte ſur la Philoſophie & ſur l'Hiſtoire; parce qu'elle eſt beaucoup plus agiſſante que la ſimple Philoſophie, & que les récits Hiſtoriques : Et ſi elle ne préſente point d'Acteurs aux yeux de ſes ſpectateurs comme la Tragédie ; du moins, elle doit beaucoup plus ſouvent que les Hiſtoriens, interrompre ſon récit par les diſcours de ſes Perſonnages. Ariſtote l'ordonne ainſi, quand il dit, que la narration Epique doit être Dramatique, c'eſt à dire agiſſante.

Elle a auſſi ſes paſſions, qui lui donnent un grand avantage ſur la Philoſophie & ſur l'Hiſtoire : mais elle céde en cela à la Tragédie ; car quoiqu'elle les reçoive toutes, néanmoins, la joïe & l'admiration lui ſont plus eſſentielles. Ce ſont elles en effet qui contribuënt le plus à nous faire devenir ſavans. L'admiration & la

curiosité sont la cause des Sciences ; & rien ne nous arrête avec tant de force que le plaisir ; De sorte que ces deux passions ne doivent point manquer à un Ouvrage inventé, pour nous apprendre ce que nous devons indispensablement savoir.

Enfin, parce que les préceptes, pour être aisément conceus & mieux gravez dans la mémoire, ont besoin de briéveté ; & qu'il n'y a rien qui puisse mieux produire ces effets, que de proposer une seule idée, & de si bien ramasser toutes choses, que l'on puisse les avoir présentes toutes à la fois : les Poëtes ont tout réduit à une seule action, sous un seul & même dessein, & en un corps qui ne reçoit point de membres & de parties étrangéres.

Quidquid præcipies esto brevis, ut citò dicta Percipiant animi dociles, teneantque fideles. *Hor. Poët.*

Denique sit quod vis simplex dumtaxat & unum. *Hor. Poët.*

CHAPITRE III.

Définition du Poëme Epique.

CE que nous venons de voir de la nature du Poëme Epique, nous en préſente une idée que nous pouvons ramaſſer en ces termes :

L'EPOPE'E eſt un diſcours inventé avec art, pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous les allégories d'une action importante, qui eſt racontée en Vers d'une maniere vrai-ſemblable, divertiſſante, & merveilleuſe.

C'eſt ici la définition de l'Epopée, & non de la Poëſie, qui eſt l'Art de faire toutes ſortes de Poëmes, au nombre deſquels eſt l'Epique. L'Epopée n'eſt donc pas un Art, mais une choſe artificielle, comme on le voit exprimé dans la définition, qui dit que c'eſt un diſcours *inventé avec Art.*

Elle eſt une eſpéce de Poëme, c'eſt auſſi ce que la définition mar-

que en ces mots, *un discours en Vers*; le reste la distingue d'avec les autres espéces de Poëmes.

L'action d'une Comédie n'est point importante; & de plus elle n'est pas racontée par le Poëte, mais les personnes seules qu'il introduit, y parlent, & y agissent, aussi-bien que dans la Tragédie. L'une & l'autre, pour cette raison, est nommée un Poëme Dramatique. Ainsi l'Epopée n'est ni une Tragédie, ni une Comédie.

Πράττοντας γὰρ μιμοῦνται, καὶ δρῶντες ἔμφασιν. ὅθεν καὶ δράματα καλεῖσθαί τινες αὐτὰ φασιν, ὅτι μιμοῦνται δρῶντας. *Aristot. Poët. c. 3.*

Elle n'est point aussi une Physique, comme le Poëme d'Empédocle ou celui de Lucrèce; ni un traité d'Agriculture, ou de choses semblables, comme les Géorgiques de Virgile: parce que ces ouvrages ne sont point pour former les mœurs; & que les instructions qu'ils contiennent, sont nuës, simples, & propres, sans déguisemens & sans allégories.

Cette seconde raison qui touche plus l'essence & la nature de la Poësie, exclud encore du nombre des Epopées, une Morale écrite en Vers, une simple Histoire, comme la Pharsale de Lucain, la Guerre Punique

de Silius Italicus, & semblables actions véritables de quelques personnes singulieres sans fable ; & enfin, tout ce qui est décrit en Vers de cette sorte.

Je ne m'arrêterai pas à marquer la différence de l'Epopée d'avec la Satyre, l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, l'Epigramme, & autres moindres Poëmes ; cela se voit assez.

Mais il ne sera pas inutile de reprendre ce que nous venons de dire ; & de conclure que l'Epopée a du rapport à quatre choses, savoir, au Poëme, à la Fable, à la Philosophie Morale, & à l'Histoire.

Elle a rapport à l'Histoire, parce que l'une & l'autre raconte une ou plusieurs actions ; mais les actions de l'Histoire sont singulieres & véritables ; ainsi, l'Epopée n'est ni une Histoire, ni une espéce d'Histoire.

Elle a du rapport à la Philosophie Morale, puisque l'une & l'autre est une instruction pour les mœurs ; mais l'action & les allegories qui lui sont propres, font qu'à proprement parler, elle n'est point une Philoso-

phie Morale, quoique l'on puisse dire que c'en est une espéce ; & en effet, elle appartient beaucoup plus à ce genre qu'à l'Histoire.

Mais elle appartient toute entiere au Poëme, & à la Fable, étant proprement & véritablement un Poëme & une Fable ; & n'étant distinguée des autres Fables & des autres Poëmes que comme les espéces sont distinguées les unes d'avec les autres, participant toutes également à leur genre. Aussi, la définition contient exactement l'un & l'autre, puisque *le Poëme est un discours en Vers*, & que *la Fable est un discours inventé, pour former les mœurs par des instructions déguisées sous les allégories d'une action.* Ainsi, l'on peut abréger la définition que nous avons donnée du Poëme Epique, & dire simplement que *l'Epopée est une Fable agréablement imitée sur une action importante, qui est racontée en Vers d'une maniere vrai-semblable & merveilleuse.*

CHAPITRE IV.

Des parties du Poëme Epique. Diviſion de ce Traité.

LEs parties du Poëme Epique contenuës dans la définition précédente, ſont ſa Nature, ſa Matiere, ſa Forme, & ſa Maniere de propoſer les choſes.

Sa Nature eſt double, parce que l'Epopée eſt un Poëme & une Fable; mais ces genres différens ſont tres-bien d'accord enſemble, & font un corps qui n'a rien de monſtrueux. L'on peut même dégager aſſez réguliérement ces deux natures l'une d'avec l'autre, & dire que la Fable eſt ce qui fait la nature de l'Epopée, & que le Poëme dit la maniere de traiter la Fable, & comprend les Penſées, l'Expreſſion, & les Vers.

La Matiere de l'Epopée eſt une action feinte vrai-ſemblablement, & imitée ſur les actions des Rois, des Princes & des Divinitez. Cela dit

deux choſes, l'Action & les Perſonnes, elle n'eſt point en cela différente de la Tragédie.

La Forme eſt que les Perſonnes n'y ſoient point introduites aux yeux des ſpectateurs & agiſſant ſeules, & par elles-mêmes ſans le Poëte, comme dans la Tragédie : mais que l'action ſoit racontée par le Poëte.

La Fin du Poëme Epique eſt de donner des inſtructions morales à toute ſorte de perſonnes en général & en particulier. Cette partie appartient au Poëme en qualité de Fable. Elle contient la Morale, qui ſert de fondement à la Fable ; & outre cela, les Mœurs des Perſonnages qui y font quelque figure conſidérable.

Enfin, comme la Forme comprend la perſonne du Poëte qui raconte ; la Fin comprend auſſi celles des Auditeurs pour qui le Poëte écrit ces inſtructions.

Toutes ces choſes ſeront la matiere de ce Traité ; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſoient touchées toutes en particulier, & avec une même exactitude.

Quelques-unes trouveront assez naturellement une place suffisante dans les autres, comme ce que nous avons à dire du Poëte & des Auditeurs.

La Fin & la Morale pour être traitée séparément, demande un champ d'une trop vaste étenduë ; Je me contenterai d'en parler en parlant de la Fable, & aux autres endroits, où la liaison nécessaire de cette partie avec le reste me fournira de justes occasions d'en dire autant qu'il faut pour mon dessein.

Aristote sépare en deux différentes parties les Pensées, & l'Expression ; elles le méritent : mais tant d'Auteurs en ont écrit, & si amplement, que je me croi dispensé de redire & de copier des choses qui d'ailleurs sont du ressort de quelques autres Arts. Je les laisserai donc à la Rhétorique, à la Grammaire, & à ceux qui en ont tant dit dans la Poëtique même. Ainsi le peu que j'en dirai, sera compris en une seule partie. Cette même raison de ne vouloir point être copiste, fera que je

parlerai encore moins du Poëme & de la Versification.

Mais j'écrirai amplement de la Fable, comme étant la partie la plus essentielle de l'Epopée. Je traiterai de même sa Forme & sa Matiere. De plus, je mettrai à part les Mœurs des personnes ; & enfin, je distinguerai encore les Divinitez d'avec les personnes humaines. Les Dieux sont ordinairement désignez par le nom de Machines, parce que les Poëtes usent de machines pour les mettre sur le Théatre, d'où ce nom a passé jusqu'à l'Epopée.

De cette sorte, ce Traité sera divisé en six parties, ou en six livres.

Le Premier sera de la Nature de l'Epopée, où nous traiterons de la Fable.

Le second livre sera de la Matiere, ou de l'Action Epique.

Le Troisiéme, de la Forme, ou de la Narration.

Le Quatriéme des Mœurs, & du Caractére des personnes humaines.

Le Cinquiéme, des Machines, ou de la présence & de l'action des Divinitez,

Et le Sixiéme, des Penſées & de l'Expreſſion.

CHAPITRE V.

Du Poëme.

UN Poëme eſt un diſcours en Vers; & un Vers eſt une partie du diſcours meſurée par un certain nombre de ſyllabes longues & bréves, avec une cadence agreable, que l'on répéte ſans ceſſe. Cette répétition eſt néceſſaire pour diſtinguer la notion du Vers d'avec celle de la Proſe: parce qu'en Proſe, auſſi-bien qu'en Vers, chaque période & chaque membre, ſont autant de parties du diſcours, meſurées par un certain nombre de ſyllabes longues & bréves; mais la Proſe diverſifie continuellement ſes cadences & ſes meſures, ce que ne fait pas le Vers.

La répétition dont uſent les Poëtes paroît même dans la maniere d'é-

crire ; Car un Vers étant achevé, l'on retourne au commencement d'une autre ligne pour écrire le Vers suivant ; Et ce retour a donné aux *Vers* le nom qu'ils portent ; aussi ce nom leur est-il commun en Latin avec quelques autres choses que l'on range de la même maniere sur des lignes différentes, comme sont les arbres plantez au cordeau. Versus.

Les Latins donnent encore aux Vers le nom de *Carmina*, qui pourroit faire quelque équivoque, parce que outre les Vers & les Poëmes qu'il signifie ; on s'en sert encore pour exprimer d'autres choses. On donne ce nom au Chant des Oiseaux, aux Charmes magiques, à certaines Formules de Loix, aux Inscriptions, ou Devises, aux Epitaphes & aux choses semblables.

Ramoque secundens miserabile Carmen integrat. *Virg. 4. Georg.*

Ducite ab urbe domum, mea Carmina, ducite Daphnim. Carmina vel cœlo possunt deducere lunam, Carminibus Circe socios mutavit Ulyssis. *Ecl. 8.*

Lex horrendi Carminis erat : Duumviri per duellionem judicent, si à Duumviris provocatione certarit, provocatione certato, &c. *Tit. Liv. hist. l. 1.*

Rem Carmine signo : Æneas hæc de Danais victoribus arma. *Virg. Æneid l. 1.*

Tumulo superaddite Carmen ; Daphnis ego in Sylvis hinc usque ad sidera notus, Formosi pecoris custos, formosior ipse. *Virg. Eclog. 5.*

Pour faire des Vers, il ne suffit pas de garder les mesures & la quantité des syllabes, & de mettre six pieds justes les uns aprés les autres en une même ligne ; Il y faut encore certaines cadences agréables, dont on donne quelques régles en parlant des césures, des enjambemens, de la longueur des mots, & de semblables préceptes. Il y faut aussi des temps de verbes, des modes, des régimes, des arrangemens, & quelques mots propres que la Prose ne connoît point.

Mais il y faut, sur-tout, un tour & des manieres de parler relevées, hardies, & métaphoriques, & ces manieres sont tellement propres à ce genre d'écrire, que sans cela l'arrangement le plus exact des longues, & des bréves, fait beaucoup moins des Vers que de la Prose mesurée : Et au contraire, ces expressions hardies & propres aux Vers, étant dans un discours qui n'auroit point les pieds & les mesures Poëtiques, lui donneroient tellement l'air de Vers, que ce seroit moins de la Prose qu'une

espéce

espéce de Poësie sans mesure, & comme dit Horace ; les membres d'un Poëte que l'on auroit mis en pieces. Disjecti membra Poëtæ.

Comme la nature n'inspire point les régles de la Poësie & du Vers ; aussi l'Art & l'Etude n'enseigne pas ce que c'est que cet art, cette force & cette élevation où Horace trouve quelque chose de divin, & qui seule fait mériter le nom de Poëte. Il faut avoir cela de naissance, ou par l'excellence de sa nature, ou par certains emportemens heureux, mais si extraordinaires que les Anciens & Aristote même leur donnent le nom de Fureur. Il faut toûjours supposer un jugement juste & solide, qui soit le maître de cette fureur & de l'imagination du Poëte. Ego nec studium sine divite venâ. Nec rude quid prosit video ingenium. *Hor. Poët.* Εὐφυοῦς ἢ Μανικοῦ. *Arist. Poët. cap.* 17.

De ce que nous venons de voir, nous pouvons conclure que *la fin* de la Poësie est de plaire : Que *sa cause* est ou l'excellence de la nature du Poëte, ou la fureur poëtique, & ces emportemens d'esprit qui se laissent dompter par le jugement. *Sa matiere* sont les syllabes longues & bréves, les pieds qui en sont

composez, & les mots que la Grammaire lui fournit aussi bien qu'à la Prose. Et *sa forme* est l'arrangement de toutes ces choses en des Vers justes & agréables, qui expriment les pensées & les sentimens de l'Auteur de la maniere que nous avons dit.

Mais aprés tout, que ces bornes sont resserrées, si l'on considére ce grand nom de Poëte dans l'honneur qu'il a receu d'Homére & de Virgile, & dans toute l'étenduë dont il est capable! Ce que nous venons d'en dire n'a point de loüange, où un simple Traducteur ne puisse prétendre, & que la guerre de Catilina mise en Vers, ne puisse mériter à qui voudroit tourner ainsi la prose de Salluste. L'on a donc raison de distinguer ces matieres simples d'avec la grande Poësie, en leur donnant le nom de Versification; & de faire de la Versification & de la Poësie, comme deux Arts séparez. En effet, y a-t-il plus de différence entre la Grammaire & la Rhétorique, qu'entre l'Art de faire des Vers, & celui d'inventer les Poëmes?

Ce grand Art consiste principalement dans la Fable, dans la maniere de dire les choses par allégories & par métaphores, & dans l'invention de la matiere apparente ; c'est-à-dire, des actions sous lesquelles les véritez que le Poëte veut enseigner, sont agréablement déguisées. Cela est si propre au Poëte, que même dans l'expression, Aristote ne recommande rien tant que la Métaphore. Ce qui est conforme à ce que nous avons dit de la nature de la Poësie. Car les Fables sont des déguisemens allégoriques ; & une allégorie n'est qu'un tissu & une suite de métaphores ramassées en un corps.

τὸ δὲ μέγιστον τὸ μεταφορικὸν εἶναι. Poët. c. 22.

Nous parlerons assez de la Fable & de ces grandes matieres dans la suite de cet Ouvrage. Nous nous contenterons ici de faire cette réflexion ; Que les véritables Poëmes, & ceux qui plus qu'aucun autre ont l'essence & la nature de la grande Poësie, sont l'Epopée, la Tragédie, & la Comédie ; parce qu'elles sont toutes allégoriques & fabuleuses. Aussi Aristote en sa Poëtique n'a entrepris que

περὶ μὲν οὖν τῆς ἐξ ἑνὸς εἴδους μιμητικῆς,

ἐν περὶ Κωμῳδίας ὕστερον ἐροῦμεν. Περὶ δὲ τῆς ᾠδῆς λέγωμεν. *Poët. cap. 6.*

ces trois espéces. Si nous les comparons ensemble, l'Epopée l'emportera par la grande liberté qu'elle a d'user de métaphores & d'allusions perpétuelles aux Fables. Les expressions allégoriques feroient plus d'obscurité sur le Théarre, & auroient quelque chose de moins vrai-semblable en la bouche des personnes que l'on entend parler, que dans le récit d'un Poëte qui écrit pour être lû : La Comédie le cédera aussi de beaucoup à la Tragédie, à cause du peu d'élévation, & de la maniere trop naturelle & trop commune des personnes qui y parlent.

Ideircò quidam Comedia necne Poëma Esset quæsivere : quod acer spiritus ac vis Nec verbis nec rebus inest : nisi quod pede certo Differt sermoni sermo merus. *Hor. Sat. 4. l. 1.*

Cela même a fait douter si la Comédie étoit un véritable Poëme. Cette difficulté est toute fondée sur cette notion générale ; Que le Poëme est un discours en Vers. Or dans la Comédie Latine, le discours n'a rien du Vers que les pieds & la mesure. Cela suffit en une matiere qui est aussi poëtique que celle là. Nous pensons être en cela du sentiment d'Horace ; du moins n'attribuë-t il ce doute qu'à peu de personnes.

Mais cette seule mesure sans aucun air qui distingue un discours d'avec la Prose, n'en fait point de Vers : & c'est pour cela qu'Horace a donné le nom de *Prose*, *Sermones*, à ses Satyres. Ses Lettres sont la même chose. Ses Odes ont tout un autre air, aussi, les a-t-il nommées des *Poësies*, *Carmina*.

Primum ego me illorum dederim quibus esse Poëtas, Excerpã numero, neque enim cõcludere versum. Dixeris esse satis; neque si quis scribat uti nos Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam, l. 2. Sat. 4.

Il n'en est pas de même des matieres qui ne sont pas poëtiques, mais qui sont écrites en Vers, & ornées de Fables & d'allégories, comme sont les Géorgiques de Virgile, la Pharsale de Lucain, la Guerre Punique de Silius Italicus, & semblables. A la vérité, ces Fables & ces allégories ne suffisent pas pour une Epopée, lors qu'elles ne sont que dans les ornemens, & non dans le fond ; parce que c'est le fond même de l'Epopée & l'action principale qui doit être une Fable ; aussi, ne croions-nous pas que les Géorgiques ou la Pharsale soient des Epopées ; mais cela ne nous doit pas empêcher de croire que ce sont de véritables Poëmes.

Mais si l'on écrivoit une Epopée en

Prose, seroit-ce un Poëme Epique ? Je ne le croi pas, parce qu'un Poëme est un discours en Vers. Cela néanmoins n'empêcheroit pas qu'elle ne fût une Epopée ; de même qu'une Tragédie en Prose n'est pas un Poëme Tragique, & est toûjours une Tragédie. Ceux qui ont douté si la Comédie Latine étoit un Poëme, ou si elle n'en étoit pas un ; n'ont point douté qu'elle ne fût une Comédie.

J'en aurois moins dit sur des matieres si rebattuës, si je n'avois fait scrupule d'omettre entierement ce que c'est qu'un Poëme & que des Vers, en un si long Traité du Poëme Epique.

CHAPITRE VI.

De la Fable.

Ἀρχὴ καὶ οἷον ψυχὴ μῦθος. cap. 6.

ARistote dit que *la Fable est ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en est comme l'ame.* Nous devons donc chercher la nature de l'Epopée dans la nature

de la Fable, & la considérer comme le premier fondement du Poëme, comme le principe qui donne la vie & le mouvement à tous ses membres, & qui en fait joüer tous les ressorts. Nous avons en effet commencé la définition de l'Epopée par la définition de la Fable; car la Fable est un discours inventé pour former les mœurs par des instauctions déguisées sous les allégories d'une action.

Il y a des Fables de plusieurs sortes, & elles peuvent être traitées en des manieres bien differentes. Le Poëte forme les siennes de ce qu'il y a de plus excellent en chacune de ces espéces.

On conte trois espéces de Fables. Les unes sont mises sous des noms d'hommes & de Dieux, & s'appellent *Raisonnables*; les autres sont seulement sous des noms de bêtes, & tirent leur nom, *Moratæ*, des Mœurs humaines qu'on leur attribuë; & celles de la troisiéme espéce mêlent ensemble ces deux sortes de personnages, & sont dites, *Mixtes*.

Les Fables Epiques ſont Raiſonnables. Je ne croi pas que la liberté qu'Homére s'eſt donnée dans l'Iliade, de faire parler un Cheval une fois ſeulement, doive faire mettre cette Fable au rang des Mixtes. Je conterois plûtôt cet incident entre les machines & les miracles; comme on lit en l'Hiſtoire Romaine que cela eſt quelque fois arrivé; & comme nous le ſavons de l'aſneſſe de Balaam.

Au reſte, c'étoit une choſe ſi commune en ces temps-là d'uſer de ces ſortes de Fables, & de faire parler les brutes, & mêmes les arbres; & cet uſage étoit tellement receu comme une marque de doctrine, d'eſprit, & d'éloquence; que quand Homére en auroit uſé plus ſouvent, je ne voi pas que l'on pût blâmer ſa Fable de quelque irrégularité. Mais enfin, cette coûtume de faire parler les bêtes eſt ſi peu au goût des derniers Siecles, que l'exemple d'Homére ne la rendroit pas excuſable en des Ouvrages modernes.

Quoi qu'il en ſoit, ce léger incident, qui ne nous empêche pas de

mettre la Fable Epique dans l'eſpéce des Fables Raiſonnables, ne nous empêchera pas auſſi de la mettre au rang des Vrai-ſemblables ; quoique cette condition ne ſoit pas néceſſaire à la Fable en général.

Enfin l'action d'une Fable peut être grave, illuſtre & importante à un Etat, ou commune, baſſe & populaire. Elle peut être entiere, ou défectueuſe ; traitée en Vers, ou en Proſe ; remplir un long diſcours, ou être expoſée en peu de paroles ; être racontée par l'Auteur, ou repréſentée par les perſonnes qui y agiſſent ſeules. Toutes ces differentes manieres ne changent rien dans l'eſſence de la Fable, & n'en altérent point la nature.

Excepté la Repréſentation, que le Poëte Epique laiſſe au Théatre, il prend toûjours la maniere la plus excellente, & la plus noble. Ainſi, l'action Epique eſt grave, importante, entiere, & racontée en une longue ſuite de Vers.

On peut ajoûter à cela, qu'il y a des Fables qui conſiſtent moins en

action qu'en parole, comme celle qui raille la sotte vanité de ceux qui s'attribuent toute la gloire d'un évenement où ils n'ont contribué que d'une présence fort inutile. Elle les représente sous l'allégorie d'une Mouche, qui s'étant arrêtée sur un chariot, & se voyant au milieu d'une nuë de poudre que les rouës & les pieds des chevaux élevoient en l'air : O Dieu, dit elle, que je fais de poudre ! L'Epique n'est pas de cette espece de Fables, mais de celles qui imitent une action.

Telles sont les differences qui spécifient la Fable Epique, & qui la distinguent de toutes les autres. Elle est raisonnable & vrai-semblable ; elle imite une action entiére & importante ; elle est longue & racontée en Vers : mais aucune de ces proprietez ne la fait changer de nature, & ne la rend moins Fable que toutes celles qui portent le nom d'Esope.

Voilà son espece & ses differences : voici ses parties.

Λέγω δὲ τὸν μῦθον τὴν σύνθεσιν τῶν πραγμάτων,

Aristote dit que *la Fable est la composition des choses.* Deux choses

la composent en effet, comme ses deux parties essentielles. L'une est la Vérité qui lui sert de fondement; & l'autre est la Fiction qui déguise allégoriquement cette vérité, & qui lui donne la forme de Fable.

La Vérité est cachée; c'est le point de Morale que l'Auteur veut enseigner. Les Romains se servoient même de cette expression, *enseigner* des Fables & des Tragédies, pour dire les joüer & les représenter. La Fiction est l'action, ou les paroles dont on couvre ces instructions. Dans l'exemple que nous venons de proposer, la Vérité est, Qu'il est ridicule de se vanter d'une chose où l'on n'a point de part: Et la Fiction est cette plaisante pensée d'une Mouche traînée en un chariot; O que je fais de poudre!

Vel qui Prætextas vel qui docuere Togatas. *Horace, Poët.*

La Vérité ne fait point de difficulté ici, puisque l'instruction morale doit toûjours être véritable.

Mais si l'action imitée est prise de l'Histoire, pourra-t-elle passer pour Fiction? C'est la même difficulté, si elle est tirée d'une Fable déja connuë,

puiſque de cette maniere, le Poëte l'auroit auſſi peu inventée, & auſſi peu feinte, que s'il l'avoit trouvée dans l'Hiſtoire ; Et toutefois ſi l'Auteur ne l'a pas feinte, on pourra lui diſputer le nom de Poëte.

Nous répondons à cela, que le Poëte doit feindre une action generale, qu'il doit enſuite chercher dans l'Hiſtoire, ou dans les Fables connuës, les noms de quelques perſonnes, à qui une action pareille ſoit arrivée véritablement ou vrai-ſemblablement, & qu'il doit mettre enfin, ſon action ſous ces noms. Ainſi, elle ſera feinte véritablement, & inventée par l'Auteur ; & elle paroîtra priſe dans l'Hiſtoire ou dans une Fable plus ancienne. Ceci ſera expliqué dans la ſuite : Nous allons commencer de le faire par l'exemple d'une Fable compoſée ſur cette méthode.

CHAPITRE VII.

Maniere de faire une Fable.

LA premiere choſe par où l'on doit commencer pour faire une Fable, eſt de choiſir l'inſtruction & le point de Morale qui lui doit ſervir de fond, ſelon le deſſein & la fin que l'on ſe propoſe.

Je veux, par exemple, exhorter deux freres ou d'autres perſonnes qui ont quelque bien en commun, à demeurer toûjours unis enſemble pour le conſerver. Voila la fin de la Fable, & la premiere choſe que j'ai dans la penſée.

Pour cet effet, j'entreprends de leur bien imprimer dans l'eſprit cette maxime, Que la mauvaiſe intelligence ruine les familles & toutes ſortes de ſocietez. Cette maxime que je choiſis, eſt le point de Morale & la vérité qui ſert de fond à la Fable que je veux faire.

Il faut enſuite reduire cette vérité

morale en action, & en feindre une generale & imitée sur les actions singulieres & véritables de ceux qui se sont ruinez par leur mauvaise intelligence. Je dis donc, que quelques personnes étoient unies ensemble pour conserver un bien qui leur appartenoit en commun. Elles se broüillent les unes avec les autres, & cette division les abandonne sans défense à un ennemi qui les ruine.

Voilà le premier plan d'une Fable. L'action, que ce recit presente, a quatre conditions. Elle est universelle, elle est imitée, elle est feinte, & elle contient allégoriquement une vérité morale. Ce plan comprend donc les deux parties essencielles qui composent la Fable, je veux dire, la Vérité & la Fiction. Tout cela est commun à toutes sortes de Fables.

Les noms que l'on donne aux personnages commencent à specifier une Fable. Esope leur donne des noms de Bêtes. Deux Chiens, dit-il, mis pour la garde d'un troupeau, se battent, & le laissent sans défense au Loup, qui en enleve ce qui lui plaît. Ces

noms ſont les plus ſimples de tous. L'action reſte toûjours generale, & la Fiction paroît toute entiere.

On peut déguiſer ſa Fiction, rendre l'action plus ſinguliere, & faire la Fable raiſonnable par des noms d'hommes inventez à plaiſir. Pridamant & Oronte, freres d'un ſecond lit, étoient riches par le teſtament de leur pere. Ils ne peuvent s'accorder dans le partage de leurs biens, & ils s'obſtinent de telle ſorte l'un contre l'autre, qu'ils ne donnent que les derniers de leurs ſoins à leur interêt commun contre Clitandre leur aîné du premier lit. Celui-ci fomente adroitement leur querelle, & entretient leur negligence pour ce qui le regarde, feignant de ne rien eſperer que quelque augmentation modique, par des accommodemens qu'il leur propoſe ſans les preſſer. Cependant, il gagne ſes Juges, & tous ceux qui étoient chargez de cette affaire; fait caſſer le teſtament, & retire tout le bien dont on avoit voulu gratifier ſes freres à ſon deſavantage.

Cette Fable eſt raiſonnable & vrai-

ſemblable ; mais parce que les noms ſont feints auſſi-bien que les choſes, & que l'action n'eſt que particuliere, & de familles communes ; elle n'eſt ni Epique ni Tragique : Elle peut ſeulement être employée en une Comedie. Ariſtote nous apprend que les Poëtes Comiques inventent & les choſes & les noms.

Ευρίσκουσι γὰρ τὸν μῦθον, διὰ τῶν εἰκότων, οὕτω τὰ τυχόντα ὀνόματα ἐπιτιθέασι. Poët. c. 6.

Pour faire à la mode cette Fable Comique, quelque Doriſe auroit été promiſe à Clitandre, mais le teſtament auroit fait changer le deſſein de ſon Pere, & il voudroit la forcer à prendre l'un de ces deux riches étourdis qu'elle n'aimeroit point. Le Ridicule y trouveroit auſſi regulierement telle place qu'il plairoit au Poëte. Mais reprenons nôtre ſuite.

La Fiction peut être tellement déguiſée ſous la vérité de l'Hiſtoire, que ceux qui ignorent l'Art du Poëte croiront qu'il n'a point fait de fiction. Pour bien faire ce déguiſement, il faut chercher dans l'Hiſtoire, les noms de quelques perſonnes à qui l'action feinte ſoit vrai-ſemblablement ou véritablement arrivée, & la

raconter sous ces noms connus, avec des circonstances qui ne changent rien au fond ni à l'essence de la Fable & de la Morale, comme dans l'exemple suivant.

Dans la guerre qu'eut le Roy Philippe le Bel contre les Flamands, l'an 1302. il mit son armée sous la conduite de Robert Comte d'Artois, qui en fut General, & de Raoul de Nesle son Connêtable. Lorsqu'ils furent dans la plaine de Courtrai, en la presence des ennemis, le Connêtable dit qu'il étoit si facile de les ruiner par la faim, qu'il n'étoit pas à propos de hazarder tant de Noblesse contre cette populace vile & desesperée. Le Comte rejetta fierement cet avis, le taxant de lâcheté & de perfidie. Nous verrons, repartit le Connêtable en colere, qui de vous ou de moi sera le plus fidelle & le plus brave: & il pique en même temps droit aux ennemis, entraînant aprés soi toute la Cavalerie Françoise. Cette précipitation, & la poudre qu'ils élevoient, les empêcha de voir un large & profond canal, der-

riere lequel les Flamans s'étoient postez. Les François s'y précipiterent miserablement. L'Infanterie fut tellement étourdie de cette perte, qu'elle se laissa tailler en pieces par les ennemis.

C'est ainsi que la Fiction peut être d'accord avec la Vérité même, & que les preceptes de l'Art ne se contredisent point, quand ils ordonnent de commencer par feindre une action; & qu'ils conseillent ensuite de la tirer de l'Histoire. Il importe peu pour la Fiction & pour la Fable, que ces personnages soient nommez Chiens, ou Oronte & Pridamant, ou bien Robert d'Artois, & le Comte de Nesle, ou enfin Achilles & Agamemnon.

Il est temps que nous la proposions en sa juste étenduë, sous ces deux derniers noms dans l'Iliade. Elle est trop courte pour une Epopée sous les noms précedens.

CHAPITRE VIII.

De la Fable de l'Iliade.

LA Fable de l'Iliade au fond, n'eſt autre choſe que celle que je viens de propoſer. Je la traiterai ici amplement, parce que je ne puis donner un plus beau jour à toute cette doctrine, que par la pratique d'Homere. C'eſt le plan le plus juſte de l'Epopée, & le plus utile abregé de tous les préceptes de cet Art, puiſqu'en effet, Ariſtote les a tirez des ouvrages de ce grand Poëte.

Dans tout ce que l'on entreprend avec conduite, la fin que l'on ſe propoſe eſt toûjours la premiere choſe que l'on a dans l'eſprit, & ſur laquelle on regle l'ouvrage entier & toutes ſes parties. Ainſi, le Poëme Epique ayant été inventé pour former les mœurs, c'eſt par cette premiere vûë que le Poëte a dû commencer.

L'Ecole s'arrête aux vertus &

aux vices en general. Les instructions qu'elle donne sont pour tous les Etats, pour tous les peuples, & pour tous les siecles. Le Poëte a plus de soin de son païs, & des necessitez pressantes où il voit ses Citoyens. C'est sur cela qu'il choisit quelque point de Morale le plus propre & le plus juste qu'il puisse se l'imaginer : & pour le persuader, il employe moins la force du raisonnement que l'insinuation & le plaisir, s'accommodant aux coûtumes & aux inclinations particulieres de ses Auditeurs, & à celles que l'on a en general d'être loüé. Voyons comment Homere a satisfait à toutes ces choses.

Il voyoit les Grecs pour qui il écrivoit, divisez en autant d'Etats qu'ils avoient de villes considerables ? chacune faisoit un corps à part, & avoit sa forme de gouvernement indépendamment de toutes les autres. Et toute-fois ces Etats differens étoient souvent obligez de se réünir comme en un seul corps contre leurs ennemis com-

muns. Voilà sans doute deux sortes de Gouvernemens bien differens, pour être commodément réünis en un corps de Morale & en un seul Poëme.

Le Poëte en a donc fait deux Fables séparées. L'une est pour toute la Gréce réunie en un seul corps, mais composé de parties indépendantes les unes des autres, comme elles étoient en effet; & l'autre est pour chaque Etat particulier, tels qu'ils étoient pendant la paix, sans ce premier rapport, & sans la necessité de se réünir.

Pour la premiere sorte de gouvernement qui se trouve dans l'union, ou plustôt dans l'assemblage de plusieurs Etats indépendans: l'experience a toûjours montré qu'il n'y avoir que la subordination, & la bonne intelligence qui pût faire réüssir des desseins formez, & conduits par plusieurs Chefs: & au contraire, que la mésintelligence, l'ambition de commander, & le refus de se soumettre, ont toûjours été les pestes infaillibles & inévitables de ces con-

federations. Toutes sortes d'Etats, & en particulier ceux des Grecs, n'ont que trop éprouvé cette vérité. De sorte que l'instruction la plus utile & la plus nécessaire que l'on pouvoit leur donner, étoit de leur mettre devant les yeux la perte & des peuples, & des Princes mêmes par l'ambition & par la discorde de ces derniers.

Homere a donc pris pour le fond de sa Fable, cette grande vérité, Que la méfintelligence des Princes, ruine leurs propres Etats. *Je chante*, dit-il, *la colere d'Achille, si pernicieuse aux Grecs, & qui a fait périr tant de Heros : le Roi Agamemnon & ce Prince s'étant separez en se querellant.*

Mais cette vérité pour être entiere & bien reconnuë, a besoin d'une seconde qui la soûtienne. Parce que l'on peut douter si les pertes qui sont arrivées ensuite d'une querelle, ont été causées par cette querelle, & si la bonne intelligence rétablit les affaires que la discorde ruinoit : c'est-à-dire, qu'il a dû representer des Etats

assemblez, premierement en mauvaise intelligence, & maltraitez; & puis réünis & victorieux.

Voici comment il a ramassé ces choses en une seule action universelle.

Plusieurs Princes indépendans les uns des autres s'étoient unis contre leur ennemi commun. Celui qu'ils avoient élû pour Chef fait une insulte au plus vaillant de tous les Confederez. Ce Prince offensé s'en irrite de telle sorte, qu'il se retire & s'obstine à ne plus combattre pour la cause commune. Cette mésintelligence donne tant d'avantage aux ennemis, que les Confederez sont prêts de quitter honteusement leur entrepriſe. Celui-là même qui s'étoit retiré, n'est pas exempt des maux qu'il cause à ses alliez. Car ayant permis à son intime ami de les secourir en une extrême necessité, cet ami est tué par le Chef des ennemis. Ainsi, l'un & l'autre étant devenu plus sage à ses dépens, ils se reconcilient. Et alors, ce vaillant Prince rend la victoire aux siens, & se vange lui-

même, en tuant de sa main celui qui avoit donné la mort à son ami.

Voilà le premier plan du Poëme, & la Fiction qui rassemble en une action importante & universelle, toutes les particulieres sur lesquelles elle est imitée.

Elle devoit être renduë vrai-semblable par les circonstances du temps, des lieux, & des personnes ; c'est-à-dire, que pour satisfaire aux preceptes des Maîtres, il falloit chercher quelques personnes déja connuës par l'Histoire ou autrement, à qui l'on pût vrai-semblablement faire joüer les Personnages de cette Fable. Homere a choisi le siege de Troye, & a feint que cette action s'y étoit passée. Il a donné le nom d'Achille au Phantôme vaillant & colere ; celui d'Agamemnon à son General ; celui d'Hector au Chef des Ennemis, & les autres comme on les voit en son Poëme.

Il devoit encore s'accommoder aux mœurs, aux coûtumes, & au génie des Grecs ses Auditeurs, les attacher à la lecture de son ouvrage, & se gagner

gagner leur approbation par leurs loüanges, autant que le pouvoient permettre les fautes, où il doit neceſſairement faire tomber ſes Perſonnages. Il s'eſt admirablement acquité de ces devoirs, en faiſant que ces Princes braves & ces peuples qui demeurent victorieux, fuſſent Grecs, & les peres de ceux qu'il vouloit flatter.

Mais dans la longueur & dans l'étenduë que l'on donne à ces Fables, on ne ſe contente pas de propoſer le principal point de Morale dont il s'agit, pour ne remplir le reſte que de vains ornemens, & d'incidens étrangers. On étend cette Morale par les ſuites neceſſaires: comme dans nôtre queſtion, ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir qu'il faut toûjours entretenir une bonne intelligence entre des Confederez: Il eſt encore important de connoître que s'il ſurvient quelque diviſion, l'on doit avec grand ſoin empêcher qu'elle ne vienne à la connoiſſance des ennemis, afin qu'ignorant cet avantage, ils n'oſent en uſer.

En second lieu, lorsque cette concorde n'est que feinte & apparente, on ne doit pas pousser vivement les ennemis, ni les obliger à se servir de toutes leurs forces; car cela découvriroit le foible qu'on doit leur cacher.

L'Episode de Patrocle donne admirablement ces deux instructions: Car quand il paroît sous les armes d'Achilles, les Troyens qui le prennent pour Achilles même reconcilié & réüni à ses Confederez, lâchent le pied, & abandonnent les avantages qu'ils avoient sur les Grecs. Mais Patrocle qui devoit se contenter de ce succés, pousse Hector trop vivement, & l'obligeant à le combattre, le force à reconnoître que le veritable Achilles n'est pas sous ses armes, mais un Heros beaucoup plus foible. Si bien qu'il le tuë, & regagne les avantages que la reconciliation apparente d'Achilles avoit fait perdre aux Troyens.

C'est par de semblables fictions que ce grand Poëte a rempli son Ouvrage d'instructions excellentes pour

la conduite, & qu'il a merité les éloges qu'il a receus d'Aristote, d'Horace, & de toute l'Antiquité.

CHAPITRE IX.

Comparaison de la Fable de l'Iliade avec celle d'Esope.

POur mieux faire voir qu'une Epopée est une veritable Fable, & que ce terme qu'on lui applique, n'est point en cela métaphorique & figuré, mais qu'il est en son sens propre & naturel; & que ce sens est le même que quand on donne le nom de Fables aux fictions d'Esope: Je vai mettre ici en parallele la Fable de l'Iliade & celle d'Esope dont j'ai déja parlé.

Je dis donc premierement, que la verité morale & l'instruction est visiblement la même en l'une & en l'autre. Esope & Homere ont voulu enseigner, que la mauvaise intelligence entre ceux d'un même parti, les expose aux insultes de leurs ennemis, & les perd; & que la concorde

les conſerve, & les rend victorieux.

La Fiction eſt la même auſſi. Tous deux ont feint pluſieurs perſonnes unies enſemble pour conſerver & pour défendre leur bien contre un ennemi commun. Tous deux ont feint d'abord de la broüillerie en cette union. Tous deux ont feint que ceux qui broüilloient y ont également perdu. Tous deux enfin, ont remis dans le parti de ces perſonnes unies, la concorde, & la victoire qui a été une ſuite de leur réünion.

Il n'y a donc plus que les noms à donner à ces perſonnes feintes. Il importe peu pour la nature de la Fable, que l'on prenne des noms de Bêtes ou des noms d'Hommes. Homere a choiſi ces derniers; Il a donné la qualité de Rois à ſes perſonnages. Il les a appellez Achilles, Agamemnon, Hector, Patrocle, & a exprimé par le nom de Grecs, le bien que les Confederez vouloient conſerver. Eſope à ſa façon, a donné à tous des noms de Bêtes: les Chiens ſont unis enſemble, le Loup eſt leur ennemi, & il a nommé Mou-

ton ce que le Poëte a appellé Grecs.

L'un a dit : Pendant que les Rois alliez se querellent, Hector leur ennemi se ruë sur les Grecs, & leur fait porter les peines de la folie de leurs Souverains ; Et quand les alliez touchez de leur perte, se sont réünis, ils chassent Hector, & ils le tuënt. Delirant Reges, plectuntur Achivi. *Hor. ad Loll.*

L'autre a dit de même ; Pendant que les Chiens se mordent & se déchirent, le Loup se ruë sur les Moutons, & lorsque les Chiens voyant le dégât de cet ennemi, se sont réunis, ils le chassent, & ils le tuënt.

La Fable d'Homere est Raisonnable, & celle d'Esope ne l'est point ; mais cela ne fait pas que l'une soit plus ou moins Fable que l'autre. C'est avec les noms d'Hommes qu'Horace donne à l'Iliade le nom de Fable ; de même que les narrations d'Esope portent aussi le nom de Fables avec les noms de Chiens, de Lions, de Jupiter, de Grenoüilles, & autres. Fabula quæ Paridis narratur propter amorem Græcia Barbariæ lento collisa duello. *Ep. ad Loll.*

Homere a étendu la sienne par de longues harangues, par des descriptions, par des comparaisons, & par

des actions particulieres : l'on peut amplifier ainſi celle d'Eſope ſans la corrompre. Il ne faut que raconter quelle cauſe a irrité les Chiens les uns contre les autres, & faire naître leur colere avec toutes les circonſtances : faire de belles deſcriptions de la plaine où les Moutons paiſſoient, & de quelque bois prochain qui ſervoit au Loup de fort & de retraite : donner à cet ennemi des Louveteaux à nourrir, les faire accompagner leur pere à la quête de leur proye, & décrire le carnage à diverſes repriſes.

On n'oublieroit pas la genealogie de ces Heros. Le Loup ſe vanteroit d'être des deſcendans de Lycaon ; & quelque Chien ſeroit iſſu en ligne directe du grand Chien celeſte, & de la Canicule. Il faudroit que celui-là fût le Heros du Poëme, car il ſeroit bien chaud & fort ſujet à enrager. Il ſeroit bien le perſonnage d'Achille ; & la folie de quelque Ajax ſon couſin, ſeroit une belle preuve de cette nobleſſe, & d'une origine auſſi divine que celle-là. Il n'en faudroit pas davantage pour engager le Ciel en

cette cauſe, & pour partager les Dieux. Car les Dieux ont auſſi bon droit dans la Republique d'Eſope, que dans les Etats d'Homere; témoin Jupiter qui avoit ſoin de donner des Rois au peuple des Grenoüilles.

Voilà aſſez de matiere pour pouſſer la choſe fort loin, pour peu que l'expreſſion y réponde, & que l'on ait ſoin de mettre auſſi ſouvent qu'Homere :

Edita ne brevibus pereat mihi carta libellis, Dicatur potius, Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος. Mart. liv. 1.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς,

car il ne faudroit pas omettre cette excellente épithete de Chien, πόδας ὠκὺς, *bon coureur.*

Enfin, Homere reſſemble encore à Eſope, en ce qu'il a bien voulu, comme lui, faire parler les Bêtes en la perſonne de Xantus cheval d'Achille.

Concluons donc, que le nom de Fable donné à la Fable de l'Iliade, & à celle d'Eſope, n'eſt ni équivoque, ni analogue, mais ſynonime & également propre; Que toutes les conditions qui y mettent quelque difference, ne touchent aucunement le fond,

la nature, ni l'essence de la Fable, mais qu'elles n'en font que diverses especes ; Et qu'enfin, si une Fable est raisonnable, vrai-semblable, grave, importante, mêlée de Dieux, amplifiée, & racontée en Vers ; elle sera une Epopée : si elle n'a point ces conditions, ce sera une autre espece de Fable.

CHAPITRE X.

La Fable de l'Odyssée.

L'Odyssée n'a pas été faite comme l'Iliade, pour instruire tous les Etats de Grece, réünis & Confederez en un seul corps, mais pour chaque Etat en particulier. Un Etat est composé de deux parties. La Tête qui commande est la premiere : & les Membres qui obéïssent font l'autre. Il faut des instructions pour le Chef, il en faut pour les Sujets ; à celui-là pour conduire, à ceux-ci pour être conduits.

Deux vertus sont nécessaires à un

Homme qui gouverne ; la prudence pour ordonner, & le soin de faire executer les ordres qu'il a donnez. La prudence d'un Politique ne s'acquiert que par un long usage de toutes sortes d'affaires, & par la connoissance de diverses especes de Gouvernemens & d'Etats. Le soin de l'execution ne permet pas à celui qui a commandé, de s'en reposer sur les autres, mais il exige sa presence ; & les Rois qui s'éloignent de leurs Etats sont en danger de les perdre, & ils donnent lieu à de grands desordres.

Ces deux points pouvoient aisément être réünis en une même personne. Un Roi hors de son Etat se trouve dans la Cour de plusieurs Princes, où il apprend les mœurs de diverses Nations. De là naissent naturellement une infinité d'incidens, de perils, & de rencontres tres-utiles pour une instruction politique : & d'autre part, cette absence donne lieu aux desordres qui arrivent en son Royaume, & qui ne finissent que par le retour du Roi, dont la seule presen-

Die mihi musa virum captæ post tempora Trojæ, Qui mores hominum multorum vidit, & urbes. *Horat. Poët.*

ce peut rétablir toutes choſes. Ainſi, l'abſence d'un Roi aura la même part & le même effet en cette Fable, que la diviſion dans la precedente.

Les Sujets n'ont preſque beſoin que d'une maxime generale, qui eſt de ſe laiſſer conduire, & d'obéïr fidellement, quelque raiſon qui leur ſemble contraire aux ordres qu'ils ont receus. Cela étoit aiſé à joindre à ce que nous venons de dire, en donnant à ce Roi prudent & laborieux, des Sujets qui quelquefois en ſon abſence veulent ſuivre, non les ordres qu'ils ont receus, mais ce qui leur paroît plus raiſonnable : & en montrant par les malheurs que cette deſobéïſſance leur attire, les mauvaiſes ſuites qu'ont preſque infailliblement ces conduites particulieres, & détachées de l'idée generale de celui qui doit gouverner.

Ita quidem communiter urit utrumque. *Hor.*

Mais comme il étoit neceſſaire que les Princes de l'Iliade fuſſent coleres & querelleurs : il eſt neceſſaire auſſi dans la Fable de l'Odyſſée, que le premier Perſonnage ſoit ſage & prudent. Cela fait une difficulté dans

la Fiction : parce que ce perſonnage doit être abſent pour les deux raiſons que nous avons alleguées, qui ſont eſſentielles à la Fable, & qui en ſont le principal : mais il ne peut s'abſenter de lui-même, ſans pecher contre cette autre maxime également importante, Qu'un Roi ne doit point ſortir hors de ſon païs.

Il eſt vrai qu'il ſe trouve quelquefois des neceſſitez, qui mettent ſuffiſamment à couvert la prudence du Politique : mais une ſemblable neceſſité eſt une choſe aſſez importante pour fournir de matiere au Poëme, & cette multiplication d'action auroit été vicieuſe. Le remede eſt premierement, de mettre hors du Poëme, cette neceſſité & la ſortie du Heros : & en ſecond lieu, le Heros ayant été obligé de s'abſenter pour une cauſe anterieure à l'action & miſe hors de la Fable ; il ne doit pas embraſſer cette occaſion de s'inſtruire, & s'arrêter volontairement hors de ſon Etat. Car de cette facon, ſon abſence ſeroit toûjours volontaire, & l'on auroit raiſon de lui imputer

les desordres qui en arriveroient.

Ainsi, dans la constitution de la Fable, le Poëte n'a point dû prendre pour son action, & pour le fondement de son Poëme, la sortie d'un Prince hors de son païs, ni sa demeure volontaire en quelque autre lieu; mais son retour, & ce retour retardé contre sa volonté. C'est la premiere idée que le Poëte en donne. Son Heros paroît d'abord en une Isle écartée, assis sur les bords de la Mer, qu'il considere les larmes aux yeux, comme un obstacle qui s'oppose depuis long-temps à son retour, & à la vûë de sa chere patrie.

Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὗρε καθήμενον οὐδέ ποτ' ὄσσε δακρύοσιν τέρσοντο κατείβετο δὲ γλυκὺ αἰὼν νόστον ὀδυρομένῳ. Odyss. 5.

Et comme enfin ce retardement forcé a quelque chose de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui se font par mer; Homere a judicieusement fait choix d'un Prince dont l'Etat fût dans une Isle.

Voici donc comment il a feint toute cette action, lui donnant beaucoup d'années, parce qu'il n'en faut pas peu pour s'instruire dans la prudence, & dans la politique.

Un Prince avoit été obligé de

quitter ſon païs, & de conduire une armée de ſes Sujets, à une expedition étrangere. Aprés l'avoir glorieuſement executée, il veut retourner chez ſoi, & y reconduire ſes Sujets. Mais malgré tous les efforts que lui fait faire l'impatience qu'il a de s'y rendre, les tempêtes l'arrêtent en chemin pendant pluſieurs années, & le jettent en divers Païs bien differens les uns des autres, pour les mœurs & pour la conduite. Dans les dangers où il ſe trouve, ſes Compagnons ne ſuivant pas toûjours ſes ordres, periſſent tous par leur faute. Les Seigneurs de ſon païs abuſent auſſi étrangement de ſon abſence, & font de fort grands deſordres chez lui. Ils diſſipent ſes biens, dreſſent des embuches à ſon Fils pour le faire mourir, veulent contraindre ſa Femme à choiſir entre eux un autre mari, & ſe portent à ces violences avec d'autant plus de liberté, qu'ils ſe perſuadent qu'il ne retournera plus. Mais enfin, il retourne : & s'étant fait reconnoître par ſon Fils, & par quel-

ques autres qui lui étoient demeurez fidelles, il eſt témoin de l'inſolence de ſes ennemis; il les punit comme ils meritoient, & il rend à ſon Iſle le repos & la tranquilité qu'ils en avoient bannie pendant ſon abſence.

Comme la Verité qui ſert de fond à cette Fiction, & qui avec elle compoſe la Fable eſt, Que l'abſence d'une perſonne hors de chez ſoi, ou qui n'a point l'œil à ce qui s'y fait, y cauſe de grands deſordres : auſſi, le principal de l'action, & le plus eſſentiel, eſt l'abſence du Heros. Elle occupe le Poëme preſque tout entier : car non ſeulement cette abſence corporelle dure pluſieurs années; mais lors même que le Heros eſt retourné, il ne ſe fait point connoître; & ce ſage déguiſement, dont il tire tant d'avantage, a le même effet ſur les auteurs des deſordres, & ſur tous ceux qui ne le connoiſſent pas, que ſon abſence veritable; de ſorte qu'il eſt abſent pour eux, juſques au moment qu'il les punit.

Le Poëte aprés avoir ainſi compo-

se sa Fable, & joint la Fiction à la Verité; a choisi Ulysse, Roi de l'Isle d'Itaque, pour en soutenir le premier Personnage, & a distribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs, & à d'autres qu'il a nommez comme il lui a plû.

Je ne m'arrêterai pas ici à tant d'excellens avis, qui sont autant de parties & de suites naturelles de la verité fondamentale; & que le Poëte donne adroitement en des Fictions, qui sont les Episodes & les membres de l'action entiere. Tels sont les avis, de ne point s'ingerer dans les mysteres du Gouvernement que le Prince tient secrets. C'est ce que nous representent les Vents enfermez en une peau de cuir, où les miserables compagnons d'Ulysse voulurent sottement prendre part; De ne jamais se laisser aller aux charmes apparens d'une vie oiseuse & sans action; où invitoit le chant des Sirenes; De ne point se laisser abrutir par les voluptez, comme ceux qui furent changez en bêtes par Circé: & une infinité d'autres points

Improba Siren Desidia. *Horat.*

de Morale neceſſaires à toutes ſortes de perſonnes.

Delirant reges, plectuntur Achivi. *Horat.*

Ce Poëme eſt plus pour le Peuple que celui de l'Iliade, où les Sujets ſont plus maltraitez par la mauvaiſe conduite de leurs Princes, que par leur faute. Mais dans l'Odyſſée, ce n'eſt point la faute d'Ulyſſe qui perd ſes Sujets. Ce ſage Prince ne fait rien qui ne doive les rendre participans de ſon retour. Auſſi, le Poëte dit dans l'Iliade, qu'il chante la colere d'Achille, cauſe de la mort des Grecs: & dans l'Odyſſée au contraire, il avertit ſes Lecteurs, que les Sujets periſſent par leur propre faute.

Ἀλλῶν γὰρ σφετέρῃσιν, ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο. *Odyſſ. 1.*

Il eſt vrai toutefois, que ces grands noms de Rois, de Heros, d'Achille, d'Agamemnon, & d'Ulyſſe, ne déſignent pas moins les derniers Bourgeois que les Ceſars, les Pompées, & les Alexandres. Les Perſonnes du commun ſont auſſi ſujettes que les grands Seigneurs, à perdre leur bien, & à ruiner leurs familles par la colere & les diviſions, & par la negligence, & le peu de ſoin qu'ils prennent de leurs affaires. Ils ont autant beſoin

des

des leçons d'Homere, que les Rois; ils sont aussi capables d'en profiter; & c'est autant pour les petits que pour les grands, que la Morale de l'Ecole, celle de la Fable, & celle de la Chaire enseignent les veritez dont nous venons de parler.

CHAPITRE XI.

De la Fable de l'Eneïde.

NOus ne trouverons point dans la Fable de l'Eneïde, cette simplicité qu'Aristote a trouvée si divine dans Homere: Mais si la fortune de l'Empire Romain sous Auguste, a envié cette gloire à son Poëte, la vaste étenduë de la matiere qu'elle lui a fournie, a donné lieu à des difficultez qui demandoient plus d'esprit & plus de conduite, & a fait dire qu'il y avoit là quelque chose de plus grand que l'Iliade. Nous avons ces mêmes difficultez à débroüiller, elles demandent plus de soin, & plus d'attention.

Il y avoit bien de la difference entre les Grecs & les Romains. Ceux-ci n'avoient point comme les autres, cette double obligation, l'une de vivre en des Etats separez & indépendans; & l'autre de se réünir souvent ensemble contre des ennemis communs. Si en cela, l'on veut comparer nos deux Poëtes l'un avec l'autre, Virgile n'avoit qu'un seul Poëme à faire, & ce Poëme devoit être plus semblable à l'Odyssée qu'à l'Iliade, puisque l'Etat Romain étoit gouverné par un seul Prince.

Mais sans toucher aux inconveniens que le Poëte Latin auroit trouvez à dresser une Fable sur le même fond que le Grec occupoit déja: l'Etat Romain lui fournissoit une matiere assez differente pour s'écarter des vestiges de celui qui l'avoit précedé, & pour ne se pas priver de la gloire d'une premiere invention. Homere n'a parlé dans l'Odyssée, que pour des Etats déja établis; & l'Empire des Romains étoit un nouvel établissement; c'étoit le changement d'une Republique, à laquelle

les Sujets d'Auguſte avoient toûjours été extrêmement attachez, en une Monarchie qu'ils n'avoient pû ſouffrir juſqu'alors. Ainſi, les inſtructions que le Poëte devoit donner & au Prince & à ſes Sujets, étoient autres que celles qu'Homere a laiſſées à ſes Citoyens.

Il devoit inſtruire Auguſte comme le Fondateur d'un grand Empire, & lui inſpirer auſſi-bien qu'à ſes Succeſſeurs, le même eſprit & la même conduite qui avoit fait cet Empire ſi grand. Un Romain tres-ſçavant, & grand politique, (c'eſt Ciceron) nous apprend que la douceur étoit tellement l'eſprit de cet Etat, qu'elle y regnoit juſqu'au milieu de la guerre; & qu'il n'y avoit qu'une neceſſité abſoluë qui pût en ſuſpendre l'effet. Et il ajoûte, que cette conduite étant perduë, & cet eſprit ayant ceſſé d'animer l'Etat, il n'en reſtoit plus que les murs, & que ce qui en pouvoit en être nommé le Cadavre. Il montre en effet, les avantages qu'un Gouvernement doux & moderé a ſur une conduite dure, ſevere, &

Eventus bellorum erant aut mites, aut neceſſarii, &c. *Cicer. 2. de Offic.*

qui n'inſpire que la crainte.

Voilà l'inſtruction que Virgile a voulu donner aux Empereurs Romains, qui commençoient à s'établir en la perſonne d'Auguſte. Cette inſtruction a deux parties, comme chacune de celles d'Homere. La premiere comprend les malheurs qui accompagnent les Regnes tyranniques & violens; Et la ſeconde, le bonheur qui ſuit de la douceur du gouvernement. Homere a mis toutes les deux parties de chaque Fable en la même perſonne; Achilles eſt premierement ſeparé de ſes Confederez, & puis réüni: Ulyſſe eſt abſent de chez lui, & enſuite il y retourne: Il n'y a aucun inconvenient à cela. Mais Virgile ne pouvoit faire voir en la même perſonne un Heros, qui par ſes violences, & par ſes impietez perdroit ſes Etats; & qui enſuite ſe rétabliroit glorieuſement par ſa pieté, & par ſa juſtice. Cette inégalité de mœurs & de conduite n'eût pas été ſuportable, & ſur tout dans la brieveté qu'exige le recit d'un Poëme Epique; l'on n'auroit point dû ſe

fier à un si prompt changement, sans y soupçonner une feinte, & sans craindre un plus prompt retour à la tyrannie. Le Poëte a donc dû faire deux Personnages differens pour soutenir les deux parties de cette instruction exemplaire.

Plusieurs raisons importantes l'obligeoient encore indispensablement à ne mettre que la douceur & la débonnaireté dans les mœurs de son Heros, & à faire que la pieté fût sa qualité dominante, & l'ame de toutes ses vertus. Une de ces grandes raisons est le desir & la necessité de plaire à son premier Auditeur, qui seul étoit plus considerable que tous les autres. Auguste Cesar n'avoit rien fait pour s'établir que ce que la pieté lui avoit fait entreprendre; ou au moins, il vouloit qu'on le crût ainsi. C'est le jugement qu'en faisoient les plus prudens, quand aprés sa mort il n'étoit plus ni à flater, ni à craindre. Nous apprenons cela de Corneille Tacite.

Apud prudentes vita ejus varie extollebatur, arguebaturve. Hi pietate erga parentem & necessitudine Reipublicæ, in qua nullus tunc legibus locus, ad bella civilia actum: Pauca admodum vi tractata quo, cæteris quies esset. Dicebatur contra: Pietatem erga parentem, & tempora Reipub. obtentui sumpta. *Hist. l.* 1.

Les raisons que le Poëte avoit de parler ainsi des nouveaux établissemens étoient prises de la part des Sujets d'Auguste, qui font l'autre partie des Auditeurs, & le second objet de sa Morale. Il devoit leur faire perdre cette vieille aversion qu'ils avoient pour la Monarchie, les persuader de la justice & du bon droit d'Auguste, leur ôter l'envie de s'opposer à ses desseins, & leur donner de l'amour & de la veneration pour ce Prince.

La Religion a toûjours été le motif qui a le plus puissamment agi sur l'esprit des Peuples. Les premiers Rois Romains, & les nouveaux Empereurs s'en sont servis, en joignant le Sacerdoce à l'Empire. Le Poëte n'a pas aussi manqué d'y chercher tous les avantages qu'il en pouvoit tirer, en la mettant pour le premier fondement de tout son dessein. Il montre que les grands changemens qui arrivent dans les Etats, se font par l'ordre & par la volonté de Dieu: Que ceux qui s'y opposent sont des impies, & qu'ils en sont toûjours

punis comme ils le meritent ; parce que le Ciel ne manque jamais de prendre sous sa protection les Heros qu'il choisit pour l'execution de ses grands desseins. Cette maxime sert de fond à l'Eneïde ; & est cette premiere partie de la Fable, que nous appellons la Verité.

Le Poëte devoit encore representer son Heros tres-éloigné de toute sorte de violence, & recherché pour Roi par des peuples braves & genereux, qui font gloire de lui obéïr, quoiqu'ils ayent la liberté de n'obéïr à personne, & de se choisir une forme de gouvernement telle qu'ils la voudroient. Il falloit enfin que la justice de sa cause, fût comme celle d'Auguste, appuyée des droits de la guerre.

En un mot, le Heros de Virgile devoit être comme Auguste, nouveau Monarque ; Fondateur d'un Empire, Legislateur, Pontife, & grand Capitaine.

La necessité de ramasser toutes ces choses en un corps, & sous les allégories d'une seule action, fait voir

combien il y a de difference entre les desseins d'Homere & celui de Virgile : & que si le Poëte Latin a imité le Grec ; l'application en étoit si éloignée & si difficile, qu'elle n'a point dû le faire passer pour un copiste, ni lui ravir la gloire de l'invention.

Voici l'assemblage que Virgile a fait de toutes ces especes ; & la Fiction generale, qui avec les Veritez qu'elle déguise, fait la Fable & l'ame de son Poëme.

Les Dieux sauvent un Prince de la ruine d'un puissant Etat, & le choisissent pour en conserver la Religion, & pour rétablir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce même Heros est aussi élû volontairement pour Roi, par ceux qui étoient restez du débris de ce Royaume. Il les conduit dans les terres d'où ses ancêtres étoient sortis, & il s'instruit en chemin de tout ce qui est necessaire pour un Roi, pour un Pontife, & pour le Fondateur d'une Monarchie. Il arrive, & il trouve encore en ce nouveau païs, les Dieux & les hommes

hommes disposez à le recevoir, & à lui donner des Sujets & des terres. Mais un Prince voisin, à qui l'ambition & la jalousie fermoient les yeux à la justice & aux ordres du Ciel, s'oppose à son établissement; & est soutenu par la valeur d'un Roi dépoüillé de ses Etats pour ses cruautez, & pour son impieté. Cette opposition, & la guerre où ce pieux Etranger est forcé, rend son établissement plus juste par le droit de conquête, & plus glorieux par la victoire, & par la mort de ses ennemis.

Testaturque Deos iterum se ad prælia cogi. *Æneid. l.* 12.

Ce projet étant ainsi dressé, il restoit encore à chercher dans l'Histoire, ou dans les Fables receuës, quelques Heros dont on pût emprunter les noms, & ausquels le Poëte pût faire joüer ses Personnages. La necessité de s'accommoder aux mœurs & à la Religion de son païs, l'invitoit à en chercher dans l'Histoire Romaine. Mais quelle action y pouvoit-il prendre, qui pût lui fournir un changement dans l'Etat, & une établissement qui lui fût

propre ? Brutus avoit chaſſé les Rois, & mis le peuple dans ce qu'on appelloit alors la liberté : mais ce nom étoit odieux, & injurieux à Auguſte ; & cette action étoit directement oppoſée au deſſein que le Poëte avoit d'appuyer le rétabliſſement de la Monarchie. Romulus avoit fondé Rome ; mais il en avoit cimenté les murs par le ſang de ſon frere ; & ſa premiere action avoit été le meurtre d'Amulius ſon oncle, que l'on ne pouvoit aſſez diſſimuler ; & puis, il étoit difficile de faire voyager ces Heros.

De plus, ces deux établiſſemens avoient été faits avant la deſtruction des Etats qui avoient precedé, & même ils avoient cauſé la ruine des premiers. Le Royaume d'Albe ſubſiſta pendant le Regne des deux premiers Rois Romains, & fut renverſé par le troiſiéme : & la Monarchie Romaine fut exterminée par Brutus & par ſes ſucceſſeurs au Conſulat. Il étoit dangereux de donner cette idée aux Sujets d'Auguſte, & de laiſſer croire au Peuple, que ce Prince

avoit ruiné la Republique, & banni la liberté. La verité de l'Hiſtoire lui fourniſſoit une penſée plus favorable à ſon deſſein, puiſqu'en effet, Ciceron & Tacite nous apprennent, qu'avant que ce Prince fit rien paroître de ce qu'il executa depuis, il n'y avoit plus de Republique. Toute la vigueur de l'Empire étoit épuiſée ; les Loix n'avoient point de lieu ; les Romains n'étoient que la lie d'un Etat ; enfin, il ne reſtoit de Rome, que les murailles, qui même ne pouvoient plus ſubſiſter. Ainſi Auguſte n'a rien détruit, il n'a fait que rétablir. C'eſt ce que le Poëte devoit faire voir : un grand Empire ruiné ſans que le Heros y eût rien contribué ; & ce même Empire plus glorieuſement rétabli par la vertu, & par la bonne conduite du Heros.

(Iliaci cineres & flamma extrema meorum, Teſtor, in occaſu veſtro, nec tela, nec ullas Vitavisſe vices Danaûm, etſi fata fuiſſent, Ut caderem, meruiſſe manu. *Virg. 2. Æneid.*

Virgile n'a donc point trouvé dans l'Hiſtoire Romaine, un Prince qui pût vrai-ſemblablement ſoutenir ſon premier Perſonnage ; il a dû en chercher ailleurs. Homere avoit cet avantage, que les Heros des Fables

étoient Grecs, & que son païs avoit servi de theatre à la plus grande partie des actions fabuleuses ; de sorte qu'il trouvoit abondamment de quoi s'accommoder aux mœurs & à la Religion de ceux pour qui il écrivoit.

L'esprit & l'adresse du Poëte Latin lui ont fourni ce que la fortune lui avoit refusé. Il a eu recours à un Heros de l'Iliade, suivant le conseil d'Horace : & pour rendre cet Etranger conforme à la Religion des Romains, il a feint qu'il en étoit venu apporter en Italie toutes les ceremonies, & y établir les Dieux que depuis l'on y a adorez. Il a heureusement achevé cette conformité pour les coûtumes & pour les mœurs, en ne faisant qu'un Peuple des Troyens & des Italiens. Et il a fait aussi-bien qu'Homere, que ces illustres Heros, fussent les Peres de ses Auditeurs ; mais avec cet avantage, que lui-même en fait l'application d'une maniere également ingenieuse, & glorieuse à ses Lecteurs.

Rectius Iliacum Carmen deducis in Actus, Quam si proferres ignota indictaque primus. *Poët.*

Sacra Deosque dabo. *Enée dans le 12.*

Sermonem Ausonii patrium moresque tenebûnt. *12. Eneid.*

Enée est son premier Personnage, Turnus est le Rival d'Enée, & l'on

voit en Mezence, un cruel Tyran ennemi des Dieux & des hommes.

Au reste, l'arrivée d'Enée en Italie, n'a pas été inventée par le Poëte; elle est de la Tradition. Ciceron qui a précedé Virgile, en parle en ses Verrines, à l'occasion de la ville de Segeste. Ses habitans disoient qu'elle avoit été bâtie par Enée, lorsqu'allant en Italie, il s'étoit arrêté sur les bords de la Sicile.

Segesta est oppidum pervetus in Sicilia, quod ab Æneâ fugiente à Troja, atque in hæc loca veniente conditum esse demonstrant. *Cicer. Verr.* Venio nunc

CHAPITRE XII.

Ce que c'est que la Fable Epique selon Horace.

IL est temps de joindre Aristote & Horace, à Homere & à Virgile, & de voir si les sentimens & les preceptes des Maîtres sont d'accord avec la pratique de nos deux Poëtes, touchant la nature de la Fable Epique. Nous commencerons par Horace.

Il n'y a pas de difficulté pour le mot de Fable; il le donne au Poëme

Ne-ve minor quinto, neu sit productior

actu Fabula. *Hor. Poët.* Fabula quâ Paridis narratur propter amorem Græcia Barbariæ lento collisa duello. *Epist. ad Lol.*

Dramatique, il le donne à l'Epopée ; & il dit nettement que l'Iliade est une Fable. Le point est de sçavoir ce qu'il entend par ce mot, & ce que c'est, à son sens, qu'une Fable Epique.

S'il est vrai que cette espece de Fable ne soit point d'autre nature que celles d'Esope, comme nous avons vû : l'on ne peut dire qu'une Epopée soit le Panegyrique d'un Heros dont on raconte quelque action illustre ; & que la Fable Epique soit seulement la disposition des differentes parties de cette action, & de quelques Fictions dont on l'embellit.

Trois choses peuvent éclaircir cette difficulté : La premiere est le choix & l'imposition des noms que l'on donne aux Personnages de la Fable : La seconde est le dessein que le Poëte a d'enseigner allégoriquement la Morale : & la troisiéme, est la vertu & l'excellence du premier Personnage.

La premiere est la plus décisive ; car si l'action est feinte, & si la Fable est dressée avant que le Poëte ait pensé au nom qu'il doit donner à son premier Acteur ; sans doute, il n'en-

treprend l'Eloge d'aucun particulier. Mais nous ne trouvons point qu'Horace ait touché cette question de l'imposition des noms : nous la remettons donc au chapitre suivant, où nous examinerons la pensée d'Aristote.

Le point de Morale est expressément dans Horace. Ce Critique est entierement pour la maniere que j'ai proposée. Il dit qu'Homere donne des instructions admirables pour la conduite de la vie ; & il prefere en cela l'Iliade, & l'Odyssée aux écrits des Philosophes les plus fameux. Cela est assez clair, & ce que nous avons déja allegué, nous dispense d'en dire davantage. On peut voir son Epître à Lollius.

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non : Plenius & melius Chrisippo & Crantore dicit. *Ep. ad Loll. liv. 1. Ep. 2.*

Mais qu'importe (dira-t-on) si Homere a voulu donner des instructions Morales ? cela n'empêche pas qu'il n'ait choisi un Heros pour faire son éloge, & que cet éloge bien conduit ne soit une Fable. Il a donc voulu loüer Achille & Ulysse, comme Xenophon a loüé Cyrus. Cela n'est-il pas visible dans le dessein de Virgile ? Et si Homere a moins réüs-

ſi, ne doit-on pas pardonner à la groſſiereté des ſiecles paſſez, qui ne lui fourniſſoient point ces grandes idées de vertu, & ces Heros parfaits que la ſuite des temps à formez ?

Le Heros de Virgile eſt en effet un veritable Heros en Morale auſſi-bien qu'en Poëſie ; & il preſente aux Rois un modele achevé de toutes les vertus, qui font un grand Prince. Cela peut avoir donné l'idée de la Fable Epique que nous examinons. Car on lit bien plus, & l'on ſçait beaucoup mieux l'Eneïde que l'Iliade, & que l'Odyſſée. Et on ſe perſuade aiſément que le deſſein de ces ouvrages moins connus, eſt le même que celui qu'on trouve, en ce que l'on ſçait ſi bien. Ce jugement eſt encore ſoutenu par la haute idée que l'on ſe forme communément de la vaillance d'Achilles, & de la prudence conſommée d'Ulyſſe. Ce ſont preſque les deux ſeules choſes que quantité de perſonnes connoiſſent dans les Poëmes Grecs : ce qui a pû leur perſuader que les Fables d'Homere ſont les

Panegyriques d'Achilles & d'Ulysse.

Mais si Horace, dont il s'agit ici, a été de ce sentiment ; & s'il a crû que le dessein d'un Poëte Epique devoit être d'établir le merite d'un Heros, & de le proposer aux autres comme un modele de perfection : il faut necessairement, ou que ce grand Critique n'ait pas reconnu de défauts considerables dans les Heros d'Homere, ou qu'il n'ait pas crû qu'Homere fût un bon exemple à imiter.

Cependant il a fait ces deux choses. Il ne reconnoît aucune vertu dans Achilles, ni aucune action qui merite quelque loüange. Il dit au contraire, que dans toute l'Iliade, soit au Camp des Grecs, soit en la ville de Troye ; l'on ne voit que tumulte, que fourberies, que crimes, que passion, qu'emportemens : & jamais il ne loüe Achilles, ni de sa vaillance, ni de la mort d'Hector, ou d'aucune autre chose qu'il ait faite contre les Troyens.

Seditione, dolis, scelere, atque libidine & ira, Iliacos intra muros peccatur & extra. *Hora. ep. 2 l. ep. 1. ad Loll.*

On sçait pourtant combien il estime Homere ; & qu'il n'y trouve que des défauts fort legers. Il veut qu'un

Quandoque bonus dormitat Homerus. Verum.

opere in longo fas est obrepere somnum. *oet.* Vos exemplaria Græca Nocturnâ versate manu, versate diurnâ. *oët.* Scriptor honorarum si forte reponis Achillem; Impiget, iracundus, inexorabilis, acer, Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis. *Poët.*

Poëte pour se former, ait ses Ouvrages jour & nuit entre les mains; & il propose, comme un grand exemple, l'Achille d'Homere, avec tous les vices, & avec toutes les foiblesses qu'il lui a données. Il veut qu'il soit colere, qu'il soit inexorable, qu'il ne reconnoisse aucune justice, & qu'il mette toute sa raison dans l'épée qu'il porte à son côté.

Il est vrai qu'il joint à ces qualitez, la vigilance, & l'ardeur à poursuivre une entreprise. Mais ces qualitez étant indifferentes d'elles-mêmes, n'ont rien de bon que dans les gens de bien, comme en Scipion. Elles sont des vices pernicieux dans les méchans, comme dans Catilina, qui ne s'en servoit que pour opprimer son Païs. C'est donc en ce dernier sens qu'Horace les attribuë à Achille, puisqu'il veut qu'on le represente injuste & emporté.

Rursus quid virtus & quid sapientia possit, Utile proposuit nobis exemplar Ulyssem *ad Lollium.*

Il reconnoît en Ulysse un exemple de vertu: Mais puisqu'enfin, il approuve également qu'Homere nous ait donné dans ses deux Poëmes l'exemple de la vertu, & celui du vi-

ce en un premier Heros ; ne devons-nous pas conclure, que les bonnes ou les mauvaises qualitez des premiers Personnages, n'ont rien de necessaire ni d'essentiel à la Fable Epique ; & qu'Horace n'a jamais pensé qu'une Epopée fût l'éloge d'un Prince ?

Ce que l'Iliade & l'Odyssée ont de commun, est que l'une & l'autre est une instruction morale, déguisée sous les allégories d'une action. C'est ce qu'Horace y reconnoît ; & par consequent l'une & l'autre, au sentiment de ce Critique, est une Fable, telle que nous l'avons proposée.

CHAPITRE XIII.

Ce que c'est que la Fable Epique selon Aristote.

CE que nous avons dit de la Fable est encore plus manifeste dans la maniere, & dans l'ordre qu'Aristote prescrit pour dresser le plan d'une action Epique. Il n'ordonne pas de chercher d'abord dans l'Histoire

quelque grande action, & quelque Personne Heroïque : mais il ordonne au contraire de faire une action generale, qui ne soit d'aucun particulier ; d'imposer les noms aux Personnes aprés cette premiere Fiction ; & de former ensuite les Episodes.

Pour mieux concevoir sa pensée, il faut voir ce qu'il entend par une action generale, & par une action particuliere. *Il y a cette difference*, dit-il, *entre le Poëte & l'Historien, que l'un écrit ce qui s'est fait, & l'autre compose les choses telles qu'ellet ont dû être. C'est pour cela que la Poësie est plus grave & plus morale que l'Histoire ; parce que la Poësie dit les choses generales, & l'Histoire rapporte les singulieres. Une chose generale est ce qui a dû être dit, ou être fait vrai-semblablement ou necessairement, & c'est à quoi le Poëte doit prendre garde, lorsqu'il impose des noms à ses Personnages. Une chose singuliere est ce qu'Alcibiade a fait, ou ce qu'il a souffert.*

L'action Poëtique n'est donc ni

Τούτους δὲ λόγους, καὶ τοὺς πεποιημένους δεῖ καὶ αὐτὸν ποιοῦντα ἐκτίθεσθαι καθόλου. Μετὰ δὲ ταῦτα, ἤδη ἐπιθέντα τὰ ὀνόματα ἐπισοδιοῦν. Τοῦτο διαφέρει τῷ τὸν μὲν τὰ γενομένα λέγειν τὸν δὲ οἷα ἂν γένοιτο. Διὸ καὶ φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποίησις ἱστορίας ἐστίν. ἡ μὲν γὰρ ποίησις μᾶλλον τὰ καθόλου, ἡ δ' ἱστορία τὰ καθ' ἕκαστον λέγει. ἔστι δὲ μὲν τῷ ποιῷ καθόλου, τὰ τοῖ ἄττα συμβαίνει λέγειν ἢ πράττειν, κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὗ στοχάζεται ἡ ποίησις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη. Τὸ δὲ καθ' ἕκαστον, τί Ἀλκιβιάδες

ſinguliere ni hiſtorique, mais generale & allegorique : ce n'eſt point ce qu'Alcibiade a fait, mais c'eſt en general ce que quelqu'un a dû faire en cette occaſion.

ἔπραξεν, ἢ τὸ ἔπαθεν. Poët. c. 9.

Il eſt important de remarquer qu'une choſe *doit être faite* d'une certaine façon, ou pour être abſolument bonne, ou pour être ſeulement vrai-ſemblable, ſoit qu'elle ſoit bonne, ſoit qu'elle ſoit mauvaiſe. Xenophon a feint les actions de ſon Cyrus en la premiere maniere ; & comme feroient encore les Poëtes, qui à ſon imitation entreprendroient de décrire avec éloge les actions d'un grand Prince. L'Hecube de Seneque, au contraire, n'a point dû faire de ſi belles reflexions ſur la perte de Troye, & ſur la mort de Priam. Ce n'eſt pas que ces reflexions en elles-mêmes, ne ſoient fort juſtes & fort utiles ; mais il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'une femme accablée de tant d'afflictions, ait eu des penſées ſi dignes de toute la tranquilité d'un grand Philoſophe, qui n'a aucun interêt en ces vieilles Hiſtoires.

C'eſt en ce dernier ſens, qu'Ariſtote preſcrit aux Poëtes, de feindre des actions telles qu'elles ont dû être faites *vrai-ſemblablement, ou neceſſairement.* Si cette expreſſion laiſſe encore quelque doute de ſa penſée, il eſt facile de le lever entierement. Il ne faut que conſiderer l'exemple d'une action juſte, & feinte regulierement par le plus grand de tous les Poëtes; c'eſt celle de l'Iliade. Il n'ignoroit pas ſans doute, que l'action d'Achille, choiſie par Homere, eſt *la colere de ce Heros, ſi pernicieuſe aux Grecs*, & non pas aux Troyens. On ne reprochera pas à ce grand Philoſophe d'avoir crû que les emportemens d'un homme qui ſacrifie ſes amis & ſon païs à ſa vengeance, ſoit une action loüable, vertueuſe & digne d'être imitée par les Princes. Certainement Homere auroit fait plus d'honneur à ſon païs, s'il avoit chanté la guerre & la priſe de Troye. Neanmoins, non ſeulement Ariſtote ne blâme point ce Poëte d'avoir laiſſé un ſujet ſi glorieux, pour n'en prendre qu'une partie ſi défectueuſe; mais il dit qu'en

Μῆνιν ἄειδε θεὰ Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος οὐλομένην. *Iliad.* 1. Iratus Gratis quantum nocuiſſet Achilles. *Horat.*

Διὸ ἅσπερ εἴπομεν, ἤδη ἐν τούτῳ θεσπέσιος ἂν φανείη Ὅμηρος παρὰ τοὺς ἄλλους. τῷ μηδὲ τὸν πόλεμον ἐπ-

la même, il a fait quelque chose *de divin.*

χειρῆσαι ποιεῖν ὅλον, νῦν δὲ συμβέβηκος ἀπολαβεῖν. &c. *Poët.* 23.

Il est donc parfaitement d'accord avec Horace, qui veut que l'on fasse Achilles colere, emporté & injuste, comme Homere l'a fait. Mais ce qu'Aristote a de plus instructif, est la maniere de donner des Noms aux Personnages que l'on introduit en un Poëme. Car comment pourroit-on dresser le plan d'une action particuliere, & non feinte, d'un Homme illustre; lorsqu'on ne sçait pas seulement si ce Heros est Achille, Enée, Ulysse, Diomede, ou un autre? Et c'est neanmoins ce qu'Aristote ordonne dans la composition de la Fable Epique, quand il dit, que l'on ne doit donner des Noms aux Personnes qu'aprés que l'action est inventée.

On doit en effet, le faire alors, avant que de former les Episodes: Parce que si ceux dont on emprunte les noms ont fait quelques actions connuës, le meilleur est de s'en servir, & d'accommoder ces circonstances veritables au fond de la Fable, & au dessein du Poëte; d'en remplir

les Episodes ; & d'en tirer tous les avantages possibles selon les regles de l'Art. Cette conduite rend l'action feinte beaucoup plus vrai-semblable, & peut même la faire rentrer dans la verité de l'Histoire. Aussi, Aristote a-t-il dit, que le Poëte en donnant des noms particuliers aux personnes, que d'abord il avoit faites generales, doit avoir en vûë de rendre sa Fiction vrai-semblable.

Οὐ στοχάζεται ἢ ποιησις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη. c. 9.

Ce precepte reçoit encore un autre sens qui n'a rien de contraire à celui-ci, & qui confirme la doctrine que je propose : Scavoir, que quand vous avez feint une action, si elle est douce & moderée, il ne faut pas en faire joüer le Personnage sous le nom d'Achilles, de Tydée, de Medée, ou d'autres dont les violences sont connuës.

En cette Doctrine, nous trouverons avec Aristote trois sortes d'actions que les Poëtes employent. Dans la premiere, les choses & les noms des Personnes sont singulieres & veritables, & non feints ou inventez par le Poëte. Les Satyriques

Secuit Lucilius Urbem, Te Lupe, te Muti.

en

en uſent ainſi. Dans la ſeconde, & les choſes & les noms ſont feints & inventez par le Poëte. C'eſt le ſtile des Comiques. Nous en avons donné un exemple dans la Fable que nous avons miſe ſous les Noms d'Oronte, de Pridamant, & de Clitandre. Dans la troiſiéme eſpece, les choſes ſont inventées, mais les noms ne le ſont pas. Ils ſont connus par l'Hiſtoire, ou par quelque Tradition. Cela ſe voit en la Fable que nous avons miſe ſous les noms de Robert d'Artois, & de Raoul de Neſle. On en peut dire autant de l'Iliade, de l'Odyſſée, & de l'Eneïde. Cette troiſiéme eſpece d'action eſt pour la Tragedie, & pour l'Epopée.

Et ſans feindre même des exemples, & ſans en chercher dans la Grece, & dans l'Italie ancienne, nous en avons en France dans les Satyres, dans les Comedies, & dans les Tragedies qui ſont entre les mains de tout le monde.

Cette doctrine d'Ariſtote eſt aſſez importante pour être vûë dans l'original. Aprés qu'il a enſeigné que

l'action poëtique n'est point singuliere ; mais generale, & universelle : & aprés avoir expliqué ce qu'il entend par ces termes, comme nous avons vû au commencement de ce Chapitre ; il poursuit ainsi :

Ceci est clair dans la Comedie. Car aprés qu'un Poëte a dressé sa Fable dans la vrai semblance, il donne à ses Personnages des Noms tels qu'il lui plaît. Il ne fait pas comme les Satyriques, qui parlent des choses singulieres. Mais dans la Tragedie, on employe des noms qui sont déja faits. Cela persuade mieux que la chose est possible ; parce que uous ne sommes pas obligez de croire que ce qui n'a jamais été, puisse être : mais ce qui a déja été fait, est possible sans diffieulté, puisqu'il n'auroit pas été s'il n'avoit été possible. Neanmoins nous voyons en quelques Tragedies un nom ou deux seulement qui sont connus, tous les autres sont feints. Et même en quelques-unes, il n'y en a aucun qui soit connu : comme dans la Tragedie, à qui Agaton a donné pour titre, LA

Ἐπὶ μὲν οὖν τῆς Κωμῳδίας ἤδη τοῦτο δῆλον γέγονε. συστήσαντες γὰρ τὸν μῦθον διὰ τῶν εἰκότων, οὕτω τὰ τυχόντα ὀνόματα ἐπιτιθέασι. Καὶ οὐχ ὥσπερ οἱ Ἰαμβοποιοὶ περὶ τῶν καθ' ἕκαστον ποιοῦσιν. Ἐπὶ δὲ τῆς Τραγῳδίας τῶν γενομένων ὀνομάτων ἀντέχονται. αἴτιον δ' ὅτι πιτανόν ἐστι τὸ δυνατόν. τὰ μὲν οὖν γενόμενα οὔπω πιστεύομεν εἶναι δυνατὰ τὰ δὲ γενομενα φανερὸν ὅτι δυνατά. οὐ γὰρ ἂν ἐγένετο εἰ ἦν ἀδύνατα. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ

FLEUR, où tous les Noms ſont feints & inventez, auſſi bien que les Choſes. Elle a toutefois été bien receuë.

ἐν ταῖς Τραγῳδίαις ἐνίαις ἐν μὲν ἢ δύο τῶν γνωρίμων ἐστὶν ὀνομάτων, τὰ δὲ ἄλλα πεποιημένα. ἐν ἐνίαις δὲ οὐθέν. οἷον ἐν τῷ Ἀγάθωνι, ἀμφοτέρων γὰρ ἐν τούτοις τοῖς πράγμασι, καὶ τὰ ὀνόματα πεποίηται. καὶ οὐδὲν ἧττον εὑρίσκει. *Ariſt. Poët. c. 9.*

Nous alleguons pour nôtre ſujet ce qu'Ariſtote dit en cet endroit de la Fable Tragique ; cela ne ſouffre point de difficulté, puiſque ce grand Maître donne pour premier precepte de l'Epopée : *Qu'il en faut dreſſer la Fable comme pour la Tragedie.*

Δεῖ περὶ τοὺς Μύθους καθάπερ ἐν ταῖς Τραγῳδίαις συνιστάναι. *Poët. c. 23.*

Il eſt remarquable que pour rendre la choſe vrai-ſemblable, & pour perſuader qu'elle eſt poſſible, comme ayant déja été faite ; Ariſtote n'ordonne point de mettre la Fable ſous une action connuë, mais ſeulement ſous des noms connus. Cela juſtifie ce que nous avons déja allegué ; Que le Poëte doit penſer à faire ſon action vrai-ſemblable, lorſqu'il donne des noms à ſes Perſonnages. C'eſt la pratique de ceux qui font quelques Hiſtoires inventées à plaiſir. Pour mieux perſuader le monde de la ve-

Κατὰ τὸ εἰκὸς ἢ τὸ ἀναγκαῖον, οὕτω χαίζεται ἢ ποίησις ὀνόματα ἐπιτιθεμένη. *Poët. cap. 9.*

rité de ce qu'ils disent, ils nomment les lieux & les personnes ; & plus ces noms sont connus, plus ils trouvent de créance. Homere s'en est acquité de si bonne grace, que cette adresse à mentir mieux qu'homme du monde, est un des éloges qu'il a meritez de la bouche d'Aristote.

Δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τοὺς ἄλλους ψεύδη λέγειν ὡς δεῖ. Arist. Poët. c. 24.

Concluons donc qu'Homere & Aristote sont parfaitement d'accord ensemble pour la pratique & pour les preceptes ; qu'Homere n'avoit point d'autre dessein que de former agreablement les mœurs de ses Citoyens, en leur proposant, comme dit Horace, ce qui est utile ou pernicieux, ce qui est honnête, ou ce qui ne l'est pas ; mais qu'il n'a entrepris de raconter aucune action particuliere d'Achilles ou d'Ulysse. Il a fait la Fable & le dessein de ses Poëmes, sans penser à ces Princes ; & ensuite il leur a fait l'honneur de donner leurs noms aux Heros qu'il avoit feints.

L'on ne trouve point en effet dans les autres Histoires de la Guerre de Troye, cette querelle d'Achille & d'Agamemnon, qu'Homere a prise

pour le sujet de l'Iliade : & ce qui n'est pas moins considerable, est que ce même dessein, & cette action que le Poëte a mise sous le nom d'Achilles au Siege de Troye, pouvoit être mise avec autant de vrai-semblance, sous celui de Tidée, de Capanée, ou d'un autre au siege de Thebe. On auroit fait Adraste le General, & on lui auroit donné quelque occasion d'irriter la fougue de Capanée. Celui-ci se retirant dans sa tente seulement pour quelques jours, auroit donné lieu aux avantages des Thebains. On feroit ensuite rentrer ce furieux en son devoir : & alors combattant de concert, il rendroit la Victoire aux siens, & vangeroit en un seul jour, l'affront & la perte des trois ou quatre précedens : car on ne combat pas plus que cela dans l'Iliade.

On en peut dire autant d'Ulysse. Toutes les avantures qu'on lit de lui dans l'Odyssée, auroient été aussi vrai-semblablement racontées sous le nom de quelque autre Prince retournant d'une expedition. Pour en être persuadé, il ne faut que jetter

les yeux sur le plan qu'Aristote même a bien voulu nous en laisser ; Le voici de sa façon.

Ἀποδημοῦτός τινος ἔτη πολλὰ καὶ παραφυλαττομένου ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος, καὶ μόνου ὄντος. ἔτι δὲ τῶν οἴκοι οὕτως ἐχόντων, ὥστε τὰ χρήματα ὑπὸ μνηστήρων ἀναλίσκεσθαι, καὶ τὸν υἱὸν ἐπιβουλεύεσθαι, αὐτὸς ἀφικνεῖται χειμασθεὶς, καὶ ἀναγνωρίσας τινὰς ἄλλοις ἐπιθέμενος, αὐτὸς μὲν ἐσιάθη, τοὺς δὲ ἐχθροὺς διέφθειρε. Τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δὲ ἄλλα ἐπισόδια. *Arist. Poët. c. 17.*

Un homme est absent de chez lui pendant plusieurs années. Neptune le persecute, & fait perir tous ses Compagnons. Cependant tout est en desordre en sa famille, son bien est dissipé, sa femme & son fils sont persecutez. Mais enfin il retourne aprés plusieurs tempêtes, il reconnoît quelques-uns des siens qui lui étoieut demeurez fidelles, & avec leur secours, il rétablit toutes choses en perdant ses ennemis. Voilà, conclud Aristote, *ce qui est propre : les Episodes font le reste.* Cela donne, ce me semble, l'idée toute entiere d'une Fable telle que je l'ai proposée ; & l'on ne voit point qu'Ulysse ait plus de part qu'un autre en ce projet.

Mais aprés que la Morale est choisie, l'action inventée, & les Noms donnez ; si ceux dont on emprunte le nom, ont fait quelques actions connuës ; le Poëte doit s'en servir, & accommoder ces circonstances ve-

uitables à son dessein. Il faut en remplir les Episodes, & en tirer tous les avantages possibles selon les regles de l'Art. Aussi Aristote n'ordonne de faire les Episodes qu'aprés avoir fait le choix des Noms.

C'est donc s'éloigner des preceptes d'Aristote, & de la pratique d'Homere, & corrompre la nature de la Fable Epique, aussi-bien que des Fables communes, que de commencer par chercher un Heros dans l'Histoire, & d'entreprendre de raconter une action qu'il aura faite, comme on le voit en Silius Italicus, en Lucain, en Stace, & dans les Auteurs des avantures d'Hercule, & de Thesée dont parle Aristote. Ils n'ont point fait de plan general, universel, & sans Noms; mais ils ont fait tout singulier. Car comment pourroit-on écrire comme a fait Silius, sans avoir dans la pensée l'action particuliere, & le nom d'Annibal? Nommez le tant qu'il vous plaira dans vôtre plan, *Un certain homme*; ce certain homme est toujours *Annibal* déterminément. Vous lui ôtez aussi peu son

nom, que quand aprés l'avoir une fois nommé, vous mettez dans la suite un pronom ou quelque autre mot qui le désigne, au lieu du terme *Annibal*, que vous ne voulez pas dire. Aussi Aristote n'ordonne pas d'ôter les noms, ce qui ne se peut, mais il ordonne de feindre une action sans noms, pour la faire d'abord universelle & generale, comme il nous en a donné l'exemple dans l'Odyssée, & dans Iphigenie.

CHAPITRE XIV.

Des Actions veritables dont les recits sont des Fables.

IL y a bien de la difference entre la Fiction & la Fausseté : & entre être vrai-semblable, & n'être que vrai-semblable. On ordonne au Poëte de feindre ; mais on ne lui ordonne pas de mentir. On lui dit, qu'il est obligé à la vrai-semblance, & non à la verité, mais on ne dit pas que la vrai-semblance à laquelle son Art l'oblige,

l'oblige, eſt incompatible avec la verité. La verité d'une action que l'on raconte, ne donne pas le nom de Poëte, mais elle ne l'exclud pas auſſi : & comme dit Ariſtote, un Auteur n'eſt pas moins Poëte, quoique les incidens dont il fait le recit, ſoient veritablement arrivez ; parce que ce qui a été fait veritablement, peut avoir tout le vrai-ſemblable, & tout le poſſible que l'Art demande, & être tel qu'on auroit dû le feindre.

Καὶ γὰρ οὐδὲν κωλύει τινὰ τῶν γενομένων εἶναι οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητής ἐστιν. Ariſt. Poët. c. 9.

Cela change ſi peu la nature des choſes, que même l'Auteur d'une Fable ne ſe contente pas toûjours de faire un ſimple recit de l'action qu'il feint, il la fait voir quelquefois dans toute la verité poſſible. Cela étoit tres-commun anciennement, & je pourrois alleguer l'Hiſtoire entiere de l'Ancien Teſtament, dont toutes les veritez hiſtoriques étoient des Fables ou des Paraboles divinement inventées, qui repreſentoient allegoriquement la doctrine & les veritez que leur Auteur nous a depuis découvertes.

Omnia in figurâ contingebant illis. *Paul. Epiſt. ad Corinth.*

Mais ſans toucher aux choſes ſacrées, on ſçait ce que fit un pere pour exciter ſes enfans à la concorde. Il pouvoit ſimplement leur dire, qu'un homme extrémement empreſſé pour rompre les fleches de ſon carquois, les prit toutes enſemble; qu'aprés de vains efforts, il ſe vit obligé de les ſeparer, & qu'il les rompit ainſi ſans peine les unes aprés les autres. Il auroit fait le recit d'une choſe fauſſe, & ſeulement vrai-ſemblable. Il fit plus: il preſenta à chacun de ſes enfans, pluſieurs fleches liées enſemble, & leur commanda de les rompre ainſi. Ils employerent toutes leurs forces; mais ſans effet. Il les leur donna alors ſeparées; & le plus foible de ces jeunes gens ne trouva aucune difficulté à les rompre. La verité de ce fait ne détruit aucunement la nature de la Fable.

Sertorius en uſa de même devant ſes Soldats. Il fit en leur preſence arracher la queüe à deux chevaux. Un foible vieillard vint aiſément à bout de ce travail, tirant les poils les uns aprés les autres; pendant

qu'un homme robuſte ſe tourmentoit inutilement, parce qu'il en prenoit un grand nombre tout à la fois. Lorſqu'on fait le recit de cette action veritable, on dit une choſe auſſi juſte, que quand on allegue la Fable de l'Iliade, celle des Chiens d'Eſope, ou quelque autre de cet Auteur, qui n'auroit ni verité ni vrai-ſemblance.

Il eſt vrai que l'action de Sertorius étoit feinte avant que d'être veritable, & que ce General a commencé de faire ſa Fable par la Morale, qui eſt, comme j'ai dit, la maniere ordinaire de faire les Fables. Mais j'ajoute ici, que même l'action veritable peut préceder la Fable. L'exemple des Sculpteurs & des Lapidaires nous fera aiſément concevoir comment cet ordre renverſé & oppoſé aux preceptes de l'Art, peut toutefois y être accommodé, ſans les détruire.

L'Art enſeigne aux Sculpteurs à former premierement leur deſſein, à imaginer leurs poſtures, & les attitudes qu'ils veulent donner à leurs

Perſonnages ; & à chercher enſuite des matieres propres pour recevoir ce qu'ils auront imaginé. Si neanmoins ils rencontrent une matiere precieuſe, comme une Agate, dont la figure, les couleurs, & les vénes, ne peuvent s'accommoder à tout ce que l'on veut ; ils reglent alors leur deſſein & leur imagination ſur leur matiere. Ils ne croyent pas toutefois, que ces rencontres heureuſes & ſingulieres condamnent la juſteſſe de l'Art ; & qu'elles doivent leur faire donner comme une Regle ; Qu'il faut commencer par chercher une matiere, & puis former ſon deſſein, ſur ce que la diſpoſition de cette matiere pourra preſenter à l'imagination.

Ut Pictura Poeſis erit. Hor. Poët.

En ceci donc, comme en tant d'autres choſes, la Poëſie reſſemble à la Peinture. Le Poëte eſt ſouvent obligé de s'accommoder aux diſpoſitions de ſa matiere : ce qui ſe trouve veritable, principalement dans la compoſition des Epiſodes, qui ſe fait aprés que les perſonnes generales ſont ſingulariſées par l'impoſition des

noms. Il se peut faire aussi que quelque personne de l'Histoire fournisse à un Auteur de belles imaginations & une Morale aussi juste que celle qu'Homere a enseignée. Et en ce cas, le Poëte ne feroit rien contre son Art, en accommodant toute sa Morale à l'action. Mais pour cette heureuse & rare avanture, les regles ordinaires ne perdroient rien de leur justesse, ni de leur autorité.

L'on dira toûjours que le Poëme Epique est une Fable, c'est-à-dire, non le recit de l'action de quelque Heros, pour former les mœurs sur son exemple: mais au contraire, un discours inventé pour former les mœurs par le recit d'une action feinte, & décrite à plaisir, sous le nom emprunté d'une personne illustre, dont on fait choix, aprés avoir dressé le plan de l'action qu'on lui attribuë.

CHAPITRE XV.

Des Actions feintes dont les recits ſont hiſtoriques.

COmme il y a des actions veritables dont les recits ſont des Fables juſtes & regulieres : il y a au contraire, des actions feintes dont les recits ſont hiſtoriques. On n'y voit rien de fabuleux, qu'une fauſſeté, qui appartient auſſi peu à la Fable, que la verité de l'Hiſtoire. La raiſon de ceci, c'eſt que la partie la plus eſſentielle de la Fable, & ce qui lui doit indiſpenſablement ſervir de fond, eſt la verité ſignifiée. Il eſt aiſé de nous expliquer par les exemples mêmes dont nous nous ſommes déja ſervis ; il ne faut qu'en retrancher quelques circonſtances neceſſaires pour ſignifier l'inſtruction qu'on a voulu y joindre.

Si les Chiens commis à la garde d'un Troupeau, & dont la querelle donne lieu au Loup de ſe ſaiſir d'une

brebi, poursuivent le Loup sans mettre fin à leur querelle ; si l'ayant atteint, ils se battent autant l'un contre l'autre, que contre cet ennemi commun : en ce cas, quoique le Loup quitte sa prise, qu'il se retire, ou même qu'il meure des coups qu'il aura receus; cette Fiction toutefois ne signifiera plus ; Que la concorde rétablit ce que la discorde ruinoit ; puisque le mal aura cessé, bien que la discorde n'ait point cessé.

Si de même, Achilles irrité de la mort de Patrocle, avoit attaqué & tué Hector, sans se reconcilier avec Agamemnon, l'omission de cet incident auroit détruit la Fable.

Disons encore, que si Achilles moins inexorable, se fût rendu aux offres d'Agamemnon avant la mort de Patrocle ; & si cette querelle ne lui eût point coûté la vie de son ami, la Fable auroit été détruite : parce que la division n'ayant fait tort qu'au seul Agamemnon, cet exemple auroit montré en la personne d'Achilles, que l'on peut quereller, & se désunir, sans rien perdre ; ce qui est contraire

à la Morale du Poëte.

On ôteroit l'ame de l'Odyſſée, & on lui feroit perdre ſa Fable, ſi l'on en retranchoit le recit des déſordres que les Amans de Penelope font dans l'Iſle d'Itaque, en l'abſence d'Ulyſſe : parce que ce Poëme n'enſeigneroit plus les mauvais effets que produit l'abſence d'un Commandant, d'un Roi, ou d'un pere de famille.

Enfin, retranchez de l'Eneïde, le choix que les Dieux font d'Enée pour le rétabliſſement de l'Empire, ſes armes divines, le ſoin que prend Jupiter d'engager Mezence en un combat où il doit être puni de ſes impietez, & les terreurs où cette même Divinité jette Turnus : l'Eneïde n'enſeignera plus aux Romains en faveur d'Auguſte, Que les Fondateurs des Empires tels qu'étoit ce Prince, ſont choiſis du Ciel, que la protection divine les tient à couvert contre toute ſorte de violence, & qu'elle punit ſeverement les impies qui s'oppoſent à leurs deſſeins.

Toutes ces eſpeces de recits manquent de ſignification, & de cette

instruction qui est la partie la plus essentielle de la Fable. Lorsqu'un Poëte en fait de cette sorte, il ne fait point un de ces Poëmes Epiques, pour lesquels Aristote & Horace ont écrit des regles; & dont Homere & Virgile nous ont laissé de si justes exemples. Il importe peu que ces recits soient de choses veritables comme ceux de Lucain, & de Silius Italicus, ou qu'ils soient feints & tirez des Fables, comme ceux de Stace en ses deux Poëmes. Celui-ci raconte une Fiction, ceux-là racontent des Histoires; mais tous les trois le font plus en Historiens qu'en Poëtes Epiques.

Il est vrai qu'ils y mêlent des Divinitez & des Machines, qui ont un air poëtique & fabuleux: Mais quand même ces additions seroient de veritables Fables, elles ne feroient pas rentrer leurs recits dans la nature de l'Epopée; parce que ces Fables ne sont que dans les additions, & dans les ornemens de l'action. Or la Fable Epique n'est point tout cela: elle est au contraire, l'ame du Poëme,

& le plan sur lequel tout le reste doit être bâti. Et ce plan doit être dressé avant que l'on pense aux ornemens, qui ne font rien à l'essence de la Fable. Il ne suffit pas en effet d'être orné & chargé de choses animées pour être animal, il faut avoir une ame, & toute la terre couverte & embellie d'une infinité d'arbres, & penetrée fort avant de leurs profondes racines, ne passera jamais pour un arbre.

CHAPITRE XVI.

De la multiplication vicieuse des Fables.

ARistote donne de grandes loüanges à Homere, pour la simplicité de son dessein, qu'il a renfermé en une seule partie de tout ce qui s'est passé en la guerre de Troye. Il lui oppose l'ignorance de quelques Poëtes qui s'imaginoient que l'unité de la Fable ou de l'action, étoit suffisamment sauvée par l'unité du

Heros, & qui composoient des Theséïdes, des Heraclides, & de semblables Poëmes, en chacun desquels ils ramassoient tout ce qui étoit arrivé à leur principal personnage. Les exemples de ces défauts qu'Aristote reprend, & qu'il propose pour être évitez, sont fort instructifs. Ces Poëmes ne sont pas venus jusques à nous. Mais Stace a fait quelque chose de semblable.

Son Achilléïde est un projet de toutes les avantures que les Poëtes ont feintes sous le nom d'Achilles. *Déesse*, dit ce Poëte, *chantez le magnanime Fils d'Eaque, dont la naissance future a fait trembler Jupiter, & qui n'a point été receu dans le Ciel, d'où il tiroit son origine. Homere a rendu ses actions tres-celebres, mais il en a laissé à dire beaucoup plus qu'il n'en a dit; & moi je ne veux rien omettre; c'est ce Heros tout entier que je chante.* Voilà une belle entrepriſe, & Aristote bien loin de compte.

Magnanimū Æacidē, formidatamque Tonanti Progeniem, & patrio vetitam succedere cœlo, Diva refer. Quamquam acta Viri multum inclyta cantu Mœonio, sed plura vacant. Nos ire per omnem, sic amor est, Heroa velis.

Tout cela ne peut être consideré que comme un recit historique, &

ſans Fable. Je ne puis mieux repreſenter l'idée que j'ai de ce deſſein, qu'en le comparant aux Fables d'Eſope. J'ai fait le parallele de l'Iliade avec une de ces Fables : je puis prendre la même liberté en un Poëme moins regulier ; & mettre en parallele l'Achilléïde, qui contient pluſieurs actions ſous un même nom, avec pluſieurs Fables, qui portent auſſi un même nom. Virgile & Homere ſe ſont divertis en leurs Poëmes du Moucheron, & du Combat des Rats & des Grenoüilles : je ne ferai rien de plus bas, quand ſur un pareil ſujet, je m'étendrai autant que le projet de Stace, & la neceſſité de l'inſtruction le demanderont.

Je m'imagine donc un Auteur, qui ſçait ce que c'eſt que les Fables d'Eſope, comme Stace ſçavoit ce que c'eſt qu'une Fable Epique : & qui a lû la Batrachomyomachie, comme Stace a lû l'Iliade. Il aura trouvé en ce *Combat des Grenoüilles & des Rats*, les grandes loüanges qu'Homere donne à la valeur de quelqu'un des Heros de cette Fable, par exemple, à Mé-

ridarpax, dont la bravoure n'étonna pas moins Jupiter & tous les Dieux, que celle du Capanée de la Thebaïde. Et comme Stace avoit encore lû plusieurs actions d'Achilles qui ne sont point dans l'Iliade ; cet autre Auteur aura lû aussi plusieurs avantures attribuées au Rat, qui ne sont point dans la Batrachomyomachie d'Homere.

Il sçaura ce qui s'est passé entre le Rat de ville & le Rat de village ; pour nous apprendre qu'un peu de bien, dont on joüit en repos, vaut mieux qu'une abondance sujette à des frayeurs continuelles.

Il sçaura qu'un Lion ayant laissé la vie à un Rat, avoit ensuite été sauvé par ce même Rat, qui rongea les cordes d'un piege, où il avoit été pris : pour nous enseigner, que le bien que l'on fait aux plus foibles & aux plus impuissans, n'est pas perdu.

Il sçaura la Fable des Montagnes, qui avec de grands cris & beaucoup de façons, accoucherent d'un Rat ; comme font ceux qui promettent

beaucoup, & qui ne donnent que fort peu de choſe.

Il aura lû dans le Combat entre les Rats & les Chats, que les Rats étant défaits & pourſuivis, ceux d'entr'eux qui avoient mis des cornes ſur leurs têtes, pour ſe faire mieux remarquer comme les Chefs, ne purent rentrer en leurs trous, & perirent: parce qu'en ſemblables émeutes, il n'y a ordinairement que les Chefs, & ceux qui ſe font remarquer, qui payent pour tous.

Et ſur ces connoiſſances, concevant l'idée de quelque Ouvrage plus merveilleux, que la Batrachomyomachie, ou que chacune des Fables d'Eſope en particulier, il entreprendra un Poëme de toutes les Fables du Rat; comme Stace en a entrepris un de tout ce que les Fables & les Poëtes ont dit d'Achilles. Il pourra commencer de cette maniere, comme Stace a commencé ſon Achilléïde:

Muſe, inſpirez-moi ce que je dois dire du magnanime Meridarpax, que Jupiter ne peut voir ſans frayeur. Homere en a fait admirer quelques actions en ſon Poëme; mais il en

reſte encore beaucoup davantage ; & je ne veux rien oublier de tout ce qu'a fait mon Heros.

Il eut comme Achilles, un pere mortel en la perſonne de l'irreprehenſible Artepibule, & une mere au-deſſus de cette condition. Elle fut une fort haute montagne. Les Oracles prédirent ſa naiſſance, & les Peuples étant accourus de toutes parts, pour être témoins de ces couches prodigieuſes, ils virent avec tant de ſurpriſe & de plaiſir, ſortir Meridarpax des entrailles de ſa mere, que les cris de joye, & les éclats de rire en porterent aux Dieux l'heureuſe nouvelle.

Il ſe ſignala dans la guerre que ſes Citoyens eutent contre les Amazones des Marets, pour venger la mort de Phyſignate. Il auroit exterminé toutes ſes ennemies, ſi les Dieux n'euſſent arrêté ſes efforts.

Pour ſe délaſſer des fatigues de cette guerre, il voulut prendre l'air en quelque maiſon de campagne. Il ſe trouva ſurpris en chemin par un Lion furieux qui l'alloit déchirer ; mais Meridarpax n'avoit pas moins

d'éloquence que de valeur. Le Lion l'admira, & le laiſſa aller.

Il fut reçu à la campagne par un vieil ami de ſon Pere. Ce Villageois s'imagina lui faire un grand regale de quelques mets ruſtiques; mais à peine pouvoit-il goûter de ces viandes viles, ſéches, & ſans aſſaiſonnemens. Alors ayant pitié de la vie miſerable de ſon Ami; il l'invita à en mener une plus douce, & le perſuada de le ſuivre.

A peine étoient-ils au milieu du chemin, qu'ils entendirent des rugiſſemens effroyables. Meridarpax reconnut la voix du Lion qui l'avoit épargné. Il y courut, & le trouva en effet embarraſſé en des filets, où il n'attendoit plus que la mort: il l'en délivra en rongeant quelques raiſeaux, & donna lieu au priſonnier de ſe dégager du reſte.

Il rejoignit ſon ami de campagne, le conduiſit dans la ville, & le receut magnifiquement en une Office bien garnie. Ce nouveau Bourgeois ne pouvoit aſſez admirer le bonheur de ſon changement: lorſque la femme de

de charge entra en ce lieu, suivie d'un des plus épouventables ennemis de ces deux Hôtes. Le Domestique eut bientôt trouvé son fort. Mais le pauvre Etranger saisi de crainte, & tremblant en tous ses membres, se vit longtemps exposé aux griffes de cet impitoyable. Enfin il se sauva, & sans plus songer à la bonne chere, aussitôt que le peril fut passé, & qu'il fut revenu à lui, il prit congé de son hôte; & lui dit, Qu'il préferoit sa pauvreté tranquille, à une abondance si pleine de terreurs.

Meridarpax outré de cet affront, assemble une grande partie de ses Compagnons, & les persuade si bien qu'ils se joignent à lui, & s'offrent de le suivre en cette guerre. Pour mieux soutenir sa dignité, & pour se faire remarquer sur tous les autres, il s'attache deux grandes cornes sur le front. A la premiere ouverture de l'Office, il eut assez de bonheur contre quelques jeunes Avanturiers qui entrerent d'abord. Mais leurs cris ayant attiré leurs Peres & leurs Meres; & d'autres en quantité grondant

encore de loin pour donner avis d'un nouveau renfort, qui étoit prêt de fondre sur les Assaillans, ils ne penserent plus qu'à la retraite. Les autres rentrerent aisément en leurs forts : il n'y eut que Meridarpax embarrassé des marques de sa dignité, qui lui rendoient les entrées trop étroites. Quelqu'un lui cria de s'en défaire; mais à peine eut-il le temps de répondre, Qu'il aimoit mieux mourir en Roi, qu'il finit glorieusement sa vie.

Un Poëme composé de ces contes réünis en un seul corps; & que l'on voudroit comparer à une des Fables d'Esope, ou à la Batrachomyomachie, est à peu prés l'idée que j'ai d'une Theseïde, d'une Heraclide, d'une Achilléïde, & de semblables Poëmes, comparez à ceux de Virgile & d'Homere.

Aristote avoit raison de nommer une petite Iliade, toute la guerre de Troye, ramassée en un seul Poëme. Cette Iliade étoit en effet bien petite, puisqu'elle étoit toute contenuë en si peu d'espace. Elle étoit bien

differente de celle d'Homere, dont une tres petite partie a rempli tant de livres. Nous pouvons en dire autant de l'Achilles de Stace; il auroit été tout renfermé en l'espace de douze livres. Et l'Achilles d'Homere est si grand, que sa seule colere de quelques jours, remplit vingt-quatre livres entiers. Il falloit, selon le Proverbe, que ce Lion d'Homere fût prodigieusement grand, puisqu'un si vaste Tableau n'en a pû contenir que cet ongle seul, qui déchire tant de braves. Et au contraire, le Lion de Stace étoit d'une taille bien petite & bien resserrée, puisque toutes ses parties pouvoient être compriſes & renfermées en un Tableau plus petit de moitié que celui d'Homere.

Ex ungue Leonem.

Voilà les mauvais effets de la Polymythie. La Fable des Chiens & du Loup, a fait voir combien l'Iliade est belle & reguliere; & le recit des avantures du Rat, montre le contraire dans l'Achilléïde. Si mes deux paralleles sont également justes, on ne doit attribuer la difference qui paroît entre l'Achilles d'Homere, &

celui de Stace, qu'à la differente conduite de ces deux Auteurs.

Il y a encore une autre maniere de multiplier les Fables irréguliérement, sans raconter la vie entiere d'un Heros : C'est de mêler l'action à quelques actions étrangeres, qui n'y ayent point de rapport. Ceci regarde l'unité de l'action, & l'art de faire les Episodes, dont nous parlerons au livre suivant.

Le Poëme des Metamorphoses d'Ovide est d'un autre genre. Si, comme je viens de donner l'idée que j'ai de l'Achilléïde de Stace, de l'Heraclide, de la Théséïde, & de semblables Ouvrages de quelques Poëtes anciens ; je voulois de même presenter un exemple des Fables d'Esope, pour être mis en parallele avec les Metamorphoses d'Ovide : je réünirois en un seul corps toutes les Fables d'Esope : parce qu'Ovide ne s'est pas contenté de raconter tout ce qui est arrivé au seul Achilles, ou au seul Hercules, ou au seul Thesée, ou enfin à quelque autre Personnage semblable : il a fait le recit de tout ce qui est

arrivé à toutes les Perſonnes des Fables Poëtiques. Ce recit n'eſt pas un Poëme Epique, c'eſt un recueil de toutes les Fables miſes en Vers, avec autant de ſuite & d'union, que le Compilateur de tant d'incidens y en a pû mettre.

Je ne voi pas que l'on puiſſe condamner ce deſſein, & taxer ſon Auteur d'ignorance; pourvû que l'on ne prétende pas qu'il ait voulu faire une Epopée, & qu'on ne le compare pas aux Poëmes d'Homere & de Virgile, comme Stace a fait ſon Achilleïde & & ſa Thébaïde.

CHAPITRE XVII.

De la multiplication reguliere des Fables.

QUoi que nous ayons dit contre la multiplication des Fables, l'on ne peut toutefois la condamner abſolument. Nos Poëtes ont mis pluſieurs Fables en chacun de leurs Poëmes, & Horace en a loüé Homere.

Μῦθος δ' ἐστὶν εἷς, οὐχ ὥσπερ τινές οἴονται, ἐὰν περὶ ἕνα ᾖ. πολλὰ γὰρ καὶ ἄπειρα τῷ γένει συμβαίνει, ἐξ ὧν ἑνίων οὐδὲν ἔστιν ἕν. &c. Poët. c. 8. Denique sit quod-vis simplex dumtaxat & unũ. Hor. Poët.

Auſſi Ariſtote ne la défend que d'une maniere facile à éviter. Il blâme les Poëtes qui ont voulu réduire l'unité de la Fable dans l'unité du Heros ; parce qu'un homme peut avoir pluſieurs avantures, deſquelles on ne peut rien faire d'Un & de ſimple. Cette réduction de toutes choſes à l'Unité & à la ſimplicité, eſt de même la premiere regle d'Horace.

Il ſera donc permis, ſuivant ces preceptes, d'employer pluſieurs Fables ; ou pour parler plus correctement, pluſieurs incidens qui pourroient être diviſez en diverſes Fables ; pourvû qu'on le faſſe de telle ſorte, que l'unité de la Fable n'en ſoit point corrompuë. Cette liberté eſt plus grande dans la Fable Epique, parce qu'elle eſt plus étenduë que les communes, & qu'elle doit être entiere & achevée.

Je m'expliquerai plus nettement par la pratique de nos Poëtes.

L'on peut ſans doute faire quatre Fables diverſes des quatre inſtructions ſuivantes.

1. *La diviſion entre ceux d'un mê-*

me parti, les expose à tout souffrir de leurs ennemis.

2. *Cachez vôtre foible, & l'on vous craindra autant que si vous n'aviez point les défauts que l'on ignore.*

3. *Lorsque vôtre force n'est que feinte, & dans la seule opinion des autres; ne poussez pas les choses comme si elle étoit veritable.*

4. *Plus vous serez d'accord ensemble, moins vôtre ennemi vous fera de tort.*

Il est, dis-je, visible que chacune de ces maximes en particulier, peut servir de fond à une Fiction, & que l'on peut en faire quatre Fables differentes. Ne sera-t-il donc pas permis de les mettre toutes en une seule Epopée? Non, si de toutes il ne se peut faire une seule Fable; c'est ce que nos Maîtres défendent.

Mais cela ne sera plus défendu, si un Poëte est assez adroit pour les réünir toutes en un seul corps, comme des membres & des parties, dont chacune à part seroit imparfaite; & s'il les joint de telle sorte, que cet as-

semblable ne corrompe point l'unité & la simplicité reguliere de la Fable. C'est ce qu'Homere a si heureusement fait en composant son Iliade. 1. *La division d'Achilles d'avec ses Confederez ruine leurs affaires.* 2. *Patrocle vient à leur secours sous les armes de ce Heros, & Hector se retire.* 3. *Mais ce jeune homme poussant trop l'avantage que sa feinte lui donne, il ose combattre Hector; Et ne pouvant fournir la force d'Achilles, dont il n'avoit que l'apparence exterieure, il est tué, & rejette ainsi les affaires des Grecs dans le desordre d'où sa feinte venoit de les tirer.* 4. *Achilles irrité de la mort de son ami, se reconcilie, & la vange par celle d'Hector.* Ces divers incidens ainsi liez ensemble, ne font point des actions & des Fables differentes, mais sont seulement les diverses parties, non achevées, & non entieres d'une même action, & d'une même Fable, qui seule est entiere & achevée: Et toutes ces maximes de Morale, sont aisément réünies en ces deux parties, que

que l'on ne peut, ce semble, separer sans affoiblir l'une & l'autre : *La bonne intelligence conserve les Etats, & la discorde les perd.*

Cõcordiâ res ; arvæ crescunt : discordiâ magnæ dilabuntur. *Salust. de Bell. Jug.*

Quand donc nos Poëtes ont mis en leurs Ouvrages deux parties, dont chacune auroit pû servir pour faire une Fable, comme nous avons vû : cette multiplication ne fait point de polymythie vicieuse & irréguliere, contre la simplicité & l'unité necessaire à la Fable ; mais elle donne à la Fable, une autre condition qui est aussi necessaire & reguliere, c'est sa perfection & son achevement.

Il y a des Fables, qui naturellement contiennent beaucoup de parties, dont chacune pourroit être une Fable juste : & il y a aussi des actions de même nature. La matiere de l'Odyssée est de cette sorte, car voulant instruire un Prince & des Sujets, cela ne se peut sans multiplier les instructions ; & les voyages en des Etats differens les uns des autres, sont aussi des actions differentes. Cette multiplication d'instructions, & d'incidens est approuvée par Horace

Ut speciosa dehinc miracula promat, Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Carybdim. *Horat. Poët.*

avec éloge. Il loüe les avantures d'Antiphate, de Polyphême, de Scylla, de Carybdis, de Circé, des Sirenes, & autres ; & il les nomme les miracles de l'Odyssée.

L'on pourroit encore d'une autre sorte multiplier la Fable, en y mêlant quelque autre Fable, qui ne seroit pas une partie de la principale, mais qui en seroit une espece. Cela se peut faire en appliquant à quelque point plus specifié, l'instruction morale que l'action contient en general. Homere nous en a laissé un exemple dans la Fable de Vulcain, à la fin de son premier livre de l'Iliade.

L'instruction generale est, que la division fait tort aux affaires de ceux qui se querellent ; & ce conte de Vulcain applique cela, au tort que les Parens qui s'accordent mal ensemble, font à leurs Enfans. Jupiter & Junon querelloient l'un contre l'autre ; Vulcain leur Fils veut persuader à sa Mere de ceder à son Mari, parce qu'il est le plus fort ; Vous sçavez, lui dit il, ce qui m'est arrivé pour avoir voulu une fois vous garantir de

la colere de Jupiter. Il me prit par le pied, & me précipita du Ciel en Terre ; j'en porte encore les marques.

Cette Fable eſt détachée du corps de l'action ; car la querelle de Jupiter & de Junon, qui coûta ſi cher à Vulcain, n'a rien de commun avec les affaires des Grecs : Auſſi eſt-elle racontée en cinq vers.

CHAPITRE XVIII.

Concluſion du premier Livre.

L'Unité de la Fable Epique, & la multiplication reguliere ou vicieuſe que l'on en peut faire, dépend en partie de l'unité de l'action, & des Epiſodes : Ainſi nous en parlerons encore ailleurs : mais en cela, & en beaucoup d'autres points, l'examen de nos Auteurs, & les particularitez inſtructives où l'on peut deſcendre pour l'intelligence exacte de cette doctrine, n'auroient point de fin : & quand j'aurois rempli pluſieurs volumes de ce que je pourrois en dire,

je laisserois encore assez à faire à l'imagination, à l'esprit, & au jugement des Critiques & des Poëtes, que l'Art ne perfectionne jamais sans la nature. Mais aussi, ne faut-il pas croire, que la nature seule, & les avantages d'un génie heureux, puissent nous faire juger des anciens Poëtes, si l'Art & l'Etude ne nous font connoître le goût & les manieres de leurs Auditeurs, & de leurs siecles.

Le goût qu'avoit toute l'Antiquité Sacrée & Profane, Grecque & Barbare pour les Fables, pour les Paraboles, & pour les Allégories (c'est ici la même chose) donnoit aux anciens Poëtes, une grande liberté que les Modernes n'ont pas; & faisoit dans Homere des beautez, qui seroient fort mal reçûës dans les Ouvrages d'aujourd'hui. Cela même expose ce Poëte du temps passé à des censures où il y a souvent plus de nôtre ignorance que de sa faute. La coûtume de ces temps-là, étoit de laisser les mysteres cachez au peuple, & de ne point expliquer les allégories. Les

Vobis datum est nosse mysteria, cæteris in parabolis tantum.

Qui potest capere ca-

Sages se faisoient une étude particuliere de découvrir ces sens cachez ; & cette penetration étoit une partie tres-considerable de leur doctrine. Nôtre Siecle, d'ailleurs si éclairé & si curieux, neglige extrémement ces connoissances, qui ne sont plus à nôtre usage.

piat. Sapienti omnium antiquorum exquiret sapiens, & in versutias Parabolarum simul introibit, occulta proverbiorum exquiret, & in absconditis parabolarum conversabitur. *Eccl.* c. 39.

C'est peut-être cette negligence qui nous cache les plus grandes beautez d'Homere, & qui au lieu de son adresse, ne nous laisse voir qu'une écorce trop simple & trop grossiere, pour nous faire juger avantageusement de son esprit & de sa conduite. Il avoit pourtant raison d'en user ainsi, & de s'accommoder à la maniere de son siecle. Il sçavoit bien que ceux qui ne le pénetreroient pas, ne l'admireroient pas moins que les autres ; parce que tous étoient persuadez que ce qui paroissoit aux yeux de tout le monde, n'étoit en effet, qu'une écorce, qui renfermoit l'utile & le beau de son Ouvrage.

Poetæ Officium in eo positum, ut quæ vera sunt, in alias species obliquis figuris omnibus cum decore aliquo conversa traducat. *Lactant. Instit. l.* 11.

Virgile étoit beaucoup plus gêné, parce que les Romains de son temps n'avoient pas cet usage de Fables &

d'Allegories. Ciceron n'a point traité la Philosophie comme elle a été traitée par Platon, & par Socrate même, à qui l'on a attribué les Fables d'Esope. Et S. Jerome remarque que le grand usage des Paraboles étoit en Orient. Ainsi, Virgile voulant renfermer ses instructions & sa doctrine sous des Allegories; n'a pû se contenter d'un exterieur aussi simple que celui d'Homere, qui choque trop ceux qui ne le penetrent pas, & ceux qui ignorent qu'il a parlé par figure. Il a donc tellement composé son exterieur, & ses Fictions, que ceux mêmes qui en demeurent là, sans y chercher autre chose, peuvent être satisfaits de ce qu'ils y trouvent.

Familiare in Syriis & maximè Palestinis, ad omnem sermonem suum Parabolas jungere. *Hieron. in Matth.*

Cette maniere est entierement conforme à la nôtre, & fort à nôtre goût. Mais je ne sçai, si la satisfaction que nous trouvons si aisément dans les seules Fictions exterieures, ne nous fait pas de tort. Plus nous nous y arrêtons, & moins nous cherchons le fond & la verité des choses. Cela nous fait faire peut-être des équivoques sur le mot de Fable, que

nous appliquons si differemment à l'Epopée, & aux Fictions d'Esope.

Cette préoccupation fait tort à Homere dans nôtre Esprit; car nous voulons souvent y trouver des vertus & des bontez morales qui n'y sont pas, & que nous pensons y devoir être regulierement; parce que nous connoissons peu sa veritable maniere d'enseigner la Morale.

De là vient que nous trouvons de si grandes obscuritez dans les preceptes d'Aristote & d'Horace, qui loüent tant Homere de ce que nous y reconnoîtrons si peu, si nous l'examinons suivant ces idées de perfection que nous nous figurons communément. Ainsi nous serons sujets à de grands embarras, & à plusieurs contradictions. Avant donc que de juger de toutes ces choses, & d'Homere qui en est l'Auteur, & le premier modele, il faudroit avoir bien penetré ses allegories & les veritez Morales & Physiques des Fables, dont ses Poëmes sont remplis.

Quelque lumiere qui me manque encore sur ces matieres; je pense

toutefois en avoir assez dit ici, pour expliquer ce que c'est qu'une Fable, & pour faire connoître l'idée que j'ai de la nature du Poëme Epique.

Fin du premier Livre.

DU POËME EPIQUE.

LIVRE SECOND.

DE LA MATIERE DU POEME EPIQUE, OU DE L'ACTION.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle eſt la matiere du Poëme Epique.

LA matiere d'un Poëme eſt le ſujet que le Poëte entreprend, qu'il propoſe, & ſur lequel il travaille. Ainſi la Morale & les inſtructions qui ſont la fin de l'Epopée, n'en ſont point la

matiere. Les Poëtes laiſſent ces choſes dans leur obſcurité allegorique & figurée. Ils ſe contentent d'avertir au commencement de leurs Poëmes, qu'ils chantent une action : C'eſt la vengeance d'Achilles ; C'eſt le retour d'Ulyſſe ; C'eſt l'arrivée d'Enée en Italie. Nos Maîtres diſent la même choſe. Ariſtote enſeigne que le Poëte *imite une action* ; & Horace exprime encore plus nettement, que *les actions* ſont la matiere de l'Epopée.

Μίμησις πράξεως. *Ariſt. Poët. c. 6. & ailleurs.*

Res geſtæ Regumque, Ducumque, & triſtia bella, Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus. *Hor. Poët.*

Μιμεῖσθαι οἱ μιμούμενοι πράττοντας. *Ariſt. Poët. c. 2.*

Res geſtæ Regumque, Ducumque. *Hor. Poët.*

Mais cette action eſt l'action de quelqu'un. Et nos Auteurs le marquent expreſſément. Ariſtote dit que les Poëtes qui imitent, imitent *les Perſonnes* qui agiſſent. Horace dit que les actions imitées ſont les actions *des Rois, & des Generaux d'Armée.* Et nos Poëtes ne propoſent pas ſeulement une vengeance, un retour ou un établiſſement. Ils diſent de plus, que c'eſt *Achilles* qui ſe vange, c'eſt *Ulyſſes* qui retourne, c'eſt *Enée* qui va s'établir. Donc, & *les actions*, & *les Perſonnages* ſont la matiere de l'Epopée.

Μῆνιν ἄειδε θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος Οὐλομένην. *Iliad.*

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα πολύτροπον, &c. *Odyſſée.*

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris Italiam fato profugus, Lavinaque venit Littora. *Æneid. 1.*

Que si l'on veut les considerer separément, & demander quelle est la premiere, & la principale matiere du Poëme, ou l'action ou les personnes ? Il est visible par ce que nous avons dit au livre precedent, que l'action n'est point pour le Heros, puisqu'elle doit être feinte & inventée indépendamment de lui, & avant que l'on ait pensé à la mettre sous son nom ; & qu'au contraire, le Heros n'est que pour l'action ; & que les noms d'Achilles, d'Ulysses, & d'Enée, sont seulement des noms empruntez pour joüer les Personnages que le Poëte avoit feints en general. La nature de la Fable ne nous laisse pas la liberté d'en douter ; puisque toutes les actions qui y sont racontées sous les Noms de Chien, de Loup, de Lion, d'Homme, ou autres, ne sont point pour nous faire connoître la nature de ces animaux à qui on les attribuë ; ni pour nous apprendre quelque avanture qui leur seroit arrivée ; C'est à quoi l'Auteur d'une Fable ne pense point. Ces Personnages ne sont au contraire,

uniquement que pour ſoutenir l'action qu'il a inventée. Il eſt donc veritable, en ce ſens, que l'action ſeule eſt la matiere de l'Epopée; ou du moins, qu'elle l'eſt beaucoup plus que les Perſonnes; puiſqu'elle eſt telle par elle-même, & que les Perſonnes ne le ſont que par l'action.

Ἔστι τε μίμησις πράξεως, καὶ διὰ ταύτην μάλιστα τῶν πραττόντων. *Ariſt. Poët. c. 6.*

Auſſi, a-t-on toûjours condamné ceux qui ont pris des Heros pour la matiere de leurs Poëmes. Ariſtote reprend les Poëtes qui ſous les noms de Theſéïde, & d'Heraclide, ont écrit en vers les vies de Theſée & d'Hercules. Stace eſt blâmé de même en ſon Achilléïde, parce qu'il ne chante point Achilles qui fait une action, comme ont fait Homere & Virgile; mais il chante Achilles, & Achilles tout entier.

Il eſt vrai que Virgile dans ſon Enéïde, & Homere dans l'Odyſſée, font porter à leurs Poëmes le nom de Heros: mais ce n'eſt que la pratique ordinaire des Fables. On lit au titre, le Loup & l'Agneau, le Lion & le Rat, &c. on ne s'imagine pas pour cela, que ces Fables ſoient

écrites pour nous instruire du naturel de ces animaux, ou pour raconter ce qu'un certain Loup a fait, ou a dit. On doit faire le même jugement des Fables Epiques; l'application en est facile.

Cette doctrine nous peut aisément faire juger de l'étenduë que peut avoir la matiere du Poëme; de quels incidens elle est composée, & s'il est permis d'en inserer quelques-uns qui n'en seroient pas la matiere.

L'action étant la matiere d'une Fable, il est visible que tous les incidens qui seront necessaires à la Fable, & qui en feront partie, sont aussi necessaires à l'action, & sont des parties de la matiere Epique, dont aucune ne doit être omise: Telles sont, en nos exemples, la querelle des Chiens; & celle d'Agamemnon & d'Achilles: Les ravages que le Loup fait dans le Troupeau; & ceux que fait Hector dans l'Armée des Confederez: La réünion des Chiens entr'eux; & celle des Rois Grecs l'un avec l'autre: Et enfin, le rétablissement & la victoire, qui suivent

cette réünion, dans l'une & dans l'autre de ces Fables. Ainſi, tout étant appaiſé, voilà la Fable, & toute l'action, avec laquelle le Poëme doit finir. Si l'on en diſoit moins, l'on n'en diroit pas aſſez.

Purpureus latè qui ſplendeat, unus & alter Aſſuitur pannus. *Horat. Poët.*

Mais un Auteur ne peut-il rien mettre en ſon Poëme, que ce qui en eſt la matiere? Ou aura-t-il la liberté d'y faire entrer tout ce qu'il voudra, & d'y coudre, comme dit Horace, quelques pieces d'une étoffe riche & éclarante, ſans rapport au fond? C'eſt une autre extremité vicieuſe, où l'on ne tombera pas, ſi l'on ſuit la raiſon commune, la pratique des bons Poëtes, & les regles des Maîtres. Ils nous permettent d'une part d'inſerer quelque incident neceſſaire pour rendre raiſon d'une partie de l'action; quoique cet incident ne faſſe point une partie de la Fable, ni de l'action; & qu'il ne ſoit pas de lui-même la matiere de l'Epopée: & d'autre part, ils n'approuvent pas le recit d'un incident qui manqueroit de l'une de ces deux conditions; n'étant ni la matiere de l'Epopée, ni neceſ-

faire pour aucune partie de l'action.

Les exemples & les autoritez justifieront cette doctrine, & la feront mieux comprendre.

Si dans la Fable dont nous venons de parler, Esope avoit raconté que le Loup courant un jour dans les bois, se seroit enfoncé une épine dans le pied, dont enfin il auroit été gueri, aprés beaucoup de douleur, il auroit sans doute gâté sa Fable : & Homere auroit de même fait tort à la sienne, s'il avoit fait un ample recit de quelque avanture arrivée à Hector, qui eût aussi peu de liaison à son dessein. Ils auroient fait une faute plus considerable, s'ils eussent inseré quelque incident qui ne seroit point arrivé à ces premiers Personnages, mais dont ils auroient seulement été les témoins, ou qu'ils auroient oüi dire. Esope au contraire, n'auroit rien dit de mal à propos, si voulant amplifier sa Fable, il eût rapporté que le Loup s'étoit blessé au pied, & que n'en étant pas encore gueri, la douleur ou la débilité de cette partie, avoit donné lieu aux Chiens de l'at-

teindre à la courſe. Homere de même, a regulierement raporté qu'Ulyſſes fut autrefois bleſſé à la jambe en chaſſant ſur la montagne de Parnaſſe ; parce que cette bleſſure ſert à la reconnoiſſance de ce Heros, & que cette reconnoiſſance eſt une partie de l'action, & de la matiere du Poëme.

Un Hiſtorien qui entreprend d'écrire une ſeule action, comme la guerre de Catilina, ou le regne d'un Roi ; comme Saluſte a fait celui de Jugurtha, n'a point pour matiere les Guerres & les actions precedentes, ni celles qui ont ſuivi. Il peut toutefois parler de quelques-unes, ou pour ſervir comme d'exemples dans les déliberations, ou pour ſoûtenir quelques droits ; ou bien en quelques autres occaſions neceſſaires à ſon ſujet. Un Poëte a les mêmes droits, & les mêmes raiſons : les deux nôtres l'ont pratiqué avec l'approbation d'Ariſtote. Car il ne reprend point Homere d'avoir fait le recit dont nous venons de parler, & neanmoins il dit, que la bleſſure d'Ulyſſes

d'Ulysses n'est point la matiere du Poëme où elle est rapportée. Voici ses paroles. *Quand Homere a fait l'Odyssée, il n'a point fait que tout ce qui est arrivé â Ulysses, fût la matiere de son Poëme; comme la blessure qu'il receut sur le Parnasse, & la folie qu'il feignit en presence des Grecs; parce que l'une de ces deux choses étant arrivée, l'on ne peut dire que l'autre a dû necessairement ou vrai-semblablement arriver comme une suite de la premiere.*

Ὀδύσσειαν γὰρ ὁ ποιῶν, οὐκ ἐποίησιν ἅπαντα ὅσα αὐτῷ συνέβη. οἷον πληγῆναι μὲν ἐν τῷ Παρνασῷ, μανῆναι δὲ προσποιήσασθαι ἐν τῷ ἀγερμῷ, ὧν οὐδὲν θατέρου γενομένου ἀναγκαῖον ἢν ἢ εἰκὸς θάτερον γένεσθαι. *Arist. Poët. c. 8.*

Ce qu'Aristote dit en cet endroit, nous apprend deux choses. La premiere est, que tout ce que nous lisons dans un Poëme Epique, n'en est pas la matiere; puisque cette blessure d'Ulysses, qu'Aristote dit n'être point la matiere de l'Odyssée, y est neanmoins décrite assez amplement. La seconde est, que les incidens étrangers qui sont inserez dans le Poëme, doivent être tellement liez & unis à quelque incident, qui de lui-même soit la matiere du Poëme, que l'on puisse dire que l'un des deux étant arrivé, l'autre doit aussi necessaire-

ment ou vrai-ſemblablement arriver, comme une ſuite du premier.

Ποτὶ δὲ σκότον ἐπράπετ' αἶψα. Αὐτίκα γὰρ καθάθυμον ὄϊσα τὸ μὴ ἐλαβοῦσα Οὐλὴν ἀμφράσσαιτο. Odyſ. l. 19.

Le Poëte l'a marqué lui-même dans la bleſſure d'Ulyſſe. La reconnoiſſance en eſt une ſuite ſi vrai-ſemblable, que ce Heros ſe voyant engagé à ſouffrir que ſa Nourrice lui lave les pieds ; il ſe met exprés en un lieu ſombre, afin pour le moins de lui en ôter la vûë. La naiſſance & l'éducation de Camille, eſt un incident employé de la même maniere dans l'Eneïde. Il n'eſt pas la matiere de ce Poëme, mais il eſt neceſſaire pour rendre raiſon d'une merveille auſſi ſurprenante qu'eſt la valeur d'une Fille guerriere.

Lorſqu'une avanture n'a point cette ſuite, & cette liaiſon neceſſaire ou vrai-ſemblable, avec quelque partie de la matiere propre au Poëme ; il ne l'y faut pas inſerer : c'eſt pour cela qu'Homere n'a point parlé de la folie feinte d'Ulyſſe. Stace devoit avec beaucoup plus de raiſon, ne point toucher à l'Hiſtoire d'Hypſipyle.

Tous les incidens particuliers qui

composent l'action, sont nommez Episodes. Il faut donc en connoître la nature, l'union, & les qualitez, si nous voulons sçavoir ce que c'est que l'action, & la matiere du Poëme Epique.

CHAPITRE II.

Des Episodes dans leur origine.

POur connoître ce que c'est qu'Episode, & pour comprendre ce qu'Aristote en a dit, il faut le chercher jusques dans sa source, & dans l'origine de la Tragedie, par où il a commencé. J'en parle ici, aprés ce qu'en a écrit M. Hedelin.

La Tragedie dans les commencemens étoit une Hymne chantée en l'honneur de Bacchus par plusieurs personnes qui faisoient ensemble un Chœur de musique, avec des danses & des instrumens.

Comme cela étoit long, & pouvoit fatiguer les chantres, & ennuyer les spectateurs; on s'avisa de diviser le

chant du Chœur en plusieurs parties, & de faire quelques recits dans ces intervalles. D'abord une seule personne y parloit ; puis on y en mit deux, parce que les Dialogues sont plus divertissans : Et enfin l'on augmenta encore ce nombre d'un troisiéme, pour donner lieu à plus d'action. Ceux qui faisoient ces recits sur la Scene, étoient appellez Acteurs. Ainsi la Tragedie étoit d'abord sans Acteurs. Et ce qu'ils disoient étant ajoûté au Chant du Chœur ; ces recits n'étoient que des pieces hors d'œuvre & sur-ajoûtées à une ceremonie, dont ils ne faisoient point une partie necessaire ; & pour cet effet, ils furent nommez *Episodes*.

De plus, comme ils n'étoient ajoûtez que pour délasser le Chœur, & les Assistans ; il falloit que le Chœur eût déja chanté, & qu'il dût chanter encore : de sorte que ces Episodes devoient toûjours être placez entre deux Chants du Chœur. Si l'on disoit quelque chose avant le premier Chant, ou aprés le dernier ; cela

n'entroit point dans la nature de l'Episode : mais ces nouvelles additions étoient faites pour des raisons differentes de celles qui avoient porté à l'inserer. C'étoit ou pour recevoir la compagnie, & pour la prévenir sur ce que l'on alloit joüer ; & cela s'appelloit Prologue : ou pour la remercier, & la congedier ; ce que l'on nommoit Exode ou Epilogue.

Tout cela faisoit quatre parties qu'Aristote nomme de *Quantité*. Sçavoir, *Le Prologue, l'Episode, l'Exode, & le Chœur. Le Prologue est tout ce qui precede la premiere entrée du Chœur ; l'Episode est tout ce qui est entre les Chants du Chœur ; l'Exode est ce qui est dit aprés que le Chœur a cessé pour ne plus reprendre.* Le Chœur étoit la Troupe de ceux qui chantoient les loüanges de Bacchus. Dans le commencement, il faisoit seul la Tragedie.

Κατὰ δὲ ποσὸν δὲ εἰς ἃ διαιρεῖται κεχωρισμένα, Τάδε ἐστὶ πρόλογος, Ἐπεισόδιον, Ἔξοδος, Χορικόν. *Aristot. Poët. c. 12.*

Ἐστι Πρόλογος μὲν μέρος ὅλον Τραγῳδίας τὸ πρὸ χορῶν παρῳδῆς. Ἐπεισόδιον δὲ μέρος ὅλον Τραγῳδίας τὸ μεταξὺ ὅλων χορικῶν μέλων. Ἔξοδος δὲ μέρος ὅλον Τραγῳδίας μεθ' ὃ οὐκ ἔστι χορῦ μέλος.

Comme ce recit des Acteurs étoit inseré en divers endroits, & fait à plusieurs repriſes : on pouvoit le considerer entier comme un seul Episode, composé de plusieurs parties ; &

l'on pouvoit aussi donner à chaque partie le nom d'Episode. En ce dernier sens, une Tragedie avoit plusieurs Episodes, & au premier sens, elle n'en avoit qu'un seul. Ces divers Episodes d'une même Tragedie, pouvoient être tirez d'autant de differens sujets; ou être tous pris d'un même, divisé en autant de recits ou d'incidens, que l'on vouloit mettre d'intervalles, pour faire reposer le Chœur. Si l'on regarde la premiere institution de ces pieces hors d'œuvre, il n'étoit aucunement necessaire de les tirer toutes d'un même sujet: trois ou quatre recits de diverses actions sans aucun rapport entr'elles, soulageoient suffisamment les Chantres, & délassoient autant l'esprit des spectateurs, que si toutes n'eussent été que les parties differentes d'une même action, bien liées ensemble.

Mais ces beautez étrangeres ternirent bien-tôt l'éclat de celles qui les avoient charitablement receuës; & ce qui d'abord n'étoit qu'une addition à la Tragedie, en devint enfin le principal. Alors on les con-

ſidera comme un corps qui ne devoit pas avoir des membres de natures differentes, & indépendans les uns des autres. Les meilleurs Poëtes en uſerent ainſi ; & ils ne tirerent plus leurs Epiſodes que d'une ſeule action. Cela étoit déja tellement établi au temps d'Ariſtote, qu'il en fait une regle. Il dit que les Tragedies les plus défectueuſes, ſont celles dont les Epiſodes n'ont point de liaiſon enſemble ; il les nomme *Epiſodiques* ; c'eſt-à-dire, ſurabondantes en Epiſodes ; parce que ces moindres Epiſodes ne peuvent en compoſer un ſeul ; mais demeurent neceſſairement en cette pluralité vicieuſe.

Les actions les plus ſimples & les moins intriguées, étoient les plus ſujettes à cette irregularité, parce qu'ayant moins d'incidens & moins de parties que les autres, elles fourniſſent auſſi moins de matiere : Un Poëte peu adroit la conſumoit ſouvent toute entiere dés la premiere ou la ſeconde fois qu'il faiſoit paroître ſes Acteurs entre les Chants du Chœur ; & puis il ſe trouvoit con-

traint de chercher d'autres actions, pour faire encore quelques intermedes. Nos premiers Poëtes François ont fait ainsi. Ils prenoient pour remplir chaque Acte, autant de differentes actions d'un Heros, qui n'avoient aucune liaison les unes avec les autres, sinon que la même Personne les avoit faites. Ces Fables sont Episodiques, & du nombre de celles qu'Aristote a condamnées, comme nous avons dit, Voici sa Censure : *Les Fables & les actions simples, qui sont Episodiques sont les plus imparfaites. J'appelle Episodiques une Fable dont les Episodes ne sont point necessairement ni vrai semblablement liez les uns avec les autres.*

Τῶν δὲ ἁπλῶν Μύθων καὶ πράξεων, αἱ ἐπεισοδιώδεις εἰσὶ χείριστοι. Λέγω δὲ ἐπεισοδιώδη μῦθον, ἐν ᾧ τὰ ἐπεισόδια μετ' ἄλληλα, οὔτε εἰκὸς οὔτ' ἀνάγκη εἶναι. Arist. Poët. c. 9.

CHAPITRE III.

Explication de la Doctrine precedente par un Exemple.

DE tout ce que nous avons dit, on peut voir quelle étoit la pratique des Poëtes, lorſqu'ils compoſoient les ouvrages dont nous venons de parler. Aprés que la Fable avoit été inventée, & les noms donnez aux Perſonnages; l'Auteur devoit conſiderer toutes les circonſtances de ſon action, & les parties les plus belles, & les plus propres aux mouvemens du Theatre, & à ſon deſſein; & puis en faire autant de parties de ſa repreſentation, qu'il vouloit faire de recits differens entre les Chants du Chœur.

Pour donner de ceci un exemple illuſtre, & connu de tout le monde, nous nous ſervirons de l'Oedipe de Seneque, ſans nous arrêter à quelques difficultez que l'on y pourroit faire.

Oedipe demande aux Dieux les moyens de faire cesser la peste dont Thebes étoit affligée : l'Oracle lui répond, qu'il faut vanger la mort du Roi Laïus son prédecesseur. Il recherche les Assassins, & il trouve que non seulement il est seul coupable de cette mort, mais de plus qu'il est fils de ce même Laïus qu'il a tué, & de la Reine Jocaste sa veuve, qu'il a épousée. Il s'en punit severement, & il rend par ce moyen la santé à son païs.

Voilà cette Fable fameuse, & en effet la plus juste & la mieux inventée de toute l'antiquité, soit pour la Morale, soit pour le Theatre.

Reges & exactos Tyrannos Densum humeris bibit aure Vulgus. *Hor.*

Les Grecs, pour qui elle a été faite, prenoient un plaisir extrême à voir les crimes & les malheurs des Rois : & l'instruction morale la plus commune & la mieux receuë en ce temps là, étoit celle qui entretenoit la haine de la Monarchie, & l'amour du Gouvernement populaire, qu'ils appelloient liberté. Ce que les Poëtes ont feint d'Oedipe contient toutes ces choses ; & étoit tres-propre

pour empêcher les puiſſans d'aſpirer à la tyrannie ; & pour inſpirer aux autres la volonté de ne le pas ſouffrir.

Cette Fable ainſi conçûë, a naturellement cinq parties. La premiere, comprend les malheurs du Peuple. La ſeconde eſt, la recherche de la cauſe & du remede de ces malheurs. La troiſiéme, doit découvrir ce que l'on cherchoit. La quatriéme eſt, l'effet de cette découverte, & l'execution de ce que les Dieux ordonnent ; c'eſt la punition des crimes, qui avoient cauſé les maux dont le peuple étoit affligé. Et la cinquiéme eſt, la gueriſon & la joye qui doit ſuivre le ſupplice & le banniſſement d'Oedipe.

Mais cette derniere partie étoit fort mal propre au Theatre. Le calme & les paſſions languiſſantes dont en cette occaſion les Spectateurs étoient peu ſuſceptibles, auroient énervé & corrompu la beauté des paſſions violentes, & propres à la Tragedie, que l'on venoit de leur inſpirer. Le Poëte n'a donc point dû faire un juſte Epiſode de cette cin-

quiéme partie. Il a, au contraire, partagé la seconde en deux, & il a fourni ses cinq actes de la maniere suivante.

1. La peste affligeoit la ville de Thébes, & y causoit tant de miseres & tant de morts funestes, que le Roi Oedipe, touché du malheur de ses sujets, quitteroit volontiers le Royaume : mais il espere quelque soulagement de l'Oracle ; il a envoyé le consulter, & il attend la réponse.

2. Creon la lui apporte, & lui apprend que la cause des malheurs de Thébes, est le meurtre commis en la personne du Roi Laïus son prédecesseur : & que le remede est la punition de celui qui l'a tué. Oedipe se met en devoir de faire cette punition ; & pour connoître le meurtrier que l'on avoit jusques alors ignoré, il fait venir Tiresie. Ce Devin commence par un Sacrifice, mais il n'y découvre pas ce qu'il cherche.

3. Il a donc recours à des ressorts plus puissans. Il évoque des Enfers l'ame de Laïus, qui lui découvre que le Roi Oedipe est ce

Assassin qui doit être puni ; & de plus que ce Prince, qui se croit innocent, est toutefois coupable d'un inceste & d'un parricide. Mais Oedipe qui n'apprend cela que par le rapport de Créon, & qui croit être né à Corinthe, & fils du Roi Polybe & de la Reine Merope, est trop assuré de son innocence, pour se rendre au rapport qu'on lui fait. Il se persuade que c'est une fausseté inventée à dessein, pour lui faire abandonner un Royaume dont Creon devoit heriter.

4. Mais enfin, il apprend qu'il a tué Laïus, & qu'il étoit son Fils, & celui de Jocaste, qu'il a épousée sans la connoître.

5. Il se punit cruellement, il s'arrache lui-même les yeux ; il va en exil ; & il rend ainsi la santé, & le repos à son peuple.

CHAPITRE IV.

Des diverſes eſpeces d'Epiſodes, & ce que ce terme ſignifie.

LE mot d'Epiſode paſſant du Theatre à l'Epopée, n'a point changé de nature : Toute la difference qu'Ariſtote y met, eſt que les Epiſodes ſont plus courts dans la Tragedie, & plus amples en ces grands Poëmes. Une difference ſi legere ne doit pas nous empêcher de parler en la même maniere des uns que des autres.

Ἐν μὲν οὖν ταῖς τραγῳδίαις τὰ ἐπεισόδια σύντομα. αἱ δὲ ἐποποιΐαι πρὸς μηκύνεται. Poët. c. 17.

Nous pouvons donner trois ſens divers à ce terme ſelon Ariſtote. Le premier, eſt pris du dénombrement de toutes les parties de la Tragedie que nous venons d'alleguer. Car s'il n'y en a que quatre, le Prologue, le Chœur, l'Epiſode, & l'Epilogue. Il s'enſuit que l'Epiſode dans la Tragedie, eſt tout ce qui ne fait point les trois autres parties ; & qu'en les retranchant toutes trois, l'Epiſode

comprend neceſſairement ce qui reſte. Et comme aujourd'hui l'on fait des Tragedies ſans Chœur, ſans Prologue, & ſans Epilogue; ce terme d'Epiſode ſignifie la Tragedie toute entiere, telle qu'on la fait maintenant. Ainſi l'Epiſode Epique ſera de même le Poëme entier. Il n'y a rien à en retrancher que la propoſition & l'invocation, qui tiennent lieu de Prologue. En ce ſens, l'Epopée & la Tragedie n'ont chacune qu'un Epiſode ſeul, ou ne ſont qu'un Epiſode: Et ſi les parties & les incidens dont le Poëte compoſe ſon ouvrage, ſont mal liez les uns avec les autres; le Poëme ſera Epiſodique & défectueux, comme nous avons dit.

Mais comme tout ce que l'on chantoit dans la Tragedie, portoit le nom de Chœur au ſingulier, ſuivant l'expreſſion d'Ariſtote; & que neanmoins cette ſingularité n'empêche pas que la diviſion du Chœur en pluſieurs parties, n'ait fait porter ce même nom de Chœur à chaque partie, & n'ait ainſi introduit pluſieurs Chœurs. Il en eſt de même de l'E-

piſode : chaque incident, & chaque partie de la Fable & de l'action, n'eſt pas ſeulement nommée une partie de l'Epiſode, mais un Epiſode entier. C'eſt en ce ſens qu'Ariſtote a dit, que la freneſie d'Oreſte, & ſa gueriſon par les expiations, étoient deux Epiſodes. Ce terme ainſi pris, ſignifie chaque partie de l'action exprimée dans le plan, & dans la premiere conſtitution de la Fable, comme ſont l'abſence, & les erreurs d'Ulyſſes, le deſordre de ſa maiſon, & ſa préſence qui rétablit toutes choſes.

Ὅτι ἐν τῷ Ὀρέστῃ ἡ μανία δι' ἐπεισοδίου ἐφάνη, καὶ ἡ σωτηρία διὰ τῆς καθάρσεως : Poët. c. 17.

Ariſtote nous donne encore une troiſiéme eſpece d'Epiſode, quand il dit que ce qui eſt compris & exprimé dans le premier plan de la Fable eſt *propre*, & que les autres choſes ſont *les Epiſodes*. C'eſt ce qu'il dit aprés avoir fait le plan de l'Odyſſée. Il faut donc examiner ce que c'eſt que cette troiſiéme eſpece d'Epiſode dans l'Odyſſée même, pour mieux connoître en quoi elle eſt differente de la ſeconde. Nous verrons comment les incidens qu'il appelle *propres*, ſont

Τὸ μὲν ἓν ἴδιον τοῦτο, τὰ δὲ ἄλλα ἐπεισόδια. c. 17.

absolument necessaires ; & comment ceux qu'il distingue par le nom d'*Episodes*, sont en un sens necessaires & vrai-semblables ; & qu'en un autre sens, ils ne sont point necessaires ; mais qu'il étoit libre au Poëte de s'en servir, ou de ne s'en servir pas.

Aprés qu'Homere a fait la premiere constitution de sa Fable, & qu'il en a dressé le plan tel que nous l'avons vû ; il ne lui étoit plus libre de faire, ou de ne pas faire Ulysses absent de son païs. Cette absence étoit essentielle : Aristote la nomme, & la met au rang des choses qui sont *propres* à la Fable. Mais il ne nomme point l'avanture d'Anriphate, celles de Circé, des Sirenes, de Scylla, de Carybdis, &c. Le Poëte avoit une entiere liberté d'en choisir d'autres que celles-là. Ainsi elles seront seulement vrai semblables, & elles seront des Episodes distinguez de la premiere action, à laquelle, en ce sens, elles ne sont point propres ni necessaires.

ἀποδημοῦντος τινος ἐπὶ πολλὰ . . . τὸ μὲν ἴδιον τοῦτο.

Mais voici comment elles y sont

neceſſaires. L'abſence d'Ulyſſes étant neceſſaire, il falloit auſſi neceſſairement que n'étant pas en ſon païs, il fût ailleurs. Si donc le Poëte avoit la liberté de ne mettre aucune des avantures particulieres que nous venons de nommer, & qu'il a choiſies; il n'avoit pas la liberté generale de n'en mettre aucune: mais s'il eût omis celles-ci, il eût été obligé neceſſairement d'en ſubſtituer d'autres en leurs places; autrement il auroit omis une partie de ſa matiere contenuë dans le plan; & ſon Poëme auroit été défectueux.

Ce troiſiéme ſens du mot d'Epiſode, n'eſt pas ſi éloigné du ſecond qu'il paroît d'abord, puiſqu'il nous marque toûjours qu'un Epiſode eſt une partie neceſſaire de l'action. La difference qui s'y rencontre, eſt que dans le ſecond ſens on appelle Epiſode, le fond & le plan de ce qui eſt une Epiſode dans le troiſiéme ſens: & que ce troiſiéme ſens ajoûte au ſecond les circonſtances qui ne ſont que vrai-ſemblables, des lieux, des Princes, & des Peuples, où Ulyſſes

a été jetté par Neptune, & où il s'eſt trouvé pendant qu'il étoit abſent d'Itaque.

Il faut encore remarquer en ce troiſiéme ſens, que l'incident qui ſert de fond à un Epiſode, doit être étendu & amplifié, & que ſans cela une partie eſſentielle de l'action & de la Fable, n'eſt pas un Epiſode. Comme dans l'exemple de l'Oedipe que nous avons propoſé; la gueriſon des Thebains eſt un membre & une partie propre & eſſentielle de la Fable, & ſeroit un Epiſode dans le ſecond ſens. Mais parce que le Poëte n'a étendu cet incident par aucune circonſtance; ce n'eſt point un Epiſode dans le troiſiéme ſens: c'eſt ſeulement le plan & la matiere d'un Epiſode, dont le Poëte ne s'eſt pas ſervi. Cette remarque fait voir qu'en effet, le premier plan de l'action contient ſeulement ce qui eſt propre & neceſſaire à la Fable, & n'a aucun Epiſode; comme Ariſtote l'a dit du plan qu'il a dreſſé de l'Odyſſée.

C'eſt donc encore en ce troiſiéme ſens, qu'il faut entendre le precepte

d'Ariſtote, qui ordonne de ne faire les Epiſodes qu'aprés que l'on a choiſi les noms que l'on veut donner aux Perſonnages. Homere n'auroit pas pû parler de Flotte & de Navires comme il a fait, ſi au lieu des noms d'Achilles, d'Agamemnon, & d'Iliade, il avoit choiſi ceux de Capanée, d'Adraſte, & de Thébaïde, comme il pouvoit faire ſans corrompre le fond de la Fable.

Si l'on mettoit un Epiſode, dont non ſeulement les noms & les circonſtances ne fuſſent point neceſſaires, mais dont le fond même & le ſujet ne fit point une partie de l'action qui ſert de matiere au Poëme: alors cet Epiſode ſeroit mal lié, & il rendroit la Fable Epiſodique. On reconnoît cette irrégularité, lorſque l'on peut ôter un Epiſode entier, ſans rien mettre en ſa place, de telle ſorte que ce retranchement ne faſſe aucun vuide, ni aucun défaut dans le Poëme. L'Hiſtoire d'Hypſipyle inſerée dans la Thébaïde, eſt un exemple de ces Epiſodes défectueux. Si tout le recit de cette illuſtre Nou-

rice étoit retranché ; la suite de l'action principale n'en seroit que meilleure ; l'on ne s'appercevroit pas que le Poëte eût rien oublié, & qu'il manquât quelque membre au corps de son action.

Que si l'on dit, que ces incidens particuliers étant des membres naturels & necessaires ; il s'ensuivroit qu'ils ne seroient pas des pieces hors d'œuvre, étrangeres, sur-ajoûtées, & inserées, comme signifie le terme d'Episode : Je répondrai que cela est vrai ; mais que la chose a retenu le nom de sa naissance & de son origine, & qu'elle en a perdu la nature. Aristote, qui comme les autres, a retenu ce terme trompeur, nous donne des regles de la Tragedie sous le nom d'Episode. Ainsi, en ce dessein, où je suis seulement ses préceptes, je dois tout prendre en son sens ; & ne pas corrompre la nature des choses qu'il explique ; pour m'arrêter à la signification d'un mot qui a changé de nature, depuis le temps de sa premiere origine.

Je dirai donc que le mot d'Episode

dans le Poëme Epique, ne signifie point une piece hors d'œuvre, au sentiment d'Aristote : mais qu'il signifie la narration entiere du Poëte, ou une partie necessaire & essentielle de l'action & du sujet propre, étenduë, & amplifiée avec des circonstances vrai-semblables.

Cette conclusion merite d'être examinée plus particulierement.

CHAPITRE V.

De la nature des Episodes.

UN Episode, selon Aristote, ne doit point être ajoûté à l'action & tiré d'ailleurs : mais il doit faire une partie de l'action même. On reconnoîtra que c'est la pensée d'Aristote, si l'on fait reflexion que ce grand Maître parlant des Episodes, ne s'est jamais servi du mot d'*ajoûter*, quoique ses Interpretes l'ayent trouvé si naturel, qu'ils l'ont ordinairement employé dans leurs Traductions, & dans leurs Commentaires.

Quand il loüe Homere de ce qu'il n'a pris qu'une partie du Siege de Troye pour la matiere de son Iliade, il ne dit pas qu'il l'a amplifiée en y ajoûtant beaucoup d'Episodes : cette expression distingueroit les Episodes de la matiere à laquelle ils auroient été ajoûtez ; mais dit qu'*il s'est servi de beaucoup d'Episodes de cette action:* cela marque que les Episodes de l'Iliade sont des parties de l'action qui en est la matiere. Et peu de lignes ensuite, il dit encore, que le Poëte, *a divisé sa poësie par les Episodes.* C'est ce que nous avons vû dans l'Oedipe.

Ἐπεισοδίοις κέχρηται ἀντὶ τοῦ πολλοῖς. Poët. c. 23.

Ἐπεισοδίοις διαλαμβάνει τὴν ποίησιν. Poët. c. 23.

Si les Episodes étoient tirez d'ailleurs, & étoient ajoutez à l'action dont ils ne seroient point parties ; il importeroit peu qu'ils fussent joints & liez les uns aux autres ; mais ils devroient être joints à l'action ; & c'est ce que la regle d'Aristote devroit avoir enseigné. Il ne le fait pas toutefois : mais il ordonne de les lier *les uns avec les autres.*

Τὰ Ἐπεισόδια μετ' ἄλληλα εἶναι. ch. 8.

Il ne dit pas, qu'aprés que l'on a dressé le plan de la Fable, & choisi

les Noms, l'on doit ajoûter les Episodes; mais il se sert d'un verbe déririvé de ce mot; comme si nous disions en François, que le Poëte doit *Episodier* son action Et ailleurs, il dit, que les Episodes ne doivent pas être étrangers, mais *propres* au sujet.

Μετὰ δὲ ταῦτα, ἤδη ἐπιθέντα τὰ ὀνόματα ἐπεισοδιοῦν. c. 17.

Ἔσται οἰκοῖα τὰ ἐπεισόδια. c. 17.

Enfin, nous pouvons encore alleguer ce même chapitre, où Aristote fait le premier plan de l'Odyssée, & qu'il finit en disant que tout ce qu'il a proposé, *est propre au sujet, & que les Episodes font le reste.* En cet endroit, pour rendre raison de la differente étenduë de la Tragedie, & de l'Epopée; ou pour enseigner comment on fait celle-ci plus longue: il ne dit pas, que l'on ajoûte peu d'Episodes à l'action Tragique, & beaucoup à l'Epique: mais il dit plus exactement, que *les Episodes de la Tragedie sont courts & concis, & que l'Epopée est étenduë, & amplifiée par les siens.* Il montre cette longueur de l'Epopée amplifiée par l'étenduë des Episodes, dans le Poëme de l'Odyssée qu'il rapporte pour exemple; & dont il dit que *le sujet est long.*

Τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δὲ ἄλλα ἐπεισόδια. c. 17.

Ἐν μὲν οὖν τοῖς δράμασι, τὰ ἐπεισόδια συντομα ἡ δὲ ὁποποιΐα τούτοις μηκύνεται. c. 17.

Τῆς Ὀδυσσείας μακρὸς ὁ λόγος ἐστίν. c. 17.

Or

Or ſi les Epiſodes, en quelque ſens que l'on prenne ce mot, ne ſont pas du ſujet ; Il eſt viſible que plus ils rempliſſent d'eſpace, & moins il en reſte pour le ſujet : & qu'il ſera d'autant plus reſſerré & plus court, que les Epiſodes ſeront plus longs. Si donc l'Epopée eſt étenduë par les Epiſodes, & ſi pour cette raiſon, le ſujet de l'Odyſſée eſt long, comme dit Ariſtote ; il faut neceſſairement que ce ſujet ne ſoit autre choſe que les Epiſodes mêmes.

Pour faire voir cette longueur de l'Odyſſée, Ariſtote ajoûte, que le ſujet de ce Poëme, *eſt un voyage de pluſieurs années ; que Neptune dreſſe des embuches au premier Perſonnage, pour l'empêcher de retourner en ſon païs ; que neanmoins il y retourne ; qu'il y trouve de fort grands deſordres ; qu'il en punit les auteurs ; & qu'il rétablit le calme & la paix dans ſon Etat.* Ce ſujet eſt en effet, beaucoup plus long que celui de l'Iliade ; & il faut beaucoup plus de temps : & plus d'actions pour toutes ces choſes ; que pour la ſim-

ple colere d'une personne irritée & appaisée, où tout se passe en un même lieu.

Cette longueur du sujet de l'Odyssée, comparée à celui de l'Iliade, seroit toûjours veritable, quand même on en retrancheroit ce grand nombre d'années qui précedent l'ouverture du Poëme, & que l'on commenceroit l'action au temps de la premiere assemblée des Dieux. Car elle seroit encore plus longue que celle de l'Iliade de toute sa cinquiéme partie; l'une ayant cinquante-huit jours, & l'autre quarante-sept ou quarante-huit seulement.

Ἀποδημοῦντός τινος ἔτη πολλά. c. 17.

Mais on ne peut exclure du sujet, ce qui précede cette ouverture du Poëme, & ce qu'Ulysses raconte au Roi Alcinoüs, sans en dédire Aristote, réduisant en moins de deux mois, ce qu'il dit contenir *plusieurs années*. Ce seroit démentir Homere même, qui dit que son sujet comprend les voyages, & *les erreurs d'un homme qui aprés avoir pris Troye, a vû les Villes, & connu les Coûtumes d'un grand nombre d'Etats & de*

Ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε. πολλῶν δ' ἀνθρώ-

Peuples : il dit qu'*il a beaucoup souffert sur la mer , & qu'il a tâché de procurer le retour de ses Compagnons , aussi-bien que le sien.* Or tout cela n'est point arrivé depuis la premiere assemblée des Dieux. Il y avoit alors sept ans entiers qu'il ne pensoit plus à ses Compagnons , tous étoient déja perdus. Et depuis, il n'eut qu'une seule tempête, & ne vit qu'une seule ville. Ces sept ans donc , & toutes les avantures , les erreurs , & les tempêtes qui les précedent en remontant jusqu'à la ruine de Troye, ne sont point des pieces hors d'œuvre , étrangeres , & sur-ajoûtées ; mais sont avec le reste , le sujet du Poëme. Ce sont neanmoins des Episodes , comme Aristote le dit en ces termes , *le reste sont des Episodes ;* car ce reste est ce qu'il n'a point nommé en particulier. Or il n'a parlé en general que de l'absence d'Ulysses, de ses tempêtes , des desordres d'Itaque , & du rétablissement de ce Prince.

πων ἴδεν ἄστεα καὶ σόον ἔγνω. Πολλὰ δ' ὃ γ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα, ὃν κατὰ θυμὸν Ἀρνύμενος ἥν δὲ ψυχὴν, καὶ νόστον ἑταίρων. Od. 1.

Τὰ δ' ἄλλα ἐπεισόδια. c. 17.

En effet , lorsque nous avons parlé de la nature de la Fable , nous

avons vû la neceſſité indiſpenſable, qui engageoit le Poëte à tenir Ulyſſes abſent de chez lui fort long-temps; de faire que cette abſence fût cauſée par les tempêtes ; de jetter ce Heros en pluſieurs Etats differens ; de faire commettre de fort grands deſordres en Itaque ; de faire un exemple de la punition de ſes ennemis, & de le rétablir lui-même. Cela étoit tellement propre au ſujet, qu'il n'étoit pas libre au Poëte de le changer, ſans renverſer ſon deſſein, ſans détruire ſa Fable, & ſans faire un autre Poëme.

Mais s'il étoit neceſſaire qu'Ulyſſes fût, pendant pluſieurs années, chez des Princes étrangers : il n'étoit pas neceſſaire que l'un de ces Princes fût Antiphate, un autre Alcinoüs, que la Nymphe Calypſo, & que la Magicienne Circé fuſſent ſes Hôteſſes. Sans changer la Fable, & le deſſein, on pourroit changer ces Perſonnes, & ces Etats en d'autres. Ainſi, quoique ces avantures ſoient du ſujet aprés le choix du Poëte ; elles n'étoient pas toutesfois propres au ſujet.

Il eſt de même neceſſaire au ſujet, qu'Ulyſſes ſe vange, & puniſſe les Amans de ſa Femme : mais il n'eſt ni propre ni neceſſaire qu'il les tuë à coups de fléches, lors qu'ils ſont à table chez lui, pendant la nuit, & qu'il ſoit aidé de ſon Fils, & de deux ou trois de ſes domeſtiques ſeulement. Il pouvoit avec un plus grand nombre, & ſans ſurpriſe, les tuër à coups d'épée chez eux ; ou à la campagne. Dira-t-on pour cela, que les coups de fléches dont il les tuë, ne ſont pas du ſujet ?

En un mot, la vengeance, & la punition des méchans, énoncée en peu de paroles, comme on la lit dans le plan d'Ariſtote, eſt une action ſimple, propre & neceſſaire au ſujet ; elle n'eſt point un Epiſode, elle eſt le fond & l'ame d'un Epiſode : & cette même punition expliquée & étenduë avec toutes les circonſtances du temps, des lieux, & des perſonnes, n'eſt plus une action ſimple, & propre ; mais une action Epiſodiée, & un veritable Epiſode ; qui pour être plus au choix & à la liberté du Poë-

te, n'en contient pas moins un fond propre & neceſſaire.

C'eſt en ce dernier ſens, & de cette ſeule eſpece d'Epiſodes que nous parlerons ordinairement.

CHAPITRE VI.

Définition des Epiſodes.

APrés ce que nous venons de voir, ne pouvons-nous pas dire que *les Epiſodes ſont les parties neceſſaires de l'action, étendues avec des circonſtances vrai-ſemblables?*

Un Epiſode n'eſt qu'une partie d'une action, & non une action entiere; comme celle d'Hypſipyle dans Stace, qui rend ce Poëme defectueux & Epiſodique.

Cette partie de l'action qui ſert de fond à l'Epiſode, ne doit pas demeurer dans ſa ſimplicité, telle qu'elle eſt énoncée en general dans le premier plan de la Fable. Ariſtote ayant ainſi rapporté les parties de l'Odyſ-

sée, dit formellement qu'elles sont propres : & en cet état, il les distingue des Episodes. Ainsi, dans l'exemple que nous avons rapporté de l'Oedipe, nous avons dit que la Gueriſon des Thebains, n'eſt pas un Epiſode, c'eſt ſeulement le fond & la matiere d'un Epiſode, dont le Poëte ne s'eſt pas ſervi. Et Ariſtote diſant qu'Homere dans l'Iliade, a pris peu de choſes pour ſon ſujet, mais qu'*il s'eſt ſervi de beaucoup de ſes Epiſodes* ; Il nous apprend que le ſujet contient en ſoi beaucoup d'Epiſodes : dont le Poëte peut ſe ſervir, ou ne ſe pas ſervir. C'eſt-à-dire, qu'il en contient le fond, que l'on peut laiſſer dans ſa briéveté generale & ſimple, comme Seneque a fait la gueriſon des Thebains ; ou que l'on peut étendre & développer, comme le même a fait, le châtiment d'Oedipe. En cette derniere façon le Poëte s'en ſert, & il en fait de juſtes Epiſodes.

Ἐπισοδίοις κέχρηται ἀντῷ πολλοῖς. c. 23.

Le ſujet d'un Poëme devient long en deux manieres ; l'une, lorſque le Poëte y employe beaucoup de ſes

Epiſodes ; & l'autre, lors qu'il donne à chacun une étenduë conſiderable. C'eſt par cet uſage que les Poëtes Epiques étendent leurs Poëmes beaucoup plus que les Dramatiques.

Nous devons encore remarquer, qu'il y a de certaines parties d'une action, qui d'elles-mêmes ne preſentent naturellement qu'un ſeul Epiſode; comme la mort d'Hector, celle de Turnus, & ſemblables. Il y a des parties de la Fable plus abondantes, & qui obligent le Poëte à faire pluſieurs Epiſodes ſur chacune, quoiqu'elles ne ſoient énoncées dans le premier plan, que d'une maniere auſſi ſimple que les autres. Telles ſont le combat des Troyens contre les Grecs; l'abſence d'Ulyſſes, les erreurs d'Enée, &c.

Car l'abſence d'Ulyſſes pendant pluſieurs années hors de ſon païs, exige neceſſairement ſa preſence ailleurs; & le deſſein de la Fable le doit jetter en pluſieurs perils, & en pluſieurs Etats. Or chaque peril, & chaque Etat fournit un Epiſode, dont le Poëte peut ſe ſervir, s'il veut.

Concluons

Concluons donc, que les Episodes ne sont point des actions; mais des parties d'une action : Qu'ils ne sont point ajoûtez à l'action, & à la matiere du Poëme; mais qu'eux-mêmes sont cette action, & cette matiere, comme les membres, sont la matiere du corps : Qu'ainsi ils ne sont point tirez d'ailleurs, mais du fond même de l'action : Qu'ils ne sont point unis & liez à l'action; mais qu'ils sont unis & joints les uns aux autres : Que toutes les parties d'une action, ne sont pas autant d'Episodes; mais seulement celles qui sont amplifiées & étenduës par les circonstances particulieres, & par la maniere dont le Poëte raconte la chose : Et qu'enfin cette union qu'il ont les uns avec les autres, est necessaire dans le fond de l'Episode, & vrai-semblable dans les circonstances.

CHAPITRE VII.

De l'Unité de l'Action.

L'Action Epique a quatre conditions. La premiere eſt ſon *Unité*; la ſeconde, ſon *Integrité*; la troiſiéme, ſon *Importance*; & la quatriéme, ſa *Durée*. Nous commencerons par la premiere.

Nous cherchons ici, l'Unité de l'action Epique, non ſeulement dans le premier projet, & dans le plan de la Fable; mais dans l'action étenduë & Epiſodiée. En effet, ſi les Epiſodes ne ſont point ſur ajoûtez à l'action; & ſi au contraire, ils en ſont les parties neceſſaires, il eſt viſible qu'ils doivent y être compris ſans en corrompre l'Unité: & les Fables qu'Ariſtote nomme *Epiſodiques*, ſont celles où quelques Epiſodes, étant hors d'œuvre, & mal liez, ajoûtent quelques actions à l'Action du Poëme, & en corrompent l'unité.

L'Unité de l'action Epique, non

plus que l'unité de la Fable, ne consiste ni dans l'unité du Heros, ni dans l'unité du temps. C'est ce que nous avons déja vû : mais il est plus aisé de dire en quoi elle ne consiste pas, que de voir en quoi elle consiste.

Dans l'idée que j'en ai conçûë par la lecture de nos Auteurs, je croirois que trois choses y sont necessaires. La premiere est, de n'employer aucun Episode qui ne soit tiré du plan & du fond de l'action, & qui ne soit un membre naturel de ce corps. La seconde est, de bien lier ces Episodes, & ces membres les uns avec les autres. Et la troisiéme, de n'achever aucun Episode, de telle sorte qu'il puisse paroître une action entiere ; mais de laisser toûjours voir chacun en particulier dans sa nature de membre d'un corps, & de partie non achevée.

Nous avons déja jetté les fondemens de la premiere de ces trois conditions dans la doctrine des Episodes ; & peut être en avons nous suffisamment parlé : Neanmoins nous éclaircirons encore cette doctrine,

par quelques exemples des principaux Episodes de l'Enéide.

Dans le plan que nous avons dressé de la Fable & de l'action de ce Poëme, nous avons vû qu'Enée doit necessairement être un Roi nouvellement élû, & être le Fondateur d'un Empire relevé sur les débris d'un Etat détruit : Que ce Prince doit être combattu par des impies : Et qu'il doit enfin s'établir par la pieté, & par les armes.

La premiere partie de cette action est, le changement d'un Etat, celui d'un Roi, & celui d'un Souverain Pontife. Voilà le premier Episode de Virgile, contenu dans le Livre second, où le Poëte décrit le renversement de l'Empire des Troyens en Asie, la mort du Roi Priam, & celle Prêtre Panthus. Et il ajoûte le choix que les Dieux, & les hommes font de la personne d'Enée, pour successeur à ces deux morts, & pour établir en Italie l'Empire des Troyens.

Sacra suosque tibi commendat Troja penates : Hos cape fatorum comites, his mœnia quære, &c. *Virg. En.* 2.

La seconde partie de l'action est, qu'Enée se mette en devoir d'execu-

ter les ordres qu'il a reçûs ; & qu'il prenne la route d'Italie. Virgile a placé ce second Episode presque entier en son troisiéme livre. Le reste est dans le premier, dans le cinquiéme, & dans le commencement du septiéme.

La troisiéme partie de l'action est, l'établissement de la Religion, & des Loix. La Religion consiste en Sacrifices, en Funerailles, & en Jeux. Enée en fait de toutes les matieres ; & le Poëte a soin de temps en temps, d'avertir ses Lecteurs, que ces ceremonies ne doivent pas être considerées comme autant d'actions particulieres, ou comme les simples effets de la pieté du Heros en quelques rencontres ; mais comme les Loix sacrées qu'il alloit porter en Italie, en qualité de Fondateur de l'Empire Romain. Ainsi l'on ne peut douter de sa pensée, ni prendre ces actes de Religion, & ces Episodes pour autre chose, que pour des parties necessaires & essentielles de son action, & de sa Matiere. Cette partie fournit plusieurs Episo-

Hac casti maneant in religione nepotes. *Æneid.* 3.
Hinc maxima porro Accepit Roma, & patrium servavit honorem. *Eneid.* 5.
Te quoque magna manent regnis penetralia nostris. Hic ego namque tuis sortes, &c. *Eneid.* 6.

des que le Poëte a distribuez en divers endroits de son ouvrage ; comme dans le troisiéme livre, où Enée reçoit d'Helenus, les ceremonies qu'il devoit ensuite établir : Dans le cinquiéme, où il celebre les Jeux au tombeau de son pere : & ailleurs presque par tout.

Virgile a donné le sixiéme livre à l'autre partie des Loix ; je veux dire à la morale, à la politique, & à l'établissement de cet esprit, qui devoit animer le corps de l'Empire Romain.

Aprés ces parties de l'action, qui contiennent l'execution des desseins du Heros : nous devons encore considerer les obstacles, qui font les nœuds de l'action. Ces obstacles sont les effets de la colere de Junon. Nous pouvons dire, que cette opposition n'est pas moins propre à l'Eneïde, que l'opposition de Neptune est propre à l'Odyssée. Or nous avons vû qu'Aristote met la colere de ce Dieu dans le premier plan du Poëme Grec, entre les incidens qui lui sont propres.

Τὸ μὲν οὖν ἴδιον πῶν.

Le premier de ces nœuds, & le

plus redoutable de ces obstacles, est celui de Didon, qui remplit le premier & le quatriéme Livre. Le second est l'incendie des vaisseaux au cinquiéme. Le troisiéme est l'amour, l'ambition, & la vaillance de Turnus. Celui ci fournit quantité d'Episodes, étant la cause de la guerre qu'Enée fait en Italie. Il commence au septiéme livre, & il finit avec le Poëme. C'est ainsi que les Episodes de l'Eneïde sont tirez de la Fable, & du fond de l'action.

La seconde chose que nous avons dit être necessaire pour l'unité de l'action, est l'union, & la liaison des Episodes les uns avec les autres. Car outre le rapport & la proportion que doivent avoir ensemble tous les membres, pour ne faire qu'un Corps, qui soit d'une même nature en toutes ses parties; il faut de plus, que ces membres soient non contigus, comme si on les avoit coupez & rejoints; mais continus & liez. Sans cela, les membres naturels ne font point cette unité necessaire au Corps.

La continuité, & la situation des

Epiſodes n'eſt pas juſte, lorſqu'ils ſont ſeulement les uns aprés les autres : ils doivent être mis les uns en conſequence des autres, de telle ſorte que le premier ſoit neceſſairement, ou vrai-ſemblablement la cauſe de celui qui le ſuit. Ariſtote reprend les incidens qui ſont ſans ſuite & ſans liaiſon, & il dit que les Poëmes, où l'on employe les Epiſodes de cette ſorte, pechent contre l'unité de l'action. Il apporte pour un exemple de ce défaut, la bleſſure d'Ulyſſes ſur le Parnaſſe, & la folie qu'il feignit en preſence des Princes Grecs; parce que l'un de ces incidens n'a pû arriver en conſequence de l'autre; Homere n'auroit pû leur donner la liaiſon & la continuité neceſſaire; auſſi n'a-t-il point corrompu l'unité de ſon Odyſſée par ce mélange.

Ἐν οὐδὲν θατέρου γενομένου, ἀναγκαῖον ἢ ἢ εἰκὸς θάτερον γενέσθαι ἀλλὰ ἃ περὶ μιᾶν πρᾶξιν, οἷαν λέγω τὴν Ὀδύσσειαν, ἡμοίως δὲ καὶ τὴν Ἰλιάδα. *Ariſt. Poët.* 1.

Mais il nous fournit un juſte exemple de nôtre continuité, dans la maniere dont il a lié enſemble les deux parties de ſon Iliade, qui ſont la colere d'Achilles contre Agamemnon, & la colere de ce même Heros con-

tre Hector. Le Poëte auroit mal lié ces deux Episodes, si avant la mort de Patrocle, Achilles moins inexorable, eût accepté la satisfaction qu'Agamemnon lui offroit. Cela auroit fait deux coleres, & deux vengeances differentes, & indépendantes l'une de l'autre. Et quoique toutes deux eussent été necessaires & essentielles à la Fable, pour faire voir les pertes que l'on se procure par la discorde, & les avantages d'une bonne intelligence: Neanmoins l'unité auroit été seulement dans la Fable; mais l'action auroit été double, & Episodique: parce que le premier Episode n'auroit point été la cause du second, ni le second une suite du premier.

Ces deux parties de l'Iliade sont jointes tres regulierement. Si Achilles n'eût point été en colere contre Agamemnon, il auroit combattu lui-même, & n'eût pas exposé son ami seul contre Hector, sous des armes qui furent cause de la témerité & de la mort de ce jeune homme: & de plus, pour mieux mêler ces deux

parties l'une avec l'autre, la seconde est commencée long temps avant que l'on voye quelle fin doit avoir la premiere. Toutes les conditions de la reconciliation sont proposées ; & l'on peut dire que cette reconciliation est faite de la part d'Agamemnon avant la mort de Patrocle, & avant même que l'on pense à l'engager au combat. Il ne manque plus que le consentement d'Achilles: & ne l'ayant donné qu'aprés que la mort de Patrocle l'a fait resoudre à celle d'Hector ; il est vrai de dire, que la colere & la vengeance d'Achilles contre Hector, qui n'est que la seconde partie du Poëme, est l'unique cause de la reconciliation qui finit la premiere partie.

Mais pour l'unité du corps, il ne suffit pas que tous ses membres soient naturels, & qu'ils soient bien unis & bien liez ensemble ; il faut de plus, que chaque membre ne soit qu'un membre, & une partie imparfaite, & non un corps achevé : c'est la troisiéme condition que nous avons dit être necessaire pour conserver à

l'action Epique son unité.

Pour concevoir cette doctrine ; il faut remarquer qu'une action peut être entiere & achevée en deux manieres. La premiere est, de l'achever simplement, & toute entiere, par rapport aux principales personnes qui y ont interest, & dans les principales circonstances que l'on y employe: La seconde façon est, de l'achever seulement par rapport à quelques personnes, & dans quelques circonstances moins principales. Cette seconde maniere laisse à l'action son unité reguliere ; l'autre la détruit. Voici un exemple de chacune.

Les Grecs étoient assemblez pour venger l'injure faite à Menelaüs, & pour forcer les Troyens de lui rendre Helene sa femme, que Pâris avoit enlevée. Il survient un different entre Agamemnon & Achilles. Celui-ci irrité, renonce à la cause commune, & se retire, afin qu'en son absence l'armée d'Agamemnon soit maltraitée par les Troyens. Mais la fierté de ce Roi des Rois, lui persuade qu'il battra ses ennemis sans le secours

d'Achilles. Il va donc les attaquer avec toutes ſes forces.

Le combat commence par le duel de Menelaüs & de Pâris. Ils ſe battent ſeuls, à condition qu'Helene demeurera au vainqueur, & que la guerre ſera terminée par ce combat. Quoique la colere d'Achilles ait donné lieu à ce duel, & quelque interêt qu'il y puiſſe prendre; neanmoins il eſt viſible que Menelaüs, Pâris, & Helene en ſont tellement les premiers perſonnages, que ſi cette action eût été achevée à leur égard, elle eût été entierement achevée: Elle n'auroit point fait une partie de l'action, & de la vengeance d'Achilles: mais une action complette, qui auroit détruit cette vengeance, & rendu ſans effet, la colere de ce Heros. Homere donc n'a point achevé cette action: Pâris trop preſſé ſe ſauve, & Menelaüs eſt bleſſé d'un coup de fleche par Pandare. Ainſi Achilles commence d'être vengé, & cet incident devient un juſte Epiſode.

Virgile a traité d'une autre maniere l'Epiſode de Didon. Il l'a achevé de

telle sorte, que l'unité de son action principale est demeurée dans toute la regularité que l'Art y demande. L'adresse de ce grand Poëte est d'avoir fait ensorte que Didon, en qui cet incident est achevé, n'en fût point le premier personnage; & que son mariage ne fût qu'une simple circonstance d'une action, qui n'est point achevée, & qui toutesfois est l'ame & le seul fondement de cette action particuliere. En un mot, Enée est le Heros de cet Episode, qui n'est inventé que pour empêcher l'établissement de ce Heros en Italie.

Cela est aisé à voir, si l'on veut faire reflexion, à ce que l'adresse, & le soin du Poëte nous en a laissé. Junon, qui fait toute cette intrigue, ne se mettoit guere en peine du bonheur de Didon. Si elle l'eût tant aimée, elle auroit détourné de ses bords la flotte des Troyens, qu'elle y jetta elle même, & qui fut l'unique cause des malheurs de cette Reine. Si elle propose son mariage à Venus avec tant d'empressement; ce n'est qu'une feinte. Son but & son dessein

Fœlix heu! nimium fœliz si littora tantum, Numquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ. *Eneid.* 4.

Senſit enim ſimulatâ mente locutam, Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras.

étoit d'arrêter Enée en Afrique, & de donner à Carthage l'Empire du monde, dû à l'Italie, & attaché aux deſtins de ce Heros. Voilà l'unique choſe dont il s'agit ; le reſte eſt un ſimple pretexte, & un moyen que l'on cherche pour arriver à cette fin.

Didon même fait aſſez voir combien ſa perſonne eſt moins conſiderable que celle d'Enée, & qu'elle n'eſt introduite que comme un obſtacle aux deſſeins de ce Prince ; C'eſt elle qui le recherche, qui le veut pour ſon Mari, pour ſon Roi, & pour ſon Protecteur contre les fureurs de ſon frere & contre les inſultes d'Iarbas. Mais elle ne peut obtenir qu'un mariage de peu de temps, comme ils ſe faiſoient quelquefois en ces temps là. Enée lui declare qu'il ne prétend pas que le nom de ſon Mari qu'il porte, ſoit un obſtacle à ſon départ, & à ſes deſſeins ſur l'Italie ; & il lui dit que cette condition de ne point quitter Carthage, n'eſt pas entrée dans leur alliance.

Non venit in mentem, quorum concederis arvis! &c. Quid moror? an mea Pygmalion dum mœnia frater Deſtruat? aut captam ducat Getulus Iarbas? Per connubia noſtra, per inceptos hymenæos. *Fuga* nec conjugis unquam Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

Plus un Epiſode peut paroître une action achevée, plus le Poëte doit

voir soin de prévenir l'esprit du Lecteur avant que de l'y engager. C'est ce que fait Virgile dans l'Episode dont nous parlons. Tout le commencement du premier Livre imprime assez dans l'esprit du Lecteur, que l'abord d'Enée à Carthage, n'est qu'un obstacle & une violence faite exprés. Il faut encore renouveller ces avis au commencement de ces Episodes, afin que le Lecteur sçache à quoi le Poëte l'engage. Ainsi, à peine les Troyens sont receus à Carthage, qu'ils disent que leur intention est d'aller en Italie. Et avant que Didon fasse voir aucun dessein pour Enée; le Poëte employe le second & le troisiéme Livre à faire concevoir le dessein de ce Heros, & la necessité d'aller en Italie par l'ordre des Oracles & des Devins; tout cela se dit en parlant à Didon même. Enfin, tout cet Episode est tellement rempli de ce dessein principal, que le Poëte n'a pas voulu qu'on le perdît de vûë un seul moment. Enée est donc sans doute le Héros de cet Episode; & l'on doit regar-

Nec posse Italia Teucrorum avertere regem... Gens inimica mihi Tyrrhenũ navigat æquor, Ilium in Italiam portans victosque Penates, &c.

Huc cursus fuit.

der cet incident, bien moins comme l'Histoire de Didon, en qui c'est une action achevée; que comme un obstacle opposé à l'établissement des Troyens en Italie.

CHAPITRE VII.

Des fautes qui corrompent l'Unité & l'Action.

HOmere & Virgile nous ont fourni des exemples d'une juste unité, avec les trois conditions que nous y avons demandées. Il faut chercher ailleurs quelques exemples d'une unité corrompuë par des Episodes irréguliers en ces trois manieres: c'est-à-dire premierement, qui soient tirez d'ailleurs que de l'action; secondement, qui n'ayent aucune liaison avec le reste du Poëme, ni avec les membres, & les parties qui en sont la matiere; & enfin, qui soient des actions achevées indépendamment du sujet. Ces Episodes defectueux, & surabondans peuvent se rencontrer non seulement dans le milieu du Poëme;

mais

mais au commencement & à la fin.

La Thebaïdē de Stace nous fournit de tous ces exemples ; comme son Achilleïde nous a déja donné un exemple de cette fausse unité, qui ne consiste que dans l'unité du Heros.

Le malheureux Oedipe s'étoit arraché les yeux ; & se bannissant lui-même hors de Thebes, en avoit laissé le Sceptre à Etheocle & à Polynice ses deux fils. Ils le partagent de telle sorte, que chacun doit regner seul une année entiere l'un aprés l'autre. Mais le premier qui en joüit, aprés ce temps expiré refuse de descendre du Trône. Polynice en son exil, avoit été assez heureux, pour devenir le gendre d'Adraste Roi d'Argos. Ce vieux Prince prend sa querelle ; & avec le secours de ses alliez, il entreprend de le mettre en possession de l'Etat qui lui est dû, & d'en chasser Etheocle. Thebes est donc assiegée ; & aprés plusieurs combats, ce different est enfin terminé par le duël & par la mort des deux freres rivaux. Cette guerre entre les deux freres Thebains est l'action que le Poëte veut ra-

Fraternas acies alternaque regna prophanis Decertata odiis, tontesque evolvere Thebas, Pierius menti calor incidit. *Pheb.* 1.

conter, & la Matiere de la Thebaïde.

Voici une autre action ; ou pour mieux dire, une autre Hiſtoire. La Déeſſe Venus eſt indignée contre les habitans de Lemnos, parce qu'en toute cette Iſle, elle n'avoit ni Temple ni autel, ni ſacrifice. Elle donne premierement aux hommes un grand degoût pour toutes les femmes ; & enſuite, elle rend les femmes ſi furieuſes, qu'elles conſpirent la perte de tous les hommes. Cette cruelle reſolution eſt impitoyablement executée. La ſeule Hypſipyle ſauve ſecrettement le Roi Thoas ſon Pere ; & feint ſi adroitement de l'avoir fait mourir, que les autres lui donnent le Royaume comme appartenant à ſa famille.

Peu de temps aprés ; les Argonautes allant à la conquête de la Toiſon d'or, ſont obligez par un orage qui les ſurprend de relâcher à Lemnos. Ils y furent fort bien receus. Le mauvais temps donna à Jaſon Prince de ces Heros, le loiſir de laiſſer la Reine Hypſipyle groſſe de

deux enfans avant que de se remettre en mer.

A peine en étoit-elle délivrée, que la renommée fit sçavoir à ses sujettes, qu'elles avoient été trompées: & que le Roi Thoas étoit plein de vie, & regnoit dans l'Isle de Chio, où Hypsipyle l'avoit fait sauver, feignant de l'avoir fait mourir. Cela rendit cette Princesse si odieuse, que craignant la fureur de ces femmes, elle s'enfuit sur les bords de la mer. Elle y fut surprise & enlevée par des Pirates. Ils la donnerent au Roi Licurge, & il la fit la nourrice de son fils Archémorus.

L'Etat de ce Prince étoit proche de Thebes, & sur le chemin qui y conduisoit l'Armée d'Adraste. Les Grecs trouverent en un bois cette illustre nourrice seule avec le jeune Prince qu'elle allaitoit. Ils étoient extraordinairement pressez de la soif, toutes les sources étant taries dans les ardeurs de la saison. Ils la prierent de leur donner quelque secours. Elle le fit, & les conduisit à une fontaine qui ne tarissoit jamais.

Son zele fut si grand, que pour aller vîte vers ce ruisseau salutaire, elle se déchargea du precieux fardeau qu'on lui avoit confié, & laissa Archemorus seul sur l'herbe. Elle vit boire les Grecs, & ensuite, pour satisfaire le desir qu'ils avoient de connoître celle qui les avoit sauvez, elle leur fait un ample recit de son histoire.

Aprés qu'elle eût achevé, & receu les complimens d'Adraste; elle retourne à son Prince. Un effroyable Serpent l'avoit tué du mouvement de sa queuë. Les Grecs tuënt le Serpent & font en l'honneur du Prince mort, des funerailles superbes, & des jeux magnifiques, qui occupent un Livre entier de la Thébaïde. Les recits d'Hysipyle, & la mort d'Archemorus en rempliſſent un autre.

Voilà d'étranges Episodes; & s'ils sont reguliers, je ne devine pas quel peut être l'usage des regles d'Aristote en cette matiere. Mais voyons si ces incidens ont une seule des conditions que j'y propose, comme necessaires à l'unité de l'action.

La premiere de ces conditions est

qu'un Episode soit propre, & tiré du fond de la Fable & du sujet. Il étoit difficile d'inventer une avanture plus étrangere à la guerre des freres Thebains, que toute cette Histoire de Lemnos; Car qu'y a-t il de commun entre la colere de Venus, le parricide des Lemniennes, les desseins des Argonautes, & les amours de Jason & d'Hypsipyle; avec la querelle d'Etheocle, & de Polynice? C'est prendre plaisir à former le monstre d'Horace, que de mêler ensemble des incidens d'une nature si differente: & jamais la tête d'une femme n'a été plus monstrueusement attachée au cou d'un cheval, que cette Hypsipyle à la guerre de Thebes dans ce Poëme. Voilà la premiere faute, & la plus essentielle de cet Episode.

Ἔστι οἰκεῖα τὰ ἐπεισόδια.

Humano capiti cervicem pictor equinam Jungere si velit, & varias inducere plumas. Undique collatis membris, &c.

La seconde est dans la liaison, qui asseurément est nulle, sans necessité, & sans vrai-semblance. Car quelle partie du sujet de la Thebaïde est ou la cause, ou l'effet du meurtre commis à Lemnos, ou de quelque avanture de Jason?

Il est vrai qu'Hypsipyle fait ce ré-

cit aux Argiens, qui alloient faire la guerre contre Thebes : Mais il y a bien de la difference entre lier le recit d'une action à quelque choſe, & y lier l'action même. Si pour faire entrer un conte dans le corps d'un Poëme, & l'y joindre de telle ſorte, qu'il en faſſe un juſte Epiſode, il ſuffit que ce conte ſoit fait en preſence du Heros, par quelqu'un qui y aura intereſt ; il ne faut plus de regles pour lier les Epiſodes. Ce ne ſeroit pas aſſez qu'un Poëte fût ignorant, ou mal-adroit, pour manquer à bien faire cette Union ; il faudroit de plus, qu'il fût malicieux, & qu'il voulût exprés ôter toutes les liaiſons. Car ſans cela, il ne s'aviſeroit pas aiſément, d'employer un Livre entier à décrire hors de propos, une hiſtoire qui n'auroit aucun rapport à ſon ſujet.

Les jeux du ſixiéme Livre de Stace, n'ont rien de plus regulier. On ne void rien dans l'action qui puiſſe les fournir. Ils n'ont aucun rapport ni à la guerre de Thebes, ni au deſſein des Argonautes, ni aux fureurs de Lemnos. Ce n'eſt point une ſuite

des Hiſtoires d'Hypſipyle ; c'eſt au plus, une ſuite du recit qu'elle fait de ces Hiſtoires. Ils y ſont couſus par un bout ; & ils ſont couſus par l'autre à la marche des Grecs, ſans neceſſité & ſans vrai-ſemblance. Les fougues de Tydée & de Capanée, & les empreſſemens des autres Chefs, pourroient-ils ſouffrir des amuſemens ſi tranquilles, & ſi pieux ; & par conſequent, oppoſez à l'ame du Poëme, qui eſt toute dans la violence, & dans l'impieté ?

Il eſt vrai que la marche des Argiens étoit cauſe de la mort de celui pour qui on celebroit ces Jeux : mais elle ne devoit pas l'être : & cette cauſe n'étant nullement neceſſaire, & choquant ſi fort la vrai-ſemblance, eſt moins une excuſe, qu'une faute nouvelle. Hypſipyle avoit ſi peu de chemin à faire du lieu où elle laiſſe ſon Prince, juſqu'à celui où elle conduiſit les Grecs ; qu'elle entend de là un cri fort foible de cet Enfant, que la mort étouffa dans ſa bouche. Ce n'étoit donc pas la peine de quitter Archemorus, qui l'au-

Moriens vagitus in auras Excidit, & ruptis immutuit ore querelis ; Qualia non notas peragût infomnia voces. Audiit Hypſipyle.

roit si peu retardée. Mais un soldat ne pouvoit-il s'en charger pour un moment ? Enfin, qui vit jamais une nourrice si étourdie, que de laisser son enfant seul pour quelques heures, au milieu d'une forêt à la merci des bêtes, exposé à tant d'autres dangers ; & de l'abandonner ainsi sans garde, auprés de tant de milliers de personnes, à qui elle rendoit un service si important ? Comment des Princes si reconnoissans, auroient-ils souffert sans aucune necessité, cette indigne & ridicule exposition ? Mais quoi ! Virgile avoit fait des Jeux ; il falloit bien que Stace en fît aussi.

La troisiéme faute que l'on peut faire contre l'unité de l'action principale, est d'achever entierement une action qui ne doit servir que d'Episode. C'est encore une des conditions de l'Histoire d'Hypsipyle : rien n'est plus achevé en toutes ses circonstances. Elle ne fait partie d'aucune autre action ; C'est une action entiere indépendemment de tous les personnages Thebains & des autres Grecs de ce Poëme, dont aucun n'a interêt

interêt à ce qui s'eſt paſſé à Lemnos. Ainſi l'unité de l'action eſt entierement corrompuë dans la Thebaïde par cette avanture, dont le recit rend le Poëme Epiſodique.

Cette faute de Stace eſt au milieu de ſon Poëme. Elle en coupe l'action en deux parties monſtrueuſement ſeparées par cette large ouverture, qui eſt ſi mal remplie de membres, ou plûtôt de corps étrangers. Mais, comme j'ai dit, ces ſuperfluitez ne corrompent pas moins l'unité, lorſqu'elles ſont miſes au commencement ou à la fin du Poëme, que dans le milieu & dans la ſuite. Stace nous donne encore des exemples de cette eſpece de faute.

S'il s'étoit contenté de commencer la guerre de Thebes par la naiſſance inceſtueuſe d'Etheocle & de Polynice, il auroit imité ceux qui commençoient la guerre de Troye par la naiſſance d'Helene, contre la cenſure d'Horace. Mais il prend les choſes de beaucoup plus loin. Il remonte juſqu'à la fondation de la ville de Thebes, & il ouvre ſon Poëme par le

Limen mihi Carminis eſto Oedipodæ confuſa domus. *Theb.* 1.

Nec gemino bellum Trojanum ordiatur ab ovo. *Hor. Poët.*

Gentis ne canam primordia diræ, Sidonios rap-

ptus, & inexorabile pactum Legis Agenoreæ, scrutantemque æquora Cadmum? *Stat. Theb. 1.*

raviſſement d'Europe, qui a été la premiere cauſe de cette fondation.

Il a fini comme il avoit commencé. La querelle des deux Freres étoit nettement décidée par leur mort, il ne reſtoit plus de difficulté; le ſiege étoit levé & fini. Et quand le Lecteur n'attend plus rien, le Poëte qui a épuiſé ſa matiere, s'aviſe d'y joindre une autre Hiſtoire, qui en eſt la ſuite, comme le retour d'Ulyſſes eſt la ſuite de la mort d'Hector, & de la priſe de Troye; & comme le retour d'Aſcagne, eſt la ſuite de l'établiſſement d'Enée. Ce ne ſont plus les Argiens qui ſont les ennemis de Thebes, ce ſont les Atheniens. Cette ville n'eſt point défenduë par Ethéocle, mais par Creon. Ce n'eſt pas Polynice qui l'attaque, c'eſt Theſée. Ce n'eſt plus un Royaume que l'on diſpute, c'eſt un Tyran que l'on veut punir. Ce n'eſt point un ſiege, c'eſt la priſe d'une ville. Ce n'eſt point la cruauté, l'ambition, & la violence qui y regnent; c'eſt la vaillance, c'eſt la generoſité, c'eſt la pieté, qui dans le dernier livre, détruiſent le cara-

étere de tout le corps du Poëme. De sorte que l'action est toute autre & dans la cause, & dans la fin, & dans les personnes, & dans la maniere, & dans toutes les circonstances. Voilà des fautes qui corrompent visiblement l'unité de l'action Epique.

CHAPITRE IX.

De l'Integrité de l'action.

ARistote ne dit pas seulement que l'action Epique, doit être Une ; il ajoûte *qu'elle doit être entiere, parfaite, & achevée ; & que pour cet effet, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin.* Ces actions sont en cela differentes de celles des Fables d'Esope ; car il n'est pas necessaire que celles-ci soient entieres & achevées. Témoin la Fable de ce Renard maigre & affamé, qui s'étoit fouré en un lieu plein de bled, par une ouverture fort étroite. Lorsqu'il se fût bien rempli de grain, il voulut repasser par le

Περὶ μίαν πρᾶξιν ὅλην καὶ τελείαν, ἔχουσαν ἀρχὴν, καὶ μέσον καὶ τέλος. *Poët. c. 23.*

Forte per angustam tenuis Vulpecula rimam
Repserat in cumeram frumenti pastaque rur-

fus ire foras pleno tendebat corpore, frustra Cui Mustela procul: Si vis, ait, effugere istinc, macra cavum repetes arctum quem macra subisti. *Hor. l. 1. Ep. 7.*

même endroit, mais il se trouva trop gros. Un Chat qui le vit d'un peu loin, dans cet embarras, l'avertit, que pour sortir, il devoit attendre qu'il fût aussi maigre que quand il étoit entré. Il n'est pas necessaire d'achever cette action: on laisse regulierement le Renard en ce lieu, sans dire ce qui en arriva; & sans se mettre en peine s'il y fut tué, s'il jeûna pour se sauver, ou s'il échappa de quelque autre maniere. Cette action n'est donc pas un tout, parce qu'elle a un commencement, & un milieu seulement, & qu'elle n'a point de fin.

Ces trois parties d'un tout sont désignées d'une maniere bien vague & bien generale par les termes de commencement, de milieu, & de fin; on peut les interpreter par de plus précis, en disant; Que les causes & les desseins que l'on prend de faire une action, sont le commencement de cette action; Que les effets de ces causes, & les difficultez qui se rencontrent dans l'execution des desseins, en sont le milieu; &

que le dénoüement & la resolution de ces difficultez sont la fin de l'action.

Cette fin & ce dénoüement peuvent arriver de plusieurs manieres, qui forment diverses especes d'actions. Car quelquefois l'action se terminera par la reconnoissance de quelques personnes que l'on ne connoissoit point; comme dans la Tragedie qui porte le nom d'Oedipe. Ce Prince se croyoit être fils de Polybe Roy de Corinthe, & de Merope: & il reconnoît qu'il est Thebain, & fils de Laïus & de Jocaste. Quelquefois sans reconnoissance, il y a un grand changement dans la fortune de quelque Personnage, qui se croyant heureux, tombe tout-à-coup dans une misere qu'il n'attendoit pas, ou à qui au contraire il arrive un grand bonheur contre son esperance. C'est ainsi qu'Agamemnon aprés la ruine de Troye, pensant joüir en repos de la gloire qu'il avoit acquise, est miserablement égorgé par sa femme. *Ces changemens en une fortune contraire, portent le nom de Peripeties.*

Ἔστι δὲ περιπέτεια μὲν ἡ εἰς τὸ ἐναντίον τῶν πραττομένων μεταβολὴ. Arist. Poët. c. 11.

Quelquefois aussi il n'y a ni reconnoissance, ni Peripetie; mais l'action cesse & passe, pour ainsi dire, du mouvement dans le repos d'une maniere simple, sans autre incident, que celui qu'on pouvoit vrai-semblablement attendre, dans le cours ordinaire des choses : comme dans les Troades de Seneque. Hecube & les Troyennes paroissent d'abord dans la captivité, & dans une longue suite de miseres, qui ne leur mettent dans la bouche & dans le cœur, que les plaintes & le desespoir. L'ombre d'Achilles demande qu'on lui immole Polixene, & Calchas veut que l'on fasse mourir Astyanax avant que de partir. On execute l'un & l'autre, & la Tragedie finit ainsi.

Εἰσὶ δὲ τῶν μύθων οἱ μὲν ἁπλοῖ, οἱ δὲ πεπλεγμένοι καὶ γὰρ αἱ πράξεις ὧν μιμήσεις οἱ μῦθοι εἰσὶν, ὑπάρχουσιν εὐθὺς οὖσαι τοιαῦται. Λέγω δὲ ἁπλῆν μὲν πρᾶξιν ἧς γενομένης ἥσπερ ὥρησται, συνεχοῦς καὶ μιᾶς ἄνευ περιπετείας ἢ ἀναγνωρισμοῦ ἡμεθάβασις γένεται.

Ces manieres differentes font deux especes d'action, ou de Fable. L'une est *Simple*, & l'autre est *Implexe*. *Les actions simples sont celles qui finissent sans reconnoissance, & sans peripetie; les Implexes ont ou reconnoissance ou peripetie, ou l'une & l'autre.*

L'integrité de l'action comprend

toutes ces choses, nous les allons voir en particulier.

πεπλεγμένην δὲ, ἐξ ἧς μετὰ ἀναγνωρισμοῦ, ἢ περιπετείας, ἢ ἀμφοῖν ἡ μετάβασις ἔστι. Poët. c. 17.

CHAPITRE X.

Que l'action doit être un Tout.

CEtte proposition semble contraire à ce qu'Aristote enseigne, lorsqu'il dit que la guerre de Troye est un tout juste & parfait; Qu'Homere n'en a pris qu'une seule partie; Qu'il a été tres-judicieux en cela; & que ceux qui au lieu de l'imiter, ont pris ce tout pour le sujet de leurs Poëmes, ont pris trop de matiere, & ont été de fort mauvais Artistes. Pretend-il par cette doctrine, & par ces exemples, ruiner ce que nous venons de lire en ce même Traité de la Poëtique? Veut il enseigner que le sujet & la matiere d'un Poëme ne doit pas être *un tout, & une action entiere & achevée*; mais seulement une partie d'une action? Il n'y a pas d'apparence qu'il ait ainsi voulu se contredire.

Μηδὲ τὸν πόλεμον καὶ περ ἔχοντα ἀρχὴν καὶ τέλον, ἐπιχειρῆσαι ποιεῖν ὅλον.... νῦν δὲ ἐν μέρος ἀπολαβόν. Poët. c. 23.

Περὶ μίαν πρᾶξιν ὅλην καὶ τελείαν.

On peut concilier ce qui paroît opposé en ces deux expressions, en faisant reflexion qu'une même action peut être considerée dans la Fable, où le Poëte l'a employée, ou bien dans l'Histoire d'où il l'a tirée. Quand le Poëte cherche une matiere pour la Fable, il trouve des actions de diverses sortes. Les unes ont plusieurs parties, qui peuvent être regulierement liées ensemble en un seul corps; & alors il peut prendre une de ces actions toute entiere. Mais il y en a, dont les parties sont tellement indépendantes les unes des autres, que l'on ne peut vrai-semblablement les joindre, & les lier si bien, qu'elles ne paroissent que comme les causes & les suites les unes des autres. Voilà ce qu'Aristote condamne sous le nom de *Fables à plusieurs parties*, ausquelles il oppose celles qui n'ont qu'*une partie*.

μῦθοι πολυμερεῖς.

Il ne défend pas la multitude des parties; mais il prend ordinairement en un mauvais sens ces sortes de mots, qui d'eux-mêmes pourroient en avoir un bon. Comme nous avons vû qu'il

a condamné la pluralité vicieuse des Fables & des Episodes, sous les noms de *Polymithie*, & de Fables *Episodiques*, quoique l'on puisse regulierement mettre plusieurs Fables en un Poëme, & qu'il n'y en ait aucun où il n'y ait plusieurs Episodes.

C'est donc dans ce même sens qu'il condamne la pluralité des parties en une action Epique. Il ne faut pas croire qu'il la condamne absolument, & que cette action employée puisse n'être pas un tout. Il s'en explique assez lui-même dans les paroles suivantes. *De même*, dit-il, *que dans les autres imitations, ce que l'on imite est une seule chose : il faut aussi puisque la Fable est l'imitation d'une action, que cette action soit une, & toute entiere, & que les parties soient tellement liées & indépendantes les unes des autres, que l'on ne puisse en tirer aucune hors de sa place, pour la transporter ou pour la retrancher entierement, sans que le tout soit changé : parce que ce qui peut être mis ou omis de telle sorte que l'on ne s'apperçoive pas de ce chan-*

χρὴ οὖν καθάπερ ἐν ταῖς ἄλλαις μιμήσει καὶ ἡ μία μίμησις ἑνός ἐστιν, οὕτω καὶ τὸν μῦθον ἐπεὶ πράξεως μίμησίς ἐστι μίας τε εἶναι, καὶ ταύτης ὅλης, καὶ τὰ μέρη συνεστάναι τῶν πραγμάτων οὕτω ὥστε μετατιθεμένου διαφέρεσθαι καὶ κινεῖσθαι τὸ ὅλον. ὃ γὰρ προσὸν ἢ μὴ προσὸν μηδὲν ποιεῖ, ἐπιδηλὸν ὅτι οὐδὲ μόριον τοῦτό ἐστι. *Arist. Poët. c. 8.*

gement, ne peut être partie de l'action. Ainſi c'eſt ſeulement la pluralité des parties de cette derniere eſpece qu'Ariſtote condamne. Et il a loüé Homere de n'en avoir pris qu'une ſeule de tout ce qui s'eſt paſſé dans la guerre de Troye.

Μέρος ἀπολελυμένον.

Mais il faut bien prendre garde que ce retranchement de toutes les autres parties n'empêche point que la colere d'Achilles que l'on retient ſeule, ne ſoit un tout dans le Poëme. Elle n'eſt partie que par rapport à la guerre entiere, & dans l'Hiſtoire d'où Homere l'a tirée : mais elle eſt un tout entier & achevé dans la Fable & dans le Poëme qu'Homere en a dreſſé. Voilà comment ces expreſſions contraires d'Ariſtote, s'accordent aiſément dans le ſens. Le Poëte peut tirer de l'Hiſtoire une action entiere, ou ſeulement une partie ; mais il doit toûjours mettre en ſon Poëme, une action entiere, & non pas une partie ſeulement. La diſpoſition qu'il donne à ſa matiere regle ce point, & fait un tout regulier de ce qu'il aura trouvé & choiſi. Il doit en uſer

Μίαν πρᾶξιν ὅλην καὶ τελείαν.

divertement, selon la multitude ou la singularité historique des parties, pour en faire le sujet de son Poëme.

Lorsqu'il prend une action entiere, comme Homere a fait pour l'Odyssée, & Virgile pour l'Enéide; il n'y a rien à rajuster, ni aucune mesure à prendre, pour faire que cette action paroisse un tout, & non pas une partie d'une autre action. Le Lecteur est déja instruit par l'Histoire, & est peu en danger de s'y méprendre. Il suffit au Poëte de dire en quoi consiste son action, sans dire en quoi elle ne consiste pas. Homere propose le retour d'Ulysses, qui aprés avoir renversé la ville de Troye, revient en son païs: Virgile propose le changement d'un Etat qui est ruiné à Troye, & rétabli en Italie par Enée. Chacune de ces deux avantures a les conditions d'un tout aussi-bien dans l'Histoire d'où elles ont été tirées, que dans les Fables où elles sont employées.

Mais lorsque le Poëte ne choisit qu'une seule partie, & que de cette partie historique il fait un tout dans

ſa Fable ; il doit être ſoigneux de le faire remarquer à ſes Lecteurs, de crainte qu'apportant à la lecture du Poëme la connoiſſance qu'ils ont priſe dans l'Hiſtoire, ils ne blâment l'Auteur, comme s'il n'avoit dit que peu de choſe de ſon ſujet, ou qu'il eût mal executé ſon deſſein, n'ayant décrit qu'une action imparfaite.

L'ignorance de ce changement qu'il faut faire d'une partie en un tout, a peut-être beaucoup contribué à la faute de ceux qu'Ariſtote blâme, pour avoir embraſſé trop de matiere. Mais la connoiſſance qu'Homere avoit de ce ſecret, & ſon adreſſe à l'executer, lui a merité les grandes loüanges qu'il a receuës d'Ariſtote. Il ne ſe contente pas dans l'Iliade, de dire que la colere d'Achilles eſt ſon ſujet ; mais de plus, il exclud expreſſément les autres parties de la guerre de Troye. Pour le faire d'une maniere poëtique & plus pleine d'artifice, il ſe ſert même de la perſonne du Heros, dont il chante l'action & le deſſein. *Je ne ſuis point venu ici*, dit Achilles, *pour faire la*

Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων δεῦρο μαχησόμενος. ετc. Iliad. 1.

guerre aux Troyens ; Je n'ay rien à démêler avec eux, ils ne m'ont jamais fait aucun tort. Mon dessein étoit de soûtenir l'honneur d'Agamemnon & de Menelaüs. Mais puis qu'Agamemnon me des-honore, je renonce à ce dessein, pour ne songer plus qu'à me vanger moi-même, &c. Voila ce que c'est que le dessein de l'Iliade, & voila aussi ce que ce n'est pas.

De plus, le Poëte n'a donné ni un commencement ni une fin au Siege de Troye. A peine a-t-il un milieu qui lui soit propre. Car si Jupiter envoye Agamemnon attaquer la ville, ce n'est point pour la prendre, comme ce Prince abusé se le figure : mais c'est pour être puni par les armes des Troyens de l'affront qu'il fait à Achilles ; & pour satisfaire à la colere & à la vengeance de ce Heros irrité.

On voit au contraire toutes les parties de cette colere qui sont requises pour en faire un Tout. Elle a son commencement, ses causes, ses effets, & sa fin. C'est ce que le Poëte

continué de faire voir comme il a commencé, je veux dire en la personne de son Heros. Achilles ne se reconcilie point avec Agamemnon pour venger toute la Grece ou Ménelaüs, contre Troye, ou contre Pâris : tant qu'il ne s'agit que de cela, il est inexorable. Mais Hector tuë Patrocle ; alors il se reconcilie pour vanger son injure patticuliere contre Hector seul. S'il tuë d'autres Troyens, c'est seulement parce qu'il ne le rencontre pas : c'est pour se faire un chemin à cet ennemi particulier ; c'est parce que ceux qu'il tuë sont ses Parens, ou ses Soldats : de même qu'il se vengeoit de tous les Grecs, pour l'injure que le seul Agamemnon lui avoit faite.

Λαοῖσι δ' ἀνένευε καρήατι δῖος Ἀχιλλεύς. Οὐ δ' εἴα ἕκαστα ἐπὶ Ἕκτορα πικρὰ βέλεμμα. Iliad.

Aussi-tôt qu'il a pû joindre Hector, il défend à tous les autres Grecs de l'attaquer, & il ne souffre pas qu'ils mêlent leur querelle avec la sienne. Aprés l'avoir tué, il ne se sert point de l'avantage que cette mort lui donne contre les Troyens, étourdis de ce coup, & abatus d'une si grande perte. Il n'a plus rien à leur

dire, il arrête tous les Grecs aux funerailles de Patrocle ; & il continuë sa vengeance en insultant au cadavre de son ennemi.

Enfin, s'étant laissé toucher aux larmes de Priam ; il lui rend ce corps, & lui accorde une tréve de douze jours pour en faire les funerailles. Et afin qu'on ne regarde point la mort d'Hector comme la fin de la guerre; non seulement le Poëte ne fait paroître dans les Troyens aucune disposition pour la paix, ou pour se soûmettre; mais il fait expressément dire par Priam, que la tréve étant finie, l'on recommenceroit à combattre au douziéme jour. Si ce douziéme jour arrivoit, & que l'on combattît ; alors la colere & l'interêt particulier d'Achilles étant cessé : ces combats seroient veritablement une partie de la guerre de Troye, & de la cause commune. Homere a prévenu cette irrégularité. Le Poëme finit avec la tréve & avec les funerailles d'Hector, avant que la guerre, & que les combats recommencent.

Τῇ δὲ δυωδεκάτῃ πολεμίξομεν. Il. 24.

Ὣς οἱ γ' ἀμφιέπον τάφον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο. dernier Vers de l'Iliade.

Pouvoit-on mieux faire connoître

qu'il ne s'agit pas de la guerre de Troye, & que le sujet de ce Poëme n'est point une partie de cette guerre dans l'Iliade : mais que c'est une action toute entiere & achevée independamment de la prise de cette ville ?

Au reste, il ne faut pas confondre l'action avec la Fable ; ni le dessein du Heros dans l'action qu'il fait, avec le dessein du Poëte dans l'allégorie, & dans la morale qu'il enseigne. On sçait bien qu'un Loup devorant un Agneau, n'a aucun dessein de nous donner les instructions qu'Esope en a tirées.

CHAPITRE XI.

Du Commencement, du Milieu, & de la Fin de l'Action.

LE Poëte doit commencer son action de telle sorte que d'une part l'on n'exige rien de plus pour l'intelligence de ce qu'on lit ; & de l'autre, que ce qu'on lit exige après soi

soi une suite necessaire ; il doit finir de même, avec ces deux conditions transposées ; l'une que l'on n'attende plus rien, & l'autre que ce qui est mis à la fin de l'action, ne soit qu'une suite necessaire de quelque chose qui doit avoir precedé. Enfin, il faut que le commencement soit joint à la fin, par un milieu qui ne laisse aucune interruption, mais qui n'ait en soi ni commencement ni fin: ce milieu doit être l'effet de quelque chose qui aura precedé, & la cause de quelque autre chose qui doit suivre.

Cela fait trois parties, dont chacune est imparfaite, & en suppose toûjours quelque autre. Le commencement ne suppose rien devant soi, & il exige quelque chose aprés. La Fin au contraire, n'exige plus rien aprés soi, mais elle suppose quelque chose qui la precede : & le Milieu suppose quelque chose qui a precedé, & il exige une suite. Expliquons par nos exemples cette doctrine d'Aristote.

Ὅλον δέ ἐστι τὸ ἔχον ἀρχὴν, καὶ μέσον, καὶ τελευτήν. Ἀρχὴ δέ ἐστιν ὃ αὐτὸ μὲν ἐξ ἀνάγκης μὴ μετ' ἄλλο ἐστὶν, μετ' ἐκεῖνο δ' ἕτερον πέφυκεν εἶναι ἢ γένεσθαι. Τελευτὴ δὲ τοὐναντίον, ὃ αὐτὸ μετ' ἄλλο πέφυκεν εἶναι, ἢ ἐξ ἀνάγκης, ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ μετὰ δὲ τοῦτο ἄλλο οὐδέν. Μέσον δὲ καὶ αὐτὸ μετ' ἄλλο καὶ μετὰ ἐκεῖνο ἕτερον. *Arist. Poët. c. 7.*

Etheocle & Polynice étoient également fils d'Oedipe Roi de Thebes, & ses heritiers. Ils s'étoient accordez de regner alternativement par années. Etheocle ayant commencé, & passé son année, refuse de ceder à son frere. Polynice trouve de l'appui dans Argos, & vient disputer son droit à la tête d'une armée. Voila un commencement juste. Il exige une suite; mais l'on ne demande rien au dessus. C'est donc une irrégularité, d'avoir mis devant ce commencement, le recit de tout ce qui avoit precedé, en remontant jusqu'à la fondation de Thebes, & jusques au ravissement d'Europe.

La querelle de ces deux freres est achevée par leur mort. Voila une fin juste. Le Lecteur ne demande point qu'on lui raconte ce que devint Créon, successeur d'Etheocle. Stace a donc eu tort d'en faire une partie de son Poëme.

Il n'a pas moins manqué quand il a mis au milieu de ce Poëme, l'Histoire d'Hypsipyle. Car ce recit indépendamment de l'action Thebaine,

ne suppose rien devant soi, & n'exige rien aprés; & par consequent cette action n'est ni le milieu ni aucune autre partie de la querelle des deux freres, ni du sujet du Poëme. Voila des exemples à éviter; en voici que l'on doit imiter.

Le dessein d'Homere dans l'Iliade, est de raconter la colere & la vengeance d'Achilles. Le commencement de cette action est Achilles qui passe de la tranquillité à la colere. Le milieu sont les effets de cette colere, & toutes les morts illustres qu'elle cause. La fin de cette même action, est le retour d'Achilles à la tranquillité. Tout étoit tranquille dans le Camp des Grecs, lors qu'Agamemnon leur General, irrite contre eux Apollon, & qu'il veut ensuite, appaiser ce Dieu aux dépens d'Achilles, qui n'avoit point de part à sa faute. Voila un juste commencement; il ne suppose rien, & il exige aprés soi les effets de cette colere. Achilles se vange, voila un juste milieu, il suppose devant soi le commencement de la colere d'Achilles que l'on a irrité,

Cette vengeance en eſt l'effet. Ce même milieu exige encore aprés ſoi l'effet de la vengeance qui eſt la ſatisfaction d'Achilles ; car la vengeance ne ſera point entiere qu'Achilles ne ſoit content. Ainſi le Poëte fait que ſon Heros, aprés s'être ſoûlé, pour ainſi dire, des maux qu'il a faits à Agamemnon, de la mort d'Hector, & des honneurs qu'il a rendus à ſon ami en outrageant ſon meurtrier ; il ſe laiſſe fléchir par les larmes & par les miſeres du Roi Priam. On le voit tranquille à la fin du Poëme pendant les funerailles d'Hector ; comme on l'a vû en ce même état au commencement du Poëme pendant que la peſte affligeoit les Grecs. Cette fin eſt juſte, puiſque la tranquillité où rentre Achilles, n'eſt qu'un effet de la vengeance qui a dû preceder ; & qu'aprés cela l'on n'attend plus rien de ſa colere. Ainſi, Homere a été extremement juſte dans le commencement, dans le milieu, & dans la fin de l'action, qu'il a choiſie pour le ſujet de ſon Iliade.

Son deſſein dans l'Odyſſée a été

de décrire le retour d'Ulysſes aprés la ruine de Troye, & ſon arrivée dans Itaque. Il ouvre ce Poëme par les plaintes de Minerve contre Neptune, qui s'oppoſoit au retour de ce Heros, & contre Calypſo, qui l'arrêtoit dans une Iſle loin d'Iraque. Eſt-ce là un commencement ? Non ſans doute. Le Lecteur veut ſçavoir pourquoi Neptune eſt fâché contre Ulyſſes, & comment ce Prince ſe trouve auprés de Calypſo. Il veut l'y voir conduit depuis Troye. Le Poëte le ſatisfait par la bouche d'Ulyſſes, qui raconte ces choſes, & qui commence l'action par le recit de ſes erreurs depuis la ville de Troye. Il importe peu que le commencement de l'action ſoit le commencement du Poëme, comme nous dirons au livre ſuivant, en traitant exprés de l'ordre que nos Poëtes ont gardé en leurs narrations. Le Commencement de cette Action eſt donc ce qui arrive à Ulyſſes, lors qu'au ſortir de Troye, il prend le chemin d'Itaque. Le Milieu comprend tous les malheurs qu'il ſouffre, & tous les deſordres de ſon

Etat. La Fin eſt le rétabliſſement de ce Heros dans la paiſible poſſeſſion de ſon Royaume, où il eſt reconnu de ſon Fils, de ſa femme, de ſon Pere, & des autres. Le Poëte apprehendoit de mal finir, s'il en fût demeuré à la mort des Princes rivaux & ennemis d'Ulyſſes; parce que le Lecteur pouvoit attendre quelle vengeance les Sujets de ces Princes auroient voulu tirer de celui qui avoit tué leurs Souverains: Mais ce peril eſſuyé, & ces peuples vaincus & pacifiez; il n'y a plus rien à attendre, le Poëme & l'action ont toutes leurs parties, & rien de plus.

L'ordre de l'Odyſſée eſt different de celui de l'Iliade, en ce que le Poëme ne commence pas par le commencement de l'action. Celui de l'Enéïde s'en éloigne plus; puiſque même la fin du Poëme n'eſt pas la fin de l'action d'Enée. Nous n'en dirons pas d'avanntage ici.

Le deſſein de Virgile eſt de conduire Enée en Italie pour y établir ſes Dieux & ſa Religion, & pour y jetter les fondemens de l'Empire

Romain. Il y a cette difference entre le retour d'Ulysses & le voyage d'Enée; que l'on ne demande point pourquoi un homme retourne en son païs: Quand Homere n'auroit fait aucune mention de l'amour naturel que l'on a pour sa patrie, les Lecteurs ne l'auroient point querellé sur cette omission. C'est une cause assez connuë, elle n'est ni une action, dont on doive faire le recit, ni une chose qui precede ce retour. Mais Enée agit contre cet amour naturel; il quitte son païs pour aller chercher une terre étrangere. Le Lecteur veut donc que le Poëte lui dise pourquoi ce Heros quitte Troye. De plus, Ulysses étoit né Roi, & Enée ne l'étoit pas. Ainsi, l'embarquement d'Ulysses est bien le commencement de l'Odyssée: mais l'embarquement d'Enée au sortir de Troye, à la tête d'une Flotte de vingt navires, ne peut être le commencement de l'action d'Enée. Enée quitte Troye, parce qu'elle a été prise par les Grecs. Il est Roi des Troyens, parce que Priam a été

tué ; & qu'il a été éleu en sa place.

Mais si la prise de Troye est la suite d'un Siege de dix ans, ne faut-il pas encore rapporter cette guerre, comme la cause necessaire de cette prise, & de cette ruine ? C'est à quoi le Poëte a pourvû admirablement, en faisant que cette guerre & ce long Siege ne fût point la cause de la prise de la ville. Il dit donc d'abord, Que les Grecs étoient vaincus ; qu'ils desesperoient entierement de prendre la ville par tous les moyens qu'ils avoient employez jusques alors ; & que tant d'années de guerre, étoient pour eux autant de temps perdu. Si bien que la prise de Troye ne dépend d'aucune chose, qui ait precedé. Les Grecs prennent un dessein qui est un juste commencement d'action ; car il ne suppose rien avant soi. Le Poëte lui donne encore l'autre condition de commencement, qui est d'exiger quelque chose aprés soi. Avant que les Grecs soient les maîtres de la ville, & que le Roi Priam soit tué ; Enée est destiné pour rétablir ailleurs

Fracti bello, fatisque repulsi Ductores Danaum tot jam labentibus annis. *Eneid. l.* 2.

Sacra suosque tibi commendat Troia Penates Hos cape fatorum comites hinc mœnia quære Magna perer-rato statues quæ denique ponto. *En.* 2.

ailleurs la Religion, & un Empire plus illustre. L'incendie de Troye n'est donc pas une action entiere, ni la destruction d'un Empire, mais la cause & la premiere partie d'un changement d'Etat; & elle exige aprés elle un nouvel établissement.

L'embarquement d'Enée, ses voyages, ses combats, & tous les obstacles qu'il rencontre font un juste milieu; ils sont une suite de la destruction de Troye, & du choix qui a été fait de sa personne pour transporter cet Etat en Italie; & ces mêmes incidens demandent une fin.

La fin comprend la mort d'Amata, celle de Turnus, le changement de Junon, & les conditions de la paix, qui contiennent tout ce qu'Enée a prétendu pour son établissement.

Mais pour bien juger de l'unité, & de l'integrité de l'action, à ce que nous venons de dire, il faut ajoûter qu'il y a deux sortes de desseins; les uns n'ont point de suite, & finissent avec l'action; les autres outre l'action, ont encore

des ſuites neceſſaires ; & en ce cas, il faut rapporter ces ſuites, ſi l'on veut que le Poëme ſoit entier & achevé comme il le doit être. Nos Poëtes nous fourniſſent des exemples de ces deux eſpeces de deſſeins.

La colere & la vengeance d'un homme n'attire rien aprés ſoi neceſſairement ; lorſqu'elle eſt aſſouvie & paſſée, tout eſt fait. Quand Achilles s'eſt vengé, qu'il a tiré raiſon de l'injure qu'il a reçûë, & qu'on le voit tranquile ; on ne demande plus ce qui en arriva. Il en eſt de même du retour d'un Prince en ſon Etat : lorſqu'il y eſt rentré, qu'il a fait ceſſer les deſordres que ſon abſence avoit cauſez, & qu'il ſe trouve paiſible ; le Lecteur eſt content. Auſſi Homere n'a fait aucun Epiſode qui paſſe ces bornes.

Virgile en a uſé autrement, parce qu'il a pris un deſſein d'une autre eſpece. L'établiſſement d'un Etat a neceſſairement de grandes ſuites. Si le Poëte les prenoit toutes pour ſon action, elle ſeroit monſtrueuſement étenduë, parce que l'Etat Romain

ne fut pleinement affermi que par la ruine de Carthage, qui lui a si long-temps contesté l'Empire, & la liberté ; & ce même Etat n'eut sa juste grandeur & sa perfection que sous Auguste, qui fut son dernier fondateur, comme Enée en avoit été le premier. Virgile n'a donc point pris cela pour la matiere de son Poëme, mais il le raconte par des recits de la même espece, que ce que dit Homere dans l'Odyssée de la blessure d'Ulysses sur le mont Parnasse. Nous avons dit en cette occasion, que le Poëte pouvoit rapporter des incidens qui étoient necessaires à la matiere de son Poëme, mais qui toutefois n'en étoient pas la matiere. C'est ainsi que Virgile en a usé dans les machines, mettant ces recits anticipez dans la bouche de Jupiter, au livre premier, & dans celle d'Anchises, au sixiéme.

Super & Garamantas & Indos Proferet Imperium. Jacet extra sydera tellus, &c. *En.* 6.

Il y a quelque chose de plus excellent dans l'Episode de Didon, où par une allegorie, & par une conduite que l'on ne peut assez admi-

rer, il a fait rentrer dans le corps de son action, toute l'Histoire future de Carthage ; & cela d'une maniere si naturelle, qu'il semble que le Poëte auroit dû faire agir, & faire parler Didon comme elle fait, quand même il n'y auroit point eu de contention entre ces deux Republiques, & que jamais Annibal n'eût dû naître.

CHAPITRE XII.

Des Causes de l'action.

UN Historien ne fait point sa matiere, il ne parle que de ce qu'il sçait ; & dans la conduite d'un État, on voit souvent des effets dont les causes ne paroissent jamais. Ceux qui agissent, les tiennent d'autant plus secrettes, qu'ils sont grands politiques. Ainsi l'Historien d'une part est obligé de declarer toutes les causes qu'il connoît ; parce que ces circonstances sont tres-instructives, mais de l'autre, il est legitimement dis-

Qui nescit dissimulare nescit regnare.

pensé de rapporter plusieurs causes, parce qu'il n'a pû les sçavoir.

Un Poëte a les mêmes raisons de dire toutes les causes de son action, & il y est même plus obligé qu'un Historien, puisqu'il est plus propre & plus essentiel à la Poësie d'instruire, qu'il ne l'est à l'Histoire. Mais le Poëte n'a pas les mêmes raisons qui le dispensent d'omettre quelque cause que ce soit. C'est lui qui fait sa matiere; & s'il la tire de l'Histoire, ce n'est qu'autant que l'Histoire l'accommode. Il doit feindre tout ce qu'il n'y trouve pas, ou même changer ce qui l'incommoderoit. S'il est vrai-semblable que quelques choses lui soient cachées, parce qu'un homme ne peut tout connoître; il se fait instruire par les Dieux, qui sçavent tout. Virgile est mon garand dans la question presente, il invoque une divinité, afin qu'elle lui apprenne *les causes* de son action: & il raconte des choses qu'il n'a pû sçavoir que par revelation, puisqu'il dit qu'elles sont arrivées à Didon seule, & que *jamais elle n'en a rien*

Τῆς ἱστορίας φιλοσοφώτερον τι καὶ σπουδαιότερον ἡ ποίησις. *Arist.*

Musa mihi causas memora. *En.* 1.

Hoc visum nulli, non ipsi effata Sorori. *En.* 4.

dit à perſonne, non pas même à ſa Sœur. Ainſi le Poëte eſt obligé à dire toutes les cauſes, non ſeulement pour inſtruire, comme nous avons dit, mais auſſi pour plaire; car aſſurément cela eſt beaucoup plus agreable.

Il y a trois ſortes de cauſes; les unes ſont plus vagues & plus indéterminées: telles ſont les humeurs d'une perſonne; car c'eſt ordinairement ſur l'humeur que chacun regle ſa conduite, & qu'il agit dans les occaſions. Les autres ſont plus préciſes; ce ſont les interêts de ceux qui agiſſent: Et enfin d'autres ſont encore plus immédiates; ce ſont les deſſeins que l'on prend de faire une choſe ou de l'empêcher. Ces cauſes differentes d'une action, ſont ſouvent même les cauſes les unes des autres: chacun ſe jettant dans les interêts où ſon humeur l'engage, & formant des deſſeins ſelon ſon humeur, & ſelon ſes interêts.

Les humeurs & les inclinations appartiennent à la doctrine des Mœurs. Nous en parlerons en particulier au

livre quatriéme. Nous les joindrons ici aux deux autres causes que nous venons de nommer, & nous dirons en general de toutes les trois, que le Poëte en doit instruire ses Lecteurs, & les faire voir dans ses principaux Personnages, lorsqu'il les introduit, ou avant même qu'il les fasse paroître.

Homere a ingenieusement commencé son Odyssée, par ce qui se passe dans Itaque en l'absence d'Ulysses. S'il avoit commencé par les erreurs de son Heros, il n'auroit presque parlé que de lui seul, & on auroit été bien avant dans le Poëme, sans avoir aucune idée de Telemaque, de Penelope, ni des Amans de cette Princesse, qui ont tant de part à l'action. Mais dans le commencement qu'il a choisi, outre ces personnages qu'il fait connoître, il montre son Ulysses tout entier. Et on voit dés l'ouverture, l'interêt que les Divinitez prennent en cette action.

On voit encore l'adresse & le soin qu'a eu ce même Poëte, d'introduire

ſes Perſonnages dans le premier livre de l'Iliade, où il fait paroître l'humeur, les interêts, & les deſſeins d'Agamemnon, d'Achilles, de Neſtor, d'Ulyſſes, de pluſieurs autres, & même des Dieux. Et dans le ſecond livre, il fait une revûë de l'armée des Grecs, & de celle des Troyens, qui inſtruit pleinement de tout ce que nous diſons ici être néceſſaire.

Mais enfin, comme le Poëme Epique eſt plus long ſans comparaiſon que le Dramatique, & que l'on a beaucoup plus de facilité à ménager les incidens & la preſence des Perſonnages; on n'eſt pas obligé de les introduire tous au commencement de l'Epopée avec autant d'exactide, comme dans le premier acte d'une piece de Theatre, où l'on doit au moins faire connoître tous ceux qui ont quelque part conſiderable dans l'intrigue.

J'avance ceci ſur la pratique de Virgile. Il a été bien moins exact que le Poëte Grec; car il ne parle de Turnus, de Latinus, d'Amata,

& des autres Italiens, qu'au milieu de ſon Poëme. Il eſt vrai auſſi qu'il a diſpoſé ſon action d'une maniere qui ſemble juſtifier ce retardement. Il a diviſé l'Enéïde en deux parties beaucoup plus ſenſiblement qu'Homere n'a diviſé l'Iliade & l'Odyſſée. Non ſeulement il fait ce partage dés l'entrée, & dans ſa propoſition : en diſant qu'*Enée a beaucoup ſouffert, étant jetté en pluſieurs mers, & en diverſes provinces ; & qu'il a auſſi beaucoup ſouffert dans les guerres qu'il a euës à ſoutenir :* Mais de plus, lorſqu'il commence ſa ſeconde partie, il en avertit, & il propoſe les choſes qu'il va dire, comme des *choſes toutes nouvelles, & d'un autre ordre que les précedentes.* Ainſi il introduit dans le livre premier les principaux perſonnages de la premiere partie ; & il parle ſeulement dans le ſixiéme, dans le ſeptiéme, & dans le huitiéme, de ceux qu'il fait paroître de nouveau dans la ſeconde partie. Il me ſemble qu'il eſt en cela moins heureux que le Poëte Grec.

Multum ille & terris jactatus & alto : Multa quoque & bello paſſus.

Major rerum mihi naſcitur ordo, Majus opus moveo. *Æneid.* 8.

Outre ces causes plus generales de l'action & des premiers nœuds ; il y a encore quelques incidens, & quelques Episodes plus particuliers, dont le Poëte doit rendre compte. Cela se fait ordinairement, non dans les commencemens de l'action, mais lors seulement que le Poëte est prêt de faire quelqu'un de ces moindres recits. Le Lecteur n'auroit pas deviné d'où est venu la blessure qui fait reconnoître Ulysses ; pourquoi Camille aime la guerre ; comment il se peut faire qu'Enée trouve en enfer des personnes qui ne doivent naître que plusieurs siecles aprés lui, &c. Le Poëte doit donc lui en apprendre les causes.

Ces causes doivent être bonnes & convenables au sujet. Toute l'action de l'Iliade est fondée sur la colere d'Achilles. La cause de cette colere est la colere d'Apollon contre Agamemnon; parce qu'Agamemnon, aussi en colere, avoit maltraité le Prêtre de ce Dieu. Tous ces emportemens ont encore des causes semblables, & qui conviennent au sujet general de la

guerre de Troye. Car comme cette cauſe generale eſt Helene enlevée à Menelaüs : les autres cauſes ſont de même ; Chryſéïde enlevée à ſon pere, & Briſéïde enlevée à Achilles. Enfin toutes ont le même caractere d'injuſtice & de violence en ces Heros.

Si le Heros eſt un honnête homme, les cauſes de tous ſes deſſeins doivent être juſtes & loüables, comme elles ſont dans l'Odyſſée, & dans l'Enéïde : & les cauſes de la perſecution qu'on lui fait, ne doivent rien diminuer de l'eſtime, que le Poëte veut donner de ſa probité. Neptune perſecute Ulyſſes, parce qu'Ulyſſes avoit aveuglé Polyphême fils de ce Dieu. Mais ce monſtre avoit déja devoré ſix des compagnons d'Ulyſſes, & étoit prêt d'en faire autant des autres, & d'Ulyſſes même. Enée fait une profeſſion plus particuliere de pieté, auſſi eſt-il mieux traité par Virgile. Les cauſes que Junon avoit de le perſecuter, ou ne touchoient point ſa perſonne, ou lui étoient honorables ;

puiſque la ſeule qui le regardoit, étoit le choix que les deſtins avoient fait de lui, pour jetter en Italie les fondemens de l'Empire du Monde. Junon eſt ſi éloignée d'avoir du mépris, ou de la haine pour la perſonne de ce Heros; qu'elle lui veut confier tout ce qu'elle a de plus cher ſur la terre, & le rendre maître de ſa Carthage. Elle ne pouvoit donner à aucun homme une marque plus conſiderable de ſon amitié, ni de ſon eſtime.

Licet Phrygio ſervire marito, Dotalesque tua Tyrios permittere dextræ. *Eneid.* 4.

CHAPITRE XIII.

Du Nœud, & du Dénoüement

DAns ce que nous venons de dire des cauſes, on a pû remarquer deux deſſeins oppoſez. Le premier & le principal eſt celui du Heros; le ſecond comprend tous les deſſeins de ceux qui s'oppoſent aux prétentions du Heros. Ces cauſes oppoſées produiſent auſſi des effets oppoſez; ſçavoir, les efforts du Heros pour l'execution de ſon deſſein, & les efforts

de ceux qui lui ſont contraires. Comme ces cauſes, & ces deſſeins ſont le commencement de l'action ; de même ces efforts contraires en ſont le milieu, & forment une difficulté, & un Nœud, qui fait la plus grande partie du Poëme. Elle dure autant de temps que l'eſprit du Lecteur eſt ſuſpendu ſur l'évenement de ces efforts contraires. La ſolution ou Dénouëment commence, lors que l'on commence à voir cette difficulté levée, & les doutes éclaircis.

Nos Poëtes ont diviſé en deux chacun de leurs trois Poëmes ; & ils ont mis un Nœud, & un Dénouëment particulier en chaque partie.

La premiere partie de l'Iliade eſt la colere d'Achilles, qui veut ſe venger d'Agamemnon par le moyen d'Hector, & des Troyens. Le Nœud comprend le combat de trois jours qui ſe donne en l'abſence d'Achilles: & il conſiſte d'une part dans la réſiſtance d'Agamemnon, & des Grecs; & de l'autre, dans l'humeur vindicative & inéxorable d'Achilles, qui ne lui permet pas de ſe reconcilier. Les

pertes des Grecs & le deſeſpoir d'Agamemnon diſpoſent au Dénoüement par la ſatisfaction qui en revient au Heros irrité. La mort de Patrocle, jointe aux offres d'Agamemnon qui ſeules avoient été ſans effet, levent cette difficulté, & font le Dénoüement de la premiere partie.

Cette même mort eſt auſſi le commencement de la ſeconde partie; puiſqu'elle fait prendre à Achilles le deſſein de ſe venger d'Hector. Mais le deſſein d'Hector eſt oppoſé à celui d'Achilles : ce Heros Troyen eſt vaillant, & n'eſt pas dans la reſolution de ſe laiſſer tuer. Cette vaillance & cette reſolution d'Hector, ſont de ſa part, la cauſe du Nœud. Tous les efforts que fait Achilles pour joindre Hector, & pour le faire mourir, & les efforts contraires du Troyen pour l'éviter, & pour ſe défendre, ſont le Nœud : il comprend le combat du dernier jour. Le Dénoüement commence à la mort d'Hector ; & outre cette mort il contient encore l'inſulte qu'Achilles fait à ſon corps, les

honneurs que l'on rend à Patrocle, & les supplications du Roi Priam. Les regrets de ce Roi & des autres Troyens, dans les tristes devoirs qu'ils rendent au corps d'Hector, achevent le Dénoüement; ils justifient la satisfaction d'Achilles, & font voir sa tranquillité.

La premiere partie de l'Odyssée est le retour d'Ulysses en Itaque. Neptune s'y oppose par des tempêtes, & fait le Nœud. Le Dénoüement est l'abord d'Ulysses en son Isle, où Neptune ne peut plus lui nuire. La seconde partie est le rétablissement du Heros en son Etat. Les Princes ses rivaux lui sont opposez; voila un Nœud nouveau. La solution commence par leur mort, & est achevée par la pacification des Itaquois.

Ces deux parties n'ont point de Nœud commun dans l'Odyssée, comme on en voit dans les deux autres Poëmes. La colere d'Achilles fait l'un & l'autre nœud dans l'Iliade; & elle entre tellement dans la matiere de cette Epopée, que le commence-

ment & la fin du Poëme, dépendent du commencement & de la fin de cette colere. Mais quelque rapport qu'il y ait entre le desir qu'Achilles a de se venger, & le desir qu'a Ulysses de retourner en son païs ; l'on ne peut toutefois les mettre en même rang : parce que l'amour d'Ulysses n'est pas une passion qui commence & qui finisse dans le Poëme avec l'action ; c'est une habitude naturelle ; aussi, le Poëte ne la propose point pour son sujet, comme il propose la colere d'Achilles.

Virgile a fait dans son Poëme, le même partage qu'Homere dans l'Odyssée. La premiere partie est le voyage & l'arrivée d'Enée en Italie ; la seconde est son établissement. Mais il a mieux lié ces deux grands Episodes, en leur donnant un Nœud commun. Il n'a pas pris pour son premier Nœud une Divinité, qui ne peut agir que sur la mer, comme est Neptune : il a choisi Junon, Déesse de l'air, à qui la mer & la terre sont également soumises. Elle s'étoit opposée à la navigation de ce Heros ; elle

Nec Teucris addita Juno Usquam abstitit. *Enéid.* 6.

elle s'oppose encore à son établissement. Cette opposition est donc le Nœud general de l'Action entiere. La solution se fait, lorsque cette Déesse est appaisée par Jupiter.

Annuit his Juno, & mentem lætata retorsit. *Eneid.* 12.

Le principal Nœud de la premiere partie, est le dessein de Didon, & les efforts qu'elle fait pour arrêter Enée à Carthage. Les plaintes d'Iarbas, les ordres de partir que Mercure apporte à Enée, & le rétablissement de la flotte Troyenne, sont les dispositions pour le Dénouëment. Il commence au départ d'Enée, lors qu'il coupe les chables qui le retenoient à l'ancre.

Vaginâque eripit ensem Fulmineum, strictoque ferit retinacula ferro. *En.* 4.

Didon pouvoit encore nuire à Enée; ou en le poursuivant pour le perdre, ou en le suivant comme sa femme. Et quand elle seroit demeurée en Afrique, quelque liberté que l'on eût alors, de repudier une femme, & d'en épouser une autre, le Poëte avoit fait Enée trop honnête homme, pour lui donner deux femmes vivantes. De quelque maniere que ce soit, Enée pouvoit craindre Didon, & lui appliquer cette pre-

Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur? Iliacas igitur classes atque ultima Teucrum Jussa sequar? *En.* 4.

Causa mali tanti conjux iterum hospita Teucris Externique iterum thalami. *En.* 6.

diction de la Sibylle, Que *la cause des maux qu'il alloit souffrir, seroit encore une femme étrangere, hôtesse des Troyens, & tirée du lit d'un autre mari.* Ainsi, elle devoit mourir, & Enée devoit être assuré de sa mort. Desorte que ce Dénoüement n'est achevé que dans le sixiéme livre, lors qu'Enée trouve aux Enfers, l'ombre de cette malheureuse Reine.

Infœlix Dido, verus mihi nuncius ergo Venerat extinctam ferroque extrema sequutam? *En.* 6.

Le Nœud de la seconde partie est formé par l'amour, & par l'ambition de Turnus, soutenu du credit & de la passion de la Reine Amata. Les conditions de paix que l'on propose dans l'onziéme livre, & celles que l'on jure dans le douziéme, disposent le Dénoüement. La mort d'Amata le commence, & celle de Turnus l'acheve.

Magnum reginæ nomen obumbrat. *En.* 12.

Aprés ce que j'ay dit des principaux Nœuds, les autres sont aisez à connoître : il y en a presque autant, qu'il y a de grands & de petits Episodes.

CHAPITRE XIV.

De la maniere de faire le Nœud.

NOus venons de voir ce que c'eſt que le Nœud & que le Dénoüement ; diſons maintenant quelque choſe de la maniere de faire l'un & l'autre ; c'eſt ce que nous trouverons dans la pratique de nos Poëtes. Elle nous apprendra que ces deux choſes doivent naître naturellement du fond, & du ſujet du Poëme, & qu'elles doivent en être tirées. Leur conduite eſt ſi juſte & ſi naturelle, qu'il ſemble que leur Action leur ait preſenté ce qu'ils y ont mis, ſans qu'ils ayent eu beſoin de le chercher.

Qu'y a-t-il de plus ordinaire, & de plus propre à des gens de guerre, que la colere, les violences, les emportemens, & l'impatience à ſouffrir les injures, & les moindres mépris ? Voila ce qui fait les Nœuds de l'Iliade ; & tout ce qu'on y lit,

n'eſt que l'effet de cette humeur, & de ces paſſions.

Y a-t il un obſtacle plus naturel & plus commun à ceux qui vont ſur la mer, que la mer même, que les vents, & que les tempêtes? Homere en a fait le Nœud de la premiere partie de l'Odyſſée : & pour la ſeconde, il a employé l'effet preſque infaillible de la longue abſence d'un Maître, dont on deſeſpere le retour; c'eſt l'inſolence de ſes ſerviteurs & de ſes voiſins; c'eſt le peril de ſon fils & de ſa femme; c'eſt la diſſipation de ſes biens. De plus, une abſence de prés de vingt ans, & des fatigues inſupportables jointes à l'âge où étoit Ulyſſes, lui pouvoient perſuader qu'il ne ſeroit pas reconnu par des gens qui le croyoient mort, & qui avoient tant d'interêt qu'il le fût en effet. Si donc il ſe fût d'abord declaré, & s'il eût pris le nom d'Ulyſſes; ils l'auroient aiſément perdu comme un fourbe, avant qu'il eût eu le temps de ſe faire reconnoître.

Il ne ſe peut rien de plus neceſſai-

re, ni de plus naturel, que ce déguisement ingenieux, où le reduisoient les avantages que ses Ennemis avoient tirez de son absence, & où ses longues miseres l'avoient accoûtumé. Cela lui donnoit lieu, sans rien hazarder, de prendre toutes les mesures, contre des personnes, qui ne pouvoient se défier de lui. Ce moyen lui a donc été fourni par la nature même de son action; pour executer ses desseins, & pour vaincre les puissans obstacles qu'elle lui presentoit: & c'est ce combat entre la prudence & la dissimulation d'un homme seul d'un côté; & l'insolence effrenée de tant de rivaux de l'autre, qui fait le Nœud de la seconde partie de l'Odyssée.

La conduite du Poëte Latin dans les Nœuds qu'il forme, a cette même simplicité. Les tempêtes sont mises en usage dans la premiere partie de l'Eneïde, comme dans l'Odyssée.

En cette même partie de l'Eneïde, Virgile s'est accommodé à l'humeur de son Heros, comme Homere s'est

accommodé à l'humeur d'Achilles. Celui-ci étoit fougueux & emporté ; Agamemnon l'irrite par des emportemens injurieux. Enée au contraire, eſt d'une humeur tendre ; Le Poëte Latin ſe ſert des bienfaits, des bons traitemens, & des paſſions les plus douces & les plus engageantes pour l'arrêter à Carthage.

Dans la ſeconde partie, l'oppoſition de Turnus & celle de Mézence, ne ſont pas moins juſtes. Car l'amour & la reconnoiſſance engageoient Enée, à ne pas quitter une Reine à qui il avoit tant d'obligation ; & s'oppoſoient à ſon embarquement pour l'Italie : & l'impieté de Turnus & de Mézence, étoit un obſtacle à l'établiſſement des Dieux & de la Religion. Enfin, l'amour de Turnus pour Lavinie, & la préference qu'Amata donnoit à ce Heros Italien ſur Enée, ſont encore d'autres obſtacles naturels, & pris du ſujet même ; puiſque Amata devoit préferer ſon Parent, à un étranger qu'elle ne connoiſſoit point ; & qu'une Princeſſe auſſi bien faite que Lavinie, & qui

étoit unique heritiere d'un Royaume, ne pouvoit pas être sans Amans.

Outre cela, nous avons dit que Homere se sert de la colere d'Apollon, & de celle d'Agamemnon, pour faire naître cette même passion dans Achilles; & que la cause de la guerre, & celle de ces passions sont trois femmes enlevées. Virgile fait son Nœud general de la même maniere. Il oppose à l'établissement d'un Etat en Italie, l'établissement d'un autre Etat en Afrique. Cette opposition est accommodée à la Politique en general, & à l'Histoire Romaine en particulier. Rome naissante vit tous ses voisins conjurez contre-elle; parce que les nouveaux établissemens font toûjours ombre aux anciens.

Tantam in medio crescentem molem sibi ac posteris suis metuebant. *Tite live l. 1.*

Mais en ces Nœuds de l'Eneïde, il y a bien d'autres circonstances, où Virgile fait des allegories, & des allusions si justes à l'Histoire, & à la verité; que sans rien perdre de la qualité de Poëte, il semble encore meriter celle d'Historien. On voit dans la personne d'Enée & dans celle de Didon, l'esprit & la conduite

des deux grands Empires dont ils étoient les Fondateurs. L'on y voit le plus grand obstacle que les Romains ayent jamais eu : & ce grand Nœud de la Fable, est une verité de l'Histoire. Est-ce une simple fiction que le dessein de transporter en Afrique l'Empire du Monde, qui étoit destiné pour l'Italie ; Et le biais que l'on prend pour y réüssir ; n'est-ce pas la foi violée que les Romains ont toûjours reprochée aux Carthaginois? Didon se la reproche à elle même : & elle en fait l'application à Annibal & aux Carthaginois ; leur ordonnant d'en user toûjours ainsi contre les Romains, & de rompre la foi des Traitez, autant de fois qu'ils croiront le pouvoir faire à leur avantage. Voila l'esprit & la conduite qu'elle inspire à sa Republique. Mercure avertit aussi le Fondateur de Rome, de ne point se fier à l'inconstance de cette femme, qui represente celle de sa ville. Et quand Junon proposa à Venus l'alliance de ces deux Etats, Venus vit bien que ce n'étoit que par une dissimulation, où ses interêts

Quam metui ne quid Libyæ tibi regna nocerent ! *En.* 6.

Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras. *En.* 4.

Non servata fides cineri promissa Sicheo. *En.* 4.

Nullus amor populis nec fœdera sunto. Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor, Qui face Dardanios, ferro que sequare colonos. Nunc olim quandoque dabunt se tempore vires.

Varium & mutabile semper Fœmina Sensit enim simulatâ mente locutam.

presens

preſens la forçoient de deſcendre. Mais je m'arrête trop à ce détail, en un Traité general du Poëme Epique. Finiſſons en diſant que l'iſſuë eſt la même dans l'Hiſtoire que dans le Poëme. C'eſt le manquement de foi de Didon, qui a preſque perdu Enée, & qui a en effet perdu cette fondatrice de Carthage. C'eſt cette même perfidie en Annibal, qui a mis Rome en un ſi grand danger, & qui a enfin perdu Annibal & ſa ville.

Extinxti te meque, ſoror, populumque, patreſque Sidonios, urbemque tuam.

Je concluerai ce chapitre par les trois manieres que je trouve de faire le Nœud du Poëme. L'une eſt de le tirer du deſſein du Heros & de l'action, comme nous avons vû. La ſeconde eſt de le tirer de la Fable, & du deſſein du Poëte; c'eſt encore ce que nous venons de voir dans l'allegorie des deux perſonnes & des deux Empires oppoſez. La troiſiéme eſt de former le Nœud de telle ſorte, que le dénoüement y ſoit diſpoſé. Je n'ai encore rien dit de cette troiſiéme condition; je vai l'expliquer par quelques exemples.

Voici comment le Poëte diſpoſe le

Vultis & his mecum pariter considere regnis? Urbem quam statuo vestra est. *En.* 1.

Fuga nec conjugis unquam Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni. *Eneid.* 4.

départ d'Enée d'auprés de Didon. Le Heros ne vient point exprés en Afrique, mais il y est jetté contre son gré par un orage. Il ne reçoit point les offres que Didon lui fait de sa ville, s'il vouloit y demeurer. Et dans son mariage même, il a soin de ne s'engager à rien, qui puisse l'empêcher de reprendre le chemin d'Italie aussi-tôt que le temps le lui permettra. Toutes ces précautions disposent le Lecteur à voir sans surprise Enée quitter Carthage ; c'est le dénoüement de cette intrigue.

Dans la seconde partie, le Poëte n'oppose à son Heros que des personnes dont il pouvoit se passer, la paix étant faite. Le Roi Latinus devoit être son beau-pere, Lavinie sa femme, & les Latins ses sujets. Il eût été dur que toutes ces personnes fussent devenuës telles à son égard, aprés avoir été ses ennemis declarez. Le Poëte y a pourvû. L'on ne voit en Lavinie ni inclination pour Turnus, ni aversion pour Enée : le Roi offre au Heros cette Princesse sa fille avec la paix, & il persiste constam-

Multaque se incusat, qui non acceperit ultro Dardanium Æneam, generumque asciverit urbi. *En. l.* 11.

ment en ce dessein : les Latins ne combattent contre Enée que parce qu'ils y sont forcez. Leurs Ambassadeurs donnent des témoignages de l'estime & de l'affection qu'ils ont pour lui, jusqu'à protester, qu'*ils s'estimeront heureux de lui bâtir la ville qu'il demande en Italie.* Le Poëte n'oppose donc à Enée qu'Amata, & que Turnus, qui meurent tous deux par leur faute.

Quin & fatales murorum accollere moles, Saxaque subvectare humeris Trojana juvabit. *Eneid.* 10.

Junon ne pouvoit mourir ; mais on la dispose, en insinuant que tout ce qu'elle espere, n'est pas absolument d'empêcher l'établissement d'Enée, elle reconnoît qu'elle ne le peut : mais de le retarder, & de faire qu'il coûte bien cher aux Troyens, & aux Italiens. Ainsi étant venuë à bout de ces deux desseins, il étoit facile à Jupiter de la consoler, & de la faire consentir au reste.

Quippevetor fatis. *En.* 1. At trahere, & tantis moras licet addere rebus. Sanguine Trojano & Rutulo dotabere, virgo. *Eneid.* 7.

CHAPITRE XV.

De la maniere de faire le Dénouement,

S'Il faut que le Nœud ſoit naturel, & qu'il naiſſe du ſujet, comme nous avons dit ; le Dénoüement, à plus juſte titre, aura cette condition, & ſera une ſuite vrai-ſemblable de tout ce qui a précedé. Le Poëte y doit être d'autant plus exact, que les Lecteurs y ſont plus attachez qu'au reſte : C'eſt la fin du Poëme, & la derniere impreſſion qui leur en demeure, & qui leur laiſſe ou la ſatisfaction qu'ils ont cherchée, ou un chagrin dangereux à la reputation de l'Auteur. Voici les exemples qu'Homere & Virgile nous ont laiſſez de cette pratique.

Le Dénoüement des Nœuds de l'Iliade, eſt la ceſſation de la colere d'Achilles irrité, premierement contre Agamemnon, & enfin contre Hector. Il n'y a rien que de naturel

en cette colere appaisée. L'absence d'Achilles est cause que les Grecs sont maltraitez par les Troyens. Il s'est absenté exprés, & il prend plaisir à voir leurs pertes pour se venger d'Agamemnon, qui seul l'avoit irrité. Entre les blessez que l'on rapporte, il croit voir un de ses amis. Pour s'en mieux assurer, il y envoye son cher Patrocle. Ce Favori d'Achilles n'avoit pas les mêmes passions que lui. Il ne peut donc qu'il ne soit extrémement touché du miserable état où il voit ses alliez reduits par leurs ennemis communs. Ces Princes malheureux, & innocens envers Achilles, conjurent Patrocle de l'appaiser; & de ne pas souffrir plus long temps le traitement indigne qu'ils reçoivent, dont il peut les garantir. Patrocle obtient d'Achilles ses armes & ses gens, & il repousse les Troyens sous cette apparence. Il est encore naturel que ce jeune Heros enyvré d'un succez si glorieux, veuille pousser sa victoire plus loin qu'Achilles ne lui avoit ordonné; & qu'il force ainsi Hector à le combattre, & à le

tuer. Mais Achilles souffrira-t-il qu'un ami qui lui étoit si cher, soit égorgé à ses yeux, & sous ses armes, sans en tirer vengeance ? Cela ne se peut. Ainsi la mort de Patrocle fait qu'Achilles d'ailleurs raisonnablement satisfait, & vengé d'Agamemnon, se reconcilie avec lui, & reçoit ses soumissions, ses presens, & le serment qu'il lui fait de n'avoir point touché à Briséïde. Cette premiere intrigue est donc dénoüée naturellement.

La seconde ne pouvoit l'être par une reconciliation avec Hector. Il n'étoit pas en la puissance de ce Prince Troyen, de rendre Patrocle, comme Agamemnon avoit rendu Briséïde. Il n'y a que la mort d'Hector qui puisse satisfaire pour celle de Patrocle. C'est par là qu'Achilles commence à se venger. De plus les longues indignitez qu'il fait souffrir au corps de cet innocent homicide, & les grands honneurs que l'on rend à celui de son ami, doivent naturellement adoucir sa douleur, & son indignation. Enfin comme il a vû

Agamemnon dans le repentir, & dans une pleine soumission à tout ce qu'il lui plairoit ; il voit de même le Roi Priam à ses pieds, dans l'état le plus misérable où puisse être un pere affligé de la mort de son fils. Si bien qu'il n'y a rien dans la colere d'Achilles appaisée, & dans les Dénoüemens de l'Iliade, qui ne naisse naturellement du sujet, & de l'action même.

Nous trouverons encore cela dans l'Odyssée. Ulysses jetté par une tempête en l'Isle de Pheaques, se fait connoître, & demande qu'on lui donne les moyens de retourner en son païs, qui n'étoit pas fort éloigné de là. On ne voit pas quelle raison auroit euë le Roi de cette Isle, de refuser une demande si juste à un Heros pour qui il avoit fait paroître tant d'admiration. Les Pheaques avoient oüi de sa bouche les contes qu'il leur avoit faits de ses avantures : c'est en ce recit fabuleux que consistoit tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de sa presence ; car l'art de la guerre qu'ils admiroient

en lui, son intrépidité dans les perils, sa patience infatigable, & semblables vertus n'étoient point à l'usage de ces Insulaires. Ils ne se piquoient que de chanter, de danser, & de tout ce qu'une vie molle & tranquile peut avoir de charmant. Voilà comment l'adresse d'Homere dispose les incidens qu'il employe. Ces peuples ne pouvoient moins rendre à Ulysses pour le Roman de sa vie, dont il les avoit si ingenieusement regalez, que de le conduire chez lui par une navigation qui ne leur coûtoit rien.

Lorsqu'il est arrivé en Itaque, sa longue absence, & les travaux qui l'avoient défiguré le rendoient méconnoissable; & le danger qu'il auroit encouru, s'il s'étoit declaré trop tôt, le force à se déguiser, comme nous avons dit. Enfin ce déguisement lui donne lieu de surprendre de jeunes gens, qui depuis quelques années n'avoient point d'autre emploi que de dormir & de faire grand'chere.

Dans le Poëte Latin, Enée ne voit

point d'autre obſtacle que Turnus. Les fougues de ce rival entraînant au combat les Italiens contre les Troyens, font perdre au Heros autant de ſujets qu'il meurt de ſoldats dans les deux partis, puiſqu'il eſt Roi des uns, & que dans peu il ſera auſſi Roi des autres. Que doit donc faire en cette occaſion un Prince auſſi vaillant qu'Enée, & qui a tant d'affection & de tendreſſe pour ſes ſujets ? N'eſt-ce pas la choſe du monde la plus naturelle, de témoigner qu'il eſt prêt de vuider ſeul à ſeul contre Turnus, la querelle que celui-ci lui fait pour ſes interêts particuliers ? Turnus de ſon côté voit les Latins vaincus & découragez ; il entend les reproches qu'ils lui font de les expoſer ainſi pour lui ſeul, & de n'oſer lui-même répondre à Enée qui l'appelloit. Peut-il refuſer d'accepter le défi d'Enée ? C'eſt ainſi que ce duel, & que le dénoüement de toute l'action arrive naturellement, & par une ſuite comme neceſſaire de la diſpoſition de la Fable.

Æquius huic Turno fuer. eſſe opponere morti. *En.* 10. Scilicet ut Turno contingat regia Conjux. *En.* 11. Turnus ut infractos adverſo marte Latinos Defeciſſe videt, ſua nunc promiſſa reposci, Se ſignari oculis. *En.* 12.

Ταῦτα δὲ δεῖ γίνεσθαι ἐξ αὐτῆς τῆς συστάσεως τοῦ Μύθου, ὥστε ἐκ τῶν προϋπαρχόντων συμβαίνειν ἢ ἐξ ἀνάγκης, ἢ κατὰ τὸ εἰκὸς γίγνεσθαι ταῦτα. Poët. 10.

Voilà les exemples que nos Poëtes ont laiſſez des regles d'Ariſtote. Il enſeigne que *tout ce qui finit le Poëme, doit naître de la conſtitution de la Fable, de telle ſorte que ce ne ſoit qu'une ſuite neceſſaire, ou vrai-ſemblable de tout ce qui a précedé.*

CHAPITRE XVI.

Des eſpeces d'Actions.

LEs divers effets que le Dénoüement produit, & les états differens où il réduit les perſonnes, diviſent les actions en diverſes eſpeces.

Le Dénoüement ſe peut faire en changeant la fortune de quelqu'un en une contraire, ſoit de bonne en mauvaiſe, comme celle d'Oedipe, ſoit de mauvaiſe en bonne, comme celle de Cinna. Oedipe ſemble être innocent; & au moment qu'il ſe croit maître de deux Royaumes, il ſe trouve coupable d'un inceſte &

d'un parricide, & il se voit misérable, aveuglé, & banni. Cinna au contraire, est condamné, & n'attend plus qu'un cruel supplice ; & il se voit contre son espérance, délivré de la mort, rétabli en ses dignitez, & possesseur d'Emilie.

Quelquefois ces deux changemens contraires arrivent en une même action, comme dans l'Heraclius. Phocas est précipité du Thrône, lorsqu'il s'y croit le mieux affermi : & Heraclius y monte en la place du Tyran, qui alloit le faire mourir.

Quel que soit ce changement, double, ou simple ; heureux, ou malheureux, il est nommé *Péripetie*.

Quelquefois il arrive par la reconnoissance d'une ou de plusieurs personnes qui jusqu'alors avoient été inconnuës, comme dans l'Oedipe, & dans l'Heraclius : quelquefois il se fait sans reconnoissance, comme dans le Cinna.

Mais de quelque maniere que les choses soient terminées, soit qu'il y ait Péripetie sans reconnoissance,

Εἰσὶ δὲ τῶν Μύθων οἱ μὲν Ἁπλοῖ οἱ δὲ πεπλεγμένοι, ἔτι γὰρ καὶ Πρά-

ξεις, ὧν μιμήσεις, οἱ Μῦθοί εἰσιν, ὑπάρχουσιν εὐθὺς οὕτως ποιοῦσαι. Λέγω δὲ ἁπλῆν μὲν πρᾶξιν, ἣν γεγραμένης, ὥσπερ ὥρισται, συνεχοῦς καὶ ἑνὸς ἄνευ Περιπετείας, ἢ Ἀναγνωρίσεως ἢ μεταβάσεως γινέσθαι Πεπλεγμένην δὲ, ἐξ ἧς μετὰ Ἀναγνωρισμοῦ, ἢ Περιπετείας, ἢ ἀμφοῖν, ἡ μετάβασις ἐστι. *Arist. Poët. c.* 12.

soit qu'il y ait reconnoissance sans Péripetie, soit que toutes les deux y soient ensemble; cela fait une espece d'action que l'on nomme *implexe*, ou *impliquée*, ou *mêlée*. Que si le dénoüement est sans reconnoissance, & sans Péripetie; s'il n'est qu'un simple passage du trouble & de l'action, au repos & à la tranquillité; alors ces actions & ces Fables sont appellées *Simples*.

Quelquefois aussi par une subdivision des Fables où il y a Péripetie, Aristote a donné le nom de *Simples* à celles où la Péripetie est simple & seulement d'un côté, comme dans le Cinna; & le nom de *Doubles*, à celles où la Péripetie est double, comme dans l'Heraclius.

Selon cette derniere division, la Fable de l'Odyssée est double, puisque le Dénoüement fait passer Ulysses, & ceux de son parti, d'un état miserable, en une honnête tranquillité; & qu'il jette ses rivaux de la joye, dans une mort honteuse. Cette même action est donc aussi implexe. Non seulement elle est dé-

Ἡ μὲν Ἰλιὰς Ἁπλοῦν, καὶ παθητικὸν, καὶ

noüée par cette double Peripetie, mais encore par la Reconnoissance d'Ulysses.

δὲ Ὀδύσσεια πεπλεγμένον. *Arist. Poët. c. 24.*

Il n'y a ni Reconnoissance, ni Péripetie dans l'Iliade. Deux Chefs d'un même parti se querellent, & puis se raccommodent aprés avoir tous deux fait des pertes considerables : Achilles perd Patrocle son ami ; & Agamemnon perd sa gloire & son autorité : il est vaincu par les Troyens ses ennemis ; & il se voit forcé de se soûmettre à Achilles son inferieur, de reconnoîrre sa faute, & de lui en faire satisfaction. Dans la seconde partie ; deux ennemis se battent, & celui que l'on sçavoit être le plus foible, & qui le connoissoit lui-même, est en effet, vaincu, & mis à mort. Cette action donc est toute simple.

On ne voit rien de plus impliqué dans les Nœuds de l'Eneïde, que dans ceux de l'Iliade. Didon, qui meurt si malheureusement, n'a point paru plus heureuse avant cette catastrophe. Son amour pour Enée la remplit d'abord de trouble & d'in-

Regina gravi jamdudum saucia curâ... nec placidam membris dat cura quietem. *En. 4.*

Hunc ego si potui tantum sperare dolorem, Et perferre, Soror, potero. *En* 4.

Urbem præclaram statui, mea mœnia vidi. Ulta virum pœnas inimico à fratre recepi. Fœlix heu nimium fœlix si littora tantum Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ. *En.* 4.

quietude. Son mariage les augmente, & y ajoûte la crainte mortelle, qui lui fait prévoir sa perte, & toutes les douleurs de sa mort. Si elle a eu quelque bonheur quand elle a vengé son premier mari, qu'elle a puni la perfidie de son frere ; & qu'elle a fait un établissement si glorieux ; ce bonheur a precedé l'arrivée des Troyens à Carthage ; & par consequent, étant hors de l'action, il ne peut y mettre de Peripetie. Il ne se passe rien entre Enée & Turnus, qui soit plus impliqué que ce qui arrive dans la querelle d'Achilles & d'Hector. Ainsi, l'action de l'Eneïde est toute Simple, sans Péripetie, & sans Reconnoissance.

Ce n'est pas que l'Eneïde soit absolument sans Péripetie : il y en a en quelques moindres Episodes. Dans le Combat du Ceste, on voit Entellus abbatu aux pieds de son ennemi ; chacun le croit vaincu, & Darés commence à triompher. Lorsque le dépit rendant à ce vieux Athlete les forces que l'âge lui avoit ôtées, il se releve tout-à-coup : &

Darés se trouve si inégal, & tellement accablé, qu'il ne peut faire la moindre résistance. Mais la qualité de ces Episodes ne retombe point sur l'action entiere. La Fable n'est implexe proprement que quand la Péripetie, ou la Reconnoissance se trouve dans le Dénoüement principal, qui est la fin de toute l'action.

Je ne m'arrêterai pas ici, à faire le dénombrement de toutes ces sortes de Reconnoissances dont Aristote a parlé. Il n'y en a aucune dans l'Enéïde, au sujet de laquelle j'écris principalement ; & d'ailleurs, on traite ordinairement cette matiere dans les regles que l'on donne pour le Poëme Dramatique, où elle est de plus grand usage.

Mais je ne puis omettre l'Achevement de l'action ; c'est une suite du Dénoüement, & une partie, ou une condition necessaire à l'Intégrité du Poëme.

CHAPITRE XVII.

De l'Achevement de l'Action.

CE que nous appellons ici l'Achevement de l'Action Epique, eſt le dernier paſſage de l'agitation & du trouble, au repos & à la tranquillité. Ainſi, il y a bien de la difference entre le Dénoüement & l'Achevement. Celui-ci n'eſt que comme un point & comme un inſtant ſans étenduë & ſans durée : mais le Dénoüement n'eſt pas ſans longueur ; puiſqu'il comprend tout ce qui eſt aprés le Nœud. De plus, il y a pluſieurs Dénoüemens dans un Poëme, parce qu'il y a pluſieurs Nœuds : tous ceux qui précedent le dernier, ne font point ceſſer l'Action, ils y font naître de nouveaux troubles, ce qui eſt contraire à l'Achevement. L'Achevement eſt donc la fin du dernier Dénoüement ; ſi bien qu'il ne peut y en avoir qu'un.

Cette doctrine eſt une ſuite de celle

celle que nous avons proposée en parlant dês Episodes. Aucun, comme nous avons dit, ne doit être entier; & il n'y a que le dernier qui seul puisse être regulierement achevé. La multitude des achevemens ne se trouve donc que dans les Poëmes Episodiques, comme dans la Thebaïde, où Stace a achevé l'Histoire d'Hypsipyle.

Voyons de meilleurs exemples dans la conduite de nos deux Poëtes.

La premiere partie du Poëme de Virgile est le voyage d'Enée depuis Troye jusqu'en Italie: le Nœud est la difficulté d'y arriver, & l'opposition de Junon qui lui suscite des tempêtes & d'autres obstacles. Le Dénoüement est la derniere navigation du Heros, depuis la Sicile, d'où il part au livre cinquiéme, jusqu'en Italie & sur les bords du Tibre, où il arrive au sixiéme, & au septiéme livre. Ce Dénoüement fait cesser les travaux & les perils du voyage. Mais fait-il cesser tous les perils & les travaux d'Enée? Il le jette, au contraire, en de plus

Ea vox audita laborum Prima tui fit finem *En.* 7. O tandem.

magnis pelagi defunctè periclis. Sed terrâ graviora manent. *En. 6.*

grands. Il ne le met pas en repos ; mais il lui donne plus d'action, & plus d'affaires qu'il n'en a eu juſqu'alors. Il n'y a donc point là d'Achevement.

Majus opus moveo. 7.

L'Achevement n'eſt pas toûjours attaché à la ſolution dn Nœud qui a paru le plus general, comme ſeroit dans l'Enéïde le deſſein de Junon. Cette Déeſſe ceſſe d'agir, mais Enée ne ceſſe point. Il a encore Turnus en tête. En effet, puiſque le Poëte ne chante point l'action de Junon, mais celle d'Enée ; le Poëme & l'action reſtent encore ſans être achevez, lors même que cette divine ennemie eſt en repos. Tout l'Achevement eſt donc renfermé dans la mort de Turnus, parce qu'elle fait ceſſer l'action d'Enée.

Dùm conderet urbem, Inferretque Deos Latio. *En. 1.*

Il eſt vrai qu'en ce moment, Enée n'a pas encore executé ſes deſſeins, il n'a point bâti ſa ville, il n'a point établi ſa Religion, il n'a point épouſé Lavinie. Mais il faut bien remarquer que ces choſes ne ſont point neceſſaires. Il ſuffit que tous les obſtacles ſoient levez, & que le Lecteur

ne doute plus de ce qui arrivera. Cela eſt ainſi dans l'Eneïde. Elle eſt en ce point tres-achevée, & n'a aucun beſoin de ſupplément. Si un exemple ne ſuffit pas pour s'aſſeurer de la juſteſſe de cette doctrine, nous pouvons avoir recours au Théatre. Le Mariage eſt le but aſſez ordinaire des Poëmes Dramatiques ; il ne ſe fait pas neanmoins à la vûë des ſpectateurs. Les Perſonnages rentrent pour aller faire cette action dans leurs maiſons : l'on n'attend point au parterre qu'ils reſſortent ; ou que l'on en avertiſſe les Auditeurs, comme a fait Plaute en une de ſes Comedies, moins par neceſſité que pour faire rire.

Ne expectetis, Spectatores, dum illi huc ad vos exeant. Nemo exibit, omnes intus conficient negotium. Ubi id erit, actum ornamenta ponent. Poſtidea loci, Qui deliquit vapulabit, qui non deliquit bibet. *Plaute Ciſtell.*

Homere a achevé ſon Odyſſée par l'accord que Pallas fait entre Ulyſſes & ſes voiſins. Il ne fait point voir par la continuation du Poëme, que les conditions en furent fidellement gardées.

Il n'en a pas uſé de même dans l'Iliade. L'obſervation de la tréve dépendoit d'Achilles : Le Poëte avoit un juſte ſujet de préſumer que

tous les Lecteurs ne seroient pas persuadez de la moderation d'un homme si emporté. Il étoit de la derniere consequence pour l'Achevement de l'action, de bien persuader que la colere étoit appaisée: ce Heros dans toute la suite du Poëme, avoit paru si fougueux, si déraisonnable, & si injuste; que quelque grande & exacte, qu'ait été la précaution du Poëte, l'on pouvoit neanmoins se défier d'une si étrange humeur; tant que le corps de son ennemi seroit en état de recevoir quelque insulte. On alloit rendre à ce corps des honneurs qui pouvoient faire craindre de sa part quelque emportement. Ainsi, le Poëte s'est crû obligé de pousser les funerailles, & la tréve observée jusqu'à la fin; pour nous persuader entierement de la tranquillité, & du repos de celui dont il avoit entrepris de chanter l'action & la colere.

Aprés avoir vû ce que c'est que l'Achevement de l'action, & quand il le faut faire: il reste encore une troisiéme question: c'est de sçavoir si l'Achevement doit laisser le Heros

dans une tranquillité heureuse ; ou s'il est libre de le laisser malheureux.

Nos Poëtes ne nous ont point donné d'exemples d'un Heros qui demeure miserable, & qui succombe. Les fins tristes sont bonnes pour la Tragedie. Elles y étoient beaucoup mieux reçûës autrefois, qu'elles ne le sont aujourd'hui : parce que dans les Etats Populaires des Grecs, où la Monarchie étoit odieuse, on n'écoutoit rien avec plus de plaisir, & avec plus d'avidité que les malheurs des Rois. Aristote avoit encore une autre raison de préferer cette catastrophe à une plus heureuse. La Scene Tragique est le trône des passions ; la terreur & la pitié y doivent regner entre toutes les autres. Or ces deux passions naissent avec plus de facilité des tristes évenemens : & les Spectateurs quittant le Theatre pleins des malheurs qui l'ont fermé, conservent sans doute, leur tendresse beaucoup plus long-temps, & en ressentent de bien plus puissans efforts, que si leurs larmes avoient été essuyées, & leurs sanglots étouffez dans

Reges & exactos Tyrannos Densum humeris bibit aure vulgus. *Hor.*

Arist. Poët. c. 13.

les contentemens d'une plus heureuſe Péripetie.

Mais ces raiſons ne ſont pas pour l'Epopée, puiſqu'elle eſt moins pour purger les paſſions que pour faire quitter les mauvaiſes habitudes, & pour en faire prendre de bonnes. Il eſt vrai auſſi, que cela n'en bannit point les triſtes évenemens. D'ailleurs, la nature de la Fable reçoit également les bonnes & les mauvaiſes Perſonnes dans les premiers rôles. La triſte avanture d'un Agneau injuſtement devoré par un Loup, eſt un ſujet auſſi juſte, auſſi inſtructif, & auſſi régulier que la generoſité d'un Elephant qui laiſſe deſarmer ſa colere par l'innocence de ce même Agneau.

Il eſt vrai que ſi les Poëtes propoſoient dans la perſonne de leur Heros, un exemple de perfection à imiter : les malheurs où l'on verroit tomber ce Heros, & les entrepriſes mal executées, ſeroient fort mal propres au deſſein de ces Auteurs Mais la conduite d'Homere dans l'Iliade, & l'approbation qu'il a reçûë en cela même

d'Ariſtote & d'Horace, ne nous permettent pas de croire qu'une Epopée ſoit faite pour nous donner ces belles idées d'un Heros parfait. Ces trois grands Hommes n'ont aſſurément jamais prétendu que l'Achilles de la Fable fût un modele de vertu.

Sur aucun de ces fondemens donc, l'on ne peut rien déterminer touchant la fin heureuſe ou malheureuſe d'une Action Epique.

Mais s'il faut s'arrêter à l'autorité, je ne ſçai s'il ſe trouvera quelque exemple d'un Poëte qui finiſſe ſon ouvrage par le malheur de ſon Heros. Nos trois Poëmes donnent des exemples contraires; & Stace même a corrompu l'unité de ſon action, pour ne point laiſſer dans l'eſprit de ſes Lecteurs le miſerable fratricide qui en eſt le veritable Achevement. De-ſorte que tous les Poëtes ſemblent unanimement conſpirer à une tranquillité heureuſe.

En effet, le Poëme Epique ayant une action beaucoup plus étenduë que celle du Theatre; il auroit, ce ſemble, bien moins ſatisfait ſes Le-

cteurs, si, aprés tant de peines, & de si longs travaux dont cette espece de Poëme est toûjours remplie, il les conduisoit à une fin funeste, & malheureuse. Achilles, quelque injuste & quelque violent qu'il soit, fait neanmoins éclater dans sa vaillance, je ne sçai quel caractere de grandeur qui ébloüit, & qui ne permet pas assez de voir ses vices, pour faire souhaiter une punition plus grande que ce qu'il souffre par la mort de son ami. J'ai déja dit, en parlant de la Fable, pourquoi l'Iliade devoit finir par ce qu'il y a de plus heureux, & de plus glorieux pour les Grecs.

Virgile avoit la même raison de plaire à ses Auditeurs. Les Romains auroient été choquez & affligez, s'il eût maltraité leur Fondateur, & leurs Peres; & outre cela, dans l'Odyssée, & dans l'Eneïde les Poëtes auroient été injustes, & les Lecteurs mécontens, si l'on avoit fait succomber d'aussi braves Princes, & d'aussi honnêtes gens, que le sont Ulysses, & Enée. Achilles qui étoit bien éloi-

gné

gné de leur vertu a été aussi bien moins heureux.

Quoi qu'il en soit, je pense qu'il faudroit bien de l'adresse pour donner au Heros de l'Epopée, une fin triste & fâcheuse, qui fût reçûe avec applaudissement du plus grand nombre.

Voilà ce que nous avions à dire de l'integrité de l'action Epique. Il nous reste encore deux qualitez de cette action; c'est sa durée, & son importance. Elles nous tiendront peu.

CHAPITRE XVIII.

De la Durée de l'action.

LE temps de l'action Epique n'est point déterminé comme celui de l'action Tragique. *Celle-ci*, dit Aristote, *doit être renfermée en autant de temps qu'il en faut au Soleil pour fournir sa carriere, ou à peu prés. Mais l'Epopée n'a point de temps arrêté, & en cela, elle est differente*

Ἡ μὲν ὅτι μάλιστα πειρᾶται, ὑπὸ μίαν περίοδον ἡλίου εἶναι, ἢ μικρὸν ἐξαλλάττειν. ἡ δὲ ἐποποιΐα ἀόριστος τῷ χρόνῳ καὶ τούτῳ διαφέρει. Poët. c. 5.

du Poëme Dramatique. Voilà toutes les regles qu'il nous a laissées sur ce point. Elles consistent en deux choses : l'une que l'action Epique est plus longue que celle du Theatre ; & la seconde, que les actions Epiques peuvent être plus longues les unes que les autres.

La premiere compare l'Epopée au Theatre : sur quoi nous dirons que la continuité sans interruption est beaucoup plus necessaire dans une action que l'on voit, & où l'on est present ; que dans une qu'on lit, ou que l'on entend seulement raconter. Il n'est pas naturel qu'on s'imagine passer les jours & les nuits sans dormir, sans boire, & sans manger, à considerer ce qui se passe ; ou que sans sortir d'une place, l'on est transporté en differens lieux : & de là vient cette unité de jour & de lieu necessaire au Theatre. Mais ni l'une ni l'autre de ces unitez n'est necessaire au Poëme Epique, parce qu'on le lit comme une histoire, dont on quitte la lecture quand on veut.

De plus, la Tragedie étant pleine

de passions, & par consequent d'une violence qui ne peut être de durée, demande un temps plus court: & l'Epique en exige un plus long pour donner le loisir aux habitudes de s'imprimer dans l'esprit & dans l'ame des Lecteurs, si elles sont bonnes; ou de s'en déraciner, si elles sont mauvaises. Ces deux raisons font la difference entre l'action Epique & la Dramatique, pour la durée de l'une & de l'autre.

Mais la difficulté est de sçavoir combien de temps ces actions de l'Epopée doivent durer; & de connoître, si étant, comme dit Aristote, indéterminées, cela peut mettre quelque diversité entre ces actions qui sont d'une même espece. Tout ce que nous pouvons faire, est de representer ici la pratique de nos Poëtes, & d'y faire quelques reflexions ausquelles Aristote a donné lieu.

Ce Philosophe écrit que ce qui est violent, ne peut durer long-temps; & il enseigne en sa poëtique, que les mœurs des Personnes que l'on in-

Καὶ ὀργίλους καὶ ἀοργήτους. c. 15.

troduit, ſont *ou violentes & emportées ; ou paiſibles, débonnaires & faciles.* Celles-là ne peuvent durer autant que celles-ci. Un homme ſera doux, tranquille, & prudent, pendant toute ſa vie, ſans que l'on y trouve à redire : mais on s'étonneroit fort de le voir auſſi long-temps garder ſa colere, & être violemment agité de corps & d'eſprit.

Et quand même cette longue ſuite d'emportemens ſeroit vrai-ſemblable ; elle ne ſeroit point neceſſaire dans un Poëme fait pour ôter ou pour donner des habitudes : puiſque les habitudes ſont beaucoup plus promptement reçûës & imprimées, par des actions violentes, que par des actions douces & moderées. Nous devons donc conclure que plus la violence a de part à une action, & moins cette action doit être de durée.

Μῆνιν ἄειδε θέα. Stultorum Regum, & populorum continet æſtus. *Hor. Ep. ad Lollium.*

C'eſt ce que nous voyons dans la pratique de nos Poëtes.

L'Iliade contient la colere & les emportemens, non ſeulement d'Achilles, mais auſſi des Rois & des peu-

ples qui en ſont les Perſonnages. Le Poëte donne à toute cette action, quarante-ſept jours ſeulement. Et même ce peu de temps n'eſt pas tout entier pour la colere d'Achilles, qui eſt la principale & la plus violente. Il en faut retrancher d'un côté les neuf jours de peſte qui precedent ſa querelle avec Agamemnon: & de l'autre, les onze jours de tréve qu'il accorde au Roi Priam.

De plus, ces vingt-ſept jours de colere ne ſont pas tous dans l'action. Les onze premiers ſont donnez à la gueriſon & à la convaleſcence des Grecs; & les onze derniers aux honneurs funebres qu'Achilles fait rendre au corps de Patrocle. Ainſi les combats commencent, & finiſſent en cinq jours. L'on ne combat pas même pendant ces cinq jours: il y a une ceſſation d'armes au ſecond, pour brûler les morts de part & d'autre.

Enfin, Achilles, le premier Heros du Poëme; & l'ame de toute la violence qui y regne, lui qui en ayant plus que les autres, devoit auſſi la moins garder dans cet excés, ne

combat qu'un ſeul jour. C'eſt ainſi que tout ce Poëme fondé ſur la violence dure peu : & que la durée de ce qu'il y a de plus violent, eſt judicieuſement racourcie par le Poëte.

Quid virtus, & quid ſapientia poſſit ; Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem. *Hor Ep. à Lollius.*

Le deſſein de l'Odyſſée eſt bien different de celui de l'Iliade ; auſſi la conduite eſt-elle toute autre pour le temps. Le caractere du Heros eſt la prudence & la ſageſſe. Cette moderation a laiſſé au Poëte la liberté entiere d'étendre ſon action autant de temps qu'il a voulu, & que ſes inſtructions politiques en demandoient. Il ne s eſt donc pas contenté de donner quelques ſemaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade ; mais il y a employé huit ans & demi, depuis la priſe de Troye où elle commence, juſqu'à la paix d'Itaque où elle finit.

Ἀποδημοῦτός τινος ἐπὶ πολλὰ. *Ariſt. c. 17.* Ἰλιόθεν μερέρων ἄνεμος Κικονέσσι πέλασσιν.

Sum pius Æneas. *En 1.*

L'Enéïde eſt comme l'Odyſſée. Le caractere du Heros eſt la pieté & la douceur : & la politique y eſt auſſi eſſentielle. La durée de l'action eſt donc pouſſée de la même maniere. Le Poëte en a fait commencer le recit par la conſtruction du Cheval de bois,

Fracti bello, fatiſque repulſi Ducto-

peu devant la prise de Troye. Cette prise arrive assez long-temps avant le commencement de l'Eté, pour donner le loisir à Enée, de faire des Vaisseaux. Il part au commencement du premier Eté. Il passe en Sicile la fin du septiéme, & il arrive incontinent aprés en Italie, où son action dure encore un ou deux mois, jusqu'à la mort de Turnus. Tout cela fait un peu plus de six ans & demi, & moins de sept. C'est la durée de l'action de l'Enéïde.

res Danaum tot jam labentibus annis Instar montis equum. . . Ædificant. *En.* 2.

Jam prima inchoperat astas, Et pater Anchises dare fatis vela jubebat. *En.* 3.

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas. *En.* 5.

Il y a encore une autre maniere de compter le temps dans le Poëme Epique; c'est de n'en prendre que ce que le Poëte raconte lui même. Ainsi l'on ne commenceroit l'Odyssée qu'à la premiere assemblée des Dieux; & l'Enéïde, qu'au temps de la tempête qui jetta les Troyens à Carthage. Pour tout ce qui précede, l'on ne compte qu'autant de temps qu'il en faut à Ulysses & à Enée pour faire le recit de leurs avantures, c'est-à-dire une nuit. Cette maniere de compter le temps, réduit en peu de mois les actions de plusieurs années; & cet-

Vix è conspectu Siculæ telluris in altum, Vela dabant læti. *En.* 1.

te mesure du temps, n'est pas moins necessaire que l'autre. Mais parce qu'elle regarde plus la narration que l'action, nous la reservons au livre suivant.

Nous ne touchons ici qu'à la durée de l'action, qui est la matiere du Poëme. C'est pour cela que nous ne comptons point les incidens qui y sont ajoûtez : Comme sont la blessure d'Ulysses sur le Parnasse, & la suite de l'Histoire d'Italie depuis Enée jusques au regne d'Auguste Cesar.

Il suffit d'avoir montré quelle est la durée des actions de l'Iliade, de l'Odyssée & de l'Enéide, & leur difference, qui est si grande dans le seul Homere, qu'une de ses actions a moins de deux mois, & l'autre plus de huit ans.

CHAPITRE XIX.

De l'Importance de l'action.

LE Poëte Epique ne peut arrêter l'esprit de ses Auditeurs par les divertissemens de la Comedie ; ni par la force, & par la vivacité des emportemens Tragiques. Quelque artifice qu'il employe à bien peindre une passion, si l'on compare ses recits avec l'action du Theatre, on peut toûjours y appliquer ce que dit Horace : Que l'ame est bien moins touchée des choses qui n'y passent que par l'organe des oreilles, que de celles qu'elle voit par les yeux. Ainsi outre les raisons que nous avons déja tirées de la nature de ces Poëmes, nous pouvons encore conclure de celle-ci, que le Poëte Epique a plus d'obligation que le Dramatique, de suspendre l'esprit de ses Lecteurs par l'admiration, & par l'importance des choses qu'il traite ; & de prendre pour son sujet une action

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.
Hor. Poët.

Ἡ μὲν οὖν Ἐποποιία τῇ Τραγῳδίᾳ μέχρι μόνου μέτρου μετὰ λόγου μίμησις εἶναι σπουδαίων ἐγκολύβησεν. Poët. c. 5.

grande, illustre & importante. Aristote demande cette grandeur, & cet éclat dans l'action Epique; & il dit que *l'Epopée a cela de commun avec la Tragedie; que toutes les deux imitent ce qu'il y a de plus illustre & de plus important.*

Mais l'action peut être importante en deux manieres, ou par elle-même, & indépendamment de celui qui l'execute, ou par la qualité des personnes qu'il aura plû au Poëte d'y employer.

Res gestæ Regumque Ducumque. Poët.

Horace exclud la bassesse des personnes; il veut qu'elles soient couronnées: mais ni lui, ni Aristote ne disent rien qui nous fasse connoître que l'action doive être grande & importante par elle-même. Ils ne pouvoient en effet y exiger cette condition sans condamner le Poëte le moins condamnable du monde, selon leur sentiment; & sans rejetter le modele qu'ils se sont proposez. Si l'on considere les deux actions d'Homere sans noms & sans être Episodiées, comme Aristote veut qu'on les dresse d'abord; on n'y

trouvera rien que de commun, ou qui exige des qualitez au-dessus de celles dont sont capables des Marchands, des Bourgeois, ou tout au plus de simples Gentilshommes. Il ne faut que jetter les yeux sur les deux plans que nous en avons donnez; l'un desquels a été dressé par Aristote même. L'on n'y verra rien qui ne puisse arriver à des particuliers. C'est un homme qui retourne en son pays, & qui trouve bien du desordre en sa famille. Deux autres se querellent pour une Esclave, & ruinent leurs affaires par cette division. Cela nous apprend que pour rendre une action Epique importante, il suffit qu'elle soit l'action de personnes illustres & importantes.

Il est vrai qu'Horace fait mention de guerres: mais ce n'est point une necessité; ce n'est que par rencontre qu'elles se trouvent dans le Poëme. Je puis dire que cela ne regarde que la personne du Heros qui doit être un guerrier, comme Achilles, comme Ulysses, comme Enée. Homere qui est allegué par Horace

Res gestæ Regumque Ducumque & tristia bella, Quo scribi possent numero monstravit Homerus. *Poët.*

en cet endroit, sera aussi son garant. Il y a si peu de guerre dans l'Odyssée, qu'il n'y a pas d'apparence qu'Horace ait voulu dire que les guerres en fussent la matiere, & une partie considerable. Le Poëte y a mis trois rencontres ; celles des Ciconiens, celle des Lestrigons, & celles de quelques Itaquois qui veulent venger la mort de leurs Seigneurs, qu'Ulysses avoit tuez chez lui. Les recits de ces trois combats, si on peut ainsi nommer ces avantures, sont faits en moins de quarante vers en tout.

Quoi qu'il en soit, le retour d'un homme en sa maison, & la querelle de deux autres, n'ayant rien de grand en soi, deviennent des actions illustres & importantes, lorsque dans le choix des Noms, le Poëte dit que c'est Ulysses qui retourne en Itaque, & que c'est Achilles & Agamemnon qui querellent l'un contre l'autre, au fameux siege de Troye. Alors ce sont des affaires d'Etat.

Mais il y des actions qui d'el-

les-mêmes sont tres-importantes, comme l'établissement, ou la ruine d'un Etat, ou d'une Religion. Telle est donc l'action de l'Enéïde. Il ne se peut rien imaginer de plus grand, de plus noble & de plus auguste, puisqu'elle ramasse & l'Etat Civil, & la Religion.

Dum conderet urbem Inferretque Deos Latio: genus unde Latinum, Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

Il y a encore une autre maniere de rendre une action grande, par la grandeur des Personnages sous les noms desquels on la fait joüer. Cette maniere est de donner une idée de ces Personnages plus haute que celles qu'ont les Lecteurs de tout ce qu'ils connoissent de grand. Cela se fait en comparant les hommes du Poëme, avec les hommes du temps present auquel le Poëte écrit.

Homere dit que deux hommes de son temps n'auroient pû porter une pierre que Diomede jetta seul aisément contre Enée; & Virgile a écrit que la pierre que Turnus leva contre le même Enée, auroit été un fardeau trop pesant pour douze hommes du siecle d'Auguste. En effet, au calcul d'Homere qui vivoit un ou

Nam genus hoc vivo jam decrescebat Homero. Terra malos homines nunc educat atque pusillos. *Juvenal. Sat. 15.*

deux siecles aprés Enée, & qui pretend que la force des hommes étoit diminuée de moitié, cette même force pouvoit bien être reduite au point que Virgile la marque dix siecles aprés. C'est ainsi que ces deux Poëtes ont voulu rendre les sujets de leurs Poëmes plus grands & plus augustes, par la force & par la hauteur de leurs personnages, & par ces grandes idées qu'ils ajoûtoient à celles qu'avoient les hommes de leurs temps.

Ætas parentum pejor avis tulit Nos nequiores, mox daturos Progeniem vitiosiorem. *Hor.* Ἤδη γὰρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν ἢ ἔπερ ὑμῖν Ἀνδράσιν ὠμίλησα. *Il. 1.* Hic genus antiquum, Teucri pulcherrima proles, Magnanimi Heroës nati melioribus annis, Ilusque Assaracusque &c. *En. 6.*

Cette même raison ne les obligeoit pas à faire paroître leurs Heros audessus de ceux des siecles précedens: mais la diminution vrai-semblable d'âge en âge, comme ils la supposoient, devoit au contraire faire préferer les peres aux enfans. Homere n'en fait point de difficulté, & Nestor qui avoit déja vû deux siecles, dit sans façon aux Princes de l'Iliade, qu'ils ne valoient pas ceux qui les avoient précedez. Virgile dit aussi que les temps d'Ilus, & d'Assaracus étoient meilleurs que ceux où vivoit son Heros.

Il ſemble que Stace ait de même voulu faire éclater la force de ſes Heros beaucoup plus que celle des Heros de Virgile & d'Homere, qui n'en étoient en effet que les enfans, tant ſont prodigieuſes les actions qu'il fait faire à quelques-uns. Mais il y a plus d'apparence, qu'en cela il n'avoit point d'autre deſſein, que celui d'amplifier monſtrueuſement tout ce qu'il touche. Car ſi par cette force extraordinaire il avoit voulu relever la grandeur & l'importance de ſon action: il ſe ſeroit fort oublié en quelques endroits; & il auroit fait quelque choſe de pis que de ſommeiller, quand il l'a rabaiſſée ſi fort dans ſon premier livre. C'eſt là que pour faire voir la baſſeſſe & la pauvreté du Royaume de Thebes, il le compare à la puiſſance & aux richeſſes des grands Empires qui ont été depuis. N'eſt-il pas plaiſant de déclamer lui-même contre le deſſein qu'il donne à ſes Heros; & de ſe moquer de tant de peine qu'il leur fait prendre, pour un chetif & miſerable Royaume?

Theb. liv. 1. *Bellum eſt de paupere regno.*

Que cela eſt mal imité de l'Epiphonême de Virgile, qui donne une idée ſi haute & ſi juſte de l'importance de ſon ſujet !

Eneid. liv. 1. *Tantæ molis erat Romanam condere gentem !*

Fin du ſecond Livre.

DU

DU POËME EPIQUE.

LIVRE TROISIE'ME.

DE LA FORME DU POEME EPIQUE, OU DE LA NARRATION.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de la Narration.

IL y a deux manieres de faire connoître une action passée : l'une est simple & historique, lorsqu'un homme en fait le recit à ses Auditeurs sans forcer leur imagination,

mais en les laissant persuadez qu'ils lisent un livre, ou qu'ils entendent raconter une chose. L'autre est plus industrieuse. L'Autheur ne paroît point, & ne dit rien de lui-même. Il ressuscite par un charme innocent, & il fait paroître ceux qui ont fait l'action qu'il veut representer : il leur remet dans la bouche ce qu'ils ont dit, il les force à refaire ce qu'ils ont fait, & il transporte en quelque façon ses Auditeurs aux temps & aux lieux où cette action a été faite. Ainsi il ne la leur fait pas connoître par un simple recit, comme un Historien ; mais il les en fait témoins, & la leur rend connuë par elle-même.

Les actions que les Poëtes imitent, sont des matieres également susceptibles de ces deux Formes, dont chacune fait une espece differente de l'autre. Celles qui sont sous la forme la plus artificieuse & la plus active ; portent le nom de Poëmes *Dramatiques*, exprimant leur nature par ce terme : & celles qui ne sont representées que par le recit du Poëte qui y

Δρᾶν, *Agir*, Δρᾶμα, *Action*.

parle comme un Hiſtorien, ſont à cauſe de cela nommées Poëmes *Epiques* ou *Epopées*. Ἔπειν, *parler.*

Quelque égard qu'ait le Poëte Dramatique aux Spectateurs; les perſonnes qu'il introduit dans ſon Poëme, & qui ſeules y agiſſent, ne connoiſſent aucunement ceux devant qui le Poëte les fait parler; & même, elles ne ſçavent ce qu'elles feront, & ce qui réüſſira de leurs projets: elles ne peuvent donc, ni en avertir les Spectateurs, ni leur demander audience, ni les remercier. Si bien que cette eſpece de Poëme, à proprement parler, n'a point de parties hors de l'action repreſentée. Elle fait ſeule la Comedie, & la Tragedie entieres & parfaites, telles que nous les avons aujourd'hui; je veux dire, ſans Prologue, ſans Epilogue, & ſans ces autres accompagnemens, qui s'étant perdus, ou étant laiſſez à la liberté du Poëte, n'ont rien changé à la nature & à l'integrité du Poëme: lorſqu'on les met, ils ſont hors de la Tragedie, & hors de l'action, n'étant point faits par les Acteurs. Ἐξω τῆς Τραγῳδίας. Ἐξω τῶν Δράματος.

Mais dans l'Epopée où le Poëte parle, il ne dit rien qui ne soit partie du Poëme. De même qu'un Orateur ne se contente pas d'apporter ses raisons, & de refuter celles de son adversaire: de plus, il dispose ses Auditeurs, il leur demande audience, & à la fin, il excite les passions propres à sa cause. Rien de tout cela n'est regardé comme étranger à son discours: l'Exorde, la Proposition, & la Peroraison, en sont de veritables parties, quoique moins necessaires que la Narration & la Confirmation. Il en est de même de l Epopée. Avant que le Poëte commence le recit étendu de son action, il la propose en general, & il invoque les Divinitez qui la lui doivent inspirer. Cela fait trois parties, qui ont toûjours été considerées comme necessaires: sçavoir, la *Proposition*, l'*Invocation*, & *la Narration*. Nous pouvons y en joindre une quatriéme, qui n'est ni moins necessaire, ni moins en usage; c'est *le Titre* ou l'Inscription du Poëme.

Il y en a quelques autres qui ne

ſont rien à l'integrité de l'Epopée. On trouve une *Preface* à l'Enëïde, que l'on dit avoir été faite contre les Plagiaires, qui auroient pû tranſcrire ce Poëme, & s'en faire honneur au préjudice de Virgile. Il y eſt déſigné par ces vers, où il parle de ſes autres ouvrages.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen; & egreſſus ſylvis vicina coëgi,
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis. At nunc horrentia Martis...

Je doute qu'ils ſoient aſſez bons pour un commencement, où l'eſprit du Lecteur n'étant point encore échauffé, demande plus de douceur & plus de juſteſſe, que dans une ſuite où il ſe laiſſe plus aiſément ébloüir. Il me ſemble que le dernier de ces quatre vers eſt peu digne de ce grand Poëte. Tout ce que l'on avoit à dire étoit ſuffiſamment exprimé par les trois premiers.

Les autres parties ajoûtées ſont

une Dedicace pour flatter quelque Mécenas ; & *un Epilogue* pour terminer le Poëme.

Quid faciat lætas segeres, quo sidere terram Vertere, Mæcenas, &c. Vos ô clarissima mundi Lumina labentem cœlo quæ ducitis annum, &c. Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura Deorum Concilia incertum est, &c. Vere novo gelidus canis cum montibus humor Liquitur, &c. Hæc super arvorum cultu, pecorumque canebam, &c.

Virgile a mis ces deux parties dans le Poëme des Georgiques. Il commence par la Proposition, où il nomme Mécenas à qui il dédie cet ouvrage ; mais il ne dit aucun mot à sa loüange. Il fait ensuite son Invocation qu'il adresse à toutes les Divinitez qui président à l'Agriculture : & puis, il flatte Auguste, le joignant aux Dieux qu'il a invoquez.

Aprés cela, il entre en matiere, & commence tout de bon à traiter de l'Agriculture. Cette partie est le corps du Poëme, comme la Narration dans l'Epopée. Enfin aprés avoir achevé son Traité en quatre livres, il finit par un Epilogue fait contre les Plagiaires, comme la Preface de l'Enéïde ; mais d'un air si different, que ces vers semblent avoir été produits par un autre génie. Voilà ce qu'il fait en ses Géorgiques.

Mais ni lui, ni Homere n'ont mis en leurs Epopées aucune de ces parties non necessaires ; ainsi je n'en

dirai rien davantage. Je vai parler en particulier des quatre autres. 1. De l'Inſcription ou Titre du Poëme. 2. De la Propoſition. 3. De l'Invocation, & 4. du Corps du Poëme, & de la Narration proprement dite.

CHAPITRE II.

Du Titre de l'Epopée.

NOus examinons ici les choſes ſur les fondemens que nous avons jettez en parlant de la nature du Poëme Epique. Nous avons trouvé qu'il eſt une Fable ; & nous ne voyons rien dans la pratique de nos Poëtes, qui nous donne une autre idée du Titre & de l'Inſcription de leurs Poëmes, que du Titre des Fables d'Eſope. On ſe contente de leur faire porter les Noms des Perſonnes qui y agiſſent. Il y a cette difference, que tous les Perſonnages ſont nommez au Titre des Fables d'Eſope ; parce qu'ils ſont peu, & que tous ſont auſſi importans les uns que

les autres ; mais dans l'Epopee il y en a ordinairement un qui eſt beaucoup plus conſiderable ; & les autres ſont en trop grand nombre, pour être tous nommez. L'on ne donne donc que le nom du principal Perſonnage. Ainſi l'Odyſſée & l'Enéïde portent le nom d'Ulyſſes, & celui d'Enée ſeulement.

L'exemple d'Homere dans l'Inſcription de l'Iliade nous apprend que le Titre du Poëme peut être tiré d'ailleurs que du nom des Perſonnages. Peut être qu'il ne l'a pas nommée Achilléïde, parce qu'Achilles n'y agit pas, comme Ulyſſes & comme Enée agiſſent dans les autres Poëmes. Il a autant de compagnons de ſa dignité qu'il y a de Princes dans ſon parti. Il y a un General à qui il doit obéïr, & refuſant de le faire, il n'eſt plus rien dans toute l'action, dont le ſujet du Poëme n'eſt qu'une partie. Ce n'eſt plus qu'un Officier hors de ſervice. Il eſt le plus vaillant ſans doute : mais le Poëte chante ſa Colere, & non ſa Vaillance. Et même la Colere que le Poëte chante eſt

plus

plus celle qui fait absenter Achilles du combat, que celle qui lui fait tuër Hector. Enfin, la Fable consiste bien moins en cette colere, que dans la querelle & dans la reconciliation, où Agamemnon a autant de part qu'Achilles. Aussi le Poëte ne fait point de difficulté de les nommer tous deux dans sa Proposition, lorsqu'il touche de plus prés au fonds de la Fable : Je chante, dit-il, la colere d'Achilles, qui a tant fait de tort aux Grecs, & qui a fait périr tant de Heros ; *Depuis que le Roy Agamemnon & lui se querellerent & se separerent.* Ces considerations ne doivent pas dégrader Achilles, de la dignité de premier Personnage qu'Homere lui a donnée sans doute ; mais elles peuvent faire croire, que s'il est le premier Heros de cette Fable, il n'est pas unique, comme sont Ulysses & Enée dans celles qui portent leurs noms.

Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην Ἀτρεΐδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

Stace & Lucain ont chacun deux Heros ; & ils ont, comme Homere, donné à leurs Poëmes, les noms des lieux où leurs actions se sont passées,

& non des perſonnes qui les ont faites. Mais la Thébaïde & la Pharſale ſont des Poëmes ſi défectueux, que l'on n'oſe ſe ſervir de leur autorité.

Dans les Tragedies, où l'on met pour titre le nom d'un Perſonnage; le Poëte y ajoûte quelque choſe, lors qu'il fait pluſieurs pieces ſous le nom du même Heros. Seneque en a ainſi uſé dans ſes Hercules. Il déſigne l'un par la fureur qui le fait agir, & l'autre par le lieu où il fut brûlé. Cette même raiſon oblige auſſi à mettre plus d'un nom au titre des Fables d'Eſope. Car il n'y a guere d'animal qui ne ſoit Heros en pluſieurs. Mais cette raiſon touche peu le Poëme Epique: il eſt rare qu'un Auteur faſſe deux de ces Fables ſous le nom d'une même perſonne.

Hercules Furens. Hercules Oetus.

Ce n'eſt point auſſi la pratique des Poëtes de déſigner l'action dans le titre du Poëme. Il eſt arrivé pluſieurs choſes conſiderables à Medée, à Ulyſſes, à Enée, à Troïe; & l'on en peut feindre un grand nombre ſous les noms du Loup, & de l'A-

gneau, que ce Titre seul ne fera jamais deviner. Il n'importe, les Auteurs se contentent de ces Inscriptions toutes simples : Medée, l'Odyssée, l'Enéïde, l'Iliade, l'Agneau, & le Loup. Ils renvoyent au discours pour sçavoir quelle est l'action que l'on raconte.

CHAPITRE III.

De la Proposition.

LA Proposition Epique est cette premiere partie du Poëme, où l'Auteur propose brievement & en general, ce qu'il doit dire dans le corps de son ouvrage. Nous avons deux choses à y considerer : l'une est ce que le Poëte propose ; & l'autre est comment il le fait.

La proposition doit contenir la matiere du Poëme seulement ; c'est-à-dire, l'action, & les Personnes qui l'executent, soit humaines, soit divines. Nous trouvons tout cela dans l'Iliade, dans l'Odyssée, & dans l'Eneïde.

L'action qu'Homere propose dans l'Iliade, est la Vengeance d'Achilles ; celle de l'Odyssée & le Retour d'Ulysses, & celle de l'Enéïde est l'Empire de Troïe, transporté en Italie par Enée.

Il ne faut pas se laisser surprendre par l'expression d'Homere en ses premieres paroles, où il dit, Qu'il chante la colere pernicieuse d'Achilles ; ni croire qu'il propose cette colere comme le sujet de son Poëme : il ne feroit pas le récit d'une action, mais d'une passion. L'on ne doit point s'arrêter là, puisqu'en effet, il ne s'y est pas arrêté. Il dit qu'il chante cette colere qui a causé de si grandes pertes aux Grecs, & tant de morts illustres. Il propose donc une action, & non une simple passion, pour la matiere de son Poëme ; & cette action est, comme nous avons dit, la Vengeance d'Achilles.

Μῆνιν ἄειδε θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος Οὐλομένην.

Ἠμυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε : &c.

Ainsi, dans les deux autres Poëmes, l'on propose d'abord un homme : mais la Proposition n'en demeure pas là : on ajoûte, qu'il a beaucoup souffert pour retourner en son

Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα, πολύτροπον. Arma virumque cano. Ὅμαλα πολλὰ Πλαγχθη.

Païs ; ou, qu'il est venu s'établir en Italie. L'un & l'autre propose donc une action.

Trojæ qui primus ab oris Italiam, &c.

Si Homere a eu dessein de proposer les deux parties de chaque Poëme ; son dessein n'a pas été de le faire fort nettement. On peut neanmoins concevoir la premiere partie de l'Iliade, par les *douleurs des Grecs* ; & la seconde, par *les morts illustres de tant de Héros*. Les Grecs sont beaucoup plus en peine que les Troïens ; & il y a bien moins de Héros tuez de leur côté, mais presque tous sont blessez.

Ἀχαιοῖς ἄλγε ἔθηκε
Πολλὰς δ' ἰεθίμους ψυχὰς ἄϊδε προάϊψεν Ἡρώων.

La Proposition de l'Odyssée parle assez nettement des erreurs d'Ulysses ; mais elle laisse plûtôt conclure son rétablissement dans Itaque, qu'elle ne le découvre. Le Poëte dit, que son Héros fit ce qu'il put pour se conserver, & pour reconduire en Itaque ses Compagnons ; mais que ces miserables périrent par leur faute, & que le Dieu qu'ils avoient offensé, ne souffrit pas qu'ils vissent le jour heureux de leur retour. Par où l'on voit qu'Ulysses vit le jour, & qu'il se

Αὐτὰρ ὃ τοῖσιν ἀφείλετο νόσιμον ἦμαρ.

conserva comme il le desiroit.

Arma virumque cano Trojæ qui primus ab oris Italiam, fato profugus Lavinaque venit Littora Multum ille & terris jactatus & alto. Multa quoque & bello passus.

Le Poëte Latin a nettement distingué les deux parties de son Eneïde. Il met d'abord sa Proposition generale en deux Vers; & ensuite, il en fait la division, disant premierement qu'il a beaucoup souffert en ses voyages sur la terre & sur la mer : & secondement, qu'il a aussi beaucoup souffert dans la guerre.

Voici une difference plus considerable entre Homere & Virgile.

Αὐτὸς μὲν ἰσωθῆ.

Il suffisoit à Achilles d'être vengé; & Ulysses prétendoit seulement de ne point perir. C'est le but & la fin de l'Odyssée, comme Aristote même l'a remarqué dans le plan qu'il en a fait. Homere n'avoit donc rien de plus à proposer. Mais Enée avoit un établissement à faire; & cet établissement avoit de grandes suites. L'exactitude de Virgile n'a rien omis de cela. Il avertit que les travaux de son Heros étoient entrepris pour bâtir une ville, & pour établir ses Dieux & sa Religion en Italie : & il ajoûte, que de cet établissement, sont venus les Latins, la ville d'Albe, &

Dum conderet urbem, Inferretque Deos Latio, Genus unde Latinum, Albanique Patres, atque altæ mœnia Romæ.

les Romains leurs descendans.

Il ne sera pas inutile de faire encore cette reflexion, que dans les trois Poëmes, la Proposition marque où commence l'Action qu'ils contiennent. Ce commencement dans l'Iliade, est le commencement de la querelle d'Agamemnon & d'Achilles. L'action de l'Eneïde commence dans Troïe, d'où Enée fut forcé de sortir. L'Odyssée ne commence point à la destruction de Troïe, comme l'Eneïde; mais aprés cette destruction.

Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε Ἀτρείδης τε ἄναξ ἀνδρῶν καὶ δῖος Ἀχιλεύς.

Trojæ qui primus ab oris .. profugus.

Ἐπεὶ Τροίην ἱερὸν πτολιέτρον ἔπερσε.

Voila ce que j'avois à dire de l'Action proposée : voyons les personnes.

Les Personnes divines sont nommées dans les trois Propositions. Homere dit que tout ce qui arrive dans l'Iliade se fait par *la volonté de Jupiter ; & qu'Apollon fut cause de la querelle d'Agamemnon & d'Achilles.*

Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή Ἐριδὶ ξυνέηκε μάχεσθαι Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός.

Ce même Poëte dit que ce fut encore Apollon, *qui empêcha le retour des Compagnons d'Ulysses.*

Αὐτὰρ ἐ τοῖσιν ἀφείλετο νόσιμον ἦμαρ.

Virgile de même, fait mention *des Destins, de la volonté des Dieux, & de la colere de Junon.*

Fato profugus, Vi superum & sævæ memorem Junonis ob iram.

Mais ces Poëtes s'arrêtent principalement à la perſonne du Héros. Il ſemble que lui ſeul ſoit plus la matiere du Poëme, que tout le reſte. Homere nomme Achilles par ſon nom, & même il lui joint auſſi Agamemnon, comme nous avons dit au chapitre précedent. Ulyſſes & Enée ne ſont point nommez, ils ſont déſignez ſeulement. Et ils le ſont d'une maniere ſi generale, que l'on ne les connoîtroit pas, ſi l'on n'étoit déja inſtruit d'ailleurs, qui ils ſont. Car la Propoſition de l'Odyſſée, dit-elle quelque choſe du retour d'Ulyſſes, qui vient de renverſer la ville de Troïe, qui ne pût être dans la Propoſition du Poëme qui fut fait ſur le retour de Diomede.

Cette pratique auroit du rapport à la premiere invention du Poëte, qui doit d'abord feindre ſon action ſans Noms, & qui ne raconte point l'Action d'Alcibiade, comme dit Ariſtote; ni par conſequent celles d'Achilles, d'Ulyſſes, d'Enée, ou d'un autre particulier: mais d'une perſonne univerſelle, generale, & allego-

rique. Mais puiſqu'Homere en a uſé autrement dans l'Iliade, & qu'il a nommé Achilles par ſon nom, & par celui de ſon Pere : l'on ne peut condamner la pratique de nommer les Perſonnes dans la Propoſition.

De plus, le caractere que le Poëte veut donner à ſon Heros & à tout ſon ouvrage, eſt encore marqué par Homere & par Virgile. Toute l'Iliade n'eſt que violence, & que colere, c'eſt le caractere d'Achilles, & c'eſt auſſi la premiere choſe par où le Poëte a commencé. L'Odyſſée nous préſente dés le premier vers, cette prudence, cette diſſimulation, & cette addreſſe, qui a fait joüer à Ulyſſes tant de Perſonnages ſi differens. Et l'on voit la douceur & la pieté d'Enée dans le commencement du Poëme Latin.

Μῆνιν ἄειδε.

Ἄνδρα πολύτροπον.

Inſignem Pietate virum.

Ces Caracteres ſont ſoutenus par une même qualité : c'eſt celle de guerrier. La Propoſition de l'Iliade dit que la colere d'Achilles couta la vie à beaucoup de Braves : celle de l'Odyſſée nous repreſente Ulyſſes vainqueur de Troïe, qu'il venoit de dé-

truire ; & celle de l'Eneïde commence par les armes. J'ai déja remarqué qu'Horace parle de guerres & de Generaux dans la matiere de l'Epopée.

Pour la maniere dont la Proposition doit être faite, Horace se contente de prescrire la modestie & la simplicité. Il ne veut pas que l'on promette beaucoup, ni que l'on fasse naître dans l'esprit du Lecteur de grandes idées de ce qu'on va lui raconter. *Ne commencez pas*, dit-il, *comme a fait autrefois un mauvais Poëte.* Je chanterai la fortune de Priam, & cette guerre illustre. *Que nous donnera cet homme qui puisse dignement remplir des promesses qui lui font ouvrir la bouche si large? Nous allons voir des Montagnes enfanter ; mais nous n'en verrons naître que le Rat ridicule de la Fable. C'est être badin que de commencer de la sorte, il n'y a point de jeune homme qui ne puisse faire ainsi. La simplicité d'Homere est bien plus judicieuse & bien plus solide.* Muse, *dit il*, faites-moi connoître cet homme, qui aprés la ruine de Troïe, a vû

Nec sic incipies ut scriptor Cyclitus olim. *Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.* Quid feret hic tanto dignum promissor hiatu? Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus. Quanto rectius hic qui nil molitur ineptè. *Dic mihi, Musa, virum captæ post tempora Trojæ, Qui mores hominum multo-*

les villes & les mœurs de beaucoup de peuples. *Il ne jette pas d'abord tout son feu, pour ne laisser ensuite que de la fumée. Mais il fait au contraire, que la fumée précede la lumiere, & c'est de l'obscurité & de la foiblesse de ce commencement, qu'il tire ensuite les miracles éclatans d'Antiphate, de Scylla, de Caribdis, & de Polyphême.*

rum vidit: & urbes. Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem Cogitat, ut speciosa deinde miracula promat; Antiphatem Scyllamque & cum Cyclope Carybdim.

Qu'y a-t-il en effet, de plus simple & de plus modeste que cette Proposition de l'Odyssée, qui ne nous promet aucune grande action du Héros, mais uniquement les perils, & les travaux continuels de ses voyages, & la perte de ses miserables compagnons?

Nous trouverons la même simplicité & la même modestie dans la Proposition de l'Eneïde. Le Poëte ne dit point que son Enée a beaucoup fait, mais seulement, qu'il a beaucoup souffert. S'il parle d'Albe & de l'Empire Romain; il ne les propose point comme des parties de sa Matiere: mais comme des suites que d'autres Héros ont achevé long-temps a-

prés. Ainſi, Homere dans l'Odyſſée a parlé de la ruine de Troïe ; mais comme d'une action déja faite, & que ces Lecteurs ne doivent point eſperer de voir racontée dans la ſuite du Poëme.

La Propoſition de l'Iliade a quelque choſe de plus fier dans la mort de tant de Braves : mais c'eſt tellement la matiere de ce Poëme, qu'il ſemble que l'on n'ait pû l'omettre entierement : & de plus, l'art pouvoit impoſer quelque obligation au Poëte de mettre quelque conformité, entre le caractere de la Propoſition, & celui de tout le Poëme, qui n'eſt qu'un long tiſſu d'emportemens & de violences. Mais enfin, le Poëte s'eſt acquitté de ces obligations d'une maniere aſſez modeſte, & aſſez ſimple pour ne point choquer la regle d'Horace. Car il ne dit pas que ces morts ſoient l'effet de la vaillance & du courage de ſon Heros : Il dit ſeulement qu'il chante la colere d'Achilles, & qui a fait aux Grecs des maux infinis, & qui a été cauſe de la mort de pluſieurs Héros, qui ont

été donnez en proïe aux oyſeaux & aux chiens. Certainement s'il y a là quelque grandeur, elle eſt bien moins dans la gloire & dans l'éclat, que dans le trouble, & dans une fumée qui à peine la laiſſe voir.

Outre cette eſpece d'enflure, que produiſent les choſes propoſées avec trop d'éclat, ou qui naît de la dignité des perſonnages, que d'abord on loüe mal à propos, & dont on donne de grandes idées : il y en a encore une autre attachée à la perſonne du Poëte. Il ne doit pas parler de lui même avec moins de modeſtie, que de ſon Heros, ou de ſon Sujet. Virgile dit ſimplement qu'*il chante* l'action d'Enée. Homere prie ſa Muſe de la lui *dire*, ou de la *chanter*; cela ſuffit. Claudien n'a pas imité ces exemples. Il dit que *ſon chant ſera plein d'audace : que la fureur Poëtique, & toute la Divinité d'Apollon lui ont tellement rempli l'eſprit, & les ſens, qu'elles ne lui ont rien laiſſé d'humain : que le reſte des hommes ne ſont que des profanes, dont il ne peut plus ſouffrir le commerce :*

Audaci promere cantu
Mens conceſta jubet. Greſſus removet : profani : Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus Exuit, & totum ſpirant præcordia Thœbum, &c.

& plusieurs autres choses semblables.

Ces emportemens bien ménagez, ont bonne grace dans une Ode, dans une Sylve, ou dans quelque piece semblable, assez courte pour conserver jusqu'au bout ces violences, & que l'on suppose avoir été poussée d'une haleine.

Mais un Poëme aussi long qu'une Epopée, ne reçoit point ces propositions fougueuses d'un Poëte dont l'esprit est juste. Telle est la doctrine d'Horace, qui veut que la proposition du Poëme Epique soit simple & modeste; & neanmoins il ne feint point dans une de ses Odes, de faire ce que fait Claudien dans la proposition que nous venons d'alleguer. Ce Poëme de Claudien, si mal commencé, justifie la regle qu'Horace a tirée de la pratique d'Homere. On y voit que ceux qui sont si hardis dans ce qu'ils proposent, le font avec plus de legereté & de vanité, que de connoissance de leurs forces & de leur art; & qu'ils sont souvent les moins capables de se soûtenir. Claudien n'a pû pousser jusques au milieu

Odi profanũ vulgus & arceo. Favere linguis; Carmina non prius Audita Musarum Sacerdos Virginibus puerisque canto. *Hor. l. 1. Od. 1.*

de ſon premier livre, les terreurs qu'il avoit propoſées comme la matiere de ſon Poëme : & ces tenebres infernales qui doivent obſcurcir la lumiere du Soleil, n'ont pu ternir l'éclat des lambris d'yvoire, & des colomnes d'ambre du beau Palais de Proſerpine.

Mais n'achevons pas ce chapitre, ſans donner quelques exemples du contraire de ce qu'Homere & Virgile ont pratiqué. On peut compter juſqu'à ſix de ces ſortes de fautes. La premiere ſera de propoſer quelque choſe hors de ſon ſujet : La ſeconde, de donner une trop haute idée de ſa matiere : La troiſiéme, de faire trop éclater le Heros dans la propoſition : La quatriéme, d'y parler avantageuſement de ſoi-même : La cinquiéme, d'omettre la preſence de la Divinité : Et la ſixiéme, de ne rien dire qui faſſe connoître le caractere du Heros.

Il n'y a preſque point là de faute, que l'on ne trouve dans la propoſition de l'Achilléïde. Stace prie *ſa Muſe de lui faire le recit du magnanime fils d'Eaque, dont la naiſ-*

Magnanimũ Æacidem formidatumque Tonanti Progeniem, & patrio ve-

titam succedere cœlo, Diva refer.

fance a fait peur au Maître du tonnerre, & à qui l'on a refusé l'entrée du Ciel, d'où il tiroit son origine. Si Horace n'a pû souffrir qu'un Poëte proposât *la fortune de Priam, & la noble guerre de Troye*, quoiqu'en effet, cette guerre fût noble & illustre; qu'auroit-il dit de celui qui chante *un Heros redoutable à Jupiter?*

Tu modo, si veteres digno deplevimus haustu, Da fontes mihi Phœbe novos... meque inter prisca parentum Nomina, cumque suo memorant Amphione Thebæ.

Ce même Poëte donne aussi de soi-même une idée trop avantageuse, quand demandant à Phœbus de nouvelles inspirations; il lui dit, que dans son premier Poëme, *il a dignement épuisées celles qu'il avoit receuës*, & il se vante d'être si excellent Poëte, que *Thebes le regarde comme un autre Amphion son Fondateur.*

Il parle des Dieux en cette proposition; mais c'est moins pour imiter Virgile ou Homere, que par hazard; puisque s'il avoit crû que l'art demandât cette reflexion, il n'auroit pas manqué de la faire dans la proposition de la Thebaïde.

Enfin il a fort mal marqué le caractere de son Heros, lorsqu'il lui donne

donne la qualité de *Magnanime*. Achilles assurément étoit trop impatient, trop colere & trop vindicatif. Homere ne l'a point fait tel, & Stace a dû lui conserver le caractere que ce premier Poëte lui a donné. C'est une regle d'Horace. Mais sans chercher ailleurs que dans Stace même, des preuves de la faute qu'il a faite en ce point; il dément dans la proposition, ce Caractere de Magnanime qu'il avoit donné d'abord à Achilles; car incontinent aprés, entre les actions qu'il doit écrire de ce Heros, il en nomme une bien contraire à la magnanimité; c'est le mauvais traitement qu'il fit au corps d'Hector, quand aprés l'avoir tué, il l'attacha à son char par les pieds, pour le traîner tant de fois autour des murs de Troye, & du tombeau de Patrocle.

Scriptor honoratum si forte reponis Achillem, Impiger, iracundus, inexorabilis, &c. *Hor. Poët.*

In Hectore lacto.

CHAPITRE IV.

De l'Invocation.

Μῆνιν ἄειδε θέα. Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα.

Arma virumque cano. Musa, mihi causas memora.

Insignem pietate virum.

HOmere mêle l'Invocation avec la propoſition en ſes deux Poëmes. Il ne dit pas qu'il racontera l'action d'Achilles, ou celle d'Ulyſſes : il prie ſa Muſe de faire ces recits. Virgile a fait ſéparément ces deux parties : il propoſe premierement ce qu'il veut chanter ; & enſuite, il prie la Muſe de le lui apprendre. Il met en cette ſeconde partie, le caractere du Heros, qui appartient plus proprement à la premiere. Cela fait voir qu'il importe peu qu'elles ſoient ſeparées l'une de l'autre, ou mêlées enſemble.

Mais de quelque maniere que ce ſoit, le Poëte ne peut omettre l'Invocation. Il dit des choſes qu'il ne ſçauroit pas, ſi quelque Divinité ne les lui avoit inſpirées : il doit à ſes Lecteurs cet exemple d'une pieté, & d'une vénération qui eſt le fondement de toute la Morale, & des in-

ſtructions qu'il prétend leur donner dans ſa Fable ; & puiſqu'enfin les Divinitez doivent être de la partie, il n'eſt pas raiſonnable qu'il oſe les faire agir, ſans en avoir pris congé d'elles-mêmes. De ſorte que l'interêt de la Divinité, celui des Auditeurs, & celui du Poëte, rendent l'Invocation une partie indiſpenſablement neceſſaire.

Auſſi l'Auteur s'adreſſe ſouvent aux Dieux dans la ſuite de ſon ouvrage : ſoit pour commencer une matiere nouvelle, comme fait Virgile, lorſqu'en ſon ſeptiéme livre il entre dans la ſeconde partie de ſon deſſein : ſoit pour raconter quelque action miraculeuſe, & trop au-deſſus de la vrai-ſemblance ordinaire ; comme dans la Metamorphoſe des Navires d'Enée en Nymphes : ſoit pour reveler des ſecrets que Dieu ſemble avoir voulu cacher à la curioſité des hommes, comme eſt ce qui ſe paſſe dans les Enfers où Enée eſt conduit par la Sibylle, ſoit enfin en d'autres occaſions.

Nunc age, qui Reges Etato, quæ tempora rerum, Quis Latio antiquo fuerit ſtatus, &c. Quis Deus, ô Muſæ, tam ſæva incendia Teucris Averſit; tantos ratibus quis depulit ignes, Dicite. Priſca fides facti, ſed fama perennis. *En. 9.* Et quibus Imperium eſt animarum umbræque ſilentes, Et Chaos & Phlegeton, loca noſte ſilentia late : Sit mihi fas audita loqui, ſit numine veſtro Pandere res altâ terrâ & caligine merſas. *En. 6.*

Mais la principale invocation eſt celle du commencement. Nous devons y connoître deux choſes. La premiere, eſt ce que le Poëte demande; & la ſeconde, quelle eſt la Divinité à qui il s'adreſſe.

Ce que nous cherchons dans la premiere queſtion, eſt de ſçavoir ſi le Poëte doit demander que toute ſa matiere lui ſoit inſpirée, ou ſeulement une partie. La pratique differente de nos Auteurs nous oblige à faire cette reflexion.

Τῶν ἀμύθεν γε, θεὰ θύγατερ Διὸς εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

Homere a ſi bien joint la propoſition avec l'invocation dans l'Iliade, qu'il invoque ſa Muſe pour tout ce qu'il propoſe ſans reſerve.

Il avoit commencé de même dans l'Odyſſée; mais après le dénombrement qu'il a fait de pluſieurs choſes qu'il demande à ſa Muſe, il ſe retranche enfin, & la prie ſeulement de lui en dire une partie.

Virgile s'eſt rangé à ce dernier parti. Ce qu'il a de particulier eſt, qu'il ne demande pas en general une partie de ſon ſujet; mais il détermine préciſément quelle partie il prie ſa

Muſe de lui inſpirer. C'eſt la plus ſecrette & la plus difficile à connoître. Après avoir aſſez exactement propoſé toute ſa matiere, il s'adreſſe à ſa Muſe, & il la prie de lui en apprendre les cauſes.

Muſa, mihi cauſas memora.

Il y a une raiſon aſſez naturelle de cette conduite : car puiſque le Poëte ſuppoſe que ſon action eſt veritable, & qu'il écrit comme s'il vouloit la faire paſſer pour telle : il doit ſuppoſer qu'une avanture ſi illuſtre & ſi importante, n'a pû être enſevelie dans l'oubli. Ainſi l'Hiſtoire ou la renommée lui en auront appris une partie. Il donne cette idée à ſes Lecteurs, lorſqu'il ne demande pas tout aux Muſes.

Peut-être auſſi que nos Poëtes ont fait cela pour partager le travail, & pour avoir l'honneur de chanter avec ces Divinitez. N'eſt-ce pas ce que fait Virgile dans ſa huitiéme Eclogue ? Il chante la moitié de ſa maiſon : & il prie les Muſes de pourſuivre & de chanter l'autre partie, parce qu'il ne peut pas tout faire.

Hæc Damon vos quæ reſponderit Alphesibæus, Dicite Pierides : non omnia poſſumus omnes.

Quoi qu'il en ſoit, on voit par cette

pratique, ce qu'il est permis de faire. Voilà ce que le Poëte demande : Voyons à qui il s'adresse.

L'Invocation est renduë propre au Poëme étant adressée ou à la Divinité qui préside au sujet que l'on traite, ou à celle qui préside à la Poësie en general.

Ovide en ses Métamorphoses fait la premiere sorte d'Invocation. Il ne nomme aucun Dieu : il s'adresse à tous ceux qui ont contribué aux miraculeuses Transformations qu'il entreprend de décrire.

In nova fert animus mutatas dicere formas Corpora. Di cæptis (nam, vos mutastis & illas) Aspirate meis. Quæ quoniam, rerum naturam sola gubernas, Te sociam studeo scribendis versibus esse, Quos ego de rerum natura pangere conor. Dique Deæque omnes studium quibus arva tueri, &c.

Le Poëte Lucrece fait de même dans son Poëme *De la nature des choses*. Il invoque Venus, parce qu'elle préside aux productions de la Nature.

C'est encore ainsi que Virgile en a usé en ses Géorgiques. Il nomme en particulier tous les Dieux qui se mêlent de l'Agriculture : & comme s'il craignoit d'en avoir omis quelqu'un, il les invoque tous en general.

Mais lui & Homere nous ont donné une autre exemple dans leurs Epopées. Ils ont seulement invoqué les Muses ; & ainsi ils ont distingué les

Divinitez qui préſident à la Poëſie, d'avec celles qui préſident aux actions des Poëmes, & qui en ſont les Perſonnages.

Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que ces Divinitez invoquées, ſoient conſiderées par les Poëtes mêmes, comme des Perſonnes Divines, dont ils attendent un veritable ſecours. Sous ce nom de Muſe, ils ſouhaitent le génie de la Poëſie, & toutes les conditions, & les circonſtances neceſſaires pour executer leur entrepriſe. Ce ſont des allegories & des manieres de s'exprimer poëtiquement, comme quand on fait des Dieux du Sommeil, du Calme, de la Renommée, de la Terreur, & de ſemblables deſcriptions des choſes naturelles ou morales. Auſſi les Muſes ſont elles de tous les âges, de tous les païs, & de toutes les Religions. Il y a des Muſes Chrétiennes, comme de Payennes; il y en a de Latines, de Grecques, & de Françoiſes. Il y en a de nouvelles, qui commencent tous les jours de paroître en faveur de ceux qui dédaignant les antiquitez trop

rebatues, oſent inventer des choſes toutes nouvelles.

Lorſque Virgile écrivoit ſes Eclogues, il invoquoit les Muſes Siciliennes, parce qu'il imitoit Theocrite, & ce Poëte Sicilien ayant réüſſi, le Latin deſiroit un génie auſſi heureux que celui de cet Inſulaire.

Sicelides Muſæ, paulo majora canamus. *Vir. Ecl.* 4. Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem. *Vir. Ecl.* 10. Avia Pieridûm peragro loca, nullius ante Trita ſolo: juvat integros accedere fontes, Atque haurire; juvatque novos decerpere flores; Inſignemque meo capiti petere inde coronam, Unde prius nulli velarint tempora Muſæ. *Lucr. l.* 3. Omnis enim per ſe Divûm natura neceſſe eſt, Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur. Semota ab noſtris rebus ſejunctaque longè, &c.

Les Muſes du Philoſophe Lucrece étoient nouvelles, & n'avoient inſpiré perſonne avant lui. L'on n'étoit point encore entré dans les jardins où ce Poëte Epicurien a cueilli tant de fleurs immortelles, & les eaux de ſes fontaines Poëtiques ne ſont point celles où les Poëtes précedens s'étoient déſalterez: il eſt le premier qui en ait goûté les douceurs.

Mais la doctrine de cet Auteur ne laiſſe aucun lieu de douter de quelle nature ſont les Divinitez qu'il invoque. Au commencement de ſon Poëme, aprés s'être adreſſé à Venus, comme à la Déeſſe qui ſeule fait tout dans la nature des choſes, dont il va traiter: il enſeigne d'abord, *qu'il n'y a point de Dieux qui ſe mêlent des choſes humaines.* Voilà le premier fondement

fondement de tout son ouvrage : & la Religion, selon lui, est une erreur qui nous abuse. Quelles seront donc ces Muses, & cette Venus à qui il s'est adressé ? A-t-il invoqué des Divinitez, pour lui inspirer qu'il est impossible que des Divinitez l'inspirent ? Et les a-t-il priées de lui apprendre, que c'est une erreur de les prier, & un abus d'en attendre quelque chose ? Les autres Poëtes ne sont pas si déraisonnables ; & Horace, qui avoit été quelque temps dans ces pensées, avoit raison de donner le nom de Folie à cette sagesse Epicurienne.

Tantum Religio potuit suadere malorum.

Parcus Deorum cultor & infrequens, Insanientis dum sapientiæ Consultus erro, nunc retrorsum Vela dare, atque iterare cursus Cogor relictos. Hor. l. 1 Od. 34.

Nous conclurons ce chapitre en ramassant en peu de mots, tout ce que nous y avons vû de l'Invocation ; & nous dirons, que l'Invocation peut être mélée avec la proposition, & qu'elle en peut être separée : Qu'elle est toûjours une partie necessaire du Poëme Epique ; & qu'elle est une priere adressée au génie allegorique de la Poësie, sous le nom de Muse, ou de quelque autre, dont le Poëte demande d'être inspiré, soit dans tout

ce qu'il a entrepris de raconter, soit seulement en quelque partie.

CHAPITRE V.

Du Corps du Poëme, ou de la Narration proprement dite.

TOutes les parties de l'Epopée dont nous venons de parler, n'en sont que les préludes. Nous entrons maintenant dans le corps du Poëme, & dans ce qui proprement porte le nom de Narration. Cette Narration est en effet le recit que fait le Poëte de son action entiere, Episodiée avec toutes ses circonstances, & tous ses ornemens. C'est dans cette partie où l'on doit voir l'action commencée, continuée, & achevée : C'est elle qui enseigne les causes de tout ce qu'on lit : On y propose, & on y résout les nœuds & les difficultez : Les personnes Divines & humaines y doivent faire connoître leurs interêts, leurs mœurs, & leurs qualitez par leurs actions & par leurs discours ;

& tout cela doit être décrit avec la beauté, la majesté, & la force du vers, du stile, des pensées, des comparaisons, & des autres ornemens convenables au sujet en general, & à chaque chose en particulier.

Nous avons déja parlé de quelques unes de ces choses ; nous en parlerons encore dans les autres parties de ce Traité. Nous verrons en celle-ci, premierement, les qualitez de la Narration : secondement, l'Ordre que nos Poëtes y ont gardé : & en troisiéme lieu, sa durée ; c'est-à-dire, combien ils ont donné de temps aux avantures qu'ils ont racontées eux-mêmes en chacun de leurs Poëmes. Car nous avons déja dit combien ils en ont donné aux actions entieres.

Nous commencerons donc par les qualitez de la Narration. Elle doit être agreable, vrai-semblable, touchante, admirable, & active. Nous avons fait voir la necessité de ces proprietez, lorsque nous avons parlé de la Fable, & de la nature du Poëme Epique, d'où nous les avons tirées. Ainsi sans nous arrêter da-

vantage à ces preuves, nous nous contenterons ici de dire en quoi consistent ces qualitez dans le Poëme; & ce que nous pensons qu'Homere & Virgile ont fait pour les y mettre.

Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ, Aut simul & jucunda, & idonea dicere vitæ. . . Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci, Lectorem delectando pariterque monendo. *Poët.*

Horace parle de l'utile & de l'agreable, de telle sorte qu'il semble les traiter de pair. Nous croyons que si ç'a été son dessein, il a plus eu d'égard à la Poësie en general, qu'à la nature de l'Epopée en particulier. Dans cette derniere consideration, nous disons que l'utile est une proprieté essentielle à la Narration Epique, & que l'agreable n'en est qu'une qualité. Car n'est-il pas veritable, que la Fable, qui est l'ame de l'Epopée, n'a été inventée que pour instruire? & que l'utile n'y est pas mis pour plaire; mais au contraire, que l'agreable y est employé pour mieux faire recevoir les instructions que la Fable contient?

Ainsi l'utile n'appartient à aucune partie du Poëme en particulier, mais à la nature de l'Epopée, & de la Fable en general. Je me contente donc de ce que j'en ai dit au premier

livre, où je croi qu'il a été plus à propos d'en parler, que de le joindre ici avec l'agreable. Outre qu'étant essentiel, comme j'ai dit, il se trouvera en beaucoup d'endroits, puisque tous le suppoſent.

CHAPITRE VI.

Comment la Narration eſt agreable.

L'Agreable dans la Narration Epique eſt une qualité neceſſaire, qui attache à la lecture du Poëme avec une eſpece de plaiſir, que l'on prend même aux paſſions les plus terribles, les plus fâcheuſes, & les plus affligeantes. Cet effet peut naître ou du Poëme ſeul, ou du rapport que le Poëte met entre ſes Auditeurs, & ſes Perſonnages, & de l'interêt qu'il donne à ceux-là dans l'action qu'il raconte. Stace s'eſt privé de cet avantage, quand laiſſant les Romains pour qui il écrivoit, il eſt allé chercher ſes deux Sujets en un pays, & en des Etats, dont les mœurs & les coû-

tumes n'avoient aucun rapport à celles de ſes Lecteurs, & où ils n'avoient aucun interêt. Homere a bien mieux choiſi & diſpoſé ſes actions. Et ſi Virgile n'a eu plus d'induſtrie qu'Homere, au moins a-t-il été infiniment plus heureux que lui. Nous en avons parlé au premier livre.

Les agrémens que le Poëme fournit de ſoi-même indépendamment des Auditeurs, ſont de trois manieres. Les uns ſont tirez de la beauté des vers, de l'élocution, & des penſées: D'autres dépendent des perſonnes que l'on introduit dans le Poëme, de leurs Mœurs, de leurs Paſſions, & de leurs interêts bien ménagez: & les troiſiémes ſont dans les choſes que l'on décrit, & dans la maniere de les propoſer.

Nous parlerons des premiers dans nôtre dernier livre, qui ſera des penſées & des expreſſions. Nous donnerons un chapitre de celui-ci aux paſſions; & tout le livre ſuivant aux Mœurs. Voyons ici ce qui reſte.

Il n'eſt pas neceſſaire que toutes les perſonnes que l'on introduit dans

un Poëme, y ayent des interêts separez & particuliers : Non seulement leur grand nombre en dispense ; mais de plus, leur multitude nuit beaucoup, & détruit le plaisir dont nous parlons. Elle embarrasse l'esprit de l'Auditeur ; elle charge sa memoire : & elle le rend moins susceptible des mouvemens dont on veut qu'il soit touché. Plus on a de choses differentes à connoître & à retenir, & plus aussi il faut être tranquille & attentif, pour ne rien perdre de necessaire ; & quand quelque chose nous est échappée, nous ne prenons point de plaisir solide à ouïr ce que nous n'entendons plus.

Mais aussi, il faut prendre garde à ne point décrire d'action ou d'avanture un peu longue sans personnages interessez. Le recit que fait Achemenides de ce qui est arrivé à Ulysses dans l'antre de Polyphême, n'a que quarante vers. Ce miserable Grec y avoit grand interêt ; mais comme c'est un Personnage trop peu considerable dans ce Poëme, Virgile n'attend pas qu'Enée soit éloigné du bord *Eneid. l. 3.*

des Cyclopes, pour oüir en repos cette avanture ; il n'y auroit eu aucun interêt : mais tout cela eſt dit dans le port, & ſur le rivage, où les Troyens étoient en danger de ſouffrir le même traitement que les compagnons d'Ulyſſes. Ainſi Achemenidés parle autant pour eux que pour lui-même ; & il conclud, qu'ils ne doivent pas ſeulement ſe donner le loiſir de retirer leurs ancres, mais qu'ils doivent rompre les chables qui les retiennent. Enée de ſon côté témoigne qu'il lui a de l'obligation. Sans ces engagemens, ces avantures ſont languiſſantes, & font languir auſſi ceux qui les écoutent.

Sed fugite, ô miſeri fugite, atque ab littore funem Rumpite.

Supplice ſic merito.

Mais les Lecteurs ſont curieux de connoître ce que dira, ou ce que fera quelqu'un dans une rencontre où il ſera intereſſé. Cela eſt plus manifeſte au Theatre, d'où le défaut d'interêt a enfin banni les recits du Chœur, & ces Perſonnages qui n'étoient que pour venir annoncer ce qui ſe paſſoit derriere les rideaux. Aprés qu'Oedipe a reconnu ſes parens, & ſes crimes ; les Spectateurs ſont fort peu

en peine de ce qu'en penſent le vieillard de Corinthe, & le Thébain Phorbas ; & ils ne prennent pas grand plaiſir à les écouter. Mais ils ne peuvent ſans attache & ſans attention, oüir Oedipe & Jocaſte.

Il en faut dire autant des Mœurs & des paſſions, qui ſont la ſeconde eſpece d'agrémens. Il n'y a rien de froid & de dégoûtant, comme de ne voir que des Perſonnages qui n'ont aucun caractere. Les bons Peintres en donnent à leurs figures. Ils les repreſentent paſſionnées & attentives à quelque choſe. Les plus agiſſantes, & celles où l'on voit plus de caractere, arrêtent les yeux avec plus de plaiſir, & ſont le plus d'honneur à leurs Auteurs. La Poëſie eſt comme la peinture. Ut pictura Poëſis erit.

La troiſiéme eſpece comprend les agrémens que les choſes fourniſſent. Il y a des choſes agreables d'elles-mêmes, comme celles qui ſont importantes & merveilleuſes, les guerres & les autres grandes avantures, pourvû qu'elles ne ſoient ni entaſſées ſans choix & ſans diſcernement, ni

poussées à outrance, mais judicieuses & bien ménagées.

Il y en a qui sont ennuyeuses & froides : Il faut beaucoup d'adresse à les manier pour les faire réüssir. Le meilleur en ces rencontres, est de suivre le precepte d'Horace ; d'examiner ces incidens & ses forces, & de si bien les étudier & se connoître, que l'on n'entreprenne rien que de proportionné à son génie, & à sa puissance. Si un Auteur se défie de soi-même en quelque point, qu'il le laisse-là.

Sumite materiam vestri, qui scribitis æquam Viribus, & versate diu, quid ferre recusent, Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res ; Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Les matieres dogmatiques sont ordinairement séches & ennuyeuses. Telle est la doctrine de Platon, & des Pythagoriciens que Virgile a touchée en son sixiéme livre avec tant de succez. Il falloit que ce grand Poëte nous donnât des exemples de toutes sortes de perfections. On peut dire de cet endroit, ce qu'Aristote dit quelque part d'Homere : Qu'un Poëte commun traitant cette matiere, n'auroit pas été supportable. Voici l'artifice que j'y reconnois.

Et quæ desperet tractata nitescere posse relinquet. *Hor. Poët.*

Premierement il rend cette doctrine necessaire, pour concevoir les mer-

veilles qui la suivent. Il fait plus ; car il en fait une partie vrai-semblable de sa Fable & de son sujet, puisqu'elle est le fondement de la Religion, des Loix, & de la Morale qu'Enée va établir en Italie en qualité de Pontife & de Legislateur. En troisiéme lieu, avant que de la proposer à ses Lecteurs, il la leur fait desirer aussi-bien qu'à Enée ; car ils sont sans doute portez de la même curiosité que le Poëte donne si naturellement à ce Heros. Ils voyent avec le même étonnement que lui, des Personnes qui doivent naître long temps aprés : & ce que ce Heros demande à Anchises, ils le demandent à Virgile. *Est-il possible qu'il y ait ici des ames disposées à retourner sur la terre, & à se revêtir encore une fois de la pesanteur d'un corps?* Et ils écoutent avec plaisir, la promesse que le Poëte leur fait par la bouche d'Anchises, de contenter leur curiosité sur ce point. L'Auteur ne dogmatise pas lui même : mais il fait que cela se dit entre deux personnes de la premiere consideration dans son Poëme, &

O pater, Anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti Corpora ? Dicam equidem, nec te suspensum, nate, tenebo.

qui toutes deux y avoient grand interêt. Enfin il eſt fort peu de temps ſur cette matiere : il ne lui donne pas trente vers.

La maniere la plus commune & la plus propre à la Poëſie, c'eſt de donner ces points de doctrine déguiſez ſous les allegories de quelque action. Homere le fait ſouvent en des queſtions phyſiques. Le ſiecle de Virgile l'obligeoit à y être plus reſervé, ainſi il a plus d'exemples de doctrine dans la morale. Nous en avons déja parlé dans le premier livre : nous en traiterons encore dans le livre des Machines & des Divinitez : & même en celui-ci, lorſque nous dirons comment la Narration Epique doit être agiſſante.

Les aſſemblées où l'on tient conſeil, ſont encore de ces ſortes de choſes qui font languir la Narration, & qui la rendent déſagreable. La tranquillité, la moderation & les raiſonnemens y doivent naturellement regner ; & tout cela eſt oppoſé aux mouvemens & à l'action que l'on doit trouver par tout dans le Poëme Epique.

Nos Poëtes ont soigneusement évité ces discussions sages & serieuses où chacun parle en son rang, & de sens rassis. Ils introduisent ordinairement quelques Personnes étourdies ou passionnées, comme sont Achilles & Agamemnon dans le premier livre de l'Iliade, & presque tous les autres Grecs & Troyens de cette Fable; Comme sont aussi dans l'Eneide, Venus & Junon au dixiéme, & Drancés & Turnus au livre suivant. Le Conseil du neuviéme n'est pas moins passionné; mais les mouvemens y sont d'un autre genre. Il n'y a ni querelles, ni emportemens. Tous les Personnages y sont genereux & raisonnables: & toutefois de plus de soixante vers que le Poëte y a employez, à peine y en a-t-il cinq de tranquilles. Nisus, & le jeune Euriale qui y sont introduits, rendent le reste si passionné, que cet endroit n'est pas un des moins tendres & des moins touchans de ce que l'Eneïde a de beau en ce genre.

Si ces assemblées sont sans passions, on y doit peu parler, & personne ne s'opposant à ce que l'on propose; ces

incidens ſont moins des déliberations, que de ſimples propoſitions de ce que l'on va faire. Il faut auſſi leur choiſir dans le Poëme des endroits propres, & qui n'interrompent point la ſuite de l'action. Telles ſont les deux aſſemblées des Dieux dans le premier & dans le cinquiéme de l'Odyſſée. La premiere eſt au commencement du Poëme, où elle n'interrompt rien; & la ſeconde dure peu, & n'eſt que comme une ſimple tranſition du recit de ce qui ſe paſſe dans Itaque en l'abſence d'Ulyſſes, au recit de ce qui regarde la perſonne de ce Heros.

On ennuye encore le Lecteur, quand on lui raconte ce qu'il ſçait déja. On ne trouvoit pas cela ſi mauvais au temps d'Homere. Virgile y eſt plus exact. Venus au premier livre ne laiſſe point faire à Enée le recit de ſes malheurs, elle l'interrompt pour le conſoler. Et dans le troiſiéme, quand la bien-ſéance engageoit ce même Heros à raconter ſon hiſtoire à Andromaque; Hélenus ſurvient fort à propos, qui l'en empêche.

CHAPITRE VII.

De la Vrai-ſemblance.

LA Verité & la Vrai-ſemblance peuvent ſe rencontrer enſemble, puiſqu'une choſe qui eſt veritable peut paroître telle. Cela eſt ordinaire. Mais quelquefois la verité eſt ſans vrai-ſemblance, comme dans quelques actions miraculeuſes, prodigieuſes, & extraordinaires. Quelquefois auſſi la Vrai ſemblance eſt ſans verité, comme dans les fictions ordinaires des Poëtes. En un mot, une action peut être ou ſeulement veritable, ou ſeulement vrai-ſemblable, ou même ſans verité & ſans vrai-ſemblance, ou enfin elle aura toutes ces deux conditions. Ces quatre eſpeces d'actions ou de choſes, ont été comme partagées entre quatre diſciplines. L'Hiſtoire a pris la premiere, ne s'arrêtant qu'à ce qui eſt vrai indépendamment de la vrai-ſemblance, qui peut y être, ou n'y être

pas. Telle est l'action de la Pucelle d'Orleans. Les Fables Epiques & Dramatiques sont opposées à l'Histoire, en ce qu'elles préferent le vrai-semblable faux, au veritable qui ne seroit pas dans la vrai-semblance. Une action comme celle de Samson seroit moins propre pour le sujet d'une Epopée, que la mort de Didon qui se tuë lorsqu'Enée la quitte. Esope a également negligé la verité, & la vrai-semblance dans les discours qu'il attribuë aux Bêtes. Enfin la Philosophie morale doit non seulement s'attacher à la verité des choses qu'elle enseigne, mais il faut encore que cette verité paroisse, & qu'elle persuade ceux à qui l'on veut qu'elle soit utile.

Mais à ce que nous avons dit de l'Epopée, nous pouvons ajoûter que dans le fond de sa nature, elle use de la verité & de la vrai-semblance comme la morale; & que dans ses expressions & ses manieres elle prend une liberté qui a beaucoup de rapport à celle d'Esope. Il est vrai-semblable qu'Enée allant en Italie souffrit

frit une effroyable tempête qui le jetta en Afrique, où il se sauva. C'est une verité morale, que Dieu éprouve & semble quelquefois abandonner les gens de bien, & qu'il les retire enfin des dangers où il avoit permis qu'ils fussent engagez ; cela est non seulement vrai, mais aussi vrai-semblable. Mais les discours de Junon & d'Eole, celui de Neptune aux vents Borée & Zephyre, ont aussi peu de verité & de vrai-semblance, que l'entretien du Rat de ville, & du Rat de village.

Tout cela est general. Pour descendre dans le particulier, & pour parler plus exactement & plus méthodiquement de la vrai-semblance des narrations Epiques, nous la rapporterons à quelques chefs, & nous la verrons selon la Theologie, selon la morale, selon la nature, selon la raison, selon l'experience, & selon l'opinion.

On peut dire qu'il n'y a rien selon la Theologie qui ne soit vrai-semblable, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. C'est un moyen dont

les Poëtes se servent souvent pour faire rentrer dans la vrai-semblance, tout ce qu'il leur plaît de feindre contre l'ordre commun de la nature. Cette matiere est ample, & demande un Traité particulier. Nous le lui donnerons dans le livre des Machines.

Nous avons déja dit que la morale veut & la verité & la vrai-semblance, & même celle-là est plus necessaire que celle-ci. Un Poëte fut autrefois condamné & mis à l'amende pour y avoir manqué sur le Theatre, ayant mis dans la bouche d'un personnage qu'il avoit fait honnête homme, que *quand sa langue juroit, son esprit ne juroit pas.* En effet, il n'est ni veritable, ni vrai-semblable, qu'un honnête homme soit capable de tromper par un faux serment, & de prendre Dieu à témoin des promesses qu'il ne veut pas tenir.

Le Philosophe Seneque accuse Virgile d'une faute contre la verité & la vrai-semblance naturelle, pour avoir dit que les vents étoient renfermez dans des grottes: Parce que le vent n'étant qu'un air, ou des vapeurs agi-

tées, c'eſt détruire ſa nature que de le tenir enfermé en repos. Voſſius répond, que le Poëte a bien décrit la naiſſance naturelle des vents, qui ſont produits dans les montagnes par les vapeurs & par les exhalaiſons qui y ſont renfermées; & que c'eſt de ces cauſes des vents qu'il a parlé par une figure fort ordinaire, dont uſent les Poëtes & les Orateurs, prenant la cauſe pour l'effet. C'eſt comme ſi nous diſions que les vents ſont renfermez dans les Eolypyles pleins d'eau; d'autant que quand ces machines ſont échauffées, l'eau en ſort étant changée en vent. Ce ſeroit encore une faute contre la vrai-ſemblance naturelle d'avoir dit qu'Enée trouva des Cerfs en Afrique, s'il eſt vrai qu'ils ne puiſſent y vivre. Mais ces fautes ſont excuſables, parce que, comme dit Ariſtote, elles ne ſont point contre l'art du Poëte; mais elles naiſſent de ce qu'il ignore quelque choſe que l'on apprend dans les autres arts. Il faut neanmoins prendre garde qu'elles ne ſoient pas trop groſſieres & trop viſibles. Il y a des vrai-ſem-

blances en ce genre dont Esope même ne seroit pas dispensé. On ne lui pardonneroit pas s'il avoit representé les Lions craintifs, les Lievres hardis, & les Renards stupides.

La Vrai-semblance selon la raison est ordinairement choquée par ceux qui ne cherchent qu'à faire paroître les choses grandes. Ils passent les bornes que le bon sens prescrit. Ils croiroient ramper s'ils ne s'élevoient jusqu'aux nuës: & ils ne voyent pas que quittant la terre, ils quittent ce qu'il y a de solide, pour n'embrasser que du vent. Stace ne tombe que trop souvent en cette faute. Qui croira, par exemple, qu'un homme seul surpris en des embuches par cinquante braves qui l'attendent, en tuë quarante-neuf, & fait grace au dernier? Qui croira que ce même Heros Romanesque se gourme à coups de poing contre un jeune Prince, pour avoir place sous un porche? Ils avoient pourtant l'épée au coté pendant qu'ils s'arrachoient les cheveux, & qu'ils se déchiroient le visage avec les ongles. Le Poëte mê-

Et dum vitat humum, nubes & inania captat. *Hor. Poët.*

Thebaïd. l. 2.

me fait cette reflexion, & dit que leur colere étoit si grande, qu'ils auroient peut-être mis l'épée à la main, si le Roy Adraste ne fût survenu. Voilà une étrange amplification de la colere de deux Rois. Le troisiéme la trouve si juste, qu'il reconnoît à ce noble exploit la grandeur de leur extraction. Cela est-il vrai-semblable ? & la raison n'en est-elle pas étrangement choquée ?

Fortè & nudassent enses, sic ira fere-bat. *Theb. liv. 1.*

Haud humiles tanta ira docet.

Quelquefois on reprend les Poëtes d'écrire des choses que l'experience contredit. Scaliger accuse Homere d'avoir dit que *Jupiter tonnoit & négeoit en même temps : c'est ce que nous n'avons jamais vû.*, dit le Critique. Mais cela n'est plus contre l'experience ; nous l'avons vû depuis quelques années, quand au mois de Janvier le tonnerre fit de si grands ravages, qu'il brûla la fléche de l'Eglise de Châlons, qu'il en fit autant en l'Abbaye de Chally proche Senlis, & en d'autres lieux. Les effroyables coups de tonnerre, & la chute du foudre se firent à Senlis, pendant une nege fort grosse & fort

Etiam decimo Iliados Jovem fulgurare facit ubi ningit. Nunquam hoc vidimus. *Scal. Poët. liv. 5.*

épaiſſe. Homere pouvoit donc auſſi avoir vû la même choſe.

Mais la principale eſpece de vrai-ſemblance, & celle que nous avons nommée la derniere, c'eſt la vrai-ſemblance, qui eſt ſelon l'opinion commune; elle eſt ici de grande importance. Une choſe eſt vrai-ſemblable lorſqu'elle ſemble veritable. Mais quelquefois elle ſemble vraye aux Sçavans, & fauſſe au peuple, ou au contraire. Quand donc le peuple & les Sçavans ſont ainſi partagez, on demande quel parti le Poëte doit prendre. Il s'agita, par exemple, de l'avanture de Didon, ou de celle de Penelope, de l'Hiſtoire de Medée, d'Helene, ou de ſemblables. Ce que Virgile & Homere en ont écrit, ſera vrai-ſemblable au peuple. Mais les Sçavans auront lû le contraire dans l'Hiſtoire. Quelques Auteurs auront écrit que Didon étoit chaſte, & Medée innocente, que Penelope fut bannie & repudiée par Ulyſſes, pour avoir abuſé de ſon abſence, & qu'Helene n'a jamais vû Troye.

Ce point eſt facile à décider par les

regles que je me ſuis preſcrites. Homere, Virgile, & les autres n'ont pas fait de difficulté de negliger l'Hiſtoire, pour rendre leurs Fables plus juſtes. Horace n'envoye point les Poëtes à la verité de l'Hiſtoire, mais ou aux Fables déja inventées, comme celle de l'Iliade, ou aux opinions communes, & à la Renommée. Ariſtote ne dit rien de contraire, il ſemble plûtôt confirmer cette doctrine, quand il enſeigne qu'un Poëte n'écrit pas comme un Hiſtorien, quel a été Alcibiade, ce qu'il a dit, ou ce qu'il a fait en cette rencontre; mais ce que vrai-ſemblablement il a dû dire ou faire. Il approuve la Fable d'Oedipe ſur le Theatre; & neanmoins il dit que ce qui ſert de fondement à toute cette action, eſt ſans raiſon; & que le Roy Oedipe n'a pû attendre, aprés pluſieurs années, à faire des enquêtes de l'aſſaſſinat commis en la perſonne de Laïus ſon prédeceſſeur. Il excuſe ſeulement la negligence attribuée à Oedipe, ſur ce que cette faute, contre la raiſon, a été miſe hors la Tragedie. Mais cette excuſe n'étant que

Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus.

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge. *Hor. Poët.*

pour justifier la conduite du Poëte, elle suppose nettement que cette action a été inventée contre la verité de l'Histoire : & de plus, elle montre que cela est permis selon Aristote, qui pretend prouver que cette fausseté visible, n'empêche pas que le sujet ne soit legitime & regulier.

Il approuve encore l'Iphigenie dans la Tauride, & même il prend la peine d'en faire le plan, comme il a fait celui de l'Odyssée. Toutefois il n'y a aucune apparence que ce Philosophe ni les habiles gens de ces siecles là fussent persuadez d'une chose dont la fausseté ruine cette action. Assurément ils n'ont point cru qu'Iphigenie étant sur le point d'être sacrifiée à Diane en Aulide ; cette Déesse l'eût enlevée, & eût mis une Biche en sa place. Aristote a donc cru qu'un Poëte, lorsque sa Fable le demandoit, étoit moins obligé à conserver les veritez de l'Histoire, & à s'accommoder à la connoissance des Sçavans, qu'à ce qui pourroit passer pour vrai-semblable aux yeux du peuple.

Aprés tout, ne peut-on pas dire que

que non seulement chacun trouve son compte & sa satisfaction dans cette conduite ; mais que les Sçavans y voyent des veritez plus solides, que celles que le peuple y peut chercher ; & plus certaines que celles de l'Histoire que le Poëte aura negligée ? Plus ils sont habiles, & moins ils cherchent ces veritez historiques dans un Poëme qui n'est pas fait pour cela, mais pour des choses plus mysterieuses. Les veritez qu'ils y cherchent, sont des veritez morales & allegoriques. L'Enéide n'a point été écrite pour nous apprendre l'histoire de Didon ; mais pour faire connoître sous ce nom, l'esprit & la conduite de la Republique qu'elle a fondée, & la source & la suite de ses differens avec Rome. On y voit cela avec plaisir, & ces veritez sont plus agreables, plus constantes, & plus connuës, que celles que le Poëte a pû retrancher d'une Histoire qui étoit si peu connuë en son temps, & sur laquelle les Sçavans d'aujourd'hui, aprés tant de recherches, sont encore en contestation.

Outre ces especes de vrai-semblance,

il y en a encore une particuliere, que l'on pourroit nommer une vrai-semblance de rencontre. Elle consiste, non à employer plusieurs incidens vrai semblables chacun en particulier, mais à faire qu'ils se rencontrent ensemble vrai-semblablement. Un homme, par exemple, peut vrai-semblablement mourir d'apoplexie; mais que cela se rencontre justement dans le temps que le Poëte en a besoin pour faire son dénoüement, c'est ce qui n'est pas recevable.

Les fautes contre cette vrai-semblance s'étendent assez loin; car elles enveloppent la multitude des choses merveilleuses, dont chacune en particulier seroit reguliere, mais qui vrai-semblablement ne peuvent être ramassées en si grand nombre, & en si peu d'espace. C'est encore manquer à cette vrai-semblance, que de faire paroître tout-à-coup, quelque incident qui ne sera pas préparé, & qui aura besoin de l'être. Le desir de surprendre les Auditeurs par la vûë de quelque beauté qu'on ne leur aura pas fait attendre, jette les Poëtes peu

judicieux en ces défauts ; mais l'effet en eſt mauvais. Lorſque l'on s'applique à chercher dans ce que l'on a déja vû, les cauſes de ces évenemens, cette application ôte tout le plaiſir. On ſe rebutte ſi l'on trouve ces cauſes difficilement, ou ſi l'on ne les trouve point du tout. Et quand enſuite le Poëte les découvre, la paſſion eſt affoiblie ou détruite par ces inſtructions mal placées.

Les Comiques uſent avec plus de liberté de ces ſurpriſes, & peuvent en tirer quelque avantage. La gravité de l'Epopée eſt mal propre à ces petits amuſemens. Tout y doit être conduit d'une maniere naturelle ; de telle ſorte que les incidens y ſoient préparez, ou qu'ils n'ayent pas beſoin de préparation.

Virgile y eſt exact. Junon prépare la tempête qu'elle excite au livre premier : Venus au même livre prepare les amours du quatriéme. La mort de Didon, qui arrive à la fin de ce quatriéme, eſt préparée dés le premier jour de ſon mariage : Helenus au troiſiéme, diſpoſe toute la matiere

Ille dies primus lethi.

du sixiéme. Dans celui-ci, la Sibylle prédit toutes les guerres suivantes, les violences de Turnus, les maux qui arrivent à l'occasion de la Princesse Lavinie, & même le voyage d'Enée chez Evandre. Nous serions trop long-temps à tout rapporter.

CHAPITRE VIII.

De l'Admirable.

L'Admiration est opposée à la vraisemblance. Celle-ci veut tout réduire dans l'ordre le plus simple & le plus naturel ; & nous n'admirons au contraire, que ce qui nous paroît extraordinaire, & hors de l'usage commun. C'est ce qui trompe ceux qui pour faire admirer leurs Heros, les élevent jusqu'à l'impossible. Cette conduite a un effet tout opposé, parce qu'une chose pour être admirée, doit être dans une vrai-semblance qui la fasse concevoir, & qui la fasse croire. Nous n'admirons point ce que nous

penſons actuellement n'avoir jamais été ; & les emportemens hors de toute meſure nous donnent cette penſée.

Je ne ſçai neanmoins, ſi je ne donne point ici un peu trop à la raiſon, & à la vrai-ſemblance, contre le ſentiment d'Ariſtote, qui les fait beaucoup plus ceder au merveilleux. Propoſons ce qu'il en dit, on s'en accommodera comme on voudra. *Il faut*, dit-il, *mettre l'admirable dans la Tragedie, mais moins encore que dans l'Epopée. Celle-ci va juſques au déraiſonnable ; parce que quand on ne voit pas agir les perſonnes comme on les verroit ſur le Theatre ; ce qui paſſe les bornes de la raiſon eſt extremement propre pour produire le merveilleux. Ce que dit Homere d'Hector, pourſuivi par Achilles, auroit été ridicule ſur la Scene, où l'on auroit vû tant de perſonnes en un combat, qui regardent Hector fuyant, ſans le pourſuivre ; & un ſeul qui fait ſigne aux autres. Mais on ne voit point cela dans l'Epopée.* Ariſtote dit encore que ces additions qu'on fait à la raiſon

Δεῖ μὲν οὖν ἐν ταῖς Τραγῳδίαις ποιεῖν τὸ Θαυμαστόν. Μᾶλλον δ' ἐνδέχεται ἐν τῇ Ἐποποιΐᾳ τὸ ἀνάλογον. Διὰ συμβαίνει μάλιστα τὸ Θαυμαστόν, διὰ τὸ μὴ ὁρᾶν εἰς τὸν πράττοντα. Ἔπειτα τὰ περὶ τὸν Ἕκτορος δίωξιν ἐπὶ σκηνῆς ὄντα γελοῖα ἂν φανείη· οἱ μὲν ἑστῶτες, καὶ οὐ διώκοντες, ὁ δὲ ἀνανεύων· ἐν δὲ τῇ Ἐποποιΐᾳ λανθάνει. Poët. c. 24.

Τὸ δὲ Ταυμαστὸν Η'δυ.

Σημεῖον δὲ Πάντες γὰρ προστιθέντες ἐπαγγέλλουσιν ὡς χαριζόμενοι. Διδάσκει δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τὰς ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. *Poët. c. 24.*

& à la verité, pour donner de l'admiration, sont agreables; & que l'on voit combien cela est naturel, par l'usage ordinaire de la plûpart des gens, qui pour plaire en racontant quelque incident, y ajoûtent toûjours quelque chose de leur façon: mais qu'Homere sur tout a enseigné à faire de bonne grace ces especes de mensonges.

Specioſa miracula, Antiphatem, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdim. *Poët.*

Ces mensonges d'Homere sont entr'autres, ceux qu'Horace loüe dans l'Odyssée, & qu'il trouve également beaux & merveilleux, joignant ainsi ensemble ces deux conditions d'agreable & d'admirable que nous venons de voir dans Aristote.

Mais quoique ce Philosophe ait pû dire, assurément il n'a pas eu dessein de donner une pleine licence de pousser les choses plus loin que la vrai-semblance, & que la raison. Et même sans lui faire tort, & sans rien rabattre de l'autorité qu'il doit avoir, on peut douter si l'exemple d'Homere qu'il propose, auroit été assez juste pour Virgile; parce que la coûtume ancienne de parler par Fa-

bles & par allegories, même en prose, & devant le peuple, n'étoit point reçûë à Rome, au temps du Poëte Latin. Ainsi, outre le sens allegorique, il étoit encore obligé d'en mettre quelqu'autre que l'on pût entendre simplement.

Enfin ce que je conclurois de la doctrine d'Aristote, est qu'il prescrit aux Poëtes Epiques & aux Dramatiques, le merveilleux & le vrai-semblable. Mais de telle sorte, que les Dramatiques ayent plus d'égard au vrai semblable qu'au merveilleux; & que l'Epique au contraire, donne le dessus à l'admirable. La raison de cette difference est que l'on voit ce qui se fait dans la Tragedie; & que l'on n'entend que par des recits les avantures de l'Epopée. C'est dans cette pensée qu'Horace ordonne dans les Tragedies mêmes, de retirer hors de la vûë des Spectateurs, les incidens trop merveilleux; comme la métamorphose de Progné en Oyseau, ou celle de Cadmus en Serpent. On doit faire de simples recits de ces choses. C'est aussi pour cela, que l'Epopée a l'avan-

Multaque tollas Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens. Aut in avem Progne, Cadmus mutetur in anguem. Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. *Poët.*

tage des machines, qui ſont autant de miracles, & qui excedent la vrai-ſemblance naturelle. Elles ne ſont pas de même permiſes ſur le Theatre.

Diſons encore que ſi pour plaire davantage par un incident merveilleux, on fait quelque excés contre la raiſon & contre la verité; il faut y diſpoſer l'eſprit des Auditeurs, par une ſuite qui les emporte tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils ne ſoient pas en état de s'appercevoir qu'on les trompe, ou bien qu'ils ſçachent gré au Poëte de les avoir ſi agreablement ſurpris. C'eſt ainſi que M. Corneille en a uſé dans le Cid. Il a bien vû qu'il ne pouvoit faire paroître Rodrigue dans la maiſon du Comte qu'il venoit de tuer, ſans choquer la raiſon & la vrai-ſemblance; mais il a bien vû auſſi que la curioſité des Spectateurs, & leur attention à l'entretien de ce jeune Heros avec Chimene, ne leur permettoit pas de voir cette faute: & que même quand ils en ſeroient avertis, ils auroient été fâchez qu'une regularité plus ſevere leur eût fait perdre une ſi grande ſatisfaction.

Je croi que les meilleures regles pour connoître jusques où il est permis de pousser le merveilleux, & pour sçavoir ce qui sera bien reçû, ce qui choquera, & ce qui sera ridicule; c'est premierement le bon sens, & puis la lecture des bons Auteurs, & mêmes les exemples de ceux qui ont mal réüssi, avec la comparaison des uns & des autres. Mais dans ce discernement, il faut aussi ne pas ignorer les génies, les coûtumes, & les mœurs des siecles. Car ce qui est beau dans Homere, pourroit avoir été mal reçû dans les ouvrages d'un Poëte du temps d'Auguste.

Ce n'est pas assez pour faire admirer un incident, d'y mettre quelque chose d'admirable; l'on doit de plus n'y rien mettre qui en arrête l'effet, & qui détruise l'admiration, comme seroient les passions contraires. L'admiration n'a rien en cela qui ne lui soit commun avec les autres passions. Il faut donc la joindre avec elles pour traiter ce point.

CHAPITRE IX.

Des Passions.

Non satis est pulchra esse Poemata, dulcia sunto. Et quocumque volent animum auditoris agunto *Poët.* Ille per extensum funem mihi, posse videtur Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, Irritat, mulcet, falsis terroribus implet Ut magus *Ep. à Aug.*

LA Narration Epique doit être admirable, mais cette beauté ne lui suffit pas. Il faut qu'elle soit touchante & passionnée, qu'elle emporte l'esprit du Lecteur, qu'elle le remplisse d'inquietude, qu'elle lui donne de la joye, qu'elle le jette dans la terreur, & qu'elle lui fasse ressentir la violence de tous ces mouvemens, pour des sujets qu'il sçait lui-même être feints & inventez à plaisir. Horace qui l'ordonne ainsi aux Poëtes, ne peut toutefois s'empêcher de les admirer, quand ils s'en acquittent bien, & d'égaler leur adresse à la puissance des Magiciens.

Les passions sont donc necessaires aux grands Poëmes : mais toutes ne sont pas également necessaires ou convenables à tous. La Comedie a la joye & les surprises agreables pour sa part. La Tragedie au contraire, a

la terreur & la compassion. Le Poëme Epique tient comme un milieu qui embrasse toutes ces passions, comme on le voit dans la tristesse du quatriéme livre de l'Enéïde, & dans les jeux & les divertissemens du cinquiéme.. La passion propre à cette espece de Poëme est l'admiration. Elle est moins contraire aux passions des deux autres especes. Nous admirons avec joye les choses qui nous surprennent agreablement; & nous admirons avec terreur, & avec douleur, celles qui nous épouvantent, & qui nous attristent.

Outre l'admiration qui distingue en general le Poëme Epique d'avec les Dramatiques: chaque Epopée a encore quelque passion propre, qui la distingue en particulier d'avec les autres Epopées, & qui met une difference singuliere & individuelle entre ces Poëmes d'une même espece. Ces passions singulieres suivent le caractere du Heros. La colere & la terreur regnent dans l'Iliade, parce qu'Achilles est colere, & qu'*il est le plus terrible de tous les hommes.* Ἦ σὺ Πηλείδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν. Ilia. 1.

L'Enéïde est toute dans les passions tendres & douces, parce que c'est le caractere d'Enée. La prudence d'Ulysses, sa sagesse, & sa constance, ne lui permettant point ces excés ; le Poëte n'en fait regner aucun dans l'Odyssée. Il se retranche dans l'admiration, qu'il pousse plus loin que dans l'Iliade : & c'est pour cela qu'il fait beaucoup plus entrer les machines de l'Odyssée dans le corps de l'action, qu'on ne les voit dans les actions des deux autres Poëmes. Cette doctrine sera mieux placée au livre suivant, où nous traiterons des mœurs & du caractere.

Nous avons encore deux choses à dire ici des passions. L'une est le moyen de les faire recevoir aux Auditeurs ; l'autre est le moyen de les leur faire sentir. Le premier est de les y disposer : & le second est de ne point mêler ensemble plusieurs passions incompatibles.

La necessité de disposer les Auditeurs est fondée sur la necessité naturelle & generale de prendre les choses où elles sont, quand on veut les

transporter ailleurs. Il eſt aiſé d'appliquer cette maxime à nôtre ſujet. Un homme eſt dans le repos & dans la tranquilité, & vous voulez par un diſcours fait exprés, le mettre en colere. Vous devez commencer vôtre diſcours d'une maniere tranquile; ainſi, vous vous joignez à lui : & puis marchant tous deux enſemble, pour ainſi dire, il ne manquera pas de vous ſuivre dans les paſſions où vous le conduirez peu-à-peu. Mais ſi d'abord vous faites éclater vôtre colére, vous vous rendrez auſſi ridicule, & vous aurez auſſi peu d'effet que l'Ajax des Métamorphoſes, en qui l'ingenieux Ovide nous a donné un bel exemple de ce défaut. Il le fait commencer ſon plaidoïer par la colere, & par les figures violentes, devant ſes juges qui étoient dans une fort grande tranquilité. *Les Chefs s'aſſirent ; & les Soldats étant debout autour d'eux, Ajax ſe leva ; & comme il étoit fougueux & impatient, jettant d'abord un regard farouche ſur le rivage, & étendant ſes mains vers la flotte qui y étoit ;*

Conſedere Duces, & vulgi ſtante corona, Surgit ad hos clypei dominus ſeptemplicis Ajax. Utque erat impatiens iræ, Sigeia torvo Littora proſpexit,

classemque in littore vultu. Protendensque manus : Agimus, proh Jupiter ! inquit, Antè rates causam, & mecum confertur Ulysses, &c *Metamorph. liv. 13.*

O Jupiter ! s'écria-t-il ; on traite cette cause à la vûë de ces Vaisseaux, & l'on me compare Ulysses ! &c.

Les dispositions nécessaires naissent de quelque discours qui précede ces mouvemens, ou bien de quelque action qui commence déja à les exciter avant que l'on parle. Les Orateurs même se servent quelquefois de ce dernier moyen. Car quoi qu'ordinairement ils n'excitent les passions qu'à la fin de leurs discours, néanmoins, lorsqu'ils trouvent leur auditoire déja ému, ils seroient ridicules, si par une tranquillité hors de saison, ils commençoient par leur faire quitter ce qu'ils veulent leur faire prendre. Ainsi, la derniere fois que Catilina entra dans le Sénat, les Péres furent tellement émus de sa présence, que ceux qui étoient proche de la place qu'il prit, se retirérent ailleurs, & le laisserent seul. Alors le Consul n'eût pas été raisonnable, s'il eût commencé son discours avec la tranquillité ordinaire aux exordes. Il eût fait perdre aux Sénateurs, l'indignation qu'il vouloit qu'ils eussent con-

tre Catilina ; & il eût ôté de l'esprit de ce parricide, la crainte & la terreur qu'il vouloit lui donner, & qu'il ressentoit déja par cette condamnation tacite du Sénat. Omettant donc cette premiere partie du discours, qui en cette occasion lui auroit fait tort, il prend ses Auditeurs dans l'état où il les trouve, & il continuë & augmente leurs passions.

Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ, &c.

Ce qui est rare aux Orateurs, est ordinaire aux Poëtes : ils sont pleins de ces exemples, où l'on voit la passion préparée, ou entretenuë par les actions. Didon commence un discours comme l'Ajax d'Ovide. *O Jupiter! quoi! cet étranger s'en ira donc ainsi? &c.* mais ces mouvemens étoient tres bien disposez. Didon « est en des appréhensions mortelles, « qu'Enée ne la quitte. Elle passe la « nuit avec toute l'inquiétude, & les « agitations d'esprit que ces craintes « lui peuvent donner : *Au point du « jour elle jette les yeux sur le port, elle le voit vuide, & toute la flotte des Troyens en mer. Alors se frappant le sein & s'arrachant les cheveux,*

Proh Jupiter ibit Hic, ait, &c.

Illa dolos, dirumque nefas in pectore versat, Certa mori. &c.

Regina è speculis ut primum albescere lucem Prospexit, & æquatis classem procedere velis, Litoraque, & vacuos sensit sine

ne remige tortus : Terque quaterque manu pectus percussa decorum Flaventesque abscissa comas : Proh Jupiter ! ibit Hic, & nostris illuserit advena regnis ! &c.

O Jupiter ! s'écria-t-elle, cet étranger s'en ira donc ainsi, & il sortira impunément de mon Royaume, aprés m'avoir si indignement trompée ! &c. Cela ne surprend point : les Auditeurs y sont si bien disposez, qu'ils seroient même surpris si le commencement de ce discours étoit moins emporté.

La conduite de Sénéque est toute oppoſée. S'il a quelque récit à faire qui doive imprimer une grande Passion ; il ôte à ses Personnages & à ses Auditeurs toutes les dispositions qu'ils peuvent y avoir. S'ils sont dans la tristesse, dans la crainte, dans l'attente d'une chose horrible : il commencera par quelque belle & élégante description de lieu, qui ne servira qu'à faire paroître l'abondance & l'esprit pointilleux & fleuri d'un Poëte sans jugement. Dans ses Troades, Hécube & Andromaque étoient disposées à entendre la mort violente & barbare de leur Fils Astyanax, que les Grecs venoient de precipiter du haut d'une Tour. Elles avoient fort à faire de savoir, que parmi la troupe de

ceux qui étoient accourus de tous côtez à ce spectacle, il y en avoit qui s'étoient placez sur les pierres que la ruïne des bâtimens avoit laissé excéder ; que d'autres branloient les jambes, à cause qu'ils étoient assis trop haut, &c. Des gens qui disent ces fadaises, ou qui les écoutent avec tant de patience, sont si peu disposez à pleurer, qu'ils peuvent avoir besoin, comme les pleureuses à gage, qu'on les avertisse quand il en sera temps.

Alta rupes, cujus è cacumine Erecta summos turba liberavit pedes, &c.

La seconde chose que nous croyons nécessaire pour bien manier les passions, & pour les faire sentir aux auditeurs ; est de les mettre dans le Poëme pures & dégagées de tout ce qui peut en empêcher l'effet.

Il faut donc éviter la Polymythie, ou le trop d'Histoires, trop de Fables, trop d'actions ; les avantures trop partagées & difficiles à retenir, & les intrigues que l'on ne peut aisément comprendre. Tout cela embrouïlle l'esprit, & demande tant d'attention, qu'il n'en reste plus pour les passions. L'ame veut être libre &

dégagée pour les bien sentir. Nous nous délivrons de nos véritables tristesses, en nous appliquant à d'autres choses : combien plus ces applications gênantes seront-elles contraires aux feints mouvemens des Poëmes ? Entre ces obstacles qui ruïnent les passions, les passions mêmes ne sont pas les moindres. Les unes combattent & dérruisent les autres : & si l'on met ensemble un sujet de joïe & un sujet de tristesse ; on ne fera bien sentir aucune des deux. Horace nous avertit, que toute la licence Poëtique ne s'étend point jusqu'à ce mélange.

Non ut placid s coëant immitia.

C'est la nature même de ces habitudes qui impose cette loi. Le sang & les esprits ne peuvent être doucement portez avec leur mouvement ordinaire à la tranquilité ; & être en même-temps arrêtez & suspendus, avec quelque violence, comme ils sont dans l'admiration. Ils ne peuvent être en aucune de ces deux situations pendant que la crainte les retirera des parties extérieures du corps, pour les rassembler autour du cœur ; ou que la colére les envoyera dans les muscles,

& les y fera agir avec des violences si contraires aux opérations de la crainte. Il faut donc qu'un Poëte connoisse les causes, & les effets des passions dans nos ames. Nous les y sentons, & nous les y connoissons mieux que dans le sang & dans les esprits. Ces connoissances & la justesse de son génie les lui feront manier avec la force, & avec les effets dont elles sont capables. Voici deux exemples de ce que nous avons dit de la simplicité, & du dégagement de chaque passion.

Le Merveilleux doit regner dans les vertus guerrieres d'une fille ; c'est aussi cette passion que Virgile a mise dans l'Episode de Camille : & au contraire, il a fait regner la pitié dans celui de Pallas : cette passion convient bien à ce jeune Prince qui est dans le parti du Héros. Mais le Poëte ne mêle point ces deux passions ensemble. Il se contente de faire voir dans Pallas toute la vaillance ordinaire dont un jeune homme est capable. Il combat Turnus, mais il ne le va pas attaquer : il ne le blesse point,

Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis, Aut lecto insigni. Eneid. 10.

il ne le met pas en danger ; il l'attend seulement, & il lui parle plus comme ne craignant point la mort, que comme dans l'esperance de la lui donner. Il est tué du premier coup. Il n'y a rien que d'ordinaire en cela. Mais il n'y a rien de commun dans les plaintes que cette mort met dans la bouche d'Enée, & dans celle du malheureux Evandre.

Camille au contraire, se fait admirer par une vaillance digne d'un Héros ; mais elle meurt sans faire pitié. Ce que Diane en dit, n'a rien qui mérite le nom de plaintes, en comparaison de celles d'Evandre & d'Enée pour Pallas. Outre que le discours de Diane précede cette mort, & n'est point placé en un endroit où il puisse avoir un grand effet. Enfin, Camille est tuée, elle est vengée, & on n'en parle plus. Combien de Poëtes lui auroient donné des amans, & auroient tâché de faire un Episode aussi touchant que celui de Clorinde, & de Tancréde ? Cette beauté n'a pas échappé à la reflexion de Virgile. Il dit que plusieurs Dames Italiennes

Mulræ illam fenestra Thyrrhena per op

ont desiré de marier Camille à leurs enfans. Cette réflexion nous montre qu'il pense à tout ; & que ce n'est pas sans choix, & sans discernement, qu'il omet ce qui auroit paru si beau à d'autres Poëtes. Mais il n'a pas voulu corrompre l'unité de la Passion, ni en arrêter l'effet.

pida matres Optavere Nurû. *Eneid.*

CHAPITRE X.

Comment la Narration doit être Agissante.

LA Narration Epique doit être agissante. Cette condition lui est tellement nécessaire, que l'expression d'Aristote semble en cela confondre l'Epopée & la Tragédie. C'est par où il a commencé à donner des régles de cette premiere espéce de Poëme. *Il faut*, dit-il, *que les Fables Epiques soient Dramatiques, comme celles qui sont dans les Tragédies.* Or ce qui fait que la Tragédie est Dramatique, & qu'elle porte ce nom qui signifie *agir* ; c'est que le Poëte n'y

Περὶ δὲ τῆς διηγματικῆς, καὶ ἐν μέτρῳ μιμητικῆς, ὅτι δεῖ τοὺς μύθους καθάπερ ἐν ταῖς Τραγῳδίαις συνίστασθαι Δραματικούς. *Poët. c. 23.* Δρᾶν.

parle jamais ; & que tout y eſt répréſenté par les perſonnages qu'il y introduit ; & qui ſeuls y agiſſent & y parlent. D'où nous apprenons qu'Ariſtote demandant cette même condition dans l'Epopée, il ordonne par là, que les perſonnages parlent auſſi en cette eſpece de Poëme.

Ce n'eſt pas qu'il en baniſſe la Narration du Poëte. Cela ne ſe peut ; puiſque lui-même dit que l'Epopée eſt *une Imitation qui ſe fait par Narration* ; & que la narration du Poëte eſt en effet ſa forme, & ce qui la diſtingue le plus eſſentiellement d'avec les actions du Théatre. Mais il prétend que ces deux choſes doivent être tellement mélées, que les perſonnages parlent tres-ſouvent. *Homére*, dit-il, *qui merite tant de loüanges dans le reſte, eſt ſur tout admirable, en ce qu'il a été le ſeul de tous les Poëtes qui ait reconnu ce qu'il devoit faire. Car le Poëte doit peu parler. L'Imitation Poëtique conſiſte bien moins en ce que le Poëte dit, qu'en ce qu'il fait dire à ſes perſonnages : Les autres Poëtes paroiſ-*

Περὶ τῆς διηγηματικῆς μιμητικῆς.

Ὅμηρος δὲ ἄλλα τε πολλὰ ἄξιος ἐπαινεῖσθαι, καὶ δὴ καὶ ὅτι μόνος τῶν ποιητῶν, οὐκ ἀγνοεῖ ἃ δεῖ ποιεῖν αὐτόν· αὐτὸν γὰρ δεῖ τὸν Ποιητὴν ἐλάχιστα λέγειν· οὐ γάρ ἐστι κατὰ ταῦτα μιμητής· οἱ μὲν οὖν ἄλλοι αὐτοὶ μὲν δι

sent par tout dans leur ouvrage d'un bout à l'autre. Ils imitent rarement, & ils ne pouſſent pas loin leur imitation. Homére fait tout le contraire. Aprés avoir dit fort peu de choſe de lui-même, il introduit incontinent quel qu'un de ſes perſonnages. Voilà ce que dit Ariſtote, il n'a pas beſoin de commentaire. A cet illuſtre exemple qu'il nous donne dans Homére, nous pouvons joindre celui du Poëte Latin : il parle moins dans ſon Enéïde, qu'il ne fait par ſes Perſonnages.

ἀλλ' ἀγωνίζονται μιμοῦνται δὲ ὀλίγα, καὶ ὀλίγη ἀκρὶς. ὁ δὲ ὀλίγα καὶ μετὰ μυθολογίας, ἐυθὺς εἰσάγει ἄνδρα, ἢ γυναῖκα. c. 24.

Mais les dernieres paroles d'Ariſtote peuvent être interprétées en deux manieres. Voici la premiere. *Homére dit peu de choſe, & auſſitôt, il introduit un homme, ou une femme, ou quelque autre choſe qui ait des mœurs : il ne met rien qui n'ait des mœurs.* De cette ſorte, toutes les paroles qui ſuivent aprés qu'il a nommé *un homme, ou une femme*, déſignent une Divinité, ou une perſonne feinte, qui d'elle même n'ayant point de mœurs, en a dans le Poëme, où l'on fait ainſi entrer allégoriquement toutes ſortes des choſes, com-

Ὁ δὲ ὀλίγα καὶ μετὰ μυθολογίας εἰσάγει ἄνδρα, ἢ γυναῖκα, ἢ ἄλλο τι ἦθος, καὶ οὐδὲν ἀήθες, ἀλλ' ἔχον ἤθος.

me dans les autres Fables.

Car cette penſée eſt priſe de la nature des Fables en general. Lors qu'on les diviſe en pluſieurs eſpeces, on déſigne par le terme de *Moratæ*, c'eſt à dire, par *les mœurs attribuées à ce qui n'en a point*, celles où l'on met pour perſonnage des bêtes, des plantes & quelques choſes ſemblables, qui d'elles-mêmes n'ont point de mœurs. Ainſi, dans la Fable de l'Olivier & du Roſeau; l'Olivier eſt ſuperbe, & fait vanité de cette fermeté qu'il a de ne point plier à tous vents comme le Roſeau. Ce qui eſt introduit dans les Fables doit donc ſi néceſſairement & ſi eſſentiellement avoir des mœurs, que l'Auteur eſt obligé d'en donner aux choſes qui n'en ont pas reçu de la nature.

En effet, ſi les noms d'homme & de femme dont Ariſtote s'eſt ſervi, ne ſignifient pas proprement les Dieux & les Déeſſes; il auroit ſans doute, omis une grande partie des perſonnages d'Homére. Il a donc bien fait d'y ajoûter ces termes, *ou quelque autre choſe qui ait des mœurs.*

Et

Et cela signifiera non seulement Apollon, Thetis, Jupiter, & semblables Divinitez, qui se fâchent, qui se plaignent, & qui rient comme nous; mais encore le cheval Xanthus, qui parle dans l'Iliade; le cheval Rhebus à qui Mezence parle dans l'Enéïde; Ethon qui pleure la mort de Pallas; & même la Renommée qui sçait tout, & qui se plaît si fort à mentir; les vents qui sont si mutins & si seditieux, qu'ils renverseroient tout le monde, & confondroient le ciel & la terre, si Jupiter n'avoit eu soin de leur donner un Roi qui les renferme, & qui leur tient toûjours la bride quand il les lâche. Voilà selon la premiere interpretation, ce qu'Aristote veut dire par *ces autres choses qui ont des mœurs*, que le Poëte introduit, & qu'il fait parler dans la Fable.

L'autre maniere d'interpreter cet endroit d'Aristote, est de dire, qu'il ne prétend pas que les discours que l'on fait prononcer aux Personnages, soient l'unique moyen qui rende une narration agissante & Dramatique; mais que cela se fait quand les mœurs

paroiſſent, ſoit que les perſonnes parlent, ſoit ſeulement qu'elles y agiſſent; ſoit d'une autre maniere, ſi l'on veut étendre ce precepte avec plus d'indulgence. En ce ſens, non ſeulement le diſcours de Didon à la Princeſſe ſa ſœur, à qui elle découvre ſa paſſion pour Enée, ſeroit Dramatique; mais cette qualité ſeroit encore dans les vers qui le précedent, où l'on voit les agitations, & les inquietudes de cette Reine, à qui la naiſſance de ſon amour avoit fait perdre le repos.

On peut en ce ſens, mettre au nombre des endroits Dramatiques, le docte diſcours d'Anchiſes à ſon fils dans le livre ſixiéme. Premierement, parce que ce n'eſt point le Poëte qui parle, mais un de ſes Perſonnages. Neanmoins j'avouë que cette ſeule condition me paroîtroit peu ſuffiſante pour faire que ce qui eſt dit fût Dramatique, ſi de plus l'on n'y voyoit des mœurs. Or il y a des mœurs dans ce diſcours d'Anchiſes. Ce qu'il y dit, eſt le fondement de toute la Morale, des Loix, & de la

Religion qu'Enée alloit établir en Italie. Ainſi la matiere de ce diſcours eſt une inſtruction morale où l'on voit l'immortalité de l'ame établie, & les cauſes des paſſions, & des mœurs des hommes vivans, & même des morts. Mais ce qui fait beaucoup plus à nôtre ſujet, eſt que ce diſcours contient les mœurs, les habitudes, & l'état d'Anchiſes même qui le fait, & de ceux qui demeurent avec lui. Le Poëte ayant eu l'adreſſe de l'y engager. *Chacun de nous*, dit-il, *a des peines qui lui ſont propres ; & puis, nous paſſons dans les champs Elyſiens, & nous y demeurons en petit nombre*, &c.

Quiſque ſuos patimur manes. Exinde per amplum Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus.

Mais quel que ſoit le ſens d'Ariſtote, il ne ſemble point favorable aux ſimples explications des ſciences ou des arts qui ſont ſans mœurs, & ſans action, & qui ne touchent point à la morale. Si l'on veut en parler en Poëte, il faut imiter Homere, & cacher ces choſes ſous les noms & ſous les actions de quelques perſonnes feintes. Il ne dira pas que le ſel a la force de conſerver les cadavres

ſans corruption, & ſans pourriture; & que les mouches y ſont incontinent naître des vers. Mais il dira qu'Achilles voulant venger la mort de Patrocle, avant que de rendre à ſon corps les derniers devoirs, apprehende que les chaleurs de la ſaiſon ne le corrompent, & que les mouches qui ſe ſont attachées à ſes playes, n'y faſſent naître des vers. Il ne dira pas ſimplement que la mer lui preſentoit le remede contre la pourriture qu'il craignoit: mais il fera de la mer une Divinité, il la fera parler, en un mot, il dira que la Déeſſe Thétis conſola Achilles, & lui dit; Qu'il lui pouvoit laiſſer ce ſoin, & qu'elle alloit parfumer ce corps d'une ambroſie, qui le conſerveroit une année entiere ſans corruption. C'eſt ainſi qu'Homere enſeigne aux Poëtes à parler des Arts & des Sciences. On voit en cet exemple, que les mouches ſont la cauſe de la corruption & des vers qui s'engendrent dans les chairs mortes. On y voit la nature du ſel, & l'Art de conſerver les cadavres ſans corrup-

tion. Mais tout cela eſt exprimé poëtiquement, & avec toutes les conditions neceſſaires à cette imitation, qui, ſelon Ariſtote, eſt eſſentielle à la poëſie. Tout eſt réduit en action. On fait de la mer une perſonne qui parle & qui agit ; & cette Proſopopée eſt accompagnée de paſſion, de tendreſſe & d'interêt. Enfin il n'y a rien là qui n'ait des Mœurs.

οὐδὲν ἄνευ πράξεως, ἀλλ' ἔχειν ἤθος. Arist. Poët. c. 24.

Cet exemple ſuffit, il eſt ſimple, commun, & fort aiſé à comprendre. On pourroit par divertiſſement en tirer un autre d'une ſcience beaucoup plus ſecrete. Les Chimiques ont trop bonne opinion de leur Philoſophie, & trop d'eſtime de Virgile, pour ſe perſuader qu'il ait entierement ignoré les curioſitez de leur art. Il y en a qui trouvent qu'il a exprimé auſſi nettement qu'eux-mêmes quelques-unes de leurs plus belles operations. Ces Meſſieurs ne ſe contentent pas de métaphores & d'allegories communes, comme les Poëtes : ils pouſſent ces figures & ces déguiſemens juſqu'aux dernieres obſcuritez de l'énigme. Il n'y a donc nul inconvenient

de prendre le Heros de l'Enéïde pour un homme qui cherche cet or qui eſt produit par une nature étrangere, & qui eſt reproduit & multiplié ſans ceſſe depuis qu'une fois on l'a trouvé. Le fondement de cette heureuſe découverte, eſt la pieté, le travail, le génie, & la faveur du ciel. Rien de tout cela ne manque à Enée. Mais il faut deviner beaucoup de choſes. C'eſt pourquoi le Devin Helenus envoye Enée à la Sibylle. Il ſuit ſes inſtructions, & il voit les deux oiſeaux de Venus. Ce ſont deux extraits du Vitriol. Car ce mineral verd qui les contient, eſt une eſpece de cuivre (couperoſe, *cuprum æroſum*) à qui l'on donne le nom de cette Déeſſe. Je laiſſe le reſte dans les livres où le hazard me l'a fait lire. Du moins on conviendra aſſez de la juſteſſe des avis que la Sibylle donne à Enée ſur la difficulté de cette découverte, & ſur le peu de gens qui y réüſſiſſent; & qu'enfin, comme elle dit, cette entrepriſe n'eſt pas l'entrepriſe d'un homme ſage. Reprenons nôtre ſuite.

Quem non ſua ſeminat arbos.

Primo avulſo, non deficit alter Aureus & ſimili frondeſcit virga metallo.

Maternas agnoſcit aves.

Et viridi ſedere ſolo.

Pauci quos æquus amauit Iuppiter aut ardens euexit ad æthera virtus.

Inſano juvat indulgere labori.

Nous pouvons encore mettre au nombre des matieres qui ne sont pas poëtiques, les descriptions de Palais, de Jardins, de Bocages, de Ruisseaux, de Navires, & de cent choses naturelles & artificielles; lorsque ces descriptions sont faites un peu trop au long, d'une maniere simple, propre & sans allegorie. C'est ce qu'Horace nomme des lambeaux éclatans, que les Poëtes placent quelquefois tres-mal, pensant que ces fautes seront de beaux ornemens de leurs ouvrages. Cela est bon en de petits Poëmes.

Incœptis gravibus plerumque & magna professis: Purpureus latè qui splendeat, unus & alter Assuitur pannus, dum lucus & ara Dianæ, Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros, Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus. Sed tunc non erat his locus. *Poët.*

Je pense avoir déja parlé en quelque endroit d'une maniere de rendre la Narration agissante, qui est propre & essentielle à la Fable. C'est de réduire en action les preceptes & les instructions que l'on veut donner. Virgile est rempli de ces exemples. Son Heros est un Legislateur: mais il l'est dans un Poëme. Ainsi il n'ordonne pas que l'on fera un tel sacrifice, & que l'on y gardera certaines ceremonies: il fait tout cela. Il ne commande pas que l'on soit soûmis

Vidi & crudeles dantem

Salmonea pœnas, Dum flammas Jovis, & sonitus imitatur Olympi. &c. *En.* 6.

aux Dieux ; & il ne prescrit point des supplices contre les impies : mais il fait voir les peines effroyables de ces méchans.

CHAPITRE XI.

De la Continuité de l'Action, & de l'Ordre de la Narration.

LA continuité que l'action doit avoir dans la Narration, est une suite de ce que nous venons de dire, & servira de fondement à ce que nous allons voir de l'ordre que le Poëte doit observer dans le recit de toute son action. C'est sur ce fondement que l'on jugera, quand il est permis au Poëte de commencer la Narration par le commencement de son action, & de raconter chaque chose de suite, comme elle est arrivée, & dans *l'ordre naturel* ; Et quand au contraire, il est obligé de renverser cet ordre, & de se servir de *l'ordre artificiel*, commençant son Poëme par les incidens de son action, qui sont arrivez les derniers selon le temps.

Nous parlons donc premierement de la continuité. Depuis que le Poëte commence de raconter son sujet ; depuis qu'il ouvre son Poëme, & qu'il met, pour ainsi dire, ses personnages sur la Scene, il doit rendre son action tellement continuë jusqu'à la fin, que l'on ne voye jamais ses personnages oisifs & en repos.

Cette continuité se trouve quelquefois dans l'action même, & dans le premier plan de la Fable. Telle est l'action de l'Iliade. Apollon irrité met la peste dans l'armée des Grecs, Agamemnon appaise sa colere ; les soldats se gueriſſent, & puis on combat. Patrocle & Hector sont tuez ; on fait leurs funerailles : & l'action finit ainsi en moins de cinquante jours, sans interruption, & sans discontinuité.

Mais lorsque l'action est de plusieurs années, comme dans l'Odyssée & dans l'Enéïde, elle ne peut être continuë, quand même elle ne seroit interrompuë que par les temps de l'Hyver, mal propres aux guerres, & aux navigations, qui sont les matieres

ordinaires des Poëmes. Ulysses demeure un an avec Circé, & sept avec Calypso : & Enée passe quelques années en Thrace, où il ne fait rien digne des recits Epiques. Peut-être qu'il est encore plus d'un an en Sicile, pendant la maladie, & pendant le deüil de son pere. Ainsi les actions de ces deux Poëmes ne sont point continuës. Mais quoique les actions ne le soient pas, la Narration doit l'être, comme nous avons dit.

Il n'y a aucune difficulté pour les actions où la continuité se rencontre. Le Poëte n'a qu'à les raconter dans l'ordre naturel, & dire les choses les unes aprés les autres, comme elles sont arrivées : c'est ainsi qu'Homere en a usé dans l'Iliade.

Lorsque l'action est longue, & n'est pas continuë ; le Poëte la raconte dans un ordre artificiel. Il ne prend pour la matiere de sa Narration, que ce qu'il y a de continu dans la fin de l'action ; & il ne dit par lui-même que cette partie. C'est pour cela que Virgile a seulement commencé son recit, aprés qu'Enée est sorti

de Sicile, où Anchiſe étoit mort: Et Homere fait d'abord partir ſon Heros de l'Iſle d'Ogygie, aprés une demeure de ſept ans, que le Poëte laiſſe paſſer avant l'ouverture de ſon Poëme. Dans la ſuite du diſcours, on fait naître quelque occaſion vrai-ſemblable & naturelle de reprendre les choſes conſiderables & neceſſaires qui ont précedé ces commencemens. L'amour que Didon conçoit pour Enée, lui donne quelque choſe de plus qu'une ſimple curioſité, pour apprendre ſes avantures. Cette paſſion en rend le recit tellement naturel, que le Poëte a cru qu'il devoit être fait plus d'une fois. Les Phéaques n'ont pas à la verité d'interêt à la fortune d'Ulyſſes; mais le Poëte y ſupplée en donnant à ces fainéans un grand amour pour les avantures Romaneſques.

Iliacoſque iterum demens audire labores Expoſcit, pendetque iterum narrantis ab ore. Eneid. 4.

L'ordre artificiel diviſe l'action en deux parties bien differentes l'une de l'autre. La principale contient ce que le Poëte raconte. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement, & avec toute la pompe, & la ma-

jesté que son art lui fournit. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le temps; mais elle est beaucoup plus resserrée pour le nombre des vers, & par consequent pour les circonstances, & pour les mouvemens qui font les beautez du Poëme. Si neanmoins entre les incidens que le Poëte est obligé de mettre dans ce que nous appellons ici la seconde & la moindre partie de son ouvrage, il y en a quelqu'un qui soit important; il peut le traiter d'une maniere plus étenduë que les autres, comme Virgile a fait la prise de Troye. Il est vrai que l'on ne peut en traiter plusieurs de la sorte: le reste seroit trop pressé. Et même on voit encore beaucoup de difference entre la mort de Priam décrite dans les recits du second livre, & la mort de Camille racontée par le Poëte dans l'onziéme. Car quoique celle de Camille soit sans comparaison moins considerable pour la Fable; le Poëte toutefois lui a donné plus d'étenduë de moitié qu'à celle de Priam.

On peut comparer ces deux parties du Poëme Epique, aux deux du Poëme Dramatique, dont l'une se passe sur la scéne, à la veuë des Spectateurs; & l'autre comprend tout ce qui est fait derriere les rideaux, & que l'on n'apprend au parterre, que par des récits. Celle-ci est bien moins touchante que l'autre; Aussi, quels que soient les regrets d'Enée pour Créüse sa premiere femme; sa mort n'a rien qui mérite d'être comparé à celle de Didon.

La division, de l'action Dramatique dont nous parlons, donne au Poëte le moyen de retirer hors de la vuë des spectateurs, ce qui les choqueroit, ou pour être trop horrible, comme une mere qui égorge ses propres enfans; ou pour être incroyable, comme la Métamorphose d'un homme en serpent, ou en oiseau: Ces sortes de choses doivent seulement être racontées. De même, la division de l'action Epique donne lieu au Poëte de retrancher de cette action ce qui l'embarasseroit dans son Poëme. Les choses mal propres

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur. *Hor. Poët.* Segnius irritant animos demissa per aurem, Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. *Hor. Poët.* Quem non incusavit amens hominumque Deorumque? Aut quid in eversa vidi crudelius urbe? *Eneid.* 2. Non tamen intus Digna geri promes in scenam; multaque tolles Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens. Nec pueros coram populo Medea trucidet: Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus: Aut in avem Progne mutetur, Cadmus in

anguem. Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi. *Poët.*

à l'Epopée ne sont pas de même nature, que celles qui doivent être bannies du Théatre ; puisque ce qui est bon dans un récit Dramatique, est bon aussi dans une Epopée, qui ne fait connoître les choses qu'en les racontant. Mais au contraire, les choses qui embaraſſent dans le Poëme Epique, sont celles qui sont trop languissantes, & qui ne peuvent recevoir l'action & les mouvemens, qui sont les ornemens propres au Poëme. Voilà ce qu'Horace ordonne d'en bannir.

Et quæ Desperet tractata nitescere posse, relinquet. *Poët.*

En effet, comment Virgile auroit-il pû faire souffrir à ses Lecteurs, l'assiduité d'Enée au lit de son Pere malade, les médicamens & les fomentations que l'on auroit dû faire pour rappeller les esprits, & la chaleur naturelle dans les membres glacez de ce vieux Prince ? Et même, les regrets d'Enée qui devoient être tres-grands, auroient été de fort mauvais ornemens du Poëme : les Lecteurs n'en auroient point été touchez. Auroient-ils donné des larmes à la mort naturelle d'une personne de cet âge,

qui avoit si peu à faire dans ce Poëme? Le Poëte a donc tres-judicieusement tiré le rideau sur toutes ces choses.

Ainsi, l'ordre artificiel retranche les incidens languissans & desagreables, & les intervalles de temps vuides d'action, qui en empêchent la continuité; & par ces retranchemens, il rend au Poëme cette force continuë qui le fait par-tout couler également, & ces beautez que l'action n'a pas d'elle-même. Il se hâte ainsi, d'arriver à la fin, il transporte d'abord ses Auditeurs au milieu de sa matiere, & il les entretient toûjours dans le desir & dans l'esperance d'en voir bientôt les événemens.

Vehemens & liquidus puroque similimus amni. *Hor. Poët.*

Ordinis hæc virtus erit & venus, aut ego fallor, Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici, Pleraque differat; & præsens in tempus omittat. *Poët.*

Nos Poetes commencent leur narration si proche de la fin, qu'il semble au Lecteur que le Poeme va finir en peu de vers. Dans l'Odyssée, les Dieux ordonnent à Mercure d'aller en l'Isle d'Ogygie, où Ulysses étoit arrêté par Calypso. Il doit commander à cette Déesse de lui donner son congé, & tout ce qui lui est nécessaire pour aller en Itaque.

Semper ad eventum festinat, & in medias res, Non secus ac notas auditorem rapit.

Virgile s'approche encore davan-

tage de sa fin. Son Héros est déja parti de Sicile, & est à une journée d'Italie. La seconde partie de l'Enéïde est commencée de la même maniere, Enée abordant la terre que les destins lui avoient promise, y trouve les Dieux & les hommes, qui l'y attendoient avec impatience; & le Roy Latinus lui offre en mariage Lavinie sa fille, & l'unique heritiere de ses Etats. Qui ne croiroit donc ce Héros tres-bien établi, & le Poëme achevé? Mais une tempête le jette à Cartage, & fournit de quoi remplir la premiere partie. La jalousie de Turnus, qui pretend que Lavinie lui a été promise, & qu'elle lui est dûe, s'oppose à l'établissement des Troïens, & donne la matiere des six derniers livres.

Le commencement de l'action est repris si à propos, que ces longs récits d'Enée & d'Ulysses n'interrompent rien. Enée raconte tout ce qui a précédé son arrivée à Cartage, & ensuite le Poëte reprend ce qui s'est passé en cette ville. Cette suite est si juste, que le premier livre peut passer pour un simple Prologue, qui instruit

ſtruit de l'action en general ; & qui en particulier, découvre l'humeur & l'interêt des perſonnages qui vont paroître. Le Poëte garde cette même conduite dans les moindres Epiſodes. Venus reprend de telle ſorte l'hiſtoire de Didon, & Diane celle de Camille ; que ce qui dans le Poëme ſuit immédiatement le récit de ces deux Divinitez, eſt la ſuite naturelle de ce qu'elles ont raconté. On peut remarquer le même ordre dans l'Odyſſée. Mais la mort d'Archemorus, les Jeux funebres, ni la marche des Argiens vers Thebes, ne ſont rien moins que les ſuites de ce qui eſt contenu dans les récits d'Hypſipyle.

Si nos Poëtes avoient fait faire à pluſieurs repriſes les récits d'Ulyſſes & d'Enée, ils n'auroient pû les rendre continus avec l'action qui les auroit ſuivis ; & l'ordre auroit été moins juſte, & plus génant pour les Lecteurs.

Reprenons en peu de mots tout ce que nous avons dit de la Continuïté de la narration Epique, & de l'ordre qu'Homére & Virgile y ont obſervé,

Ils ont commencé de telle sorte, que leurs personnages ayant une fois paru, n'ont jamais cessé d'agir jusqu'à la fin du Poëme. Pour cet effet, lorsque l'action Epique a été continuë, & de peu de mois, comme celle de l'Iliade ; le Poëte l'a lui-même racontée entiere dans l'ordre naturel. Mais quand elle a été de plusieurs années, comme les deux autres ; les Poëtes ont usé d'un ordre artificiel, & n'ont raconté par eux-mêmes que cette derniere partie de leur sujet, qui seule étoit continuë. Ils ont fait faire par leur Heros le recit de tout ce qui avoit précedé ; & cela en un seul discours, fait dans une occasion vraisemblable. Et ils ont si bien placé ces récits, que les choses qui y sont racontées, précedent immédiatement, & sans interruption celles que le Poëtes raconte ensuite par lui-même. De sorte que l'esprit ni la memoire des Lecteurs ne sont point génez pour rejoindre la suite des incidens qu'ils lisent dans le Poëme.

CHAPITRE XII.

De la durée de la Narration.

SUivant l'idée que je viens de proposer de la continuité, & de l'ordre de la Narration; il faudroit dire touchant sa Durée, que le temps d'une année est pour la Narration Epique, ce que le temps d'un jour est pour la Tragédie; & que l'hyver est aussi peu propre pour ce grand ouvrage, que la nuit pour le Théatre; l'un & l'autre de ces temps vuides d'action faisant un hiatus, & une discontinuité vicieuse & irréguliere en ces Poëmes. Ainsi, la durée de la Narration Epique seroit seulement d'une Campagne, comme la durée d'une Action Dramatique est d'un Jour artificiel.

Mais nous pouvons pousser plus avant ce parallele, & dire que comme le temps de la Tragedie & de la Comedie est contesté entre les Savans, & que la pratique des Anciens

a des obſcuritez que chacun interpréte à ſa maniere pour le jour naturel, ou pour le jour artificiel ; De même, le temps précis de l'Epopée eſt conteſtable ; parce que la pratique de Virgile n'eſt pas aſſez nette.

On peut dire premierement que la Narration de l'Enéïde eſt d'un an & de quelques mois : voici comment. Enée étant parti de Sicile aprés y avoir rendu les derniers devoirs à ſon Pere, y rentre un an aprés, & y célebre ſon anniverſaire au jour même qu'il étoit mort. *Il y a un an juſte*, dit Enée, *que nous avons fait les funerailles de mon Pere, & nous voici retournez au jour même auquel il eſt mort.* Si bien que la Narration commençant lors qu'Enée partit de Sicile aprés la mort de ſon Pere ; voilà déja un an entier, juſqu'aux jeux du cinquiéme livre. Ainſi, tout le temps qu'il faut pour le reſte de ce livre, pour le ſixiéme, & pour les guerres d'Italie, ſera ajoûté à l'année.

Annuus exactis completur menſibus orbis, Ex quo reliquias, divinique oſſa Parentis Condidimus terra, mœſtaſque ſacravimus aras. Jamque dies, ni fallor, aderit, &c. *Eneid* 5. Vix e conſpectu ſiculæ telluris in altum Vela dabant. *En* 1

On peut réduire cette Narration dans l'année préciſe, en diſant que ces vers alleguez du cinquiéme livre,

nous apprennent bien qu'*il y a un an juſte qu'Enée a enterré Anchiſe en Sicile* ; mais que ni ces vers-là, ni autres ne diſent pas qu'il ſoit parti de Sicile incontinent aprés cette action. On peut donc en toute liberté ſuppoſer qu'il y eſt demeuré autant de temps, qu'il lui en a fallu depuis, pour ſon établiſſement en Italie. D'où on conclura que la Narration eſt dans l'année de douze mois, & qu'elle ne ne les excéde point.

L'une & l'autre de ces opinions ſuppoſe que l'hyver eſt compris dans cette Narration ; & qu'Enée *l'a paſſé tout entier* en Afrique avec Didon, comme le Poëte le fait dire formellement en ce vers par la Renommée.

Nunc HYEMEM inter ſe luxu quam longa fovere.

Une troiſieme opinion prétend que le mot d'*hyems* en ce vers, ne doit pas être interprété pour *la ſaiſon de l'hyver* ; mais qu'il y ſignifie la même choſe que dans les autres endroits de ce même livre, qui ont du rapport à celui-là. Or dans ces autres

Sum pelago de ævit hyems, & aquosus Oriõ. Quin etiam hyberno moliris sidere classem.

endroits, il ne signifie point l'hyver, mais une *saison* que le lever d'Orion rendoit *orageuse*, & cela même arrive en Esté ; parce que cette constellation se léve vers le solstice d'esté. Si bien que le Poëte auroit seulement voulu dire, qu'Enée donna à l'amour de Didon, tout le temps que le lever d'Orion, qui dure plus de six semaines, lui rendit la mer suspecte, & lui servit de prétexte pour ne pas si promptement executer les ordres des Dieux qui l'appelloient en Italie.

L'on reduira donc toute la Narration de l'Enéïde en une seule Campagne, la faisant commencer en Eté, & finir avant la fin de l'Automne de la même année. Cette opinion est fondée sur quelques expressions de Virgile, qui semblent plus précises que les précedentes, & moins sujettes à diverses interprétations. Enée part de Sicile, & est jetté sur les côtes d'Afrique en Eté, & cet Eté est déja le septiéme depuis la prise de Troye. C'est ce que le Poëte dit par la bouche de Didon, lorsqu'elle reçoit ce Heros à Cartage. *Voici dé-*

ja le ſeptiéme Eté depuis que vous errez ſur tant de terres, & ſur tant de mers. Il ne paſſe à Carthage ni l'hyver, ni même aucune partie de l'automne; mais il en part avant que l'Eté ſoit fini. Il arrive en Sicile, & il y fait l'anniverſaire d'Anchiſes à la fin du même Eté, auquel il étoit arrivé à Carthage; puiſque le Poëte dit que c'étoit encore le ſeptiéme. *Voici déja la fin du ſeptiéme Eté, depuis la ruine de Troye.* Enfin, le Poëme finit avant l'automne; puiſque la veille de la mort de Turnus, les bois avoient encore toutes leurs ombres & toutes leurs feuïlles. Le Poëte dit que Turnus ſe mit en embuſcade *dans une vallée que l'épaiſſeur des feuïlles & des ténebres rendoit propre à ce deſſein.* Ainſi, la Narration de l'Enéïde ne contiendra qu'une Campagne, & ſera toute renfermée dans les deux ſaiſons de l'Eté & de l'Automne; commençant au ſolſtice, & au lever d'Orion qui jetta Enée en Afrique; & finiſſant avant que les premiers froids de l'Automne euſſent commencé à dépeüiller les arbres de leurs feuïlles.

Nam te jam ſeptima portat Omnibus errantem terris & fluctibus æſtas. *Eneid.* 1.

Septima poſt Troiæ excidium jam vertitur æſtas. *Eneid.* 5.

Eſt in anfractu vallis accommoda fraudi, Armorumque dolis; quam denſis frondibus atrum Urget utrimque latus. *Ibid.* 4.

Cum ſubito aſſurgens fluctu nimboſus Orion in vada cæca tulit. *Eneid.* 1.

Autumni frigore primo Lapſa cadunt folia. *Eneid.* 6.

Comme il y a des raiſons, il y auſſi des difficultez de part & d'autre. Or répond à quelques-unes. Et pour celles qui paroiſſent ſans replique, on dit que l'Eneïde n'étant pas un ouvrage achevé, il ne faut pas s'étonner ſi l'on ne peut tout entendre.

Homere eſt bien plus net. Il a fait un journal exact du temps qu'il donne à chacun de ſes deux Poëmes.

L'Iliade commence par une peſte qui dure dix jours. Le Poëte en donne encore autant aux Grecs pour ſe guérir. Les combats qui ſuivent immédiatement aprés, finiſſent le cinquiéme jour. Aprés cela, on employe onze jours aux honneurs funebres de Patrocle, & onze autres de même aux funerailles d'Hector, par où le Poëme finit. Les deux fois dix du commencement, & les deux fois onze de la fin, font quarante-deux; auſquels les cinq du milieu étant joints, toute la durée de l'action & de la Narration, ſe trouve être de quarante-ſept jours.

Les jours ne ſont pas ſi bien ramaſſez dans l'Odyſſée, mais le compte n'en

eſt

eſt pas moins exact. Le Poëme eſt ouvert par Minerve. Elle fait ſortir Telemaque des dangers où il étoit dans Itaque, & le conduit à Pylos. Le quatriéme jour, elle remonte au ciel, & elle fait avertir Calypſo de congedier Ulyſſes. Il commence le lendemain un Navire, & l'acheve en vingt jours; il part le vingt-cinquiéme, & à la fin d'une navigation de vingt jours, il eſt jetté dans l'Iſle de Scherie. Il y demeure trois jours avec Alcinoüs. Tout cela fait cinquante & un jour depuis l'ouverture du Poëme, avant qu'Ulyſſes arrive en ſon Iſle. Il en paſſe vingt-huit avec Calypſo, en y comprenant les quatre qui précedent le bâtiment de ſon navire; il eſt en chemin les vingt-trois autres, en partie ſur mer, & en partie chez Alcinoüs. Une ſeule nuit le fait de là arriver en Itaque. Il demeure quatre jours caché chez Eumée à la campagne. Il va le cinquiéme en ſon Palais, où il eſt deux jours déguiſé, conſiderant tout ce qui s'y paſſe, & prenant ſes meſures. La nuit d'aprés le ſixiéme, il tuë ſes Rivaux; & le

lendemain il acheve de se faire connoître, & de rétablir toutes choses. Joignant donc ces sept jours aux cinquante & un précedens, la durée de la Narration sera dans ce Poëme, de cinquante-huit jours.

Pour les saisons de l'année, le Poëte a donné lieu d'en deviner quelque chose. Dans l'Iliade où il y a plus d'action & plus d'emportement, les jours sont plus longs que les nuits, & la saison fort chaude. Et au contraire, Homere a donné de plus longues nuits & plus de froideur à la sagesse d'Ulysses, mettant la maturité de l'Automne dans l'Odyssée, comme il avoit mis les chaleurs contagieuses de l'Eté dans l'Iliade.

La pratique d'Homere est donc sans doute, de réduire la durée de la Narration Epique dans une campagne de peu de mois. Mais la difficulté de connoître le dessein & la pensée de Virgile, fait qu'on doute si l'on ne pourroit pas pousser les choses jusques à une année, ou plus; & si la saison de l'hyver doit regulierement en être bannie.

Je me ſuis inſenſiblement trouvé engagé en l'examen de cette queſtion particuliere. Je l'ai trouvée beaucoup plus ample que je ne me l'étois imaginé ; & j'en ai fait un aſſez gros traité, où l'on pourra voir pluſieurs choſes qui ne me ſemblent pas inutiles pour l'intelligence de l'Enéïde. J'y propoſe la queſtion du temps d'une maniere problematique, & je laiſſe volontiers aux autres à croire & à décider ce qui leur plaira.

Je dirai toutefois que dans cette incertitude, deux raiſons me donnent plus d'inclination pour une ſeule campagne, que pour une année entiere.

La premiere, eſt la pratique d'Homere, que le Poëte Latin s'eſt ordinairement propoſé pour exemple, & qui a été eſtimé des Sçavans comme le plus excellent modele des Poëtes. Cette raiſon m'eſt d'autant plus propre en ce traité du Poëme Epique, qu'il eſt fondé ſur le rapport qui ſe trouve entre la pratique de Virgile, celle d'Homere, les regles d'Horace, & celles d'Ariſtote.

L'autre raiſon m'eſt encore plus

propre ; c'eſt que cette réduction à une ſeule campagne, eſt plus conforme à l'idée que j'ai propoſée ici de la Fable, & du deſſein de Virgile dans ce Poëme.

Nous avons conſideré Enée comme Legiſlateur, & comme le Fondateur de la Religion des Romains. Il eſt ſi exact à obſerver toutes les ceremonies qui ſe faiſoient pour les morts, qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en ait omis une auſſi conſiderable qu'eſt celle du Deüil, ſur-tout à la mort de ſon pere, pour qui il n'épargne rien. Cette haute pieté qu'il a envers lui, fait une des principales conditions de ſon caractere, & regle preſque par tout le caractere general du Poëme.

Or le Deüil des Romains conſiſtoit en deux choſes : l'une eſt ſa durée, elle étoit de dix mois ; l'autre eſt que les Romains dans ce temps funeſte & de mauvais augure, n'entreprenoient rien de conſequence. Comment donc Enée auroit-il oſé entreprendre ſon établiſſement en Italie, qui étoit alors l'unique choſe qui fût de conſequence pour lui ? Ainſi il faudroit qu'il fût demeuré en Sicile dix mois entiers

âprés la mort de son pere ; & qu'ayant été arrêté moins de deux mois à Carthage, il fût retourné en Sicile pour y celebrer l'anniversaire de cette mort au même jour auquel elle est arrivée.

Cela s'accorde fort bien aux expressions du Poëte que nous avons alleguées. Car l'anniversaire arrive à la fin du septiéme Eté, un mois & plus aprés le solstice & le lever d'Orion. Enée donc étant parti en Eté pendant le lever de cet astre, qui lui suscita la tempête du premier livre ; il ne peut être parti le même Eté auquel Anchises est mort : mais il a dû partir le suivant, qui est le septiéme, comme dit le Poëte, & le même auquel il retourna en Sicile pour l'anniversaire. Ainsi il aura necessairement passé l'Automne, l'Hyver, & le Printemps entier en Sicile ; & y sera demeuré plus de neuf mois avant que d'en partir pour Carthage : & il n'aura point passé l'Hyver ni aucune autre saison entiere à Carthage, mais il y sera entré, & en sera sorti pendant le même Eté.

Dans les autres opinions ; je ne

trouve ni la conformité de Virgile avec Homere, ni l'obſervation du Deüil Romain, à laquelle je croirois volontiers qu'Enée étoit auſſi obligé, qu'à tant d'autres ceremonies où il eſt ſi exact. Mais ces raiſons qui ſont bonnes pour moi, ne ſeront pas peut-être bonnes pour d'autres. Je les propoſe comme j'y ſuis obligé. C'eſt aux Philoſophes & aux Critiques d'examiner les choſes, de propoſer les raiſons, & de les faire nettement concevoir; & c'eſt aux Lecteurs à conclure.

Fin du troiſiéme Livre.

DU POËME EPIQUE.

LIVRE QUATRIE'ME.

DES MOEURS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Mœurs en general.

SOUS le nom de Mœurs, nous comprenons toutes les inclinations naturelles ou acquiſes qui nous portent à des actions bonnes, mauvaiſes, ou indifferentes. Cette définition contient trois choſes. La premiere, ſont les Mœurs mêmes, que nous appellons inclinations: ſoit qu'elles ayent leur ſource & leur principe dans nôtre

ame, comme l'amour des Sciences & de la vertu; soit qu'elles viennent de la constitution du corps, comme la colere & les autres qui nous sont communes avec les bêtes. La seconde, est la cause des Mœurs, qui est ou la nature, ou le choix & le travail, selon qu'elles sont ou naturelles ou acquises. La troisiéme, sont les effets des mœurs, sçavoir les actions; soit bonnes, comme est celle d'Enée, soit mauvaises, comme est celle d'Achilles; soit indifferentes, comme est celle d'Ulysses.

Les Mœurs sont bonnes quand elles portent à la vertu & aux actions vertueuses; elles sont mauvaises, quand elles portent aux vices & aux crimes; & elles sont indifferentes, quand elles portent à des qualitez & à des actions indifferentes.

Il faut bien distinguer les vertus veritables, d'avec celles qui sont apparentes, & qui ne sont que de simples qualitez. Les vertus rendent toûjours bons, loüables, & gens de bien, ceux qui les possedent: telles sont la pieté, la justice, la prudence & au-

tres semblables. Les vices corrompent & rendent mauvais ceux qui en sont tachez, comme l'impieté, l'injustice, la tromperie, &c. Les simples qualitez n'ont par elles-mêmes ni l'un, ni l'autre de ces effets, comme la vaillance, l'adresse, la connoissance des arts, &c. Salomon a pû conserver ses sciences, lorsqu'il est devenu Idolâtre. Enée & Mezence étoient tous deux vaillans; l'un étoit pieux & bon, l'autre étoit athée & impie.

Il est encore important de remarquer, qu'entre les inclinations, il y en a qui sont plus particulieres à chaque rencontre, & qui n'ont lieu qu'en certaines occasions, comme la valeur, la clemence, la liberalité. D'autres sont plus universelles, & se font voir par tout; comme la débonnaireté & la violence; car un homme peut être violent & emporté, non seulement dans la guerre, mais dans un conseil & dans toutes sortes de rencontres, comme Achilles; ou doux & débonnaire, même dans les fureurs d'un combat, comme Enée. Nous

donnerons le nom de *caractere* à cette espece de Mœurs generales & universelles, & nous en parlerons en particulier.

Les causes des Mœurs sont ou entierement hors de nous, ou toutes en nous; où elles peuvent être considerées comme étant en partie extérieures, & en partie interieures. Les causes exterieures sont Dieu, les astres, & le pays où l'on est né. Les causes mêlées sont les parens & l'éducation. Les interieures sont la complexion, le sexe, les passions, & les actions par le moyen desquelles on contracte des habitudes.

Les effets des Mœurs sont les discours, les desseins, les efforts que l'on fait pour agir, & les actions bonnes, mauvaises, ou indifferentes.

La Poësie n'est pas la seule discipline où l'on voye les Mœurs. Les Philosophes, les Historiens, les Geographes, & les Rheteurs, en traitent aussi-bien que les Poëtes. Chacun d'eux à sa maniere, mais le Poëte a besoin des autres. Et outre cela il y a une infinité de choses qu'il doit in-

diſpenſablement ſçavoir, pour faire agir, & pour faire parler regulierement ſes perſonnages. Quoique l'on en ait dit, je ne puis omettre entierement cette matiere. Je me contenterai d'en faire l'application à la pratique de Virgile. Avant donc que de traiter des Mœurs Poëtiques, j'expliquerai un peu plus amplement ce que je viens de propoſer des cauſes des mœurs; & je dirai auſſi quelque choſe des Mœurs hors de la Poëſie.

CHAPITRE II.

Des cauſes des Mœurs.

DIeu eſt la premiere de toutes les cauſes en general: nous le mettons ici en particulier comme la cauſe des Mœurs la plus univerſelle, & la premiere. Il eſt l'Auteur de la nature, & il diſpoſe de toutes choſes comme il lui plaît. Cette cauſe rend les Mœurs d'Enée admirablement bonnes. Il eſt ſuperflu de dire combien ce Heros eſt cheri de Jupiter,

aprés avoir vû que Junon même qui le persecute, aime & estime sa personne.

Les astres, & principalement les Signes & les Planetes, sont la seconde cause des Mœurs. Le Poëte marque la force qu'elles ont sur la complexion des hommes, quand par la bouche de Didon, il en tire une preuve, que les Tyriens ne sont pas assez grossiers, pour ignorer l'estime que l'on doit à la vertu. Mais est-ce par hazard que ce Poëte, qui d'ailleurs étoit sçavant dans l'Astronomie, fait agir les Planetes en faveur de son Heros, conformement aux regles des Astrologues? De sept il y en a trois favorables, Jupiter, Venus & le Soleil: toutes trois agissent ouvertement dans le Poëme en faveur d'Enée. Il y en a trois dont les influences sont malignes, Saturne, Mars, & la Lune ou Diane. Si elles agissent, c'est en effet contre le Heros. Mais elles paroissent de telle sorte, que l'on peut dire que Virgile les a cachées sous l'horison. Enfin Mercure, dont on dit que la Planete est bonne avec

Non obtusa adeo gestamus pectora (Teucri) Nec tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe. *En.* 1.

Phœbe graves Trojæ semper miserate labores.. Tot maria intravi ducete, &c. *En.* 6. Saturnia Juno.

Enée est chassé des terres consacrées à Mars, au liv. 3. *Camille porte contre Enée les armes de Diane. Voyez le liv.* 11.

les bonnes, & mauvaise avec les mauvaises, agit ouvertement comme les bonnes Planetes; mais il n'agit jamais seul, c'est toûjours Jupiter qui l'envoye. Voilà comment le Poëte fait l'horoscope de l'Empire Romain en sa naissance. *Liv. 1. & 4.*

La troisiéme cause exterieure des Mœurs, est le pays où l'on a pris naissance. Virgile donne de grandes loüanges au pays de son Heros, & le releve beaucoup au-dessus de la Grece. Tant que Troye a été attaquée par la force & par la vertu, elle est toûjours demeurée victorieuse : ce n'est que la fraude & la malice des Grecs qui l'ont emporté sur la generosité des Troyens. Ainsi selon les pays, les uns sont braves & genereux, les autres fourbes & dissimulez ; les uns civils, les autres barbares ; les uns patiens, les autres délicats, &c. *Fracti bello fatisque repulsi Ductores Danaûm. Eneid. 2.*

Aprés ces causes purement exterieures, sont les peres & les meres, dont le sang passe dans les enfans. On ne peut pas dire que les parens sont des causes tout-à-fait étrangeres aux inclinations de ceux qui sont formez

de leur ſubſtance. Appliquons ceci à nôtre ſujet. Enée étoit du ſang des Rois de Troye. Les premiers Princes de cette famille avoient autant de vertu que de puiſſance : mais dans la ſuite, ces deux choſes furent partagées en deux branches differentes. Ilus laiſſa ſon Royaume à Laomedon; & Aſſaracus eut la vertu en partage. Priam & Pâris nâquirent du premier; Anchiſes & Enée du ſecond. Ainſi le Poëte donne à ſon Heros les bonnes inclinations de ſes ancêtres, avant que de lui rendre leur puiſſance Royale. Sa pieté merita le ſceptre de ſes peres, & la perfidie de l'autre branche fut cauſe que la famille de Priam fut exterminée ; les innocens même en porterent la peine, comme Virgile le dit du jeune Polydore. Cela eſt plus nettement exprimé par le Poëte Grec. Il fait la génealogie de Priam & d'Enée : & il ajoûte que *Jupiter haïſſoit la famille de Priam : & que deſormais Enée devoit commander aux Troyens, & en laiſſer l'Empire à ſa poſterité.* Voilà quels étoient les avantages qu'Enée tiroit

Poſtquam res Aſiæ, Priamique evertere gentem Immeritam viſum ſuperis... Polydorum obtruncat. *En.* 3.

Ἡ δὴ γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Χρονίων. Νὸν δὲ δὴ Αἰνείαοβίη Τρώεσσιν ἀναξει, Καὶ παῖδες παίδων, τοί κεν μετόπιασθε γενωνται. *Iliad.*

de ſon pere. Sa mere étoit la Déeſſe Venus, de qui il avoit reçu ce caractere de bonté & de douceur, qui étoit le plus bel ornement de ſes mœurs.

Les parens donnent la nobleſſe, qui met ſouvent beaucoup de difference entre ceux qui ſont nobles & ceux qui ne le ſont pas. Or ce qui arrive ſouvent ou ordinairement en ces choſes, eſt la regle de ce qu'un Poëte doit faire. Il y auroit de l'ignorance ou de la puerilité en une conduite oppoſée : & l'on s'expoſeroit à ces reproches, ſi, par exemple, on faiſoit naître ſous une conſtellation mauvaiſe, une perſonne poëtique, à qui l'on voudroit donner de bonnes inclinations, & une heureuſe fortune ; quelques exemples que l'on pût oppoſer à la doctrine prétenduë des Aſtrologues : l'admirable & l'extraordinaire des Poëtes ne conſiſte pas à contredire ce qu'il y a de communément reçu en ces choſes.

L'éducation eſt une cauſe des mœurs, qui dépend des deux precedentes, je veux dire du ſoin & de la condition

Discite, puer, virtutem ex me, verumque laborem: Fortunam ex aliis. *Enée au 12. liv.*

Ipse suas artes, sua munera lætus Apollo Augurium cytharamque dabat celeresque sagittas. Il le ut depositi proferret fata Parentis, Scire potestatem herbarum, usumque medendi Maluit, & mutas agitare inglorius artes. *En. 12.*

des parens. Virgile ne l'a pas oubliée. Ceux que l'on frequente contribuënt aussi beaucoup aux diverses inclinations que l'on reçoit par l'éducation, soit que l'on s'accommode à leur humeur, soit que la conformité des humeurs fasse ces liaisons, & préside au choix des amis. Les gens d'Enée sont bons, sages, & pieux. Japis son Medecin prefera les connoissances de son art, à la gloire des armes, dans l'unique dessein de prolonger la vie à son pere cassé de vieillesse.

L'éducation dépend aussi du gouvernement, & de l'état où on est élevé. On prend d'autres sentimens dans une Monarchie, que dans un Etat populaire. Ce point étoit important à nôtre Poëte, qui vouloit faire changer d'inclination à ses Auditeurs. C'est pour cela que les inclinations de tous les personnages de l'Enéïde sont unanimement pour le gouvernement d'un seul. Et si les Toscans cruellement traitez par Mezence, se revoltent contre lui, & le chassent : ce n'est pas comme fit le

premier

premier Brutus, pour changer la face de l'Etat, en banniſſant enſemble & le Roy, & la Royauté : mais c'eſt pour ſe ſoumettre à un plus juſte Monarque.

Nous pouvons mettre au nombre des cauſes mêlées, les richeſſes, les dignitez, les alliances, & les autres biens de la fortune que nous poſſedons. Sur quoi je ferai ſeulement cette reflexion : Qu'un Roy, ou un General d'armée, n'agit pas toûjours en Roy ou en General. Achilles avoit l'une & l'autre de ces dignitez. Mais il ne garde de ſa Souveraineté que cette indépendance, qui lui fait refuſer à Agamemnon l'obéïſſance qu'il lui devoit d'ailleurs. La Fable ne demandoit que cela, Homere n'en a pas dit davantage. Son Achilles eſt plus un particulier, & un ſimple volontaire qui combat uniquement pour ſa querelle, qu'il n'eſt Roy, & qu'il n'eſt General. Auſſi rien de tout ce qui ſe fait de bien ailleurs qu'où il eſt, n'eſt dû ni à ſa valeur, ni à ſa bonne conduite.

Le Heros de Virgile eſt tout autre.

Il ne se défait jamais de ses dignitez, il agit pleinement en General : & cette qualité met la gloire de ses armes beaucoup au-dessus de celle d'Achilles. L'absence de ces deux Heros donne tout l'avantage à leurs ennemis, & fait voir combien la vaillance de l'un & de l'autre est grande & necessaire. Cela leur est commun. Mais ce qui est particulier à Enée, est que tout ce qui se fait de bien en son absence, est dû à sa bonne conduite. Deux choses garantissent les Troyens de la fureur de Turnus. L'une est le rempart & les fortifications du camp où ils sont renfermez : Enée avoit lui-même désigné & conduit ces ouvrages. L'autre est le bon ordre qu'ils observent pour se défendre ; ils ne font en cela que ce qu'il leur avoit commandé en partant. Voilà une gloire où le Heros de l'Iliade ne peut prétendre : & si l'on veut les comparer ensemble ; Achilles est un vaillant Soldat, & Enée un veritable Capitaine.

Quibus hæc medii fiducia valli, Fossarumque moræ atque lethi discrimina parva *En. 9.* Ipse humili designat mœnia fossâ. Moliturque locum, primasque in littore sedes Castrorum in morem pinnis atque aggere cingit. *En. 7.* Namque ita discedens præceperat optimus armis Æneas, &c. *En. 9.*

Les causes des mœurs que nous avons proposées les dernieres, sont

purement interieures. La premiere & la plus generale de celles-ci est la complexion. Les Poëtes mettent les grandes qualitez dans les corps les plus grands & les mieux faits. Virgile donne à son Heros une taille, & une physionomie divine : & il remarque que la vertu est plus agreable, quand une belle ame est dans un corps qui lui ressemble.

Os humeroſque Deo ſimilis. *En.* 1.

Gratior & pulchro veniens in corpore virtus. *En.* 5.

La complexion est autre dans les âges & dans les sexes differens. Turnus est plus jeune qu'Enée, parce qu'Enée devoit être sage & prudent ; & Turnus fougueux & emporté comme un autre Achilles. Je ne transcrirai pas ici, ce qu'Horace a écrit des mœurs propres à chaque âge.

Pour le sexe, Aristote dit en sa Poëtique, qu'il y a moins de bonnes femmes que d'autres, & qu'elles font plus de mal que de bien. Virgile n'a que trop exactement suivi cette pensée. Venus est la mere & la protectrice d'Enée, elle paroît toûjours bonne par tout. La Sibylle le favorise. Cibelle & Andromaque lui veulent du bien, & n'ont rien de mau-

vais, mais elles paroiſſent peu. Pour ce petit nombre de bonnes femmes, en voici bien d'autres qui ſont mauvaiſes, ou qui font beaucoup de mal à ce Heros. Junon eſt ſa grande ennemie : elle employe contre lui Iris, Juturne & Alecton. Didon penſa le perdre à Carthage : elle ſe fait aider de ſa Sœur, d'une Nourrice, & d'une Magicienne. Les Harpyes le chaſſent de leur Iſle. Helene eſt une furie qui ruine les Troyens & les Grecs mêmes. Les Troyennes ſes propres Sujettes, mettent exprés le feu à ſa flotte. Amata mépriſe l'ordre des Dieux, & la volonté du Roy ſon mari, & avec les femmes Latines, elle eſt la premiere trompette de la guerre : Sylvie la fait commencer. Les femmes les plus cheres de ce Heros ne lui cauſent que des douleurs inſupportables. On voit à la fin du ſecond livre ſes regrets pour Creüſe. Et l'innocente Lavinie eſt la cauſe de tous les maux qu'il ſouffre dans les ſix derniers livres.

Trojæ & patriæ communis Erynnis. *En.* 2.

Sylvia prima foror, &c. *En.* 7.

Quid in eversâ vidi crudelius urbe ? &c. Cauſa mali tanti conjux iterum. *En.* 6.

Camille porte les armes contre lui; mais elle nous fournit une reflexion

plus particuliere. Virgile en a fait un exemple délicat de la legereté du sexe. Il semble que cette vaillante fille ne combat que pour apprendre aux femmes, que la guerre n'est pas leur métier, & qu'elles ne peuvent jamais assez se défaire de leurs inclinations. Il leur en reste toûjours quelque chose, qui les perd elles-mêmes, & qui porte un grand préjudice à ceux qui se sont fiez en elles. Le Poëte accommode miraculeusement ce point aux mœurs du sexe, & à l'emploi de cette Heroïne, qui sembloit en être entierement éloignée. Au plus fort du combat, elle apperçoit un guerrier couvert d'armes parfaitement belles. Elle veut aussitôt avoir les dépoüilles de cet ennemi : & les motifs que le Poëte lui donne, se réduisent à un desir de femme. Cette legereté du sexe fait oublier à Camille sa dignité & le soin de sa personne, & est suivie de tres-mauvais effets. Elle est tuée, la cavalerie est défaite, & Enée est garanti d'une embuscade où il alloit s'engager.

Fœmineo prædæ, & armorum ardebat amore. *En.* 11.

Les passions sont encore des causes interieures des mœurs. Si nous aimons une personne, nous aimons tout ce que nous voyons en elle, jusques à ses défauts; & si nous les haïssons, nous avons de l'aversion pour ses perfections mêmes: tant la passion a de force sur nous. Quand Didon aime Enée; ce Heros est sans doute du sang des Dieux. L'a-t-il mise en colere contre lui? il n'est pas même de la race des hommes: quelque rocher affreux du mont Caucase est son pere.

Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum. Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus autor, Perfide: sed diris genuit te cautibus horrens Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera tygres. *En.* 4.

Mais la plus excellente de toutes les causes des mœurs en chaque personne, sont ses propres actions. Cette cause est celle qui imprime les habitudes les plus fortes; c'est celle où nous avons le plus de part; c'est celle qui nous fait le plus d'honneur, si les mœurs qu'elle produit sont bonnes; & qui au contraire nous couvre d'une plus honteuse confusion, si elles sont mauvaises. Virgile a touché cette cause divinement, quand il a dit que les bonnes mœurs sont

aprés Dieu, la premiere & la plus belle recompense des bonnes actions.

Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus ausis En. liv. 9.
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primùm
Dî Moresque dabunt vestri.

CHAPITRE III.

Des Mœurs hors de la Poësie.

LA Geographie, l'Histoire, la Philosophie, & la Rhetorique, n'enseignent rien des mœurs que le Poëte ne doive sçavoir. Nous en ferons seulement ici une legere application à nôtre sujet.

Les Geographes dans les traitez qu'ils font de la situation des terres & des mers, nous apprennent aussi la diversité des Etats & des Gouvernemens, les emplois, les inclinations, les coûtumes des peuples, & la façon de leurs habits. Le discours de Remulus au neuviéme livre de l'Enéïde est tout Geographique. Il

Durum à stirpe genus : Natos ad flumina primum Deferimus, &c.

contient l'éducation des Italiens, & leurs mœurs guerrieres accommodées à chaque âge : & il finit par une antithèse, où l'on reproche aux Troyens la délicatesse de leur habillement, comme un indice de leurs inclinations opposées à celles que l'on vient de décrire. Il y a encore d'autres endroits de l'Enéïde où cette mollesse dans les habits est décrite, & reprochée à Enée même avec assez d'emphase. Mais Virgile détourne adroitement de ses Auditeurs qui descendoient des Troyens, la petite confusion qui pourroit retomber sur eux. Il dit que les Romains ne reçurent point de leurs peres ce que cette mode avoit de trop effeminé. Mais au contraire, que les Troyens s'accommoderent aux façons mâles & genereuses des Italiens.

Et nunc ille Paris cum semiviro comitatu, Mœonia mentum mitrâ crinemque madentem Subnixus. *En.* 4.

Sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt, &c. *En.* 12.

L'Histoire comme la Geographie, décrit les mœurs & les coutumes des Peuples & des Etats en general : mais elle y ajoûte les mœurs & les inclinations des personnes particulieres qu'elle nomme. Toutes deux ont ceci de commun, que l'une & l'autre

traite

traite les mœurs comme indifferentes, n'écrivant préciſément que pour les faire connoître telles qu'elles ſont dans la verité. Il eſt vrai que les connoiſſances qu'elles donnent ſervent pour la conduite de la vie ; & que chacun doit conſiderer les exemples qu'il trouve, comme autant de préceptes qui lui enſeignent ſon devoir : mais cette application eſt moins de fond de ces deux arts, que de la Philoſophie Morale.

Hoc illud eſt præcipuè in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum ; omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monimento intueri : inde tibi tuæque Reipublicæ, quod imitere, capias, inde fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites. *Tit. Liv.*

La Poëtique prend de l'Hiſtoire & de la Geographie ce que l'une & l'autre dit des Mœurs. Le Poëte décrit les choſes generales comme fait la Geographie ; & ordinairement il les met ſous des noms particuliers, comme on les trouve dans l'Hiſtoire. Quelquefois il joindra enſemble ces deux choſes, & il en fera lui même l'application. Ainſi Virgile ayant à décrire les mœurs particulieres de Sinon ; il avertit que dans la malice de ce Grec ſeul, on connoîtra celle de toute la Nation.

Accipe nunc Danaûm inſidias ; & crimine ab uno diſce omnes. *En. 2.*

La Philoſophie Morale a la ſimple connoiſſance des Mœurs, elle ne les

souffre ni mauvaises, ni indifferentes. Elle n'en traite que pour les rendre bonnes. Les vertus sont toûjours bonnes ; elle les propose, afin qu'on les embrasse. Les vices sont toûjours mauvais ; elle enseigne à les éviter : Les passions sont d'elles mêmes indifferentes ; elle corrige ce qu'il y a de mal, & elle donne les moyens d'en bien user, & de leur faire prendre le parti de la vertu. Il y a des inclinations qui sont tellement indifferentes, qu'elles ne peuvent quitter cette proprieté : telles sont celles des petits enfans avant qu'ils soient capables de bien ou de mal. La Philosophie regarde celles-là non comme des mœurs, mais comme la cause des mœurs futures : Nous pouvons en donner un exemple sans quitter nos guides ordinaires. Horace n'est pas moins Philosophe que Poëte. Voici ce qu'il raconte d'un homme de la ville de Canuse, nommé Servius Oppidius. Il étoit riche du bien que ses ancêtres avoient laissé dans sa famille. Avant que de mourir, il partagea deux terres à deux enfans qu'il

Servius Oppidius Canusi duo prædia dives Antiquo censu, gnatis divisse duobus Fertur : & hæc moriens pueris dixisse vocatis Ad lectum :

avoit, & il y ajoûta cet avis : Je vous ai vû, Aulus, porter vos noix d'une maniere negligée, les joüer, & les donner facilement : & vous, Tibere, au contraire, vous comptez les vôtres, vous êtes inquiet, & vous cherchez des trous pour les cacher. Cela me fait craindre que vous ne vous perdiez tous deux par des vices opposez, l'un comme le prodigue Numentanus, & l'autre comme l'avare Cicûta. Je vous ordonne donc à tous les deux, & je vous conjure par les Dieux protecteurs de nôtre famille ; vous, de ne jamais rien diminuer du bien que je vous laisse ; & vous de ne l'augmenter jamais, & de vivre content de ce que vôtre pere & la nature jugent être suffisant pour vous. Voilà traiter les inclinations des enfans en Philosophe. La conclusion & toutes les ordonnances de ce sage pere sont pour un âge plus avancé.

Postquam te talos, Aule, nucesque ferre sinu laxo, donare & ludere vidi: Te, Tibere, numerare, cavis abscondere tristem. Extimui ne vos ageret vesanus discors. Tu Numentanum, tu ne sequerere Cicutam. Quare per Divos oratus uterque Penates, Tu cave neminuas, Tu ne majus facias id Quod satis esse putat pater, & natura coercet. *Lib. 2. Sat. 3.*

Virgile traite la doctrine des passions & des mœurs non seulement en Philosophe Moral, mais encore en Physicien. Il rend raison de ces choses par la matiere dont les corps sont

Hinc metuunt cupiûntque, dolent, gaudentque, &c. *En. 6.*

composez, & par la façon dont ils sont faits & unis aux ames. Mais il le fait d'une maniere poëtique, & propre à son sujet.

Comme *la Rhetorique* a une autre fin, aussi traite-t-elle les mœurs d'une autre sorte. L'Orateur n'a pas pour but de rendre ses Auditeurs meilleurs qu'ils ne sont; il se contente, s'ils demeurent persuadez de ce qu'il a entrepris de leur persuader. Pour y réüssir, il prend lui-même leur humeur & leurs interêts autant que sa cause le peut permettre. Il paroît modeste, prudent, & homme de bien; afin qu'on l'écoute avec affection, que l'on se fie à lui, & que l'on croye qu'il ne veut tromper personne, & que lui même ne se trompe pas en ce qu'il dit. Il donne une idée toute contraire de ceux contre qui il parle. En un mot, sans se mettre beaucoup en peine quelles sont ses veritables inclinations, ou celles des autres, il s'étudie à les representer toutes telles qu'il faut qu'elles soient pour lui faire gagner sa cause.

Le Poëte doit sçavoir tout cela pour

faire parler ſes Perſonnages. On peut dire que nos Poëtes pouvoient conſiderer les ancêtres de leurs Auditeurs, comme les Orateurs conſiderent ceux en faveur de qui ils parlent. De plus, Virgile a pû conſiderer Didon comme ſon ennemie. La perfidie d'Annibal, & des Carthaginois diſpenſoit un Poëte Romain de quelques civilitez, que ſans cela on auroit peut-être cru être de bien ſéance. Mais la Fable regle ſuffiſamment les mœurs de tous les perſonnages; & c'eſt à quoi l'on doit principalement avoir égard.

Le Poëte a ſes Auditeurs auſſi-bien que l'Orateur. La difference que j'y trouve, eſt qu'ils ne ſont ni en petit nombre, ni changeans, ni ſujets à des paſſions & à des *inclinations* particulieres. Le Poëte écrit pour ſon pays, il doit être lû à toutes les heures, en tout temps, & par des perſonnes tranquilles. Il n'a donc qu'à étudier en general l'humeur de ſa Nation; & les bonnes inclinations de ſon Prince, s'il vit dans une Monarchie, comme Virgile. Mais ſi le Prince en a de mau-

vaiſes, & qu'un Auteur ait la complaiſance de corrompre ſon ouvrage pour s'y accommoder ; il s'expoſe à de honteuſes cenſures.

Le Poëte a encore ceci de commun avec les Orateurs & les Philoſophes, qu'il doit comme eux paroître ſage, prudent, & honnête homme. Pour cette raiſon, & de plus, parce qu'il doit enſeigner la vertu, il eſt obligé de ſçavoir parfaitement la Morale, & d'être veritablement vertueux. Cette ſcience eſt pratique ; elle ne s'apprend point par de ſimples ſpeculations. Si une Morale bonne & ſolide ne corrige nos paſſions, il eſt preſque impoſſible que nos paſſions ne nous faſſent une fauſſe Morale. Nous ne blâmons point de bonne grace les défauts où nous nous plaiſons. Nous aimons mieux croire que ce ne ſont pas des vices, que de nous avoüer à nous-mêmes que nous ſommes vicieux. Si Horace a eu raiſon de dire qu'Homere auroit moins loüé le vin, s'il ne l'avoit aimé : que peut-on penſer de ceux qui s'arrêtent avec tant de complaiſance & d'affectation, à ce

Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus. *Liv. 1. Ep. 19.*

que les passions ont de plus honteux & de plus criminel ? qui en font les endroits de leurs Poëmes les plus touchans & les plus tendres ; & qui tournent les amours infames, en des galanteries qu'un honnête homme & qu'un brave Cavalier peut mettre au rang de ses bonnes fortunes ? On ne fera pas haïr les vices, quand on n'en representera que ce qu'ils ont d'aimable & de doux. Ceux qui ne les font voir que sous de beaux masques, laissent croire qu'ils ne les envisagent que par là, & que leur vie est d'accord avec leur morale & avec leurs écrits. S'il y a des Lecteurs qui soient dans ces mêmes pensées, ce n'est pas à ceux-là que l'on doit s'accommoder. Ce seroit au contraire, corrompre les regles les plus essencielles de la Poësie & de la Fable. Un Art pernicieux n'est pas un Art, ou du moins, il n'est pas tolerable. S'il n'y a point d'autres Lecteurs, & si un Poëte est obligé d'être corrompu pour plaire : malheur à ceux qui entretiennent cette corruption ; & qui préferent la gloire d'être Poëtes,

à celle d'être gens de bien.

Ces reflexions ne sont pas hors de mon sujet, puisqu'elles servent à faire connoître quelle est la conduite d'Homere & de Virgile. Ces Payens n'ont point soüillé la majesté de leurs Epopées par ces délicatesses criminelles. Ulysses est froid chez Circé; il est triste auprés de Calypso: Briséïde & Chryséïde n'enflamment Achilles, & Agamemnon que de colere: Camille n'a point d'amans: A peine parle-t on de l'amour de Turnus pour Lavinie: & toute la passion de Didon n'est traitée que comme une infidelité criminelle dont cette miserable Reine est punie cruellement.

CHAPITRE IV.

Des Mœurs Poëtiques.

CE qui est propre à la Poësie dans la doctrine des Mœurs, est de faire connoître au Lecteur quelles sont les inclinations que le Poëte don-

ne à ſes Perſonnages, bonnes, mauvaiſes, ou indifferentes, il n'importe. Voici comment Ariſtote définit les Mœurs Poëtiques. *Les Mœurs* (dit il) *ſont ce qui découvre l'inclination de celui qui parle; & ce qui fait connoître à quoi il ſe reſoudra, avant que l'on ait vû qu'il s'y porte, ou qu'il le rejette actuellement.* D'où ce Philoſophe conclud que *les Mœurs ne ſont pas toûjours en toutes ſortes de diſcours. Non quælibet oratio eſt Morata.* Un exemple éclaircira cette définition.

Ἔστι δὲ Ἦθος μὲν τὸ τοιοῦτον, ὃ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν ὁποία τις ἐστίν, ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον, εἰ προαιρεῖται, ἢ φεύγει ἀλλ' ἐν. Διόπερ, οὐκ ἔχουσιν Ἤθος ἔνια τῶν λόγων. Ariſt. Poët. c. 6.

Dans les premiers livres de Virgile, Enée a paru extrémement pieux, & plus attaché à executer la volonté des Dieux qu'à toute autre choſe. Dans le quatriéme livre, on lui propoſe un choix fort difficile. D'un côté, une juſte reconnoiſſance, l'amour, ſa tendreſſe naturelle, & pluſieurs grandes conſiderations l'engagent à ne point quitter Didon: d'autre part, un ordre exprés des Dieux l'envoye en Italie. *Avant que l'on ait vû quel parti il prendra, & à quoi il ſe reſout* ἐν οἷς οὐκ ἔστι δῆλον εἰ προαιρεῖται ἢ φεύγει. *Ce*

qu'il a dit ὁ λέγων. *doit avoir fait connoître sa volonté & ses inclinations telles qu'elles sont, & à quoi il se déterminera.* δηλοῖ τὴν προαίρεσιν ὁποῖά τίς ἐστιν. Ses discours précedens qui me découvrent sa resolution future sont *les Mœurs* Poëtiques, ἔστι δὲ Ἦθος τὸ τοιοῦτον. Ils ont fait prévoir qu'il abandonneroit Didon pour obéïr aux Dieux ; il l'a fait, les mœurs sont donc bonnes & bien mises. Si pour demeurer avec Didon, il avoit désobéï aux ordres de Jupiter, les mœurs auroient été mauvaises, parce qu'elles auroient fait prévoir un choix & une resolution contraire à celle qu'il devoit prendre. Mais si rien ne m'avoit fait prévoir aucune resolution d'Enée, ni celle qu'il a prise, ni la contraire ; en ce cas *il n'y auroit point eu de mœurs*, οὐκ ἔχουσι τὸ Ἦθος.

Comme donc dans la Philosophie les Mœurs sont bonnes, quand elles font un homme de bien de la personne où elles se rencontrent ; & qu'elles sont mauvaises, quand elles le portent aux vices & aux mauvaises actions : & comme dans la Rhetori-

que elles ſont bonnes, quand elles font paroître celui qui parle honnête homme, prudent & ſincere; & celui contre qui l'on parle, chargé de vices oppoſez: & qu'elles ſont mauvaiſes, quand celui qui parle ſemble vicieux & imprudent, & ſon adverſaire ſage & bien aviſé independamment de ce qu'ils ſont dans la verité. De même, en une Epopée, les mœurs ſont bonnes, quand on reconnoît la vertu ou le vice; les bonnes ou les mauvaiſes inclinations de ceux qui parlent ou qui agiſſent: & elles ſont mauvaiſes, quand un homme de bien paroît vicieux, ou qu'un méchant homme fait voir de bonnes inclinations.

Ainſi, les mœurs d'Enée & celles de l'Athée Mezence conſiderées Poëtiquement ſont également bonnes, parce qu'elles font également voir la pieté de l'un & l'impieté de l'autre, qui ſont les caracteres que le Poëte leur a donnez, & ſuivant leſquels il les fait toûjours agir. Mais dans l'Hippolyte de Seneque, les mœurs de la Nourice de Phedra ſont fort mauvaiſes, parce que cette femme eſt

tres-méchante, & qu'elle dit de tres-bonnes choſes. Elle excite d'abord à la continence cette malheureuſe Reyne paſſionnée pour Hippolyte ſon beau-fils. *C'eſt*, dit elle, *la paſſion qui pour favoriſer le vice n'a point eu de honte de faire un Dieu de l'amour; & pour s'abandonner plus librement aux crimes, elle a déguiſé cette brutalité infame ſous le nom d'une fauſſe divinité, &c.* Quand on entend un long diſcours rempli de ces chaſtes ſentimens, ne croiroit-on pas que celle qui parle eſt la chaſteté même deſcenduë exprés du Ciel pour bannir de deſſus la terre ce que l'amour a de mauvais? Voici cependant le perſonnage que jouë cette Nourrice dans tout le reſte du Poëme. C'eſt elle qui parle & qui explique ſon caractere. *Si cette fureur amoureuſe & criminelle vous poſſede autant que vous le faites paroître, moquez vous de tout ce que l'on en peut dire. La renommée favoriſe peu la verité & la vertu: elle eſt bonne pour les plus méchans, & elle dit plus de mal des gens de bien que des autres. Tâchons*

Deum eſſe amorem turpiter vitio favens Finxit libido; quoque liberior foret, Titulum furori numinis falſi dedit.

Si tam protervus incubat menti furor. Contemne famam: fama vix vero favet, pejus merenti melior, & pejor bono Tentemus animum triſtem & intractabilem.

de fléchir l'esprit severe & intraitable d'Hippolyte. Je me charge de cette commission. C'est à moi d'entreprendre ce jeune homme, farouche; & de toucher en vôtre faveur le cœur de cet impitoyable. Voilà bien de bonne morale renversée en peu de mots. Seneque assurément ne la lui avoit mise en la bouche que pour faire admirer à ses Auditeurs sa faculté à traiter le pour & le contre, & combien il savoit de belles sentences par cœur. Quoi qu'il en soit, puis qu'il avoit dessein de se servir de cette Nourrice pour corrompre la chaste resolution d'Hppolyte, il la fait bien parler en ce second discours; & il rentre dans la bonté Poëtique, quand il sort de la bonté Morale, & qu'il lui fait debiter des maximes si méchantes.

Meus iste labor est, aggredi juvenferum: Mentemque sævam flecter immitis viri.

Puis donc que la bonté propre aux mœurs Poëtiques, est de paroître telles qu'elles sont; il faut voir quelles sont les choses qui nous découvrent les inclinations des personnages.

La premiere sont les discours & les actions. *Il y a des mœurs dans*

Ἔχει δὲ ἦθος μεν, ἐαν, ὥσπερ ἐλέχθη,

ποιῇ φανεράν ὁ Λόγος ἢ ἡ Πρᾶξις προαίρεσιν τινα.
Arist. Poët. c. 15.

un Poëme (dit Ariſtote) *ſi comme on a dit, les diſcours & les actions font connoître quelque inclination.* Le Poëte fait agir & fait parler ſes perſonnages comme il lui plaît. Ainſi, ces deux choſes lui ſont entierement dûës, c'eſt lui qui en eſt le maître abſolu. Auſſi ſont-elles le fondement de tout le reſte. Quand les mœurs ſont bien exprimées de cette ſorte, elles ſont déſignées purement & ſimplement par le terme de *Bonnes*; & cette bonté fait leur premiere qualité. Ariſtote la met à la tête de toutes les autres, pour être ſur tout tres-exactement obſervée. Horace recommande auſſi au Poëte d'être exact à bien faire connoître les mœurs.

Ἐν μὲν καὶ πρῶτον ὅπως χρηστὰ ἦ.

Notandi ſunt tibi mores.
Hor. Poët.

La ſeconde choſe eſt la connoiſſance que la nature, l'étude ou l'experience nous donne des inclinations propres à chaque perſonne, ſuivant la complexion, la dignité, & toutes les autres cauſes naturelles ou acquiſes, exterieures ou interieures que nous avons rapportées ci-devant. Auſſi-tôt que le Poëte a donné la dignité de Roy à un de ſes perſonnages; ſans

qu'on l'entende parler ou qu'on le voye agir, on sait qu'il doit être grave, magnifique, jaloux de son autorité, &c. Les inclinations doivent donc être *convenables* à ce que le Poëte a proposé, & cette *conformité* ou *convenance* fait la seconde condition des mœurs.

Convenienti a finge. *Hor. Poët.*

Δεύτερον δὲ τὰ ἁρμόττοντα. *Arist. Poët.*

La troisiéme chose est la connoissance que l'on tire de la Fable ou de l'Histoire. Cette espece de connoissance est comprise sous le nom d'opinion commune ou de renommée, pour les raisons que nous avons dites. Ainsi, quand un Poëte a nommé Alexandre; on sait que l'inclination de ce personnage est toute pour la grandeur & pour la gloire; & que son ambition est plus vaste que l'étenduë de toute la terre. S'il introduit Achilles; on connoît sa colere, ses fougues, & son impatience. Les mœurs de ces Heros dans le Poëme doivent être *semblables* à ce que la renommée en a publié, & cette *ressemblance* fait la troisiéme qualité des Mœurs.

Famam sequere. *Hor.*

Τρίτον δὲ τὸ ὅμοιον.

Enfin, parce que les Poëmes peuvent être divisez en plusieurs parties

comme l'Eneïde ; dont une moitié n'exige que la pieté & la patience, & l'autre eſt toute dans la violence & dans la guerre : quelqu'un croiroit ſuivant des états ſi differens, pouvoir mettre auſſi divers caracteres dans ſon Heros. Et alors les mœurs de chaque partie ſeroient bonnes en particulier : mais parce que les diſcours & les actions de la prémiere partie ont fait connoître les inclinations que le Poëte a données à ſon Heros ; & que ce que le Lecteur y a vû tient lieu de Fable & d'Hiſtoire, & a le même effet de la renommée ; ce ſeroit ſans doute manquer contre la premiere & contre la troiſiéme condition, que de changer ce caractere connu. D'où il s'enſuit que le Poëte eſt obligé de le faire *conſtant* & *égal*, c'eſt à dire, rel à la fin du Poëme qu'il a paru au commencement. Cette *égalité* de caractere eſt la derniere qualité des mœurs.

Servetur ad imum Qualis ab incœpto proceſſerit, & ſibi conſtet. *Hor. Poët.*

Τέταρτον δὲ Ὁμαλόν.

De cette ſorte, *Il y a quatre choſes à obſerver dans les mœurs.* 1. Qu'elles ſoient *bonnes*, 2. *Convenables*, 3. *Semblables*, & 4. *Egales*. Ces quatre

Περὶ δὲ τὰ Ἤθη, τέτταρα ἐστιν, ὧν δεῖ στοχάζεσθαι. Ἓν μὲν καὶ

quatre qualitez sont compriſes dans la définition d'Ariſtote, de telle ſorte que ſi l'on manquoit à quelqu'une, on manqueroit contre cette définition, en nous faiſant mal juger des inclinations d'un perſonnage & des reſolutions qu'il devroit prendre.

πρῶτον, &c. Abiſt. Poët. c. 15. Ἔτι δὲ ἤθος μὲν τὸ ποιοῦτον ὁ δηλοῖ τὴν προαίρεσιν.

La choſe la plus importante, & la plus difficile eſt de bien diſtinguer ces deux ſortes de bonté dans les mœurs; l'une que l'on peut appeller morale, & qui eſt propre à la vertu: & l'autre eſt la Poëtique, à laquelle les hommes les plus vicieux ont autant de part que les gens de bien. Elle ne conſiſte que dans l'addreſſe du Poëte à bien faire connoître les inclinations de ceux qu'il fait parler, & qu'il fait agir dans ſon Poëme. Ce qui embaraſſe le plus eſt que les mœurs Poëtiques ſuppoſent les autres: & non ſeulement Ariſtote parle de toutes ces deux eſpeces en ſa Poëtique, mais de plus, il ſe ſert du même terme pour exprimer ces deux eſpeces de *bonté*.

χρηστόν.

Pour mieux nous tirer de cette difficulté, il eſt bon de commencer ici par examiner, ſi ſelon Ariſtote, un

Heros Poëtique doit necessairement être honnête homme & vertueux. Car si cela n'est pas ; il est clair que quand Aristote demande pour premiere & pour principale qualité des mœurs, qu'elles soient *bonnes*, il n'a point voulu parler de cette bonté Morale qui fait les honnêtes gens, & qui est inseparable de la vertu. Ainsi, quoi-que nous ne penetrions peut-être pas par tout l'obscurité de son expression, nous saurons aumoins, le fond de sa pensée. Et puisque cette question est necessaire, nous ne ferons point de difficulté de joindre la raison & les autres autoritez, à l'autorité d'Aristote : elle n'en sera que mieux établie.

CHAPITRE V.

Si un Heros Poëtique doit être honnête homme.

CE doute paroîtra peu raisonnable à ceux qui n'ont qu'une seule idée des Heros, & qui sous ce nom

ne connoiſſent que ces excellens hommes à qui il ne manque aucune vertu, qui ſont les maîtres de leurs paſſions & de tous leurs mouvemens, & qu'une nature excellente & divine éleve au deſſus du reſte des hommes. Mais les Poëtes anciens ni les Maîtres de l'Art, n'ont jamais penſé à placer leurs Heros dans un rang ſi relevé, ſans qu'il leur fût permis d'en deſcendre. Il faut donc ici faire la même diſtinction entre un Heros en morale, & un Heros en Poëſie, que nous avons faite, entre la bonté morale, & la bonté Poëtique; & dire que comme Achilles & Mezence ont autant de part à la bonté Poëtique qu'Ulyſſes & Enée : de même ces deux hommes cruels & injuſtes ſont des Heros Poëtiques auſſi reguliers que ces deux Princes ſi juſtes, ſi ſages & ſi bons.

Dans le Poëme même ce terme a encore deux ſens : autrefois il ſignifioit indifferemment tous les perſonnages conſidérables. Ainſi, non ſeulement Enée & Turnus, mais encore Entellus dans les Jeux du cinquiéme,

& Miſene trompete d'Enée dans le ſixiéme livre, ſont nommez Heros par le Poëte. Depuis, quoi qu'on laiſſe encore ce nom aux autres perſonnages, néanmoins on en fait une application ſi particuliere au premier, que quand on dit ſimplement le *Heros*, l'on entend ſous ce nom Achilles ſeul dans l'Iliade, Ulyſſes dans l'Odyſſée, Enée dans le Poëme Latin, en un mot, le principal perſonnage en chaque Poëme.

L'on a même donné au mot *Heroïque*, une ſignification particuliere quand on s'en ſert pour deſigner une Epopée, & pour diſtinguer cette eſpece de Poëme d'avec les autres. Ariſtote & Ovide donnent ce nom-là, non au Poëme, mais aux vers que l'on y employe, & qu'ils nomment auſſi vers *Hexametres*. Nous avons retenu ce dernier nom preſque ſeul. Si l'on avoit donné le nom de Poëmes *Heroïques* aux Poëmes Epiques, à cauſe que l'on y employe les vers Heroïques; il y auroit autant de raiſon de donner aux Epopées Françoiſes le nom de Poëmes Alexandrins,

puiſque les vers dont on ſe ſert en ces Poëmes ſont nommez vers Alexandrins. Et ſi ce nom d'Heroïque vient des perſonnages que l'on y met qui ſont des Heros, la Tragedie ſera auſſi bien un Poëme Heroïque que l'Epopée, puiſque l'action & les perſonnages de la Tragedie ne ſont pas moins Heroïques que l'action & que les perſonnages de l'Epopée.

Mais je ne ſai ſi le peu d'utilité que l'on peut retirer de ces reflexions, merite tant de paroles. Elles peuvent ſervir à nous faire connoître le différent uſage de ce terme de Heros & d'Heroïque entre les anciens & les modernes, & à empêcher que l'on ne condamne ceux-là ſur les idées qu'ils n'ont pas ſuivies. Quand on ſaura qu'ils n'ont point attaché l'idée de la vertu à ces termes pris poëtiquement, qu'ils n'ont point affecté le nom de Heros au principal perſonnage d'un Poëme, & qu'ils n'ont pas même donné le nom de Poëme Heroïque aux Epopées: on ne cherchera point en ces ouvrages des exemples d'une vertu veritable & excellen-

te, & l'on ne s'étonnera pas qu'Horace ait dit au contraire, que toute l'Iliade où il y a tant de Heros tuez, ne contient toutefois que des violences injustes, & des emportemens criminels.

Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν Ἡρώων. *Iliad.* 1.

J'ai omis une signification du mot de Heros qui peut être considerée comme morale & comme Poëtique. On nommoit ainsi les hommes nez d'une divinité & d'une personne mortelle, comme Achilles qui étoit fils de la Déesse Thetis & de Pelée, & comme Hercule qui étoit fils de Jupiter & d'Alcméne. Mais cela n'obligeoit pas les Poëtes à faire ces Heros plus gens de biens : parce qu'il y avoit même des Dieux mauvais. Aussi voit-on que les Poëtes font quelquefois de ces hommes divins, de fort méchans hommes, témoin Polypheme & Cacus. Ce premier, fils de Neptune étoit un monstre horrible, qui devoroit ses hôtes & se moquoit de Jupiter : Cacus étoit fils du Dieu Vulcain. Virgile dit qu'il n'y avoit point de crime que cet insigne brigand n'entreprît.

Monstrum horrendum. Visceribus miserorum & sanguine vescitur atro. At furiis Caci mens effera, nequid inausum Aut intentatum scelerisve dolive fuisset. *Eneid.* 8.

Cela eſt dit en general de toutes ſortes de Heros; voyons en particulier le premier perſonnage de chaque Poëme.

Ariſtote dit qu'*une vertu heroïque & divine, eſt une vertu plus qu'humaine*, & par conſequent que les Heros ſont des hommes divins, & que l'excellence de leur nature éleve au deſſus de nous. Mais il dit cela dans ſes livres de morale. Il enſeigne au contraire, en ſa Poëtique, que ce premier perſonnage d'un Poëme que nous nommons le Heros, ne doit être ni bon ni mauvais. Mais il veut qu'il ſoit entre deux: & qu'*il ne ſoit ni au deſſus du commun des hommes par ſa vertu & par ſa juſtice, ni au deſſous par ſes crimes & par ſa méchanceté.* Il n'y a donc rien de commun entre ces deux eſpeces de Heros, dont l'un doit être élevé par ſa vertu au deſſus des hommes, & l'autre ne doit pas même être du rang des hommes les plus parfaits.

Τὴν ὑπερβολὴν ἀρετὴν ἡρωϊκήν τινα καὶ θείαν. *Ariſt. de Moribus ad Nicomacum. liv. 7. c. 1.*

Ὁ μεταξὺ ἄρα τοῦτον λοιπός. Ἔστι δὲ τοιοῦτος ὃς μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνῃ, μήτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν, &c. *Ariſt. Poët. c. 13.*

Encore faut-il remarquer qu'il ne parle que de ce qu'il y a de plus achevé dans les Poëmes, & non ſimple-

ment de ce qui y eſt régulier & permis ; & de plus, que cette mediocrité qu'il demande, eſt pour les Fables implexes. Ainſi, il n'exclud pas abſolument du nombre de ces Heros Poëtiques, les perſonnes les plus vertueuſes comme Ulyſſes ; ni les plus vicieuſes comme Ixion & Medée. Horace nomme auſſi ces deux derniers entre les Heros reguliers : il dit que celle-ci doit être barbare & inflexible, & Ixion perfide. Aſſurément ce Critique n'a pas écrit des Regles pour des perſonnages irreguliers.

Sit Medea ferox invictaque : Perfidus Ixion. *Hor. Poët.*

Mais puiſqu'enfin Ariſtote & Horace approuvent la conduite d'Homere dans les mœurs qu'il a données à ſon Achilles, & qu'ils propoſent ce Heros comme un modele que les Poëtes doivent imiter ; les mauvaiſes mœurs de ce perſonnage doivent nous convaincre que ſelon les Regles d'Ariſtote & celles d'Horace, & ſelon la pratique d'Homere, il n'eſt nullement neceſſaire que le principal perſonnage d'une Epopée ſoit un homme de bien. Car jamais un homme de bien ne prefere ſa paſſion

&

& son interêt particulier à la cause commune, & à la gloire de son pays, & à l'honneur & à la vie de ses amis innocens. Jamais un homme de bien ne parla ainsi à son General : *Va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que des lâches qui t'obéïssent.* Ces reproches sont séditieux, & de tres-mauvais exemples : & ils sont d'autant plus criminels, que celui qui les dit peut être chef de parti. Un homme de bien à qui Dieu refuse quelque chose, n'entrera point en colere contre lui, & ne lui dira pas que s'il pouvoit, il s'en vengeroit : il n'y a que des impies & des furieux, à qui ces paroles puissent échapper.

Aristote ignoroit-il ces emportemens continuels d'Achilles ? ou si ce sçavant Philosophe les a pris pour de veritables vertus, cette pensêe est hors de toute apparence. Nous devons bien plus vrai-semblablement croire qu'Aristote n'a consideré ce Heros Poëtique que comme un brutal directement opposé au Heros de sa Morale. Car dans ce que nous en avons allegué, *il oppose la brutalité,* Πρὸς δὲ τὴν θηριότητα, μάλιστ' ἂν ἁρμοι-

τοι λέγειν ὑπὲρ ἡμᾶς ἀρετὴν, ἡρωϊκήν τινα, καὶ θείαν. Καὶ γὰρ ὥσπερ θηρίον οὐκ ἔστι κακία, οὕτως οὐδὲ θεοῦ. *Ad Nicomachum liv. 7.*

aux vertus Heroïques & Divines. Parce qu'un Dieu & une Bête sont incapables de vices & de vertus. En effet, l'une de ces natures est trop au-dessus, & l'autre trop au-dessous. Ce n'est ni pour l'une ni pour l'autre que l'on fait des Loix. N'est-ce pas aussi ce qu'Horace dit du caractere d'Achilles ? *Il ne doit point reconnoître que les Loix soient faites pour lui.* Il n'y a donc point de milieu, il appartient à un des deux contraires qu'Aristote propose au-dessus ou au-dessous des hommes ; il est Divin ou Brutal. Le choix n'est pas difficile à faire. Horace dit qu'il est fou.

Jura neget sibi nata. *Hor Poët.*

Delirant Reges. *Epist. ad Loll.*

Homere a quelques fautes, & Horace le reconnoît, il est vrai : mais le caractere d'Achilles ne peut être une de ces fautes *qui sont en petit nombre, qui ne choquent point, qui naissent de l'infirmité humaine ou d'une negligence pardonnable.* Voilà quelles sont celles qu'Horace reprend, ou pour mieux dire, qu'il excuse dans Homere. Peut-on appliquer cela au caractere d'Achilles ?

Nõ ego paucis Offendar maculis, quas aut incuria fudit, Aut humana parum cavit natura. *Poët.*

Finissons, en appuyant la conduite

d'Homere & l'autorité d'Horace & d'Ariſtote par une raiſon tirée de l'eſſence du Poëme telle que nous l'avons propoſée. La Morale enſeigne également les vices à fuïr, comme nous le venons de dire de l'Iliade & d'Achilles aprés Horace ; & les vertus à imiter, comme Horace le dit de l'autre Poëme, & de l'autre Heros d'Homere. Et enfin la Fable, qui eſt l'ame du Poëme, & qui n'eſt point d'une autre nature dans Homere que dans Eſope, ne reçoit pas moins regulierement pour ſes premiers, & pour ſes ſeuls perſonnages, les hommes & les animaux les plus lâches & les plus criminels, que les plus genereux & les plus dignes de loüanges.

Rurſus quid virtus & quid ſapientia poſſit, Utile proposuit nobis exemplar Ulyſſem. *Ep. 2. à Lollius.*

Sans attendre donc les nouvelles preuves que la ſuite nous fournira, nous pouvons conclure, que la raiſon & la nature du Poëme, la pratique d'Homere, & les préceptes d'Ariſtote & d'Horace nous enſeignent qu'il n'eſt pas neceſſaire que le Heros d'un Poëme ſoit homme de bien & vertueux : & qu'il n'y a aucune irrégu-

larité à le faire auſſi perfide qu'Ixion, auſſi dénaturé que Medée, & auſſi brutal qu'Achilles.

CHAPITRE VI.

De la bonté Poëtique des Mœurs.

CE que l'on va dire ici de la bonté des Mœurs n'eſt qu'une expoſition de ce qu'Ariſtote en a écrit au chapitre quinziéme de ſa Poëtique. Voici le paſſage entier. *Il y a quatre choſes à obſerver dans les Mœurs. La premiere & la principale eſt la maniere de les faire bonnes. Les mœurs ſeront dans un Diſcours, ou dans une action, ſi, comme on a dit, l'un ou l'autre fait connoître à quoi ſe reſoudra celui qui parle ou qui agit. Soit que ces Mœurs mauvaiſes* & vicieuſes *faſſent prévoir des reſolutions mauvaiſes* & vicieuſes, *ſoit que ces Mœurs bonnes* & vertueuſes *faſſent prévoir des reſolutions auſſi* vertueuſes & *bonnes. Cela ſe rencontre en toutes ſortes de conditions.*

Περὶ δὲ τὰ ἤθη τέτταρά ἐστιν ὧν δεῖ στοχάζεσθαι. Ἕν, μὲν καὶ πρῶτον, ὅπως χρηστὰ ᾖ. Ἔστι δὲ ἦθος μὲν, ἐὰν, ὥσπερ ἐλέχθη, ποιῇ φανέρον ὁ λόγος, ἢ ἡ πρᾶξις προαίρεσίν τινα. Φαῦλον μὲν ἐὰν φαύλην. χρηστὸν δὲ ἐὰν χρηστήν. Ἔστι δὲ ἐν ἑκάστῳ γένει.

Car une femme sera bonne Poëtiquement, *& un valet aussi, quoique communément les femmes soient plûtôt mauvaises* & vicieuses, *que bonnes, & que les valets ne valent rien.*

Καὶ γὰρ γυνὴ ἐσθλὴ χρηστὴ καὶ δοῦλος. Καίτοι τοῦτων τὸ μὲν χεῖρον, τὸ δὲ ὅλως φαῦλον ἐστι.

Ce passage n'est pas sans difficulté, je l'aurai peut être trop alteré en le déterminant à mon sens, mais j'ai mieux aimé lui donner ce sens que de ne lui en donner aucun.

Aprés ce que j'ai dit au chapitre precedent, je ne vois aucune apparence d'attribuer à la morale & à la vertu, cette bonté qu'il faut si exactement observer dans les Mœurs des personnes Poëtiques. Je croi donc qu'il faut entendre cela de la bonté Poëtique; & c'est ce qu'Aristote veut expliquer, quand ensuite il dit que *les Mœurs seront dans un discours ou dans une action, si l'action ou si le discours font prévoir quelque inclination, quelque choix & quelque resolution*, comme je l'ai déja dit à l'occasion d'un autre passage d'Aristote, où Aristote nous renvoye.

Cela servira encore à faire concevoir pourquoi j'ai rendu le terme

προαίρεσις, par ceux-ci *à quoi l'on se resoudra.* Ce terme Grec ne signifie ni une inclination ni une volonté simple sans déliberation & sans choix, mais il signifie *le choix que l'on fait, & le desir que l'on a, ensuite d'une déliberation.* C'est Aristote qui explique ainsi ce terme fort au long dans ses Morales. Le terme de *Resolution* signifie cela ; mais étant employé seul, il est trop équivoque.

Ἡ προαίρεσις ἂν εἰς βουλευτικὴ ὄρεξις. *A Nicomachus l. 3. c. 5.*

Aristote ajoûte, que *les Mœurs sont mauvaises, lorsque les resolutions que l'on prend sont mauvaises ; & que les Mœurs sont bonnes lorsque les resolutions sont bonnes.* Je n'ai pas cru que cette *bonté* de Mœurs fût une bonté Poëtique, & qu'il ait voulu dire que pour bien mettre les Mœurs en un Poëme, il faille que les personnes que l'on y introduit prennent des resolutions & des desseins justes, & bons ; qu'un Auteur manque contre cette regle, & qu'il fasse les Mœurs mauvaises Poëtiquement, lorsque ses personnages se déterminent à faire une mauvaise action. Cette interpretation condamneroit la

Φαῦλον μὲν ἐὰν φαύλην, χρηστὸν δὲ ἐὰν χρηστήν.

conduite d'Homere dans la personne d'Achilles, dans celle d'Agamemnon, & dans presque tous les personnages de l'Iliade ; & de l'Odyssée. Assurément Aristote n'a pas eu ce dessein. L'Enéïde même seroit envelopée dans cette censure. Didon, Turnus, Amata, Mezence, & plusieurs autres auroient corrompu tous les endroits où ils agissent si criminellement, c'est-à-dire presque tout le Poëme d'un bout à l'autre. J'ai donc interpreté cet endroit selon la Morale, & j'ai cru qu'Aristote avoit voulu nous enseigner que les Mœurs Poëtiques étoient également bonnes, soit qu'elles fussent bonnes, soit qu'elles fussent mauvaises moralement, pourvû que le Poëte les fit prévoir telles que des personnes bonnes ou mauvaises les doivent prendre.

Le reste du texte me confirme encore dans cette pensée, & dans la distinction que j'ai apportée entre la bonté Morale & la bonté Poëtique des Mœurs. Aristote dit que la bonté des Mœurs dont il parle, peut se rencontrer en toutes sortes d'états &

Ὅλως μὲν οὖν de conditions ; même *dans les valets qui n'ont rien de bon.* Sans doute qu'un valet ne ſera pas bon d'une bonté à laquelle il n'aura aucune part. Il ſera donc mauvais moralement, parce qu'il ſera faineant, yvrogne, fourbe, & larron ; & il ſera bon poëtiquement, parce que ces mauvaiſes inclinations ſeront bien exprimées.

Cet exemple d'Ariſtote, & l'application qu'il fait lui-même à un valet, de ce qu'il dit de la bonté des Mœurs, nous apprend qu'il ne parle pas ſeulement pour les Heros, de quelque maniere que l'on veüille entendre ce mot ; mais que cette bonté qu'il preſcrit, auſſi-bien que les trois autres conditions des Mœurs, eſt pour toutes les perſonnes Poëtiques depuis les Rois & les Princes juſqu'aux valets & aux goujats, ſans en excepter un ſeul, dans la Comedie, dans la Tragedie & dans l'Epopée.

Mais quoi que nous diſions de la liberté que l'on a de mettre en un Poëme des perſonnes vicieuſes : cette liberté n'eſt pas toutefois ſans regles

& ſans bornes ; & l'on ne doit pas faire marcher de pair le vice avec la vertu. C'eſt la neceſſité & la vraiſemblance qui reglent ces deux contraires. Et elles les reglent de telle ſorte, que donnant à la vertu tout ce qu'elle peut avoir, elles ne laiſſent aux vices que ce qu'on n'en peut retrancher ſans corrompre la Fable. Ainſi Ariſtote reprend les mœurs vicieuſes, non parce qu'elles ſont vicieuſes ; mais parce qu'elles le ſont ſans neceſſité. Mais il ne reprend point l'opiniâtreté d'Achilles ſi injuſte & ſi peu raiſonnable ; parce qu'elle étoit neceſſaire à la Fable. Si Achilles avoit reçu les ſatisfactions d'Agamemnon avant la mort de Patrocle, l'action eût été finie. Ou bien Achilles n'auroit plus combattu ; & ainſi la Fable auroit été défectueuſe & imparfaite : ou n'ayant point de querelle particuliere contre Hector, il auroit combattu pour la cauſe commune, & par conſequent le Siege & la guerre de Troye auroit été le ſujet du Poëme, & l'action auroit été Epiſodique & corrompuë. Il falloit donc qu'Achilles

Χρὴ δὲ ἐν πᾶσι ἔθησιν, ὥσπερ καὶ ἐν τῇ τῶν πραγμάτων συστάσει, ἀεὶ ζητεῖν ἢ τὸ ἀναγκαῖον ἢ τὸ εἰκός.

Ἔστι δὲ παράδειγμα πονηρίας μὲν ἤθους μὴ ἀναγκαίας, οἷον ὁ Μενέλαος ἐν τῷ Ὀρέστῃ.

fût injuste & inexorable. Mais le Poëte n'a porté les vices d'Achilles, que jusqu'où la necessité de la Fable l'a forcé de le faire, comme nous verrons.

Il est temps de joindre l'autorité d'Horace à celle d'Aristote. Certainement si le Poëte doit sur tout prendre garde à faire les mœurs bonnes d'une bonté morale; on doit aussi peu donner le nom de mœurs dans la Poëtique aux inclinations indifferentes, que dans la Philosophie morale: & les Maîtres en l'une & en l'autre, seroient également ridicules, s'ils donnoient des regles & des préceptes pour ces especes d'inclinations. Horace neanmoins en donne, & aprés nous avoir avertis qu'il est tres-important d'observer les regles des mœurs: les premieres choses qu'il nous présente pour être observées, & ausquelles il donne le nom de mœurs, sont les inclinations les plus indifferentes du monde. *Un enfant* (dit-il) *qui commence à parler & à se tenir ferme sur les pieds, cherche avec empressement à joüer*

Tu quid ego & populus mecum desideret audi. Si plausoris eges aulea manentis, & usque Sessuri donec cantor, Vos plaudite, dicat. Ætatis cuiusque notandi sunt tibi mores. Poët. Reddere qui voces jam scit puer, & pede certo Signat humum gestit paribus colludere, &c.

avec ſes compagnons. Le reſte eſt de même, ou pire. Car ſi ce n'étoit pas une choſe tout à fait indifferente en cet âge de ſe mettre en colere pour rien, de s'appaiſer de même ſans ſçavoir ce que l'on fait, & de changer ainſi à toutes les heures; ce ſeroit une choſe mauvaiſe. Il traite de même les inclinations des jeunes gens. Ils aiment, dit-il, les chevaux, les chiens, & la campagne. Ils ſont faciles à ſe laiſſer aller aux vices, & ne peuvent ſouffrir qu'on les en reprenne. Il n'y a que les hommes faits à qui il donne des inclinations honnêtes & raiſonnables. Il finit par la mauvaiſe humeur des vieillards, avares, timides, froids, lents, chagrins, &c. Quelle bonté morale y a-t-il en toutes ces inclinations? Nous devons pourtant trouver dans ce qu'Horace recommande aux Poëtes, cette bonté qu'Ariſtote dit être la premiere & la principale choſe qui doit être obſervée dans les mœurs. Et c'eſt auſſi ce que nous y trouverons dans l'idée que nous avons propoſée de la bonté Poëtique, qui ne conſiſte qu'à faire

paroître les mœurs & les inclinations telles qu'elles sont, soit moralement bonnes, soit moralement mauvaises.

Horace ne parlant jamais de la vertu comme d'une chose necessaire, recommande d'observer dans les mœurs les quatre conditions qu'Aristote exige aussi. La 1. est *Qu'elles paroissent.* La 2. Qu'elles soient *Convenables.* La 3. Qu'elles soient *Semblables* : & la 4. Qu'elles soient *Egales.*

1. Notandi sunt tibi Mores.
2. Convenientia finge.
3. Famam sequere.
4. Servetur ad imum Qualis ab incœpto processerit & sibi constet.

Nous avons donc eu raison de dire que la bonté poëtique des mœurs, est de découvrir au Lecteur par les discours & par les actions, les inclinations & les resolutions futures des personnages qui parlent & qui agissent dans un Poëme.

CHAPITRE VII.

Des trois autres qualitez des Mœurs.

IL n'y a pas de difficulté pour ces trois autres conditions des mœurs dans la Poëtique, comme pour la bonté. Nous avons assez expliqué en

particulier qu'elle convenance elles doivent avoir avec les causes interieures ou exterieures qui les font naître ou qui les font connoître dans les hommes ; Quelle ressemblance le Poëte doit leur donner avec ce que l'Histoire, la Fable ou la renommée en ont publié ; & Quelle est cette égalité qui y doit être observée en chaque personnage, sans qu'il soit permis de le faire changer de caractere. Nous nous contenterons donc ici de faire quelques reflexions sur ces qualitez en general.

La premiere sera, que quelquefois ces qualitez se trouveront opposées en la même personne, de telle sorte que si l'on veut satisfaire à l'une, on fera une faute contre une autre. En voici un exemple dans la personne de l'Empereur Maurice. Ses inclinations ne seroient pas *convenables* à la dignité d'Empereur, si on le faisoit avare, & elles ne seroient pas *semblables* à ce que l'on en connoît, si on le faisoit magnifique & liberal. A la verité il y a une espece d'avarice dont les Rois sont capables ; c'est le desir

Quid non mortalia pectora cogis Auri sacra fames? *En.* 3.

Portantur avari Pygmalionis opes pelago, *En.* 1.

d'amasser de grands tresors. Telle étoit la passion de Polymnestor Roy de Thrace, qui a fait dire à Virgile que cette execrable avidité d'avoir de l'or portoit les hommes à des excez étranges. Telle étoit encore celle de Pygmalion Roy de Tyr. Il n'est pas question ici de cette avarice ; mais d'une épargne lâche & sordide, qui coûta la vie à tant de milliers de soldats Romains. Ils étoient prisonniers de guerre du Roy de Perse, qui n'en demandoit qu'une rançon tres petite. Maurice refusa de la payer : & par cet indigne & lâche refus d'un peu d'argent pour une chose de cette consequence, il irrita tellement la colere du Vainqueur, qu'il fit égorger tous ces malheurex Soldats d'un si mauvais Maître.

L'on demande donc comment un Poëte fera pour éviter une faute contre la convenance des mœurs d'un Empereur, ou contre la ressemblance des mœurs de l'Histoire dans la personne de ce Prince ? Je répons que l'on ne se trouvera point embarrassé de ces sortes de personnages, si l'on

veut ſuivre dans la compoſition d'un Poëme, l'ordre que j'ai propoſé dans mon premier livre. D'abord l'Auteur fera ſa Fable avec des perſonnes univerſelles & ſans noms, & par conſequent ſans penſer à Maurice. Et lorſque voulant l'épiſodier, il cherchera des noms particuliers pour donner à ſes perſonnages, ſi dans ſon plan il trouve un avare, il ne s'aviſera point de lui donner le titre & la dignité de Roy ou d'Empereur; & s'il trouve en ce même plan, une perſonne liberale & magnifique, il ne fera point joüer ce rôle par l'Empereur Maurice. De ſorte que l'on peut répondre à la queſtion propoſée, que l'Empereur Maurice ou liberal, ou avare, n'eſt point un perſonnage qui puiſſe entrer regulierement en un Poëme.

Mais il peut y être employé, ſi la Fable ſouffre que l'on diſſimule ſon avarice, ſans la changer en liberalité: comme M. Corneille a fait dans ſon Heraclius. Phocas pouvoit tirer quelque avantage de cette paſſion criminelle de ſon ennemi, & rendre ainſi

ſa cruauté contre ce Prince un peu moins odieuſe. Maurice reconnut en effet, que Dieu ſe ſervoit de ce Tyran pour le punir du crime que ſon avarice lui avoit fait commettre. Mais cette idée auroit été contre la convenance des mœurs, & les ſpectateurs auroient été choquez de cette reflexion. Le Poëte a judicieuſement ſupprimé cette mauvaiſe inclination de Maurice, ſans lui attribuer le contraire, qui auroit auſſi peché contre la reſſemblance.

On ne peut donc aller contre les qualitez des mœurs, mais on peut quelquefois les omettre : c'eſt la ſeconde reflexion que je veux faire ſur ce ſujet.

Lors qu'on omet la premiere qualité, on omet neceſſairement toutes les autres ; puiſqu'elle en eſt la ſource & le fondement unique. Si les mœurs ne paroiſſent point du tout, elles ne ſeront ni convenables ni ſemblables ; ni égales, ni le contraire. Cela ſe peut faire en tous les perſonnages qui ne ſont point conſiderables dans un Poëme, comme quantité de

gens

gens qui ſont nommez dans les combats ; & même pluſieurs autres. Parce que ſi d'un côté le Poëte ne doit rapporter aucune action ni aucun incident ſans mœurs, ſans interêt & ſans paſſion, pour rendre la narration agiſſante & agréable, & pour s'attacher l'eſprit des lecteurs : auſſi ne doit-il mettre les perſonnes intereſſées & paſſionnées qu'autant qu'il en faut preciſément ſans en multiplier le nombre, pour ne point accabler la mémoire & diſtraire l'attention inutilement. Ainſi, l'on voit peu dans l'Eneïde les mœurs de Mneſtée, de Cloante, de Sergeſte, de Meſſape, d'Ufens & de tant de vaillans Chefs, & d'autres perſonnes qui ont des emplois conſiderables.

Quand on fait paroître les mœurs d'une perſonne une fois ſeulement ; on peut les faire convenables à ſa dignité, à ſon âge, à ſon ſexe, &c. On peut les faire ſemblables à ce que la renommée en a publié : mais il eſt clair que l'égalité n'y peut être, non plus que l'inégalité. Au contraire, il arrive quelquefois qu'une même per-

sonne est égale & inégale en même temps. Parce que ce caractere, qui dans la plus part des hommes ressemble au Soleil, dont l'égalité consiste à paroître toûjours le même; en d'autres ressemble à la Lune, dont l'égalité n'est qu'à changer quatre fois de face en un mois. Quelquefois cette inégalité vient de l'âge, comme Horace l'a remarqué dans les enfans & dans les Jeunes gens. Ils ont cela, de la molesse & du peu de consistance de leur cerveau. Les objets s'y impriment fort aisément, & ces traces sont aussi aisément effacées par l'impression des objets nouveaux, ou simplement par le mouvement des esprits. Mais il se trouve quelques personnes dont le cerveau ne s'affermit jamais assez. Ce malheur étoit arrivé à un Musicien d'Auguste nommé Tigellius. Ce seroit mal s'accommoder à son humeur & pecher contre la ressemblance, que de le representer toûjours de même maniere. Il étoit avare & prodigue : superbe comme un Roi dans ses habits, & vétu comme un petit Bourgeois fort incommo-

Stultus ut Luna mutatur.

Puer mutatur in horas.

Juvenis amata relinquere pernix.

Nil æquale homini sit illi, &c. *Hor. liv. 1. Sat. 3.*

dé : actif & diligent jusques à passer les nuits entieres sans dormir ; & si lâche que sa paresse le retenoit au lit toute la journée. Enfin, si nous en croyons Horace, rien ne se pouvoit ajoûter à l'inégalité de cet homme. Il y a une autre inégalité plus commune, mais plus lente, c'est celle d'un homme en differens âges. Dans sa jeunesse, il ne pense point à amasser de l'argent, mais il le prodigue. En un âge mûr il en cherche, & il le dépense honnêtement. Et lors qu'il est vieux, il le cherche & l'amasse avec avidité, & il craint tellement de le dépenser, qu'il aime mieux vivre dans la misere, que de l'employer à ses necessitez communes. Cette inegalité est moins d'usage dans les Poëmes. Il est rare que l'on y represente une même personne à quinze ans & à soixante ans. Les autres y trouvent mieux leur place. Mais lors qu'un Poëte les introduit, il doit bien faire remarquer aux auditeurs, que cette inégalité est un caractere qu'il donne exprés à un personnage.

Juvenis ut-lium tardus provisor : prodigus æris. Ætas virilis quærit opes, inservit honori. Senex, Quærit & inventis miser abstinet, ac timet uti. *Hor. Poët.*

Terence a sur ce sujet quelque cho-

ſe de bien particulier dans les Adelphes. Son Demée eſt un vieillard chagrin & difficile, ſevere à toute ſa famille, & ménager au dernier point. Il a ainſi paſſé toute ſa vie, & a conſtamment fait voir cette mauvaiſe humeur juſques à la fin de la Comedie. Alors il s'aviſe d'être de bonne humeur, careſſant, obligeant, rien ne lui coûte. Voilà une étrange inégalité. Le Poëte l'a neanmoins renduë tres-reguliere. Demée même en avertit les Auditeurs. Jamais, dit ce bon homme, l'on n'eſt ſi vieux ni ſi expérimenté dans la conduite, que l'on ne trouve encore quelque choſe à apprendre & à corriger. Je me ſuis privé de toutes ſortes de plaiſirs & de ſatisfaction pour mettre ma famille à ſon aiſe. Je me ſuis retiré à la campagne où j'ai paſſé toute ma vie dans le travail, dans le ſoin, & dans l'inquiétude, pour acquerir du bien à mes enfans. Et au lieu de la reconnoiſſance que j'attendois de leur amitié & de mes peines, je n'ai fait que me rendre odieux : ils me craignent, ils ſe cachent de moi, ils ne me voyent qu'a-

vec une retenuë qui leur eſt onereuſe. Et mon frere, qui a toûjours mené une vie facile & agréable, les a tellement gagnez, qu'il joüit de toutes les douceurs qu'un pere devroit en eſperer. Il a plus fait par une indulgence aiſée, que moi par tant de fatigues & par tant de chagrin. Je ſuis, enfin, reſolu de prendre quelque part à des douceurs qui m'appartiennent beaucoup plus qu'à lui. Je n'aurai plus deſormais pour tout le monde, qu'indulgence & que careſſes, puiſque ce n'eſt que par ces moyens que l'on obtient l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

Mais je m'étens trop ſur une choſe auſſi connuë que cette Comedie. Terence pouſſe fort loin cette reflexion, il ne la finit qu'avec le Poëme, & il y apporte tant de précaution, qu'il n'a rien laiſſé à deviner à ſes Auditeurs.

Il y a encore une inégalité de mœurs qui arrive par le changement de la fortune, & qui fait que communement l'on a le courage bas quand on ſe voit dans la miſere & dans l'im-

Omnibus nobis ut res dant ſeſe, ita magni atque humiles ſumus. *Terent. Hecyr. Act. 3. Sc. 3.*

puissance ; & que l'on est fier & superbe quand on se trouve puissant, & que l'on se croit maître de sa fortune. Un Poëte peut mettre cette Convenance dans les mœurs des personnes d'une vertu médiocre, ou qui ont plus de vanité & de superbe que de generosité; & l'égalité ne sera point alterée par cette conduite. Mais s'il fait une personne genereuse, alors elle doit moins changer dans le changement de sa fortune. Ces personnages doivent être ou aussi fiers dans l'impuissance que dans le meilleur état de leurs affaires : ou aussi modestes aprés une conquête qu'aprés une bataille perduë, selon que le Poëte fait regner la fierté ou la douceur dans le caractere qu'il leur donne.

Ce dernier caractere est celui que Virgile donne aux Troyens. Ils paroissent fort humiliez devant Didon, quand la tempête les a si mal traitez, & les a reduits en la puissance des Carthaginois. Ne nous soupçonnez pas, disent-ils, d'être ici venus à dessein de vous faire tort ; des personnes vaincuës comme nous sommes,

Non ea vis animo nec tanta superbia victis *En.*

n'ont ni assez de force, ni assez de fierté pour l'entreprendre. Cela marqueroit une bassesse de courage, s'ils paroissoient tels devant leurs ennemis, ou s'ils les traitoient avec mépris, & avec cruauté aprés les avoir vaincus. Mais on voit que c'est une veritable modestie, quand on les entend tenir ce même langage aprés la victoire. Enée venoit de surmonter les Latins dans un grand combat ; il voit à ses pieds leurs Ambassadeurs qui lui demandent la permission de faire brûler leurs morts : & loin de faire voir la moindre fierté, il s'excuse même de ce qu'ils l'ont forcé de les vaincre, & il leur témoigne qu'il ne desire que la paix.

Nec veni nisi fata locum sedemque dedere dissent ; Nec bellum cum gente gero, &c. *En.* II.

Faisons encore une reflexion sur la ressemblance que les mœurs doivent avoir avec ce que la renommée en a oublié. Cette qualité a cela de particulier, que l'on peut toûjours garder les autres en toutes sortes de personnages, & que l'on peut aussi toûjours y faire des fautes : mais il y a des personnes en qui il n'y a rien à observer pour ou contre la ressem-

blance. Ces personnages sont de deux especes. Les uns sont tout à fait inventez, comme sont tous ceux des Comedies, & presque tous ceux du Poëme Epique, & même de la Tragedie, quand pour l'une ou pour l'autre, on prend peu de noms de l'Histoire ou de la Fable. La seconde espece est de ceux que l'on prend à la verité dans l'Histoire, mais dont les mœurs sont connuës de peu de personnes, & dont la renommée n'a rien divulgué; car en ce cas, il est visible que l'on ne peut leur donner des inclinations semblables ou contraires à ce que la renommée en a dit, puisqu'elle n'en a rien dit. Aussi, Aristote n'oppose pas aux noms inventez, les noms tirez de l'Histoire: mais il leur oppose les noms connus. Nous en disons de même des mœurs. La Didon de l'Enéïde est de cette seconde espece. Le Poëte ayant feint dans sa Fable un personnage tel que nous y voyons cette Reine; l'obscurité de l'Histoire lui donnoit une entiere liberté de le mettre sous un nom si peu connu.

Cette

Cette liberté n'eſt que pour ceux qui mettent ces noms les premiers : car ceux qui les remettent aprés eux (pour me ſervir de l'expreſſion d'Horace) ſont obligez de garder le caractere qu'on leur a donné la premiere fois, & qui eſt connu par ce moyen. Ils peuvent ſeulement y changer quelques circonſtances moins connuës ; & y en ajoûter de nouvelles, qui ſoient compatibles avec ce que l'on ſçait déja.

CHAPITRE VIII.

Du caractere des Perſonnages. Paroles d'Ariſtote.

LE caractere d'une perſonne eſt ce qu'elle a de propre & de ſingulier, & ce qui la diſtingue d'avec les autres. Comme cela ſe trouve dans les traits du viſage ; cela ſe trouve auſſi dans les Mœurs dont nous traitons. Voici ce que j'en trouve dans Ariſtote ; c'eſt au même chapitre d'où nous avons déja tiré ce que nous avons dit des Mœurs. *Puiſque la Tra-* Επὶ δὲ μίμη-

gedie est une imitation de ce qu'il y a de meilleur, nous devons faire comme les bons Peintres, qui donnant à chaque personne, sa forme & son caractere propre; & faisant ainsi leurs figures semblables, ils les representent plus belles. Le Poëte de même, doit former des exemples de bonté ou de dureté, lorsqu'il imite un homme colere & violent, ou doux & facile, ou quelque autre caractere semblable. C'est de cette sorte qu'Homere même a donné de la bonté à Achilles. Il faut prendre garde à cela: & de plus, sans parler ici de ce qui est necessaire, il faut encore observer les suites & les consequences que l'on voit dans la Poësie, où l'on est sujet à faire plusieurs fautes.

Τραγῳδία βελτιόνων, ἡμᾶς δεῖ μιμῖσθαι τοὺς ἀγαθοὺς εἰκονογράφους. Καὶ γὰρ ἐκεῖνοι ἀποδιδόντες τὴν οἰκείαν μορφὴν ὁμοίους ποιοῦντες καλλίους γράφουσι. Οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον καὶ ὀργίλους καὶ ῥαθύμους καὶ τ' ἄλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ἐπιείκειας ποιεῖν παράδειγμα ἢ σκληρότητος, δεῖ. Οἷον τὸν Ἀχιλλέα ἀγαθὸν καὶ ὁ Ὅμηρος. Ταῦτα δὴ δεῖ διαστηρεῖν Καὶ πρὸς τούτοις, τὰς παρὰ τὰ ἐξ ἀνάγκη, ἀκολουθούσας ἀνεθήσεις τῇ ποιητικῇ καὶ γὰρ κατ' αὐτάς ἐστιν ἁμαρτάνειν πολλάκις. Poët. c. 15.

L'on sçait combien il y a de rapport entre la Peinture & la Poësie. Horace commence par là son Art, & Aristote les compare aussi l'une avec l'autre dés le premier chapitre de sa Poëtique. Il en parle encore en plusieurs autres endroits: & comme on voit par celui que nous venons d'alleguer, il a jugé que l'on ne pouvoit mieux concevoir

l'idée parfaite du caractere Poëtique dans les mœurs, que par la pratique des Peintres dans le caractere qu'ils donnent à leurs figures. Nous ne pouvons donc prendre plus exactement sa pensée, qu'en cherchant dans cet Art, comment on peut faire un portrait qui ressemble parfaitement à son original, & qui en même temps soit plus beau. Voici ce que j'y conçois.

Les Peintres dans leurs personnages ont trois sortes de sujets. Ou ils representent au naturel des personnes particulieres, comme Auguste, le jeune Marcelle, Virgile, Seneque, Pauline, &c. Ou ils representent des dignitez & semblables caracteres, comme un Roy, un Sage, un Ministre d'Etat, un Poëte, un Valet, un Mendiant, &c. Ou enfin ils representent une passion, comme la colere, la joye, le chagrin, la cruauté, &c.

On pourroit dire que les Peintres & les Poëtes qui avoient un esprit élevé peignoient plus volontiers les Rois, les Princes, & ce qu'il y avoit de plus grand : & que l'imagination moins noble des autres, leur faisoit choisir des

Valets, des Yvrognes, & des Miserables. Aristote attribuë à cette diversité de génie, la diversité des Poëmes Dramatiques, & l'invention de la Tragedie & de la Comedie. Ceux-là faisoient sans doute de plus beaux personnages que ceux-ci; mais cela ne mettoit aucune difference pour la ressemblance exacte des caracteres. Les uns & les autres pouvoient y réüssir également aussi-bien dans la bassesse & dans la difformité d'Irus & de Tersite; que dans la majesté, & dans la bonne mine d'Agamemnon & de Pâris.

Mais nous ne pouvons ici nous servir de cette difference & de cette interpretation, puisqu'Aristote ne parle que des Poëmes & des personnes illustres: & nous pouvons sans sortir de la Tragedie & de l'Epopée trouver cette difference du plus ou du moins beau, dans une ressemblance exacte.

On considere deux choses dans les personnes que l'on veut peindre. La premiere sont les traits que l'on peut appeller caracteristiques. Tels sont les rides naturelles d'un visage, la pro-

portion de chaque partie, la couleur des yeux & des cheveux, la figure du nez, la groſſeur des lévres, l'ouverture de la bouche, & les autres proprietez ſemblables. Voilà ce qui proprement & principalement doit fixer l'imagination, & lui donner l'idée de la perſonne que l'on veut repreſenter. Il faut neceſſairement garder ces traits dans la copie, pour *la faire ſemblable* à ſon original: & c'eſt ſur eux que doit tomber cette expreſſion d'Ariſtote: *donnant à chaque perſonne le caractere qui lui eſt propre.* Ces traits caracteriſtiques ſont tellement fixes en comparaiſon des autres, qu'ils ſe conſervent dans le changement des âges & du ſexe, & qu'ils font reconnoître les peres ſur le viſage de leurs enfans, & les meres dans celui même de leurs fils.

Ὁμοίους ποιοῦντες.

ἀποδιδόντες τὸ οἰκεῖον μορφήν.

La ſeconde choſe eſt bien moins permanente, & bien moins attachée à ſon ſujet; & laiſſe par conſequent au Peintre beaucoup plus de liberté. C'eſt la couleur de la chair, l'embonpoint, & je ne ſçai quelles autres choſes qui augmentent ou qui diminuent la beauté

d'une personne, sans changer les traits & la proportion de son visage. Il y en a à qui la pâleur sied mieux qu'une couleur plus relevée, ou à qui il importe beaucoup pour plaire, d'être un peu plus grasses ou un peu plus maigres. Il ne faut qu'une legere maladie, qu'une émotion, que quelques jours de divertissemens pour faire ces changemens. Ainsi un Peintre adroit observera une personne en differens états, & avec les divers mouvemens qui peuvent naturellement lui arriver. Et ayant remarqué ce qui lui sied le mieux, il la peindra dans quelque action où elle sera un peu émuë de crainte ou de colere, selon qu'il voudra la faire plus pâle ou plus vive que le naturel: ou bien il lui donnera le visage riant, s'il s'est apperçu qu'elle a quelque défaut qu'un ris moderé fait disparoître, &c. De cette sorte, sans alterer la ressemblance naturelle, les Peintres *representent les personnes plus belles qu'elles ne sont.*

Ces deux mêmes choses, dont l'une rend une peinture semblable, & l'autre la fait plus belle, que nous venons d'appliquer aux personnes particulieres,

peuvent auſſi être appliquées aux genres entiers, ſuivant les dignitez, les âges, les paſſions, & les autres habitudes. Le thrône, le diadême, le ſceptre, la gravité, ſont le caractere d'un Roy. Mais il y a des perſonnes, & des viſages qui ont beaucoup plus de majeſté que les autres; & à qui une couronne ſied bien mieux. La nature n'a point fait de Vieillard qui ne porte ſur ſon front le caractere de ſon âge: mais elle en a fait de venerables & de beaux, & elle en a fait d'autres qui ne donnent que du dégoût. Il ſe voit des perſonnes que la colere rend plus belles, quoiqu'ordinairement cette paſſion défigure fort un viſage.

Un Peintre donc ayant dans les differens viſages des hommes qu'il voit, des ſujets ſi differens qui lui peuvent ſervir de fond pour ſoûtenir ces caracteres dont nous venons de parler; s'il eſt bon Peintre, il ne ſe contentera pas d'un ſceptre & d'une couronne, de rides & de cheveux blancs, & des traits propres en general à un homme irrité: mais il étudiera ſur divers viſages, ceux qui ſous ces

caracteres plairont le plus ; & il choisira ceux que la nature a rendus venerables & graves, & en qui même sans couronne, on reconnoîtroit quelque chose de majestueux & de Royal.

Il y a un autre moyen d'embellir un caractere, en tirant les agrémens du fonds & des proprietez du caractere même. La colere fait pâlir ou rougir ; elle fait grincer les dents, briser tout ce que l'on rencontre, se déchirer soi-même, & donne des mouvemens & des postures étranges, terribles & extravagantes. Mais elle n'est pas toûjours accompagnée de ces effets. Elle en a de plus moderez : & il est libre au Peintre de choisir ceux qu'il lui plaît, de rejetter les plus violens, si son dessein ne les exige pas, & d'exprimer les plus touchans, les plus agreables, & les moins irréguliers.

Sa liberté est quelquefois plus grande & quelquefois moins. Quand il ne fait qu'un seul personnage, & qu'il invente le dessein comme il lui plaît ; alors tout dépend de lui : & s'il ne réüssit pas, il est blâmable. Mais si on lui demande une histoire, & qu'on lui dé-

termine les personnes ; il sera souvent gêné en plusieurs choses par le fond du sujet, qui ne lui permet pas d'employer de certaines beautez dont il tireroit de grands avantages. Un Roi garde mieux sa gravité dans une passion moderée : mais Agamemnon n'est pas capable de cette moderation dans le Sacrifice d'Iphigenie. La beauté d'Helene & celle de Pâris, éclateroient davantage en plein jour, qu'aux flambeaux : mais il faut que cette Princesse soit enlevée pendant la nuit. Europe riant au milieu des Nymphes & des fleurs seroit plus belle ; mais la representera-t-on ainsi, emportée au milieu de la mer par un Taureau ? Un Peintre pourra réüssir dans le ravissement d'Helene, si on lui laisse la liberté de se choisir un modelle ; il réüssira de même, dans le portrait d'une personne qu'il peint au naturel, s'il en invente les jours, la posture & l'action : & il ne fera rien de beau, si on l'oblige de joindre ces deux choses ensemble, & de donner à Helene enlevée le visage d'une personne qu'il avoit peinte avec succés dans une action contraire.

La contrainte est plus grande, lorsque l'on fait plusieurs actions d'une même histoire, & si l'on met l'enlevement d'Europe en quatre Tableaux. Car les mêmes traits d'une seule personne serviront de fond à une joye moderée, à une effroyable crainte, à une mortelle confusion, & à une surprise miraculeuse & agreable.

Les grands Poëmes sont de cette derniere espece. Les Episodes differens où l'on voit agir les mêmes personnes, sont comme les Tableaux où le même caractere d'un seul visage doit servir de fond aux divers caracteres de passions opposées. Achilles est representé dans le conseil, dans le combat, & dans les funerailles de son ami. Le Poëte n'a pas fait son Heros sage & prudent dans ce premier Tableau; il n'a point fait regner sa pieté dans les ceremonies & dans la Religion de ce dernier, pour ne le faire colere & emporté que dans la guerre. Cette diversité de caractere eût fait trois Achilles, & auroit eu quelque chose de l'ignorance d'un Peintre qui voulant peindre Achilles en ces trois

rencontres differentes, choisiroit pour modele trois visages qui n'auroient ensemble aucun rapport, & qui en mettroit un entier en chaque Tableau. Mais Homere dans le conseil donne lieu à Agamemnon d'irriter Achilles, qui s'enflâme aussi-tôt de colere contre lui, & qui commence à s'en venger par des injures & des reproches séditieuses. Et dans les funerailles de Patrocle, la ceremonie la plus apparente, est la cruauté qu'Achilles exerce contre le corps du brave & malheureux Hector, qu'il attache par les pieds à son char, & qu'il traîne inhumainement pendant douze jours de suite autour de son ami. Ainsi Achilles est par tout le même, & il n'est pas moins colere & vindicatif dans le conseil & dans les ceremonies des funerailles, que dans la guerre & dans les combats.

Le Poëte donc dans la constitution de sa Fable, doit prendre garde à quoi il sera obligé, & quel caractere elle demande; il examinera ensuite toutes ses parties, & tous les Episodes qu'elle lui presente. Il verra ceux

Hoc amet, hoc spernat promissi carminis autor.

qu'il peut accommoder à son caractere, ou ausquels il peut l'accommoder; faisant ainsi le choix de ceux dont il se servira, & rebuttant les autres; comme Homere a fait des amours d'Achilles & de Briséïde, que le fond de sa Fable lui fournissoit. Ayant ainsi reconnu par tout, tous les traits de son caractere indispensablement attachez au fond de sa Fable, & à son sujet; il est obligé de les garder comme la forme propre en quoi consiste essentiellement la ressemblance de sa Fable avec l'action vrai-semblable qu'il veut imiter; soit dans les personnes, soit dans les dignitez, soit dans les passions, & les autres choses capables de caractere. Voilà la premiere obligation du Poëte. La seconde, est d'examiner toutes les autres circonstances de son caractere, que le fond de sa Fable ne rend pas necessaires, & qui sont comme les couleurs plus ou moins pâles ou rouges, dont un visage peut naturellement changer. Il reconnoîtra celles qui sont les plus capables de rendre son caractere agreable, & ses personnages

Ἐπιδιδόντες τὴν ἰδικὴν μορφὴν, ὁμοίους ποιοῦντες.

bons, même d'une bonté morale : & il employera celles-là, & non les autres. C'eſt ainſi que ſans alterer la reſſemblance & la juſteſſe du caractere, un bon Poëte comme un bon Peintre fera ſes perſonnages meilleurs : & un mauvais Poëte comme un mauvais Peintre les fera pires. C'eſt ainſi qu'Homére même a fait ſon Achilles bon, comme nous allons voir.

Καλλίους γράφουσι.

L'on peut entendre & interpréter le texte d'Ariſtote d'une autre maniere que celle que j'ai propoſée au commencement de ce chapitre ; mais elle conviendra toûjours avec la doctrine que j'en ai tirée. Voici cette autre interpretation. *Quand un Poëte imite une perſonne colere, ou une perſonne douce & facile, ou quelque autre caractere, il doit plûtôt ſe propoſer des modeles de bonté que de dureté, &c.*

οὕτω καὶ τὸν ποιητὴν μιμούμενον ὀργίλους καὶ μαθύμους καὶ τἆλλα τὰ τοιαῦτα ἔχοντας ἐπὶ τῶν ἠθῶν, ἐπιεικείας ποιῶν παράδειγμα ἢ σκληρότητος δέ.

CHAPITRE IX.

Des caracteres d'Achilles, d'Ulysses, & d'Enée.

ARistote nous propose l'Achilles d'Homere pour nous enseigner la maniere de faire qu'un personnage imité soit semblable à l'Original que l'on se propose ; de telle sorte que cette ressemblance, qui peut être accompagnée de laideur & de malice, ou de beauté & de vertu, ait les plus parfaites de ces qualitez. Nous venons de voir que la ressemblance consiste dans cette partie du caractere qui est propre & necessaire à la Fable, & que le sujet oblige à observer indispensablement ; & que la beauté ou la bonté dont parle Aristote, & qu'il distingue de la ressemblance, consiste dans les circonstances du caractere qui ne sont point necessairement contenuës dans le fond de la Fable. C'est ce qu'il faut achever de reconnoître dans la Pratique d'Homere en son

Iliade, où Ariſtote nous envoye, afin que nous nous inſtruiſions où lui-même s'eſt inſtruit.

Nous avons ſuffiſamment fait voir qu'Achilles devoit être colere, injuſte, & inexorable. La Fable exigeoit cela neceſſairement; c'eſt ce qui rend ſes mœurs mauvaiſes & ſi indignes d'un honnête-homme. Mais elles n'ont rien d'irregulier ni de contraire aux preceptes d'Ariſtote, puiſqu'il ne demande de la bonté que dans les circonſtances où le Poëte eſt libre; & qu'il ne blâme le vice, que quand il n'eſt pas neceſſaire. Ainſi, c'eſt là ce que j'appelle la partie du caractere qui rend Achilles ſemblable à l'idée que le Poëte s'eſt formée, quand il a dreſſé le plan de ſa Fable.

Iracundus, inexorabilis, Jura neget ſibi nata.

Mais la Fable laiſſoit au choix du Poëte, des circonſtances qui pouvoient ou relever & embellir ce caractere, ou le rendre plus difforme & plus odieux. Achilles colere, inexorable, & injuſte, pouvoit être encore lâche & timide, & ſe venger en trahiſſant ſon parti. Il pouvoit donner quelques avis ſecrets aux en-

nemis ; il pouvoit les recevoir dans son quartier, ou faire tort aux siens par quelques autres mauvaises pratiques, qui auroient apporté beaucoup de dommage aux Grecs, à Agamemnon, & à lui-même ; & qui n'auroient pas empêché sa reconciliation. Car supposant que les Grecs sans Achilles sont plus forts que les Troyens, leur desavantage en ce cas, & leurs pertes seroient seulement arrivées par la trahison de ce Heros. Et la trahison ayant cessé par sa reconciliation ; la valeur des Grecs leur auroit rendu la victoire. La Fable n'en auroit pas été moins juste, ni moins pleine de la morale & des instructions qu'elle contient.

Ainsi, le fond & la justesse de la Fable laissoit au Poëte une entiere liberté de choisir la vaillance ou la lâcheté, pour déprimer ou pour embellir le caractere d'Achilles ; & c'est sur ce choix que retombe le précepte d'Aristote, quand il ordonne d'imiter les bons Peintres, qui gardant toûjours tout ce que le caractere a de necessaire & de propre au sujet, le relevent

relevent par tous les embéliſſemens dont il eſt capable. Si Homere eût mieux aimé faire ſon Heros lâche que vaillant ; il auroit péché contre ce qu'Ariſtote ordonne ici & ailleurs, de ne point faire de perſonnage qui ſoit mauvais ſans neceſſité. Mais ce grand Poëte n'en a pas uſé ainſi. Quelque injuſte & quelque impitoyable qu'ait été la colere de ſon Héros & quoi-qu'elle ait été ſi pernicieuſe, à ſes alliez & à Patrocle même, il n'a rien fait en cela que de néceſſaire : il a gardé en ce caractere, ce que ſa Fable y mettoit indiſpenſablement. Mais en ce qu'elle lui a laiſſé libre, il en a uſé tellement à l'avantage de ſon Heros, qu'il a preſque fait diſparoître ſes grands vices par l'éclat d'une vaillance miraculeuſe qui en a impoſé à tant de perſonnes.

Cette bonté peut être ajoûtée aux differences que nous avons miſes entre les Fables Epiques, & celles d'Eſope : car elle n'eſt ni neceſſaire ni de bienſéance en ces dernieres. Les Heros en peuvent être entierement mauvais.

Il y a moins de difficulté à trouver ce que les caracteres d'Ulysses & d'Enée ont de bon, puisque le fond même de la Fable exige la bonté & la vertu ; mais toûjours faut il connoître la pratique de nos Poëtes dans les caracteres qu'ils leur ont donnez.

La Fable de l'Odyssée est toute pour la conduite d'un Etat, & pour la politique. La qualité qu'elle exige est donc la prudence ; mais cette vertu est trop vague & trop étenduë pour la simplicité que demande un caractere juste & précis ; elle a besoin d'être déterminée. Le grand Art des Rois est le secret de la dissimulation. On sait que Louis XI. pour l'instruction de son fils, réduisit toute la langue Latine à ces seules paroles : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.* Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son regne, quand il fut élu, étant alors rempli de l'esprit de Dieu. La premiere chose que nous lisons de lui dans la sainte Ecriture, est qu'il faisoit semblant de ne pas oüir les discours que quelques seditieux faisoient contre lui.

Ille vero dissimulabat se audire. *Reg. lib.* 1.

Voilà le caractere que le Poëte Grec donne à son Ulysses : dans la proposition du Poëme il le nomme Ἄνδρα πολύτροπον, pour marquer cette prudente dissimulation qui le déguise en tant de manieres, & qui lui fait prendre tant de formes.

Sans parler de Circé qui l'arrête un an, & qui étoit illustre par les transformations qu'elles savoit faire de toutes sortes de personnes : les Lecteurs le trouvent d'abord chez Calypso, fille du sçavant Atlas, qui soûtenoit de longues colomnes étenduës depuis la terre jusqu'au ciel, & dont la science penetroit les abîmes de la mer les plus profondes ; c'est à dire, qui n'ignoroit rien de ce qui est dans le ciel, dans la terre, & dans la mer. Et comme si le premier fruit, & la principale partie d'une science si haute, si solide, & si profonde, étoit de la sçavoir bien cacher : ce Sçavant donne à sa Fille un nom qui marque le secret. Le Poëte arrête sept ans entiers chez cette Nymphe, le Heros dont il vouloit faire un politique. Elle l'instruit si bien,

Ἄτλαντος δυγάτηρ ὀλυόφρονος, ὅστε θαλάσσης Πασης βένθεα οἶδεν, ἔχει δὲ τε κίονας αὐτὸς Μακρὰς, αἱ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσι. Odyss. l. 1.

Καλύπτειν, cacher.

qu'enſuite il ne perd pas une ſeule occaſion de pratiquer ſes leçons : il ne fait rien ſans déguiſement. Au ſortir d'Ogygie, il eſt jetté dans l'Iſle des Phéaques : quelque bon accueïl qu'on lui faſſe, il attend toutefois à la veille de ſon départ à ſe faire connoître. De là, il eſt porté en Itaque. La premiere rencontre qu'il y fait eſt de Minerve, la plus prudente entre les Dieux, comme Ulyſſes étoit le plus prudent entre les hommes. Elle-même le dit en cet endroit. Auſſi ne manquent-ils pas de ſe déguiſer. Minerve prend la forme d'un Berger, & Ulyſſes lui conte qu'il avoit été obligé de quitter Crete, où il vient de tuër le fils du Roy Idomenée. La Déeſſe ſe découvre la premiere, & le loüe de ce que ces artifices lui étoient ſi aiſez & ſi naturels, qu'ils ſembloient être nez avec lui. Enſuite ce Heros, ſous la forme d'un mendiant, trompe premierement Eumée, puis ſon fils, & enfin, ſa Femme, & tous les autres ; juſques à ce qu'il ait trouvé l'occaſion de punir ſes ennemis, à qui il ne ſe fait con-

Εἰδότες ἄμφω Κέρδε· ἐπεὶ σὺ μὲν ἐσσὶ βροτῶν ὄχ ἄριστος ἁπάνεσσιν Βουλῇ καὶ μύθοισιν· ἐγὼ δ' ἐν πᾶσι θεοῖσι Μήτι τε κλέομαι καὶ κέρδεσιν. *Odyſſ. l. 13.*

noître que quand il les tuë, c'est la derniere nuit. Aprés s'être fait reconnoître dans son Palais, il va encore le lendemain tromper son pere, paroissant d'abord sous un nom emprunté, avant que de lui donner la joye de son retour. C'est ainsi qu'il prend toutes sortes de formes, & qu'il dissimule jusques au dernier jour. Le Poëte joint à ce caractere, une valeur & une constance qui le rend invincible dans les rencontres les plus fâcheuses & les plus desespérées.

Aspera multa Pertulit adversis rerum immersabilis undis. *Hora. à Loll.*

La Fable de l'Eneïde est bien differente des deux Greques. Le Poëte vouloit faire recevoir aux Romains une nouvelle espece de gouvernement, & un nouveau Maître. Il falloit donc que ce Maître eût toutes les qualitez que doit avoir le fondateur d'un Etat, & toutes les vertus qui font aimer un Prince.

La dissimulation est un mauvais moyen. L'on aime peu un homme dont on se défie; & ceux qui aiment Ulysses ne l'aiment qu'aprés une longue experience de la bonté, & de l'amour de pere qu'il a pour eux.

Οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλον Ἤπιον ὧδε ἄνακτα κιχήσομαι, ὁππόσ' ἐτέλθω, Οὐδ' εἴ κεν πατρὸς καὶ μητέρος αὖτις ἵκωμαι Οἶκον. *Odyss. l. 14.*

Mais le Heros de Virgile n'avoit que de nouveaux Sujets, de même qu'Auguſte Ceſar: & je dirai ici en paſſant que le Poëte Latin étoit en cela plus gêné qu'Homere; & qu'il reſſembloit à ces Peintres qui doivent accommoder leurs Hiſtoires ſur le modele d'un viſage qu'on leur preſcrit. Enée ne devoit donner à ſes nouveaux Sujets que des marques de ſincerité & de franchiſe. Il ne pouvoit porter le caractere d'Ulyſſes. Les violences d'Achilles étoient entierement oppoſées au deſſein de l'Eneïde; & le Poëte les a judicieuſement miſes dans Turnus & dans Mezence, qu'il oppoſe à ſon Heros. Il étoit donc obligé à un caractere oppoſé à celui-là, comme nous avons dit tant de fois.

Ainſi, le caractere d'Achilles eſt la colere inexorable d'un Prince vindicatif, injuſte & vaillant: celui d'Ulyſſes, eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roy vaillant, & dont rien ne peut ébranler la conſtance: Et celui d'Enée eſt une pieté douce & debonnaire, ſoutenuë comme les au-

tres d'une vaillance & d'une fermeté de courage inébranlable.

CHAPITRE X.

Le Caractere des autres Personnages.

TOus les personnages ne paroissent pas également dans un tableau. Le principal doit toujours se faire remarquer par dessus les autres, & y être vû tout entier, autant que l'art & la perspective le permettent. Quelques autres paroissent presque autant. Il y en a qui sont à demi cachez, ou qui se font voir plus ou moins: l'on y en met aussi qui ne sont que pour faire nombre, & dont on ne distingue que quelques extrémitez qui marquent qu'il y a là quelqu'un. Enfin, les uns sont assez proches pour être vûs distinctement; & d'autres sont en des éloignemens qui confondent les traits & les membres mêmes, & qui les chargent plus des couleurs de l'air, que de celles qui leur sont propres. Ceux qui sont pro-

ches & dont on voit une partie considerable, doivent porter ou sur leur visage ou dans leur posture, leur caractere propre, & faire voir l'interêt qu'ils ont dans l'action que l'on represente. Pour les autres, moins on les voit, moins aussi on est obligé de les faire connoître.

Il en est de même dans l'Epopée. Le Poëte laisse la plus grande partie de ses acteurs dans l'obscurité & dans l'éloignement ; mais outre le Heros, dont il a un soin particulier, il y a encore quelques autres personnes, dont il doit faire voir le caractere plus ou moins, selon l'interêt qu'il leur donne ; suivant en cela les regles que nous avons appliquées au Heros. Nous marquerons dans la suite les differences.

Didon est le premier personnage que le Poëte presente, & le plus considerable de la premiere partie de l'Eneïde, puisque c'est elle qui en fait le nœud. Elle est fondatrice de Cartage, comme Enée est le fondateur de Rome ; & elle represente l'obstacle que cette Republique a mis dans le

le cours des victoires qui devoient élever l'Etat Romain à l'Empire du monde. Ainsi, comme Enée a le caractere de Rome, Didon a dû avoir celui de Carthage. Elle est donc passionnée, hardie, entreprenante, ambitieuse, violente, de mauvaise foi: & toutes ces qualitez sont maniées par la ruse qui en est l'ame & le caractere. C'est par la ruse qu'elle fait réüssir ses grandes entrepriſes, qu'elle venge son Mari, qu'elle punit son Frere, & qu'elle trompe le Roi Jarbas. C'est par ces mêmes ruses qu'elle veut arrêter Enée; & n'ayant pû le faire, elle trompe sa Sœur même qui étoit son unique heritiere.

Me fraude petebas. *Eneid.* 4.

Ce caractere est mauvais & odieux; Virgile y étoit obligé par le fond de sa Fable. Mais dans la liberté qu'elle lui a laissée, il a eu soin, suivant la maxime d'Aristote, de donner à ce caractere tous les adouciſſemens propres à son sujet; & de le relever par toutes les beautez dont il l'a trouvé capable. Didon n'use mal de son esprit, que pour arrêter Enée à Carthage; elle y est portée par la violence d'une paſ-

sion qui rend cette action moins odieuse, & qui laisse lieu aux larmes des Lecteurs & à la pitié que l'on a des peines qu'elle endure, & de la mort à laquelle elle-même s'est condamnée. D'ailleurs il lui fait exercer ses ruses en des sujets illustres, legitimes & glorieux. Il lui donne des qualitez vraiment Royales. Elle est magnifique; elle est bien-faisante; elle a beaucoup d'estime pour la vertu. Tout cela se voit dans la maniere obligeante, dont elle reçoit les Troyens avant même que d'avoir vû Enée.

Quin morere ut merita es. Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi, Ulta virum, pœnas inimico à fratre recepi. *En.* 4. Sunt hic etiam sua præmia laudi. *En.* 1. O sola infandos Trojæ miserata labores, Qui nos reliquias Danaum, terræq; marisq; omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos Urbe, domo socias, &c.

Dans la seconde partie du Poëme, il y a beaucoup plus de Personnages interessez que dans la premiere. Latinus est un Prince tres-bon & tres-pieux; mais vieux & sans fils. Cela donne lieu à la Reine de ne pas suivre ses ordres; & à Turnus de vouloir être son gendre malgré lui, de le forcer à declarer la guerre à Enée, & de se servir de ses Sujets, de ses Armes, & de son autorité. Ce défaut d'autorité est naturel & ordinaire en des Rois qui n'ont point d'heritiers.

Amata prétend avoir quelque droit

de disposer de sa fille. Elle est étrangement passionnée pour Turnus son parent. Elle le veut pour gendre avec tant d'obstination, qu'elle aime mieux mourir que de changer de pensée. Cette obstination de Femme lui fait prendre toutes sortes de postures, soûtient sa colere & ses violences, & est le principal caractere que le Poëte lui donne.

Fæmineæ ardentem curæque iræque coquebant. *En.* 7.

Le caractere de Turnus, est le même que celui d'Achilles, autant que le changement du dessein & la difference de la Fable l'ont permis. C'est un jeune homme furieux & passionné pour une fille, qu'un rival lui veut enlever. Il ne songe qu'aux armes & à la guerre, sans se mettre en peine si elle sera juste, ou si le défaut de droit, & l'ordre contraire des Dieux, la rendra criminelle & impie: il se laisse emporter à la colere qui regne sur toutes ses passions. C'est la premiere idée que le Poëte en donne, & qu'il entretient toûjours fort soigneusement. Il est moins Soldat & plus General qu'Achilles: mais ce General d'Office s'oublie quelquefois pour faire le simple

Alius Latio jam partus Achilles. *En.* 6.

Arma amens fremit, arma thoro tectisque requirit, Sævit amor ferri, & scelerata insania belli. Ira super. *En.* 7.

Et si continuo victorem ea cura subisset; Rumpere clausstra manu, sociosque immittere portis: Ultimus ille dies bello gentique fuisset. Sed furor ardentem cædisque insana cupido Egit in adversos. *Eneid. 9.* Hic etiam inventum Priamo narrabis Achillem. *Eneid. 9.*

Soldat. Sans cela il auroit achevé la guerre dés le second jour; lorsqu'étant entré dans le Camp d'Enée qu'il assiegeoit, sa fureur lui fit oublier d'en tenir la porte ouverte aux siens, comme il lui eût été facile. Tant il est vrai que la colere est son principal caractere. Il étoit tellement rempli de l'idée d'Achilles, & possedé de son esprit, qu'il fait vanité de lui ressembler. Va, dit-il à Pandare en le tuant; va dire à Priam que tu as ici trouvé un second Achilles. Le Poëte se sert de ces adresses, pour faire connoître aux Lecteurs l'humeur de Turnus.

Le caractere de ce Heros a encore cette injustice d'Achilles, qui d'une querelle particuliere fait une guerre generale, qui rend sa colere pernicieuse aux deux partis, & plus au sien qu'à celui de son ennemi; & qui expose tant de milliers d'innocens pour l'interêt d'un seul. La difformité de ce caractere est couverte comme les vices d'Achilles, par l'éclat d'une vaillance merveilleuse.

Cela suffit sans parler des autres personnages: on peut leur appliquer ce

que nous avons dit ici des Mœurs & du caractere.

CHAPITRE XI.

Ce que c'eſt que le Caractere.

DE ce que nous avons dit, nous pouvons conclure, que dans le Poëme Epique, le caractere n'eſt proprement aucune vertu ni aucune qualité en particulier : mais un composé de pluſieurs, qui ſont mêlées en different degré, ſuivant la neceſſité de la Fable, & l'unité de l'action, avec les ornemens & la beauté dont il eſt capable.

Toutes les qualitez ſimples qui entrent dans ce composé, ne peuvent pas avoir un même rang ni être égales entr'elles ; parce que l'une l'emportant en une rencontre, & une autre en une autre rencontre, le caractere paroîtra changeant, & le Poëme auſſi bien comme le Heros, ſemblera un corps animé de pluſieurs eſprits. Il faut donc qu'il y en ait une premie-

re qui regne sur toutes les autres, & qui soit leur ame : & il faut que celle-là trouve place par tout : de même qu'un seul Heros mis en divers Tableaux, doit être reconnu par tout, & porter les mêmes traits sur son visage, quelque differentes que soient ses postures & ses passions. Cette premiere qualité est la colere dans Achilles ; l'Art de dissimuler dans Ulysses, & la debonnaireté dans Enée. Chacune de celles-là peut par excellence porter le nom de caractere en ces Heros.

Mais elles n'y peuvent être seules : il faut necessairement que quelqu'autre leur donne de l'éclat, & les embellisse autant qu'elles en sont capables ; soit en couvrant les défauts qui s'y rencontrent par des qualitez illustres & brillantes, comme le Poëte a fait la colere d'Achilles, en la couvrant d'une extrême valeur ; soit en les faisant entierement rentrer dans une veritable & solide vertu, comme on le voit dans les deux autres. La dissimulation d'Ulysses, est une partie de sa prudence ; & la débonnaireté

d'Enée eſt ſur tout employée à ſoumettre aux Dieux la volonté de ce Heros. Pour faire cette union, nos Poëtes ont mis enſemble les qualitez que la nature a fait les plus compatibles; la vaillance avec la colere, la pieté avec la bonté, & la prudence avec la diſſimulation. Cette derniere union étoit neceſſaire pour la bonté d'Ulyſſes; car ſans cela, ſa diſſimulation auroit pû dégenerer en malice, & en fourberie.

De plus, la Fable exigeoit la prudence dans Ulyſſes, & la pieté dans Enée, comme nous avons vû: Les Poëtes n'avoient pas en cela la liberté du choix. Mais Homere pouvoit ne point faire Achilles vaillant, la lâcheté de ce Heros n'auroit rien ôté de la juſteſſe de ſa Fable. Ainſi c'eſt la neceſſité d'embellir ce caractere, & de ne point faire Achilles mauvais inutilement, qui lui a fait donner le titre de Vaillant.

Cette vaillance donc, auſſi-bien que la prudence & la pieté dans les deux autres Poëmes, qui ſont les ſecondes qualitez dont nous avons parlé, ſont

la bonté de chaque Heros ; & communiquent cette même bonté au Poëme entier. Mais si d'une part, cette seconde qualité orne la premiere ; de l'autre, elle reçoit une détermination qui lui donne des bornes plus resserrées & plus justes. Un Heros peut avoir une vaillance pacifique, genereuse, & Romaine, qui pardonne aisément les injures à ceux qui se soumettent. Telle est la vaillance d'Enée. Il peut aussi avoir une vaillance colere, cruelle, brutale, & inexorable, qui ne pardonne jamais, & qui aime mieux faire tomber sa vengeance sur ses amis, que d'épargner un seul ennemi. Voilà la vaillance & le caractere d'Achilles.

Que si l'on considere ces deux qualitez séparément, pour connoître celle à qui principalement il appartient de porter le titre de caractere, l'on exclura bien-tôt la vaillance : puisqu'elle n'est point essentielle à la Fable, puisqu'Achilles n'en fait rien paroître, & la tient sans action pendant plus de la moitié du Poëme, & puisqu'enfin le Poëte ne la chan-

te pas. Mais il chante la colere ; & cette colere eſt neceſſaire à la Fable ; elle regne du moins, autant pendant l'abſence d'Achilles, que lorſqu'il eſt réüni aux Grecs, & qu'il combat en perſonne. Ainſi la prudence n'eſt pas la principale partie du caractere d'Ulyſſes ; puiſque le Poëte ne chante pas un homme prudent, mais un homme qui ſe change en toutes ſortes de formes. Nous pouvons dire auſſi que la Débonnaireté d'Enée eſt ſa premiere qualité, quoique le terme dont le Poëte ſe ſert, ſignifie également la débonnaireté & la pieté. πολύτροπον. Pius.

A ces deux qualitez, il en faut joindre une troiſiéme qui les ſoûtienne, & qui pouſſe le caractere dans toute ſa force. Un Prince ſera en vain bon & pieux, prudent & diſſimulé ; s'il n'eſt vaillant & brave, il rencontrera pluſieurs obſtacles invincibles. Enée auroit été chaſſé par Turnus, & Ulyſſes auroit ſuccombé en cent rencontres ſans la vaillance. La vaillance eſt donc neceſſaire pour produire les grands deſſeins, & pour les faire

executer. Mais il n'eſt pas beſoin de nous arrêter plus long-temps ſur ce ſujet. Les ſuites en ſont aſſez claires.

Concluons donc, que le caractere du Heros dans le Poëme Epique, eſt un compoſé de trois ſortes de qualitez. Celles de la premiere eſpece ſont neceſſaires & eſſentielles à la Fable. Celles de la ſeconde en ſont les embelliſſemens: La vaillance qui ſoûtient les unes & les autres, fait la troiſiéme eſpece. La premiere qui eſt la principale, doit être quelque qualité univerſelle qui trouve place en toutes ſortes d'occaſions & de rencontres, & qui faſſe par tout reconnoître le Heros.

Dans le caractere des autres perſonnages, il y a auſſi quelque compoſition; car une ſeule qualité ne peut faire aſſez juſtement diſtinguer une perſonne d'avec les autres, ſi elle n'eſt déterminée par quelque autre qui la rende propre & ſinguliere. Mais il n'eſt pas neceſſaire que la vaillance, ou quelque noble inclination entre en ces moindres caracteres. Je ne voi rien de noble ni de bon

dans Terſites, dans Amata, ni en tant de fainéans de l'Odyſſée : & ſans parler de ces fainéans, ni de Drancés en qui les Poëtes n'ont point mis de vaillance : les femmes que l'on introduit dans les Poëmes, donnent une excluſion trop manifeſte à la neceſſité de cette qualité guerriere.

CHAPITRE XII.

De l'Unité du Caractere dans le Heros.

L'Exactitude de nos Poëtes nous preſente une unité dans le caractere, que nous ne pouvons omettre ſans y faire reflexion. Elle eſt obſervée dans la conduite du Heros en particulier, & dans celle de tout le Poëme : & je penſe que l'on peut appliquer à l'une & à l'autre la premiere regle d'Horace, qui ordonne que tout ſoit réduit dans la ſimplicité & dans l'unité. Il ſemble en effet que le caractere n'eſt pas moins l'ame du Heros & de toute l'action, que

Sit quodvis ſimplex dumtaxat & unum. Poët.

la Fable l'eſt du Poëme ; & par conſequent, il ſemble exiger une unité auſſi exacte. Nous commencerons par celle du Heros.

Nous avons déja parlé de l'unité du caractere dans les perſonnages, quand nous avons dit que les mœurs doivent être égales. Si l'on veut prendre l'égalité des mœurs & l'unité de caractere pour la même choſe, j'aurois oublié en traitant ce point là ſous le titre de l'égalité des mœurs, ce que je vais y ajoûter ici, ſous celui de l'unité du caractere. J'ai dit que l'égalité conſiſtoit à ne point donner à une même perſonne, des ſentimens contraires les uns aux autres. Mais j'ajoûte ici que cela ne ſuffit pas pour l'unité du caractere, & qu'il faut de plus, que le même eſprit paroiſſe dans toutes ſortes de rencontres ſemblables, contraires, ou autres.

Ainſi Enée agiſſant avec beaucoup de pieté & de douceur dans la premiere partie de ſon Poëme qui n'exige point d'autre caractere ; & faiſant enſuite éclater une vaillance héroïque dans les guerres de la ſeconde

partie, mais sans y faire remarquer ni dureté ni douceur, il ne pecheroit point sans doute contre ce que nous avons dit de l'égalité des mœurs; mais il n'y auroit point d'unité & de simplicité en ce caractere. De sorte que, outre les qualitez qui ont leur place particuliere en des occasions differentes; il faut qu'il y en ait une qui trouve place par tout, & qui y regne sur toutes les autres. Sans cela, on peut dire qu'il n'y a point de caractere. C'est ce qui arriveroit à un Poëte qui voudroit donner à son Heros la pieté d'Enée, & la vaillance d'Achilles, sans faire reflexion à la debonnaireté de celui-là, & à la dureté de celui-ci.

Ou pour mieux dire, ce Poëte ne donneroit aucunement à son Heros, les qualitez de ces deux autres Héros. Il y a bien de la difference entre un visage en general, & le visage d'Enée: entre un front, un nez, une bouche, & des yeux en general; & le front, les yeux, le nez, & la bouche d'Achilles. Il y a de même bien de la difference entre la valeur en general,

& la valeur d'Achilles ; & entre la pieté en general, & la pieté d'Enée. Cela eſt viſible dans le ſentiment, & dans la pratique du Poëte Latin. S'il eût pris Achilles pour un modele de vaillance, & s'il eût crû qu'Homere avoit pouſſé cette qualité dans ſon Heros au plus haut point où elle pouvoit aller ; certainement il auroit voulu faire ſon Enée beaucoup plus ſemblable que Turnus au Heros Grec, puiſqu'il le fait beaucoup plus vaillant que Turnus ; & il n'auroit pas manqué de donner cette idée à ſes Lecteurs, & de dire qu'Enée eſt un autre Achilles. D'où vient donc qu'il ne le fait jamais ? & qu'au contraire, il donne cette qualité à Turnus plus d'une fois ? C'eſt ſans doute parce qu'il a bien vû qu'un homme reſſemble à un autre par ſon caractere, & que la vaillance en general n'eſt point le caractere d'Achilles ; que pour être ou plus vaillant comme Enée, ou moins vaillant comme Turnus, l'on n'en avoit ni plus ni moins le Caractere de ce Heros Grec. Mais qu'on lui reſſembloit d'autant plus, que l'on

avoit une valeur colere, violente, & injuſte comme Turnus ; & qu'au contraire, l'on avoit un caractere oppoſé à celui d'Achilles, ſi vaillant que l'on pût être ; quand on étoit raiſonnable, doux & moderé.

On peut donc faire un Heros qui ſoit auſſi vaillant qu'Achilles, auſſi pieux qu'Enée, & ſi l'on veut auſſi prudent qu'Ulyſſes : mais c'eſt une pure chimere que d'imaginer un Heros qui a la vaillance d'Achilles, la pieté d'Enée, & la prudence d'Ulyſſes en même temps. Cette viſion pourroit arriver à un Auteur qui voudroit accommoder le caractere d'un Heros à ce qu'éxige naturellement chaque partie de l'action, ſans penſer au fond de la Fable & à l'unité de caractere en la même perſonne en toutes ſortes d'occaſions. Ce Heros ſeroit le Prince le plus doux & le meilleur du monde, & le plus colere, le plus dur, & le plus implacable que l'on ſe puiſſe imaginer, contre la défenſe d'Horace. Il ſeroit extrémement tendre comme Enée, extrémement violent comme Achilles, & au-

Non ut placidis coëant immitia. *Poët.*

roit comme Ulysses, un froid incapable de ces deux extrêmes. Le Poëte auroit beau nommer par tout ce personnage du même nom : le Heros du temple & du cabinet, ne seroit point celui du combat.

Mais ne pourroit-on pas y apporter quelque moderation, & quelque accommodement ; donnant à un Heros autant de vaillance, autant de prudence & autant de pieté qu'un honnête homme est capable d'en avoir ; & retranchant de chacune de ces qualitez ce qu'elle pourroit avoir de défectueux, & de contraire aux deux autres ? Pour juger jusqu'où cette conduite peut être permise ; il ne faut que faire reflexion aux effets qu'elle produiroit en differens Poëmes, dont les Auteurs seroient dans cette pensée, Que le premier caractere d'un Heros est celui d'un honnête homme. Ils seroient semblables en tous ces ouvrages ; on les verroit tous vaillans à la guerre, prudens au Conseil, pieux dans les actes de Religion, courtois, civils, magnifiques ; enfin, avec toutes les vertus prodi-

guées

guées du mieux que le Poëte auroit pû. Tout cela se trouveroit ainsi indépendamment de l'action & du sujet du Poëme. Et à voir chaque Heros séparé du reste de l'ouvrage, l'on ne devineroit pas aisément de quelle action & de quel Poëme il seroit le Heros. Ainsi, l'on verroit qu'aucun n'auroit de caractere : puisque le caractere est ce qui fait reconnoître une personne, & ce qui la fait distinguer des autres.

Et même cette mauvaise ressemblance seroit non seulement entre les Heros ; mais encore entre les personnages que l'on auroit voulu faire honnêtes gens. Ils ne seroient differens d'avec le Heros même que du plus & du moins. Il seroit plus honnête homme, plus vaillant, plus prudent, &c.

Homere & Virgile nous ont donné d'autres exemples ; Achilles, Ulysses, & Enée n'ont rien de commun, & sont aussi differens entre eux, que les trois Poëmes, & les trois actions dont ils sont les Heros. Ils ont chacun un caractere qui les dis-

tingue admirablement des autres, & dont l'unité & la simplicité si exacte & si uniforme, les fait voir les mêmes en toutes sortes de rencontres. Homere a disposé ses Fables de telle sorte, qu'il lui étoit aisé de garder cette unité dans les principales parties : Virgile a fait le contraire. Sa premiere partie est semblable à l'action de l'Odyssée qui a pour caractere la froideur, la dissimulation, & la prudence. La seconde est, comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraînent naturellement avec elles la colere & la cruauté ; & neanmoins, il a fait regner en l'une & en l'autre partie la douceur, & les passions les plus tendres. Enée n'est pas moins debonnaire, ni moins pieux en tuant Lausus dans une horrible bataille, que dans les jeux & les combats tranquilles & religieux qu'il fait faire en l'honneur de son pere Anchises. Il n'est pas moins modeste quand il voit à ses pieds ses ennemis vaincus qui lui demandent une grace ; que quand lui-même battu par la tempête, & jetté sur un bord

Livre 10.

Livre 5.

Livre 11.

Livre 1.

étranger, se trouve dans la necessité d'implorer la grace de Didon.

CHAPITRE XIII.

L'unité du caractere dans le Poëme.

SI l'unité du caractere paroît difficile à mettre dans la personne d'Enée, parce que ce Heros se trouve en diverses occasions qui naturellement exigent des caracteres opposez : cette difficulté est beaucoup plus grande dans le cours du Poëme entier ; puisqu'outre cette même diversité d'actions, le Poëte introduit des personnages dont les humeurs sont contraires à celle du Heros. Didon est violente & emportée : Turnus, Amâta, & Mézence, qui sont les seconds Heros, & qui sont tout dans leur parti, ne sont pas moins opposez à Enée dans leurs caracteres que dans leurs intérêts. Et néanmoins, pour observer l'unité de caractere dans le Poëme ; il faut que ces caracteres opposez se réünissent au caractere du

Heros ; & qu'ils y ſoient tellement ſoûmis, que lui ſeul regne dans les deux partis, comme l'Auteur de l'Iliade fait regner, la Colere auſſi bien dans la ville de Troye, que dans le Camp des Grecs.

Irâ Iliacos intra muros peccatur & extra. Hor. à Lollius.

Tous les Poëtes n'ont pas tant de circonſpection. Nous avons vû que le génie de Claudien ne s'éleve pas juſqu'à cette juſteſſe & à cette exactitude ; & qu'il n'y fait pas tant de façons. Le caractere furieux & terrible de Pluton & des Furies, & tout ce que l'enfer a d'éfroyable, eſt bientôt metamorphoſé au caractere & au plaiſir des graces, des Déeſſes, des Palais dorez, & des Campagnes fleuries. Toute cette joye cede à ſon tour, à la triſteſſe & aux plaintes d'une mere qui a perdu ſa fille. Cet Auteur n'a point d'idée de ſon ouvrage entier. Quand il en compoſe une partie, il ne penſe qu'à celle-là. Il a commencé par les divinitez infernales ; on ne voit en tout ce commencement que les fureurs dont elles ſont capables. Il parle enſuite, de la viſite que Venus, Diane, & Minerve ren-

dent à la jeune Proſerpine : il eſt tout entier dans la joye & dans les plaiſirs. Enfin, il décrit la crainte & la triſteſſe de Céres ; il ne connoît plus d'autre paſſion : & il s'accommode ſi bien à chaque choſe qu'il traite indépendamment du reſte du Poëme, qu'il a mis en trois livres autant de caracteres differens, principaux, & dominans, qu'il y en a dans les ſoixante livres de nos trois Poëmes. L'on voit ici la colere, la diſſimulation, & la debonnaireté dominer chacune à part & uniquement dans l'Iliade, dans l'Odyſſée, & dans l'Enéïde : & l'on trouve dans les trois livres du raviſſement de Proſerpine, la terreur, la joye, & la triſteſſe. Voilà l'exemple d'une faute qui corrompt l'unité du caractere dans le Poëme.

Nos Poëtes ont une autre conduite. Ils ne changent point d'ame quand ils forment des membres differens pour un même corps. Ils ſçavent que les yeux qui ſont la partie la plus délicate, & que les mains les plus laborieuſes & les plus endurcies, ont neanmoins le même eſprit dans la

même personne. Ainsi, ils s'arrêtent moins aux incidens particuliers de leur action, & à l'humeur de chaque personnage, qu'au caractere general de la Fable.

Virgile pour cet effet, ne donne aucune borne ni aucune contrainte au caractere du Heros qui doit regner par tout. Il lui laisse une liberté pleine & entiere: & au contraire, il modere les autres, & leur donne un frein qui les retient, soit par quelque passion, soit par quelque dépendance des personnes où ils se rencontrent. Enée est le maître absolu de ses actions, il n'y a personne à qui il soit obligé de s'accommoder en quelque rencontre que ce soit. Cela n'est pas particulier au Poëte Latin; il l'a imité du Grec, chez qui Ulysses est aussi indépendant qu'Enée. Achilles a un General au dessus de lui; mais ce General n'est que comme le premier entre des Princes d'ailleurs égaux. Achilles n'est point son sujet; & hors le siege de Troye, il n'a aucun ordre à recevoir de lui. De plus, n'ayant rien à prétendre de sa faveur & de

ſes bonnes graces, & étant colere & injuſte, il n'a ni obéïſſance à lui rendre, ni meſure à garder pour lui plaire : & il croit avoir un juſte ſujet de ſe ſouſtraire de ſon obéïſſance. Même, quand il ſe réünit avec lui, & qu'il rentre dans ſon devoir ; il n'en reçoit neanmoins aucun commandement : au contraire, ſans conſulter ce General, ni les autres Princes confederez, il fait de ſon chef pour eux tous, une treve avec les ennemis. C'eſt donc une grande adreſſe à Homere, d'avoir fait Achilles le plus vaillant des confederez, mais injuſte & ſans intêret : & d'avoir fait au contraire, le General Agamemnon fort intereſſé pour l'honneur de Menelaüs ſon frere, & pour le ſien. Voilà ce qui regarde le Heros.

Pour les autres perſonnages : Homere s'eſt encore facilité l'Unité du caractere, en donnant la violence & la colere à la plus grande partie des Chefs dans l'un & dans l'autre parti. Le Poëte Latin s'eſt fait la choſe plus difficile, parce qu'il a mis dans les ennemis de ſon Heros, des humeurs

qui ſont contraires à celle de ce Heros : mais auſſi, il y joint des Paſſions & des dépendances, dont il tire un grand avantage pour ſon unité.

Turnus ne dépend pas à la verité du Roy Latin, ni comme ſujet ni comme confederé : ce vieux Prince n'eſt ni ſon Roy ni ſon General. Il en dépend d'une autre façon, c'eſt en qualité d'amant de Lavinie, ſa fille & ſon unique heritiere. Car dans cette prétention, il n'oſe choquer de front un Prince qui ne lui doit rien, & de qui il veut tant obtenir. Il eſt donc obligé en beaucoup de choſes de ſe ſoûmettre à lui, & de prendre des meſures qui rabattent bien de ſa fierté & de ſes emportemens. Outre cela, il voit les victoires de ſon Rival, à qui il eſt obligé de ceder la gloire des armes, au jugement de Latinus & d'Amâta même : il voit le mauvais ſuccés de tous ſes deſſeins, la mort de ceux à qui il ſe fioit le plus, de Mezence, de Camille, &c. il voit l'abbattement des Latins, & les reproches qu'ils lui font. Tout cela doit faire d'étranges impreſſions ſur l'eſprit

l'esprit de cet Achilles Latin, & l'empêcher de pousser son caractere aussi loin que fait le Grec.

Mézence a moins de part au Poëme que Turnus : mais il est trop considerable pour laisser son caractere furieux & cruel dans toute sa force. Le Poëte donne à cet Impie autant d'amour pour son fils, que de mépris pour les Dieux. Il se sert si heureusement de cette passion naturelle, qu'elle fait encore éclater la tendresse, & qu'elle rend le caractere d'Enée vainqueur des fureurs de ce Barbare. Il ne va combattre que pour rejoindre son Fils. La violence de son amour paternel le force de demander à Enée la grace d'être mis avec lui en un même tombeau, & il meurt ainsi tout rempli de la tendre & triste idée de son cher Lausus.

Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lausus. Unum hoc per si qua est victis venia hostibus oro, Corpus humo patiare Regi. Scio acerba meorum Circumstare odia : hunc oro defende furorem Et me consortem Nati concede sepulchro. *Eneid.* 10.

Cette même adresse change encore les violences de Didon en un caractere plus moderé par deux moyens. L'un est l'impuissance où il met cette Reine. *Ne pouvois-je pas*, dit-elle, *mettre son corps en pieces, & jetter dans la mer ses membres déchirez ?*

Non potui abreptum divellere corpus & undis Spargere ? non socios,

non ipsum absumere ferro Ascanium? patriisque epulandum apponere mensis ?

Ne pouvois-je pas égorger ses Compagnons, & son Ascagne même? Servir sur table ce Fils bien-aimé, & le faire manger à son Pere? &c. Voilà les derniers excés de la fureur la plus violente & la plus terrible. Mais elle est placée de telle sorte que le Lecteur n'en craint aucun mauvais effet; il est entierement en repos pour Enée & pour Ascagne, qui ne sont plus en la puissance de Didon; & il n'a que de la pitié pour cette pauvre Princesse, à qui ses malheurs mettoient ces paroles dans la bouche. L'autre moyen est l'amour de cette même Reine, qui au milieu de sa rage & de ses fureurs, la dompte encore, & la force de s'abandonner aux larmes & à la tendresse de ses passions.

Improbe amor, quid non mortalia pectora, cogis? Ire iterum in lachrymas, iterum tentare precando Cogitur, & supplex animos submittere amori.

Une autre maniere dont use Virgile, est d'interrompre les combats par des Episodes tranquilles & tendres, qui font prendre le dessus au caractere du Heros. Ainsi l'attaque du camp d'Enée & la fureur de Turnus est moderée par l'Episode de Remulus qui est divertissant; par celui des Vaisseaux changez en Nymphes, qui est

admirable ; & par celui de Nisus & d'Euryale, qui est si tendre & si touchant.

Nous pouvons réduire à cinq chefs ce que nous venons de dire de l'unité du caractere.

Le premier chef & le fondement de tous les autres, est de donner au Heros un caractere précis & sensible, qui puisse trouver lieu en toutes sortes de rencontres.

Secondement, il faut que ce Heros soit indépendant, & qu'il ait une entiere liberté de pousser son caractere & son humeur dans toute la force & l'étenduë dont elle est capable.

Troisiémement, le Poëte peut donner ce même caractere aux plus apparens & aux plus agissans des autres personnages, soit dans le parti du Heros, soit dans le parti contraire, soit même aux Personnes Divines. C'est la pratique d'Homere dans l'Iliade.

La quatriéme, lorsque l'on met en ces autres Personnages quelque caractere oppose à celui du Heros, il ne le faut pas pousser dans toute sa force. Et comme cette moderation ne peut

naturellement venir des personnes mêmes, elle est causée ou par quelque passion ou par quelque dépendance, comme nous l'avons vû en Didon, en Mézence, & en Turnus.

La cinquiéme maniere est d'interrompre par quelques Episodes accommodez au caractere general, les actions particulieres qui d'elles-mêmes exigent un caractere opposé. Ainsi la mort de Lausus fait regner la pieté & la tendresse au milieu des fureurs de la guerre, & a le même effet que l'Episode de Nisus & d'Euryale.

A ces cinq manieres nous pouvons encore joindre les pensées, les figures, & les expressions, dont nous parlerons au dernier livre de ce Traité.

CHAPITRE XIV.

De la juſteſſe du Caractere.

VOici un point des plus difficiles & des plus importans, pour ceux qui compoſent, auſſi bien que pour ceux qui liſent & qui critiquent. Il dépend non ſeulement de l'Art, mais encore de la bonté & de la juſteſſe du génie, & d'une profonde connoiſſance de toute la Morale. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Horace porte ſi haut la neceſſité de cette doctrine, & qu'il nous enſeigne, que le principe & la ſource de tout ce qu'il y a de bon dans un Poëme, eſt cette ſageſſe dont Socrate faiſoit profeſſion; c'eſt-à-dire, la connoiſſance & la pratique de la Philoſophie Morale. Elle nous apprend ce que c'eſt que la vertu & que le vice; & elle nous enſeigne qu'il y a des qualitez qui d'elles-mêmes n'étant ni vices, ni vertus, peuvent être indifferemment jointes aux uns ou aux autres, & ſe

Scribendi recte Sapere eſt & principium & fons. Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ. *Poët.*

rencontrer dans les méchans, & dans les gens de bien.

La premiere choſe que nous devons y étudier, c'eſt la nature de chaque caractere, & de chaque habitude; en quoi elle conſiſte préciſément; ce qu'elle peut avoir de bon & de mauvais; & juſqu'à quel point elle peut monter & deſcendre ſans dégénerer, & ſans être confonduë avec une autre habitude, qui y aura quelque rapport: en quoi, par exemple, conſiſte une ſolide pieté ſans ſcrupule, ſans grimace, & ſans libertinage; & auſſi ſans une certaine force d'eſprit dangereuſe, & de mauvais exemple: juſqu'où peut s'étendre une juſte liberalité, ſans être prodigue; & ce qu'il faut à un homme pour être bon ménager, & pour faire une honnête dépenſe, ſans être ni liberal, ni trop épargnant.

Nous raportons encore à cette même choſe la connoiſſance que nous devons avoir des habitudes ou qualitez en general, & comme on dit, abſtraites & hors des ſujets particuliers; d'avec les qualitez ſingularizées

par les sujets où elles se rencontrent ; car on doit bien distinguer la vaillance en general d'avec la vaillance d'Achilles, & ne pas aussi confondre celle-ci avec la valeur d'Enée.

Ce que nous disons ici n'est pas pour exclure du Poëme, ce que la Morale condamne. Un Poëte ne doit jamais donner de mauvais exemples : mais il y a bien de la difference entre un mauvais exemple, & l'exemple d'une mauvaise action, ou d'une mauvaise personne. Les Lacedemoniens ne prétendoient point donner de mauvais exemples à leurs enfans, quand pour les éloigner de l'yvrognerie, ils leur mettoient devant les yeux, des esclaves qu'ils faisoient enyvrer exprés. Il est donc permis au Poëte de mettre des Achilles, & des Mézences ; comme des Ulysses, & des Enées. Il peut representer la prodigalité & l'avarice, comme la liberalité, & la juste économie d'un bon ménager & d'un honnête bourgeois. Mais quoi qu'il fasse, ou pour la vertu, ou pour le vice, ou pour quelque qualité indifferente ; il doit au moins

sçavoir ce qu'il fait, non seulement parce qu'il lui est honteux de l'ignorer, mais parce que cette connoissance le fait agir avec beaucoup plus de justesse.

L'importance est que sans ces connoissances, il est en danger de donner souvent de fort mauvais exemples, & de manquer en cela contre ce que tout Art a d'essentiel, qui est d'être utile : & en particulier contre la nature de la Fable & de l'Epopée, qui ne doit être que pour donner des instructions de vertu. Si donc un Poëte ignore ce que c'est qu'une pieté solide & veritable, & quels sont les sentimens jusqu'où elle peut aller sans excés ; il introduira un Personnage qu'il fera passer pour un homme de bien, il lui donnera des vertus & des qualitez éclatantes & aimables, il lui gagnera l'amitié & l'estime de tous ses Auditeurs ; & aprés l'avoir armé d'une autorité si dangereuse, il lui fera debiter gravement & en beaux termes, des maximes fausses, mais belles & raisonnables en apparence, & avec un tour qui charmera les esprits,

Ainſi Enée ſeroit de tres-mauvais exemple, ſi étant repreſenté ſi ſage & ſi honnête-homme, il préferoit la reconnoiſſance & l'amitié de Didon, aux ordres de Jupiter. Ou ſi étant perſecuté par Junon, il negligeoit cette Divinité, comme s'il étoit permis d'être moins ſoûmis à Dieu dans les contrarietez qui nous arrivent, que quand il fait tout ſucceder ſelon nos deſirs. Ou bien ſi ce même Heros ſe fiant ſur la foi des Oracles qui ne peuvent manquer, s'épargnoit dans les travaux & dans les dangers qu'il rencontre : comme ſi les faveurs & les promeſſes de Dieu qui nous aime, devoient nous rendre plus lâches & plus negligens. Virgile n'eſt point tombé dans ces fautes. Sa conduite nous apprend que les promeſſes de Dieu, quoi qu'infaillibles, ne doivent neanmoins ſervir qu'à nous faire travailler avec plus d'ardeur & de fidelité à en meriter les effets. Et dans cette oppoſition qu'il met entre Junon & Enée, il nous enſeigne encore admirablement, que lorſque Dieu ſemble ſe declarer contre nous, nous ne

devons le combattre que par nos prieres, par nos vœux, par nos presens, par nôtre soûmission; & que ces armes sont les seules ausquelles il se laisse vaincre.

Mais le Poëte ne donne point de mauvais exemple, quand il fait voir en Mézence des sentimens contraires à ces maximes. On n'est ni surpris, ni scandalisé, que cet homme reconnu pour impie, voyant un si mauvais succés en ses affaires, neglige les Dieux, qu'il n'en reconnoisse point d'autres que son bras, & que son javelot; qu'il préfere son fils Lausus à toutes les Divinitez que les autres adorent; & qu'il s'en fasse une Idole qui soit tout ensemble & l'objet de ses vœux, & le trophée qu'il doit revêtir des dépoüilles d'Enée vaincu. Personne ne veut se conduire par ces maximes, que ceux qui de propos déliberé voudroient être impies, barbares, & odieux au reste des hommes. Pour remede contre cette étrange maladie d'esprit, le Poëte nous presente la fin miserable de cet Athée, que la mort de Lausus désespere, & accable

de douleurs tres-cuisantes, lui faisant même ressentir toutes les miseres où il étoit réduit, sur lesquelles sa brutalité & l'espoir de son rétablissement lui avoient jusqu'alors fermé les yeux.

Outre ces vices & ces vertus, l'on est encore en danger de se méprendre dans le mauvais usage de quelque qualité moyenne : & le danger sera plus grand, & l'erreur plus considerable, si cette qualité est éclatante & de grand bruit, comme la vaillance dans la guerre. Celle d'Achilles est vicieuse, & neanmoins elle a tellement ébloüi la jeunesse d'Alexandre, que pour participer à la fausse gloire qu'il admiroit en ce Heros, il a commis de sang froid une brutalité plus indigne que celle où la colere & la vengeance emporta Achilles. Quand il traîna le corps d'Hector autour de Troye, Hector étoit mort : & Alexandre traîna le Gouverneur vivant d'une ville qu'il venoit d'emporter. Quinte-Curt

Et même sans toucher à ce que la vaillance a de bon ou de vicieux : on peut encore se tromper, en ne distinguant pas assez ce qu'elle a de solide

d'avec ce qu'elle a de brillant. L'âge auquel nous commençons à juger de ces caracteres, nous jette ordinairement en cette erreur, & dans celle dont nous venons de parler. La jeuneſſe ſe laiſſe toûjours prendre aux premieres apparences, & penetre mal juſqu'au ſolide : & lorſqu'une fois on eſt prévenu, il eſt rare que l'on en revienne parfaitement. Il faudroit être heureux, ou avoir l'eſprit fort éclairé, le jugement juſte ; & de plus, la curioſité & le ſoin de s'inſtruire d'une choſe que l'on ne juge pas aſſez importante pour en faire une étude longue & ſerieuſe. Souvent auſſi les coûtumes du pays, & l'éducation ont ces mauvais effets ſur les eſprits, & les entretiennent dans cette ignorance & dans des jugemens ſi déſavantageux à la vertu. Si l'on eſt fait à voir des Duels pour la moindre offenſe : on s'imagine qu'un homme n'eſt pas vaillant, s'il reçoit un affront ſans ſe battre : & il ne trouve que trop d'amis qui lui ſuggerent cette eſpece de vengeance, toute criminelle qu'elle ſoit. C'eſt ce que ne

Qui didicit Patriæ quid debeat & quid amicis,

fera jamais une personne, qui suivant les préceptes d'Horace, aura bien appris le devoir d'un fidelle ami, & d'un bon sujet. Et jamais un Poëte ne mettra cette maxime dans la conduite ni dans la bouche d'un personnage qu'il voudra faire paroître honnête-homme.

Mais pour reprendre ce que nous disions de la distinction que l'on doit faire entre l'éclat & la solidité de la vaillance; nous ferons une remarque qui me paroît assez importante, c'est que souvent ces deux choses sont opposées dans le fonds du caractere. Les caracteres violens & emportez donnent beaucoup plus d'éclat aux actions qu'ils animent, & aux personnes qui les ont: & au contraire, les plus doux & les plus moderez, sont souvent sans éclat & sans gloire. Ces derniers sont neanmoins beaucoup plus propres à la vertu.

Je m'arrête peut-être trop sur cette matiere, mais elle est de consequence, & en general, & dans l'exemple que je propose maintenant de la valeur guerriere; puisque cette qualité

est la plus commune à toutes les Epopées, & la plus capable d'éblouïr les Poëtes & les Lecteurs. J'expliquerai donc cet exemple de la vaillance dans l'Enéïde.

Combien y a t-il de personnes qui font plus d'état des vertus guerrieres d'Achilles, & je dirai même de celles de Turnus, que de celles d'Enée ? Achilles toutefois, est un soldat, & Enée est un Capitaine. Pourquoi donc juge-t-on ainsi ? sinon parce que l'on prend le bruit, l'éclat, & les emportemens d'un homme fier, pour une veritable vaillance ?

Si l'on compare de la même maniere Turnus avec Enée ; ce pieux Heros paroîtra sans doute beaucoup au dessous de son rival. Mais quiconque en demeurera-là, & prendra les suites & les accompagnemens ordinaires d'une qualité, pour cette qualité même, tombera dans l'impertinence de Numanus, qui reproche aux Troyens qu'ils ne méritent pas le nom de soldats, & qu'ils n'ont pas plus de courage que des femmes ; parce que leur maniere de s'habiller est galante &

délicate. C'eſt là ſans doute, ſe connoître mal en vertus guerrieres, & ignorer le juſte caractere d'un vaillant homme.

La vaillance eſt le plus bel ornement du caractere de Turnus ; & l'on peut dire que c'eſt tout ce qu'il a de bon : Et cette qualité dans Enée le cede à pluſieurs autres, & principalement à ſa pieté. C'eſt donc la pieté qui doit éclater dans Enée, ſa valeur doit beaucoup moins paroître ; & la valeur au contraire, doit être fort illuſtre & fort éclatante dans la perſonne de Turnus. Auſſi, aime-t-il autant la guerre, qu'Enée aime & recherche la paix. Tout ce que fait Turnus dans les combats, ou pour s'y diſpoſer, eſt ordinairement fait avec deſſein, avec plaiſir, & avec des diſcours magnifiques & beaucoup d'apareil & d'empreſſement. Enée agit ordinairement ſans bruit & ſans affectation ; il parle peu ; & s'il entre en colere, c'eſt moins pour combatre, que parce qu'il eſt forcé de combatre, & de ſe défendre ; c'eſt moins pour vaincre, que

pour achever la guerre.

Mais si l'éclat & les brillans font paroître la valeur de Turnus plus que celle d'Enée ; les actions font voir qu'en effet & au fond la valeur d'Enée l'emporte infiniment au dessus de celle de Turnus. Il ne faut que les considerer sans cet éclat, & sans cet exterieur que les veritables braves peuvent avoir de commun avec des fanfarons étourdis, & de jeunes témeraires.

Turnus en l'absence d'Enée attaque son Camp, désigné, dressé & muni à la hâte, & en trois ou quatre jours, il ne peut le forcer : il y entre par une porte qu'on lui ouvre, par bravade ; il est contraint d'en sortir ; & enfin, aprés deux jours de combat, il est chassé & vaincu par Enée avec une sanglante perte. Enée au contraire, en presence de Turnus & à la vûë d'une armée ennemie, attaque une Ville ancienne bien munie & bien défenduë, & en peu d'heures il gagne ses ramparts & ses tours. Il n'en est point chassé par ses ennemis : mais il en descend de lui-même pour

At pius Æneas audito nomine Turni Deserit & muros, &

pour venir achever la guerre par la mort de Turnus qu'il force de venir au combat.

summas deferit arces. *En.* 12.

Pallas eſt vaincu & tué par Turnus, & Lauſus par Enée. Ces jeunes Princes étoient égaux en valeur ; mais il y a bien de la difference entre la bravoure de leurs vainqueurs. Turnus cherche ce combat ; il en fait gloire, il y fait le brave, & il inſulte à ce jeune ennemi qui manie l'épée pour la premiere fois. Il voudroit qu'Evandre fût preſent ; il égorgeroit le fils aux yeux de ſon pere. Voilà une vaillance d'Achilles. Enée eſt bien éloigné d'attaquer ainſi Lauſus, qui s'expoſoit pour ſon pere. Il veut au contraire lui ſauver la vie ; il le repouſſe, il le menace, & ne devient terrible & furieux que parce qu'il ſe voit forcé de le tuër. Voilà une colere digne d'Enée, & le juſte caractere d'un Heros plus vaillant que Turnus, mais plus pieux que vaillant. L'extrême danger où il ſe trouve étant attaqué non ſeulement par Lauſus, mais par quantité d'autres en même temps, ne l'empê-

Solus ego in Pallanta feror, ſoli mihi Pallas Debetur; cuperem ipſe parens ſpectator adeſſet. *En.* 10.

Quo moriture ruis, majoraque viribus audes? Fallit te incautum pietas tua. Nec minus ille Exultat demens. Sævæ jamque altiùs iræ Dardani, ſurgût ductori. *En.* 10.

che point de voir la pieté paternelle de cet ennemi qui veut lui donner la mort. Certainement il faut plus de vaillance & plus de bravoure pour épargner un ennemi en cette occasion, que Turnus n'en a fait voir en aucune de ses actions.

Enée & Turnus font la même action de generosité en rendant les corps des deux Princes. Mais Turnus avec son bruit & ses éclats ordinaires, il insulte à Pallas & à Evandre, & il semble qu'il ne renvoye à ce miserable pere le corps de son fils, que pour croître sa douleur. *Je lui renvoye* (dit-il) *son Pallas tel qu'il a mérité de le revoir.* Voilà une generosité bien cruelle, & bien digne d'Achilles. Celle d'Enée est toute vertueuse & toute pure. Turnus fait insulte à Pallas, il lui met le pied sur le ventre, il le dépouïlle d'une partie de ses armes dont il se pare. Enée plaint la mort de Lausus, il fait son éloge, il le leve lui-même de terre, & le prend entre ses bras, & il reprend la lenteur des Tyrrhéniens qui tardoient à enlever leur Prince.

Qualem meruit Pallanta remitto.

Lævo pressit pede.

Ingemuit miserans graviter dextramque tetendit, & mentem patriæ subiit pietatis ima-

Voilà comment dans la distribution de la vaillance que Virgile donne à Enée & à Turnus, il laisse à celui-ci tout ce que cette qualité a de beau & d'éclatant en apparence ; & que la donnant en effet à Enée plus grande & plus veritable sans comparaison, il se contente du solide, & il en fait ceder l'éclat & les brillans à la douceur & à la pieté de son Heros ; parce que la pieté fait la bonté du caractere d'Enée, comme la vaillance fait tout ce que Turnus a de beau en son caractere.

go Quid tibi nunc miserande puer, &c.

Mais quelque mal que nous disions ici du caractere de ce dernier Heros ; ce n'est qu'un mal en morale, qui ne le rend pas moins bon poëtiquement. Ces reflexions ne sont pas pour le bannir des Poëmes, mais pour faire distinguer de telle sorte la vertu d'avec le vice, qu'un Poëte sçache ce qu'il fait, quand il met l'un ou l'autre en un personnage ; & qu'un Lecteur en puisse juger sans se méprendre ; Qu'il ne confonde pas ce qu'une qualité comme la vaillance a d'éclatant, avec ce qu'elle a de

ſolide : Qu'il ne ſe laiſſe pas éblouïr par les manieres de Turnus, comme ſi Enée n'étoit pas en effet beaucoup plus vaillant que lui : & qu'il ne s'imagine pas qu'un honnête homme eſt capable de la generoſité & des vertus guerrieres que Virgile donne à Turnus, & Homere à ſon Achilles.

Ce n'eſt pas qu'il ſoit neceſſaire de pouſſer le caractere d'un Heros juſte & vertueux, auſſi loin que Virgile a pouſſé celui d'Enée. Les efforts qu'il fait pour ne point tuer Lauſus, les regrets qu'il en témoigne, les loüanges qu'il lui donne, & le reſte que que nous avons vu, excede le caractere d'une ſimple generoſité, & eſt l'effet de la pieté qui regne dans Enée, & dans le Poëme entier. Et il ſe pourroit faire que les choſes ainſi pouſſées, non ſeulement ne ſeroient pas une perfection en un homme de bien d'un autre Poëme ; mais que cela corromproit la juſteſſe du caractere. Tant eſt grande la difference qu'il y a entre la generoſité en general, la generoſité d'Enée, & la generoſité de tout autre particulier.

CHAPITRE XV.

Des faux caracteres.

J'Appelle caracteres veritables, ceux que l'on voit en effet, & réellement dans les hommes, ou qui sans difficulté y peuvent être. On ne doute point qu'il n'y ait eu des hommes aussi genereux & aussi bons qu'Enée ; aussi emportez & aussi violens qu'Achilles ; aussi prudens & aussi sages qu'Ulysses ; aussi impies & aussi athées que Mezence ; aussi passionnez que Didon & qu'Amâta, &c. Ainsi, tous ces caracteres sont veritables, les Poëtes peuvent regulierement s'en servir ; & quand ils les employent, ce ne sont point des fictions simples & imaginaires. ; mais des justes imitations de choses qui sont en effet, ou qui peuvent être.

Je dis au contraire qu'un caractere est faux, lors qu'un Auteur le feint de telle sorte, que l'on ne peut rien voir

de semblable dans l'ordre de la Nature où il le veut mettre. Ces caracteres là doivent être entierement banis du Poëme, parce qu'excedant toutes les bornes de la raison & de la vraisemblance ; ils ne trouvent aucune croyance dans l'esprit d'un Lecteur. Ils lui sont d'autant plus odieux, qu'il semble que le Poëte le mépriſe, & le prend pour une personne simple, à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut.

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus Odi. Hor. Poët.

Le desir d'amplifier & de faire que tout ce que l'on dit paroisse grand & merveilleux, fait tomber en ce défaut les jeunes Poëtes, & ceux qui n'ont pas l'esprit juste & assez instruit: le genie emporté de Stace nous fournira quelques exemples de cette mauvaise conduite.

Immodicum iræ Tydea. Stat.

Il a voulu mettre le caractere d'Achilles dans Tydée, & lui donner ses emportemens & sa colere, soutenuë de la vaillance. Mais est-ce un excés supportable de colere, que de lui faire manger la tête de son ennemi ? lui faire boire le sang qui en sortoit ? lui faire fouïller jusqu'à la cervelle pour

l'avaler, & le repreſenter ainſi le viſage horriblement ſouïllé de ce ſang & de cette cervelle, ſans que ſes amis puiſſent lui arracher cette rage du cœur & cette tête d'entre les mains & d'entre les dents ? Il n'auroit pas cru le faire aſſez vaillant, s'il l'eût expoſé ſeul à cinq ou ſix hommes : il failloit lui en faire tuer cinquante. Cet excés eſt d'autant plus ridicule, que l'on ſçait que cela ne coûte rien à un Auteur. Il n'eſt pas plus difficile à un Poëte de bibus, & à un jeune écolier, de dire que ſon Heros a tué mille hommes, que de dire qu'il en a vaincu deux ou trois. Il n'y a donc ni invention ni adreſſe en cela ; mais une imagination mal réglée, & une pure ignorance de la juſteſſe de ſon caractere.

Atque illum effracti perfuſum tabe cerebri Aſpicit, & viro ſcelerantem ſanguine fauces. Nec comites auferre valent.

Ce Poëte en a uſé de même dans le caractere qu'il a donné à Capanée, il le fait vaillant & impie. Et peut-être qu'il a voulu imiter Mézence, comme il a imité d'autres endroits de l'Enéïde. Mais au lieu de faire un homme comme il devoit, il n'a fait qu'une chimere. Il ne devoit pas à la

verité, faire retomber les violences de ce personnage dans la douceur & dans la tendresse; comme Virgile a fait celui de Mézence, pour les raisons que nous avons dites : Mais qu'étoit-il besoin de lui faire insulter aux Dieux, moins comme un athée que comme un frenetique?

Ce Heros meurt sur les murs de Thébes qu'il assiége. A peine y paroît-il, qu'il fait trembler toute la ville. Son ombre seule jette l'épouvante par tout. Loin de tirer vanité d'un succés si surprenant, il trouve cette victoire au dessous de lui, & il a honte de si peu de chose. Ces Tours qu'Amphion a bâties, sont trop basses; il s'indigne que les mensonges de la Fable ayent osé publier que ces fortifications soient l'ouvrage d'un Chantre. Car quelle difficulté y a-t-il à renverser des remparts qu'une lyre a élevez? En effet, il ne lui faut ni fer ni machines. Ses mains & ses pieds suffisent pour détruire ces murs & ces tours, & pour faire sauter les ponts. Aprés avoir ainsi démoli ces fortifications à coups de pieds & à coups

Eminuit, trepidamque assurgens desuper urbem Vidit, & ingenti Thebas exterruit umbrâ.

Increpat attonitos: Humilesne Amphionis arces, Proh pudor! Hi faciles carmenque imbelle sequuti, & mentita diu Thebarum fabula muri. Et quidam egregium prosternere mœnia moli structa Lyra?

Simul insultans gressuq; manuque diruit obstan-

coups de poing, il en prend les débris & les masses, & les jettant contre la ville, il en abat les maisons & les temples. Voilà ce qu'il fait contre les Hommes.

Il ne fait pas tant de mal aux Dieux, mais il ne leur fait guere moins de peur; & il les défie de lui en faire. Hé quoi! leur crie-t-il, n'y a-t-il donc aucunes Divinitez qui osent défendre Thebes contre moi? Où êtes-vous Bacchus? où êtes-vous Hercules, lâches enfans de cette ville infame? Mais j'ai honte, poursuit-il, de provoquer ces moindres Divinitez. Vien, toi Jupiter; car quel autre est plus digne de me combattre? Voi le tombeau, voi les cendres de ta chere Semele. Vien les défendre, & n'oublie rien de tout ce qui peut t'y servir. Le ciel s'arme de tout ce qu'il a de carreaux contre cet homme seul, & il paroît en feu de toutes parts. Capanée voit tout cela sans s'étonner: & loin de rien rabattre de sa fierté, de ses menaces, & de l'esperance qu'il a de prendre la ville en dépit de toutes les Divinitez qui se

tes cuneos tabulataque sævus Destruit, abstiliunt, pontes tectique frementis saxea fræna labant, dissepto que agere rursus Utitur, & truncas rupes in tecta domosque Præcipitat, frangitque suis jam mœnibus urbem.

Nullane protrepidis, clamabat Numina Thebis Statis? uti infandæ segnes telluris alumni Bacchus & Alcides? Piget instigare minores. Tu potius venias (quis enim concurrere nobis Dignior) en cineres Semeleaque busta tenentur. Nunc age nunc totis me connitere telis Jupiter,

Fulguraque attritis quoties micuere procellis His, ait, in Thebas, his jam decet ignibus uti. Hinc renovare facem, laſſamque accendere quercum.

declarent contre lui ; il veut arracher au Ciel ſes armes, & prendre ſes feux pour en brûler la ville. Si Stace n'avoit imaginé ces extravagances, on n'auroit pas crû qu'elles puſſent tomber dans l'eſprit d'un Auteur. Les Dieux de ce Poëte ne prennent pas cela pour des extravagances : Ils en conçoivent une peur veritable ; & ils craignent plus cet homme ſeul, qu'il ne les craint tous enſemble. Ils ſe refugient auprés de Jupiter. Apollon gémit, Bacchus ſe lamente, Hercules fort affligé & l'arc à la main, ne ſçait à quoi ſe reſoudre ; Venus fond en larmes ; enfin l'affliction eſt univerſelle : & au mépris de Jupiter, à qui ils ſemblent préferer Capanée, l'admiration qu'ils ont pour ce grand Heros, leur ôte la parole, & leur fait craindre que ce Souverain des Dieux n'ait point de foudre capable de vaincre un homme ſeul. Le Poëte même nous fait entendre que leur crainte n'étoit pas tout-à-fait ſans fondement. Car aprés que Jupiter eût lancé ſon foudre de toutes ſes forces, & qu'il eût réduit en pouſſiere les armes

Ingemuit dictis Superum dolor, &c.

Mirantur taciti, & dubio pro fulmine pendent.

Toto Jove fulmen adactum.

que Capanée portoit sur son corps : ce Brave eut encore la force de demeurer debout si long-temps, que Jupiter pensoit déja qu'il fût besoin de recommencer.

Ferri cinerem sub pectore tractat. Paulo si tardius artus Cessissent, potuit fulmen meruisse secundum.

On croiroit que toute la terreur est passée : mais un si grand Poëte ne se contente pas de si peu. Capanée ne faisoit trembler & fuïr que les Thebains pendant sa vie ; & à present qu'il est mort & consumé par le foudre, il jette l'épouvente dans le cœur des siens, & met tout en fuite dans les deux partis : parce que l'on ne sçait de quel côté il tombera, & quelles seront les troupes qu'il doit écraser de sa chûte.

Cedût acies; & terror utrinque. Quo ruat, ardenti feriat quas corpore turmas.

Voilà un exemple de ces faux caracteres où l'on tombe faute de jugement & de science. Un Auteur par ces grandes amplifications croira être grand Poëte. Mais il se dégrade lui-même du titre de Poëte : puisque ces fictions étant des choses qui ne peuvent être dans la nature, elles ne sont point des imitations. Et cependant toute Poësie est essentiellement une imitation.

Scribendi rectè sapere est & principum & fons. Est modus in rebus, sunt certi denique, fines Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Le remede à cela est, d'en croire Horace, & de s'instruire parfaitement de la Morale. C'est de sçavoir que toutes choses ont des bornes : c'est de connoître ces bornes, & de s'y renfermer ; C'est enfin, d'être persuadé que ceux qui les passent, comme dans les exemples que nous venons de proposer, ne font à proprement parler, ni caracteres, ni Personnages ; mais des chimeres pures, qui ne furent jamais ailleurs que dans les espaces imaginaires que ces Auteurs se mettent dans la tête.

Fin du quatrième Livre.

DU POËME EPIQUE.

LIVRE CINQUIE'ME.

DES MACHINES.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverſes eſpeces de Divinitez.

DANS le livre précedent, ſous le titre *des Mœurs*, nous avons parlé des perſonnes terreſtres & mortelles ; & dans celui-ci, ſous le nom de *Machines*, nous traiterons des perſonnes immortelles & divines : & ainſi, ce ne ſera qu'une ſuite des mœurs & des perſonnes : puiſque les Dieux, auſſi-bien que les hom-

mes, ſont les perſonnages de l'Epopée. Nous en avons montré la neceſſité en nôtre premier livre ; & nous avons vû que toutes ces Perſonnes Divines ſont allégoriques.

Nous en avons trouvé de trois ſortes. Les unes ſont Theologiques, & ont été inventées pour expliquer la nature de Dieu : les autres ſont Phyſiques, & elles repreſentent les choſes naturelles : les dernieres ſont morales, & elles ſont les figures des vertus & des vices. Ces trois eſpeces de Divinitez & d'allegories ſe trouvent quelquefois dans la même perſonne. Voici des exemples de toutes les trois : nous commencerons par la Theologie.

Dans l'aſſemblée des Dieux par laquelle Virgile ouvre ſon dixiéme livre, Jupiter, Junon, Venus, & le Deſtin que nous y pouvons joindre, ſont des Perſonnages du premier genre ; c'eſt-à-dire, qui repreſentent la Nature Divine ſeparée en quatre Perſonnes, comme en autant de differens attributs. Jupiter eſt la puiſſance de Dieu, le Deſtin eſt ſa vo-

Hominum Divumque æterna poteſtas.

lonté absoluë, à laquelle sa puissance même est soumise ; parce que Dieu ne fait jamais que ce qu'il veut. Le Destin donc détermine Jupiter qui de soi-même est indifferent, & qui peut autant faire pour le parti de Turnus, que pour Enée & pour les Troyens. Venus est la misericorde divine, & l'amour que Dieu a pour les hommes vertueux, qui ne lui permet pas de les oublier dans les maux qu'ils souffrent sur la terre, & qui le porte à les en garantir & à les recompenser. Enfin, Junon est sa justice : elle punit jusqu'aux moindres fautes ; elle n'épargne pas les plus gens de bien, qui n'étant pas sans quelques défauts, en sont sévérement punis en cette vie, où la justice & la colere temporelle de Dieu éclate souvent contr'eux, & les persecute, pour ne rien laisser en eux, que les vertus, les merites, & la matiere des recompenses. Ces recompenses leur sont ainsi reservées dans le ciel, où cette justice vindicative n'a plus de lieu, & où elle ne les empêche pas d'entrer, comme Jupiter le dit à Junon en parlant d'Enée.

Fata viam invenient, Rex Jupiter omnibus idem.

Tantæne animis cœlestibus iræ? *En.* 1.

Indigetem Æneam scis ipsa, & scire fateris Deberi cœlo.

Le Poëte s'accommode à nôtre façon grossiere de concevoir les choses divines ; & à la foiblesse de nôtre esprit, qui nous fait imaginer ces vertus en Dieu, comme opposées l'une à l'autre. La misericorde reproche à la justice sa dureté ; Qu'elle n'est jamais contente de tout ce qu'elle fait souffrir aux hommes de bien, & qu'elle ne leur donne aucun repos sur la terre ; & la justice au contraire, accuse la bonté & la misericorde d'être cause de tous les crimes qui se commettent ; parce qu'elle protege les criminels, & qu'elle leur fait esperer l'impunité.

Nulla est regio Teucris quam detri a Conjux Dura.

Les Divinitez de la seconde espece qui sont purement Physiques, sont employées dans le premier livre à élever la tempête contre Enée. Eole est la puissance de la nature qui ramasse autour des montagnes & dans leur sein, les vapeurs & les exhalaisons, dont les vents sont formez ; & qui ayant comme digeré ces matieres à certain degré de chaleur & de secheresse, leur fait prendre ces mouvemens & ces agitations violentes que nous appellons les vents. C'est ainsi qu'Eole

Regemque dedit qui fœdere certo, Et premere, & laxas scit dare jussus habenas.

en est le Maître. Ces vapeurs & ces exhalaisons s'élevent dans l'air representé par Junon : c'est donc cette Déesse à qui le Dieu des Vents a l'obligation de sa nourriture divine. Il n'est pas necessaire de dire ce que signifient les personnes d'Eurus & de Zephyre, ni celle de Neptune qui leur parle.

Tu das epulis accumbere Divum.

Nous avons un exemple des Divinitez Morales dans le combat de Turnus contre Enée. Les Furies & les Dires que Jupiter envoye contre Turnus, ne sont autre chose, que les reproches de sa conscience, qui lui represente ses crimes & son impieté ; le Roy Latinus le lui avoit prédit dés le commencement de la guerre, l'avertissant, Que s'il mépriſoit les Dieux si insolemment, lorsqu'il avoit encore la liberté de ne se point opposer à leurs ordres ; il se verroit enfin obligé, mais trop tard, de reconnoître sa faute & leur puissance. L'Orateur Romain confirme clairement la verité de cette interpretation. *Ne croyez pas* (dit-il) *Messieurs*, il parle dans le Senat contre Pison. *Ne croyez*

Te Turne nefas, te triſta manebit Exitium : Votisque Deos venerabere ſeris. *En.* 7.

Nolite putare ut in Scena videtis, homines conſceleratos impulſu Deorum terreri, furiarum tædis ardenti-

bus sua quemque fraus, suum scelus sua audacia de sanitate ac mente deturbat. Hæ sunt impiorum furiæ, hæ flammæ, hæ faces.

pas que les Dieux envoyent des Furies avec des torches ardentes pour épouventer les criminels, comme les Poëtes vous le font voir sur le Theatre. L'injustice, la méchanceté, & les crimes sont les bourreaux de chaque scelerat. Il n'y a point d'autres Furies, point d'autres feux, point d'autres flambeaux, qui leur fassent perdre l'esprit, & qui leur causent ces terreurs & ces égaremens où ils tombent. Voilà l'image de Turnus dans son dernier combat. Stace a aussi fort bien exprimé en peu de mots la nature de ces tristes Divinitez, qui ne sont point ailleurs qu'au dedans de nous, & qui nous y tourmentent par la vûë des crimes que nous avons commis.

Dî me terrent, & Jupiter hostis. Nec se cognovit euntem.

Scelerumque in pectore Diræ. *Stace.*

On voit dans la pratique de Virgile deux choses qui confirment cette doctrine. La premiere est que ces Dires ne sont employées que contre ceux qui les meritent : ce sont ceux-là seuls qu'elles épouventent. La seconde chose est, qu'il faut encore que ceux à qui elles sont envoyées reconnoissent qu'il y a des Dieux qui punissent les

Meritas quæ territat urbes.

crimes ; parce que les Athées ne ſont pas ſujets à ces reproches de leur conſcience, ni à ſe troubler des crimes qu'ils ont commis contre des Dieux qu'ils ne croyent point : ils ne peuvent être effrayez par la peur des ſupplices d'une autre vie. Ainſi il n'y a pas de Dires ni de Furies pour eux. Voilà pourquoi le Poëte n'en employe point contre Mézence, quoiqu'il fût beaucoup plus criminel que Turnus.

CHAPITRE II.

Des Mœurs des Dieux.

HOmere & les Poëtes anciens ont donné à leurs Dieux les mœurs, les paſſions, & les vices des hommes ; & quelques-uns ajoûtent qu'ils leur ont donné les façons de faire des Pourceaux. Mais ſi l'on veut interpreter ce qu'ils en ont dit ſuivant la diviſion que je viens de propoſer, & par les allegories qu'il y faut neceſſairement entendre ; on verra que ces reproches ont ſouvent

plus d'apparence que de solidité.

Il est vrai que les premiers Sçavans ont agi de mauvaise foi en une chose de la derniere importance, quand ils ont écrit de telle sorte, que les esprits mediocres ou peu instruits, c'est-à-dire, presque tous les hommes, n'ont pû pénetrer l'écorce & le voile dont ils ont couvert la verité; & ils ont été miserablement abusez en prenant l'ombre pour le corps, & des figures difformes & dangereuses pour des verifez necessaires & solides. Soit orgüeil, soit envie, soit erreur & mauvaise conduite; c'est sans doute une faute tres-grande que nous ne voulons excuser en aucune maniere. Mais dans nôtre dessein, nous pouvons laisser à part, & dissimuler les interpretations qu'un Poëte n'est pas obligé de donner en ses vers; & ne considerer les Poëmes, que comme des ouvrages & des instructions qui doivent être toutes allegoriques.

En ce sens, n'est-il pas plus aisé de défendre Homere que de l'accuser; & plus juste de lui donner des loüanges que du blâme? Peut-on le repren-

dre d'avoir parlé de plusieurs divinitez, & de leur avoir donné des passions, comme nous venons de dire en parlant de Junon & de Venus? N'a-t-il pas pû même, les faire batre contre les hommes ? N'avons-nous pas des exemples de ces expressions & de ces figures, dans les Livres sacrez & dans la veritable Religion ? Et s'il est quelquefois permis de parler ainsi des Dieux en Theologien ; il y a bien plus de raison d'en user de même dans les Fictions de la Physique & de la Morale.

Quand dans ces deux disciplines l'on décrit la nature des choses ; il n'y a pas plus de difficulté à dire ce qu'elles ont de mauvais, que le contraire : Ce seroit être bien de nouveau en Poësie, & faire bien peu de réflexion à la maniere de s'exprimer en ce genre d'écrire, que de s'imaginer, quand on voit le nom de Dieu ou de Déesse, que l'on ne doit rien trouver que de beau, de bon & de loüable dans ces personnages. Comme si Virgile n'avoit pû dire de la Renommée, que c'est une Déesse fort mal honnête ; & Dea fœda,

du Sommeil, que ce Dieu fut malicieux, quand il trompa le bon Palinure, & qu'il le précipita dans la mer. Il n'y a pas plus de mal à parler ainsi en vers, qu'il y en a à dire en prose, que la renommée publioit des choses honteuses; & que Palinure s'étant endormi, tomba dans la mer.

Il est vrai que l'on trouve des endroits plus fâcheux, comme est l'adultere de Venus & de Mars dans l'Odyssée. Mais outre les allegories Physiques & Morales qui peuvent en quelque façon, excuser ces figures trop hardies, pour ne rien dire de plus rude; outre que l'on trouve quelque chose d'approchant écrit dans la simplicité de ces siecles anciens par des Auteurs que l'on ne peut condamner: j'ajoûte même que l'Allegorie étant ôtée, l'on n'ôte pas toute excuse à Homere. Et pour le faire voir; je dis que l'on doit considerer que ce n'est ni le Poëte, ni son Heros, ni un honnête homme qui fait ce recit: mais que les Phéaques, peuples mols & effeminez, se le font chanter pendant leur festin. Or il a toujours été per-

mis dans un Poëme, & en d'autres discours graves & moraux: d'introduire des personnages vicieux qui méprisent la divinité, qui profanent les choses sacrées, & qui cherchent dans ce qu'il y a de plus Saint, des excuses & des exemples à leurs desordres. Homere donc par l'exemple de ces peuples faineans qui ne sçavent que chanter, que danser, que manger & que boire, nous a enseigné que ces Arts mols & oisifs, sont la source des voluptez criminelles; & que les personnes qui vivent ainsi, se plaisent ordinairement à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux mêmes participans de leurs saletez. Horace s'est instruit de cette maxime par ces paroles d'Homere, aussi bien que par les desordres de son temps; lorsqu'il dit qu'une fille qui apprend à danser de bonne heure, apprend de bonne heure à être adultere. Ainsi, nous pouvons croire qu'Horace a dit de ce lieu-là de l'Odyssée, autant que d'aucun autre, que ce Poëme est une excellente Philosophie, où l'on apprend à vivre dans la vertu & dans

Motus docere gaudet Jonicos Matura Virgo, & fingitur artubus Jam tunc, & incestos amores A tenero meditatur ungui. Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non, Plenius & melius Chrysippo & Crantore dicit.

l'honneur, & à éviter les choſes mauvaiſes & honteuſes. D'où nous pouvons conclure, que le recit d'Homere dont nous parlons, eſt bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impieté, qu'un avis tres-utile qu'il donne à ceux qui veulent vivre en honnêtes gens; ſçavoir, que pour éviter ces crimes, ils doivent fuïr les arts & les voyes qui y conduiſent.

Mais enfin, il faut bien des précautions à un Poëte, pour toucher des incidens auſſi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal. Il doit étudier le beſoin, l'intérêt, l'humeur de ſes Auditeurs, & l'effet que ces ſujets pourront faire ſur leur eſprit. Et à vrai dire, nous ne ſommes plus en un temps où la ſimplicité puiſſe rendre cette matiere tolerable aux honnêtes gens; & où l'on puiſſe la propoſer ſans corrompre la meilleure partie de ſes Auditeurs, & ſans entretenir la corruption & le vice qui eſt dans les autres. Ainſi, quelque judicieux ou excuſable qu'ait été Homere en cette invention; un Poëte ne ſeroit aujourd'hui, ni judicieux,

ni

ni excusable, si en cela il osoit imiter cet ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné : mais il est tres-mauvais de l'enseigner comme il a fait.

Quoi-qu'il en soit, ce cas est particulier, & ne nous doit point empêcher de conclure en general, Que la vertu & la bonté n'a pas plus de part aux mœurs & au caractere des Divinitez Poëtiques, qu'aux mœurs & au caractere des hommes.

Si un Poëte parle des Dieux en Physicien, il leur donnera des mœurs, des discours, & des actions conformes à la nature de la chose qu'il représente sous une personne divine. Il dira que le Dieu du Sommeil est bon, qu'il est mauvais, qu'il est veritable, que c'est un trompeur, &c. parce que nous avons des songes agréables, que nous en avons de fâcheux, que quelquefois ils nous instruisent, que quelquefois ils nous trompent, que souvent ils sont vains, &c.

Il en est de même des divinitez Morales. Minerve est sage, parce qu'elle represente la prudence. Venus

est bonne & mauvaise : parce que la passion que l'on jouë sous son nom, est capable de ces deux qualitez opposées.

La Theologie a aussi ses diversitez. La plus saine ne doit rien dire des Dieux qui ne soit bon ; mais elle peut aussi leur attribuer quelques passions, comme la colere, la vengeance, la tristesse ; non qu'elle les reconnoisse selon la verité, mais comme de simples façons de s'exprimer accommodées aux nôtres, ainsi que nous avons dit en parlant de la Junon & de la Venus de Virgile. Mais il y a diverses sectes, & un Poëte doit prendre garde qui sont ceux qu'il fait parler. Car un Epicurien, par exemple, ne peut donner aucune passion aux Dieux. Sa Theologie lui enseigne, qu'ils jouïssent d'un si parfait repos, que même ils ne se mêlent en aucune maniere des affaires des hommes.

Domine, ne in Furore Tuo arguas me; neque in Irâ Tuâ corripias me.

On peut encore dire que les passions & les vices sont à chacun sa Theologie particuliere. Les Payens débauchez ne croyoient pas que les Dieux pûssent être heureux sans jouïr des

plaisirs des sens. Et ils les chargeoient de leurs saletez, comme nous venons de le voir dans l'exemple des Phéaques. Il y en a qui aiment mieux croire qu'il n'y a aucun Dieu ; ou du moins, ils veulent se persuader qu'il ne nous connoît pas. Virgile nous a donné un exemple de ce changement déplorable en la personne de Didon. Cette Princesse reçoit d'abord Enée avec des vœux & des prieres qu'elle adresse aux Dieux avec une pieté sincere, parce qu'alors elle étoit innocente & tranquille. Elle commence d'aimer Enée contre le vœu qu'elle avoit fait aux Manes de son premier mari ; ce lui étoit une espece de divinité. Elle commence en même temps à croire que ces Manes ce pensoient plus à elle, & ne l'obligeoient point à garder son vœu. Enfin, étant plus corrompuë, elle porte son impieté contre les Dieux du Ciel : & voyant qu'Enée la veut quitter par leur ordre, elle voudroit lui persuader qu'ils ignorent ce qui se passe sur la terre. Ce n'est pas en effet, qu'elle soit entierement persuadée d'une

Id cinerem, aut Manes credis curare sepultos.

Scilicet is superis labor est, ea cura quietos Sollicitat,

maxime si impie. Le Poëte a trop de jugement pour faire un changement si grand & si étrange en si peu de temps, dans les mœurs de cette Reine. C'est un emportement qui l'a fait parler ainsi. Mais il est toûjours vrai de dire, que ces paroles ne sont pas aussi absolument fausses dans sa bouche; & qu'elles ont quelque fondement dans son cœur. C'est donc un commencement d'impieté, qui arrive naturellement aux personnes dont les vices & les passions sont violentes, & qui dans la suite les conduit enfin à l'athéïsme. Les Athées ne parlent des Dieux ni en bien ni en mal. Ils mépriſent cette créance, & se moquent de ceux qui les adorent, & qui les invoquent. Tel est le Mézence de Virgile.

Contemptorque Deûm Mezentius, &c. Olli subridens mistâ Mezentius irâ, &c.

Tout ce que nous disons ici des mœurs des Dieux, doit être accommodé à ce que nous avons dit des mœurs des hommes. Les mœurs des Dieux sont capables de quatre qualitez que nous avons données aux autres. Elles peuvent être *bonnes* poëtiquement, puisqu'elles peuvent pa-

roître dans les discours & dans les actions des Personnes Divines que l'on introduit. Elles seront *Convenables*, si l'on donne à ces personnes des mœurs telles que la nature des choses que l'on represente les exige : & si comme on fait un Roy magnifique & jaloux de son autorité ; de même, on fait la Renommée menteuse & maligne. Elles seront *Semblables*, si l'on parle de Venus, de Mercure, &c. conformement à ce que la Fable en a dit, & à ce que les premiers Poëtes en ont inventé. Et elles seront *Egales*, si dans une longue suite, on voit toûjours le même caractere.

Tam fidi pravique tenax, quam nuntia veri. *En.* 4.

CHAPITRE III.

De la maniere d'agir des Dieux.

PUisqu'il y a des Dieux bons, mauvais, & indifferens, & que l'on peut faire de nos passions autant de ces divinitez allegoriques : on peut attribuer aux Dieux tout ce qui se fait

en un Poëme de bien ou de mal. Mais ces Divinitez n'agiſſent pas toûjours de la même maniere. Elles agiſſent quelquefois ſans paroître, & par de ſimples inſpirations, qui n'ont rien au-deſſus de la maniere la plus commune & la moins miraculeuſe. Ce n'eſt que comme nous diſons tous les jours, que Dieu nous a aidé en telle occaſion, ou que le Demon a inſpiré une mauvaiſe action à quelqu'un. C'eſt ainſi que Junon aide Turnus engagé dans le camp des Troyens, au neuviéme de l'Enéïde; & que Venus au douziéme, inſpire à Enée d'aller attaquer la ville des Latins pour forcer Turnus au combat qu'il fuyoit. Le Poëte peut faire ainſi agir les Dieux, même à l'égard des Athées : car quoique cette eſpece d'impies ne reconnoiſſent point Dieu, toutefois ils ne peuvent ſe ſouſtraire à ſa puiſſance. Il en diſpoſe comme il lui plaît; & ſans qu'ils s'en apperçoivent, il peut tourner leurs penſées & leurs deſſeins comme il veut. Virgile en a uſé de la ſorte en la perſonne de Mezence. C'eſt Jupiter qui le vou-

Juno vires animumque miniſtrat.

Hic mentem Æneæ genitrix pulcherrima miſit, Iret ut ad muros.

At Jovis in-

lant enfin punir de tous ſes crimes, l'engage au combat contre Enée. On peut encore rapporter à cette maniere d'agir des Dieux, ce qu'ils ont inſenſiblement contribué à une action dont on les remercie. Le Dieu Mars n'a paru en aucune maniére dans le combat du dixiéme livre de l'Enéïde : Neanmoins Enée reconnoît qu'il lui en a obligation : il lui conſacre le Trophée qu'il éleve des armes de Mézence. Ces actions divines ſont ſimples, & ne meritent pas le nom de Machine. Auſſi, ſont-elles ſans difficulté reconnuës dans les Tragedies & dans les Comedies les plus exactes.

terea monitis Mezentius ardens Succedit pugnæ. *En.* 10.

Tibi magnè trophæum Bellipotens. *En.* 11.

L'autre maniere d'agir des Dieux eſt toute miraculeuſe & extraordinaire ; ſoit que les Divinitez ſe preſentent viſiblement elles-mêmes, & ſe faſſent connoître aux hommes, comme quand Mercure ſe fait voir à Enée au livre quatriéme : ſoit qu'elles ſe déguiſent ſous quelque forme humaine ſans ſe faire connoître, comme quand l'Amour déguiſé ſous la forme d'Aſcagne, ſe fait ſentir à Didon qui le careſſe ſans ſçavoir qui il eſt :

Ipſe Deum manifeſto in lumine vidi Intrantem muros, vocemque his auribus hauſi.

Neſcia Dido Inſideat quantus miſeræ Deus.

Liv. I. soit que sans paroître en aucune sorte, elles fassent seulement sentir leur puissance par quelque action miraculeuse ; comme Venus au douziéme livre, quand elle guerit la blessure d'Enée. Le Medecin qui le traitoit reconnoît que cette gueriſon est toute divine, & qu'il n'y a point de part. Les machines qui sont défenduës dans les Poëmes Dramatiques, sont de cette seconde maniere : l'on n'aime pas à y voir des miracles, ni des Dieux.

Neque te Ænea, mea dextera servat : Major agit Deus. Liv. 12.

Il y a encore une troisiéme façon qui a quelque chose de toutes les deux ; c'est un miracle à la verité, mais il a été assez ordinaire pour le faire rentrer dans cette maniere de faire agir les Dieux, que nous avons mise la premiere. Cette troisiéme comprend les oracles, les songes, & les inspirations extraordinaires. Virgile en son troisiéme livre, a des exemples de tout cela. Apollon lui rend un oracle ; les Dieux lui en donnent l'interpretation en songe ; & le Devin Helenus l'instruit prophetiquement de plusieurs choses. Le discours de la Sibylle à Enée, & tout

tout ce qu'elle lui faiſoit connoître des Enfers & de ſa poſterité, n'eſt auſſi qu'une de ces demi-machines. L'on peut mettre encore l'Enfer de l'Odyſſée en ce même rang : il ne conſiſte qu'en une ſimple évocation de l'ombre de Tireſie & de quelques autres, qui viennent en la compagnie de ce Devin.

Toutes ces manieres doivent être vrai-ſemblables : & quoique la vrai-ſemblance dans les machines ſoit d'une tres-vaſte étenduë, puiſqu'elle eſt fondée ſur la puiſſance divine, elle n'eſt pas neanmoins ſans quelques bornes. Nous pouvons appliquer à l'Epopée, celles qu'Horace a preſcrites au Theatre. Il propoſe trois ſortes de machines. La premiere ſorte eſt de celles que non ſeulement on peut croire, mais encore dont on peut ſouffrir la vûë : tel eſt un Dieu preſent & viſiblement mêlé avec les Acteurs. Il ne défend pas abſolument cela ; mais il ne le permet que quand il y a une difficulté qui merite un Acteur de cette importance. La ſeconde ſorte comprend des machines

Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi. *Hor. Poët.*

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus inciderit. *Hor. Poët.*

Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.

plus incroyables & plus extraordinaires: comme eſt la métamorphoſe de Progné en hirondelle, & celle de Cadmus en ſerpent. Il ne condamne pas entierement cette machine, & ne l'exclud pas du Poëme; mais il l'exclud de la ſcene & de la vûë des ſpectateurs. Ces ſpectacles ainſi repreſentez ſont odieux: parce que l'on ne perſuade pas à un homme, qu'il voit une ſi étrange métamorphoſe. Ainſi on ſouffre ſeulement que l'on en faſſe le recit. La troiſiéme eſpece de machines eſt tout-à-fait abſurde. Horace la rejette entierement. L'exemple qu'il propoſe, eſt d'un enfant que l'on retiroit vif du ventre d'un monſtre qui l'auroit dévoré.

Non tamen intus Digna geri, promes in ſcenam: multaque tolles Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens Quodcumq; oſtendis mihi ſic, incredulus odi. Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credit. Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.

Cette troiſiéme eſpece doit également être bannie de l'Epopée, puiſqu'il n'y a point de recit qui puiſſe la faire recevoir aux auditeurs. Les deux autres ſont permiſes indifferemment, & ſans cette diſtinction d'Horace, qui n'eſt bonne que pour le Theatre: parce que c'eſt ſeulement dans les Poëmes Dramatiques que l'on peut mettre quelque difference entre ce

qui se passe sur la scene, & à la vûë des Auditeurs ; & ce qui est fait derriere les rideaux, & dont ensuite on vient faire le recit. Nos deux Poëtes ont des exemples de ces deux especes de machines permises & vrai-semblables. Toutes sortes de Divinitez parlent souvent dans l'Epopée, & n'en sont pas moins les personnages, que les hommes avec lesquels elles sont souvent mêlées. L'on y raconte aussi les méramorphoses, comme celle du Navire d'Ulysses en une pierre, & celle de la Flotte d'Enée en autant de Nymphes qu'il y avoit de vaisseaux.

Aut agitur res in scenis, aut acta refertur.

Il est vrai que ces métamorphoses sont extrémement rares, parce qu'elles sont beaucoup moins croyables que le reste. Cela montre qu'il faut s'accommoder au goût de ses Auditeurs dans cette espece de vrai-semblance. Ce qui étoit permis aux siecles d'Homere & de Virgile, pourroit être moins regulier en d'autres temps.

Cela me fait faire reflexion à une maniere d'employer vrai-semblablement des machines qui ne seroient pas

assez vrai-semblables. Les machines qui n'exigent que la vrai-semblance divine, comme celle dont nous venons de parler, doivent être dégagées de l'action du Poëme, de telle sorte que l'on puisse les en retrancher sans détruire cette action. Mais celles qui sont necessaires à l'action, & qui en font des parties essentielles, doivent être fondées sur la vrai-semblance humaine, & non sur la simple puissance de Dieu. Or les Episodes de Circé, des Sirenes, de Polyphême, & semblables, sont necessaires à l'action de l'Odyssée; & neanmoins elles ne sont pas humainement vrai-semblables. Homere les fait adroitement rentrer dans la vrai-semblance humaine, par la simplicité de ceux devant qui il fait faire ces recits fabuleux. Il dit assez plaisamment, que les Pheaques habitoient dans une Isle éloignée des lieux où demeurent les hommes qui ont de l'esprit. Ulysses les avoit connus avant que de se faire connoître à eux; & ayant observé qu'ils étoient simples & crédules, & qu'ils avoient toutes les qualitez de ces fainéans qui

Εἶσεν δ' ἐν Ἐχερίῃ ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφιστάων. Odyss. liv. 6.

n'admirent rien avec plus de plaisir, que les avantures Romanesques : il les satisfait par ces recits accommodez à leur humeur. Mais le Poëte n'y a pas oublié les Lecteurs raisonnables. Il leur a donné en ces Fables, tout le plaisir que l'on peut tirer des veritez morales, si agreablement déguisées sous ces miraculeuses allegories. C'est ainsi qu'il a réduit ces machines dans la verité, & dans la vrai-semblance Poëtique.

Speciosa miracula. *Hor. Poët.*

Virgile raconte aussi quelques-unes de ces Fables. Il ne se donne pas le même pretexte ; il en a d'autres : un des principaux est qu'il n'en est pas l'Auteur. Il les redit aprés Homere, dont l'aurorité les avoit déja fait recevoir. Ainsi il avoit moins de mesures à prendre.

CHAPITRE IV.

Quand il faut uſer de Machines.

CEtte queſtion eſt aiſée à reſoudre par la pratique de nos Poëtes. On peut dire en un mot, qu'il faut uſer de machines par tout, puiſqu'Homere & Virgile ne font rien ſans cela. Ils employent ſans ceſſe le miniſtere des Divinitez. Petrone l'ordonne ainſi avec ſa force ordinaire. Il veut qu'un Poëte ait moins de commerce avec les hommes qu'avec les Dieux : Qu'il laiſſe par tout des marques de ſes emportemens prophetiques, & de la fureur divine qui le poſſede : Que ſes penſées ſoient toutes remplies de Fables, c'eſt-à-dire de ces allegories & de ces figures ingenieuſes, qui comme des Enigmes, donnent une gêne agreable aux eſprits des Lecteurs, à qui le Poëte laiſſe à deviner à leur tour, ce que lui-même n'a écrit que comme en devinant. Enfin il veut que l'on diſtin-

Non enim res geſtæ verſibus comprehendendæ ſunt, quod longe melius Hiſtorici faciunt : Sed per ambages Deorumque miniſteria, & fabuloſam ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus ; ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religioſæ orationis ſubteſtibus fides.

gue un Poëme d'avec une Hiſtoire en toutes ſes parties : non par des vers ſeulement, mais par cette fureur Poëtique, qui ne s'exprime que par allegories, & qui ne fait rien que par le miniſtere des Dieux.

Quiconque donc veut être Poëte, doit laiſſer écrire aux Hiſtoriens : qu'un flotte fut écartée par la tempête, & jettée ſur des bords étrangers : & doit dire avec Virgile, que Junon alla trouver Eole, & que ce Dieu, à ſa priere, envoya les Vents contre les Troyens. Qu'il laiſſe écrire à un Hiſtorien ; qu'un jeune Prince s'eſt emporté en toutes ſortes d'occaſions avec beaucoup de ſageſſe & de prudence : & qu'il diſe avec Homere, que Minerve le conduiſoit comme par la main en toutes ſes entrepriſes. Qu'un Hiſtorien nous raconte, qu'Agamemnon s'étant querellé contre Achilles, il veut encore lui faire voir qu'il ſe paſſera bien de ſon ſecours pour prendre Troye : & qu'un Poëte diſe, que Thetis piquée de l'affront que ſon fils a receu, monte au ciel, demande vengeance à Jupi-

ter ; & que ce Dieu pour la satisfaire, envoye le sommeil à Agamemnon, pour le tromper, en lui faisant entendre qu'il doit prendre Troye ce jour-là.

Plutarque, Tite-Live, les autres Auteurs de l'Histoire Romaine, raconteront que celui qui donna des Loix aux Romains, s'enfermoit en un bois, & feignoit qu'une Nymphe lui dictoit des Loix pour les proposer ensuite à ses sujets. Un Poëte dira qu'Enée étant seul avec la Sibylle de Cume dans les bois de l'Averne, elle le fit descendre en Enfer, & lui fit voir les recompenses & les supplices des bonnes & des mauvaises actions ; & que les Manes d'Anchises lui enseignerent, quel esprit il devoit inspirer à l'Etat dont il alloit être le fondateur en Italie. Et si nous voulons faire rentrer poëtiquement cette fiction dans la vraisemblance de l'Histoire ; ne disons pas comme un simple Historien, que comme Numa feignoit qu'il conferoit avec la Déesse Egerie : Enée de même, feignit que la Sibylle lui fit voir en songe tout ce qu'on lit au

ſixiéme de l'Enéïde : mais diſons, que ce Heros fut congedié de l'Enfer par la porte deſtinée aux ſonges faux.

C'eſt ainſi que nos Poëtes mettent des machines en tous les endroits de leurs ouvrages. On peut le voir plus en détail, ſi l'on veut examiner toutes les parties du Poëme & de la Narration. La propoſition en chacun de nos trois Poëmes nomme les Dieux, l'Invocation leur eſt adreſſée, & la Narration en eſt pleine. Les Dieux ſont les cauſes des actions, ils en ſont les nœuds & les dénoüemens. Cela eſt aſſez viſible pour n'avoir pas beſoin de preuves. Je m'arrêterai ſeulement au dénoüement, qui peut être pris pour la partie du Poëme la plus conſiderable en cette queſtion, principalement ſi l'on conſidere qu'Ariſtote & Horace ont parlé des machines en cette partie du Poëme, plus préciſément qu'en aucune autre.

Ariſtote parlant de la Tragedie, enſeigne que la ſolution d'une Fable doit naître de la Fable même, & non de quelque machine, comme dans la Medée. Horace paroît moins ſé-

Φανερὸν δ' ὅτι καὶ τὰς λύσεις τῶν μύθων ἐξ αὐτοῦ δεῖ εἶναι τοῦ μύθου συμβαίνειν, καὶ μὴ ὥσπερ ἐν τῇ

Μηδηία ἀπὸ μήχα, ἧς. Arist. Poët. c. 15.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit. Hor. Poët.

vere. Il se contente de dire que les Dieux ne doivent point paroître, à moins que le nœud ne soit digne de leur presence. Mais cela n'est que pour le Theatre. On le voit par la suite de ces allegations. Et si Aristote avoit en cela voulu parler de l'Epopée, il auroit dû donner pour exemples le dénoüement de l'Iliade, & celui de l'Odyssée, puisque l'un & l'autre ont des Dieux. Minerve combat auprés d'Ulysses contre les amans de Penelope, elle l'aide à les tuer; & le lendemain elle-même fait entre ce Heros & les Itaquois, la paix qui finit l'Odyssée. Dans l'Iliade, les Dieux s'assemblent pour appaiser la colère d'Achilles, & Jupiter y employe Iris, Thetis, & Mercure. Et même, Minerve aide Achilles en son dernier combat contre Hector. Elle arrête Hector qui fuyoit; & quand l'un & l'autre ont inutilement lancé chacun leur javelot sans se blesser, la Déesse levé celui d'Achilles, elle lui rend, & laisse Hector inégalement armé de sa seule épée. Virgile a imité ces exemples. Enée comme Achilles

eſt couvert d'armes divines. Juturne rend à Turnus ſon épée, & Venus rend à Enée ſon javelot : & enfin Jupiter envoye une Dire qui chaſſe Juturne, & qui épouvante Turnus de telle ſorte, qu'à peine ſe connoît-il en ce dernier combat.

CHAPITRE V.

Comment il faut employer les Machines.

L'Uſage des Machines dans l'Epopée, eſt entierement oppoſé à celui qu'Horace preſcrit pour le Theatre. Ce Critique ne veut pas qu'on les employe en une Tragedie ſans neceſſité : & il faut au contraire, qu'un Poëte Epique ne les employe que lorſqu'il peut s'en paſſer, & qu'il faſſe en ſorte que ſon action ne les exige pas neceſſairement. Combien de Dieux & de machines Virgile employe-t-il d'abord pour exciter la tempête qui jetta Enée à Carthage. Tout cela n'empêche pas de faire rentrer dans l'or-

dre naturel, cette action miraculeuse. Il fait dire à un de ses personnages, que la cause de cet orage qui a surpris les Troyens, est le lever de la constellation orageuse d'Orion. Sur cela, les Commentateurs remarquent fort bien, que les Dieux Poëtiques ne peuvent nuire, si quelque occasion ne les favorise. On ne doit jamais supposer d'orages pendant les jours des Alcyons. Ce seroit abuser de la puissance des Dieux, & leur attribuer une force qui choque la vrai-semblance Poëtique: Aussi quoique hors ce peu de temps, il n'y en a point dans l'année où l'on ne puisse vrai-semblablement & sans miracles, être agité de tempêtes: neanmoins Virgile n'en fait naître que dans une saison qui y est particulierement sujette. Les quatre qu'on lit dans l'Enéïde, arrivent pendant le lever d'Orion. La premiere jette Enée à Carthage: La seconde le surprend à la chasse avec Didon: La troisiéme l'oblige de relâcher en Sicile, où il celebre l'anniversaire d'Anchises; & la quatriéme finit la belle journée qu'il avoit choisie pour

Cùm subito assurgens fluctu nimbosus Orion In vada cæca tulit. *En.* 1.

Et sciendum quòd Dii nisi datâ occasione nocere non possunt.

les jeux, & éteind le feu que l'on avoit mis à sa flotte. Le Poëte nous apprend que tous ces orages qui surprennent Enée tout à coup, sont les effets de cette même cause. Car Didon reproche à Enée, qu'il se disposoit à la quitter pendant que cet astre dangereux regnoit encore sur la mer; & elle le conjure inutilement d'attendre que ce mauvais temps soit passé.

Quin etiam Hyberno moliris sidere classem.

Expecta facilemque fugam, ventosque ferentes.

Suivant cette pratique, un Poëte se gardera bien d'employer une Machine, pour se retirer d'un mauvais pas où il se seroit mal adroitement engagé. Mais il fera honneur à son Poëme & à son Heros de l'assistance des Dieux, & on ne lui reprochera pas que faute d'art & d'invention, il a été obligé d'implorer le secours de ces puissances sur-naturelles. On ne fera point ces reproches à Virgile dans les exemples que nous venons de rapporter, ni dans ses autres Machines. Ce n'a pas été faute d'invention ni d'adresse qu'il a eu recours à Junon & à Neptune, pour faire fondre un orage sur la flote d'Enée, ou pour

le faire cesser. De même, une femme tuée d'un coup d'épée au travers du corps comme Didon, peut fort bien en mourir, sans qu'Iris soit envoyée par Junon pour lui couper quelques cheveux sur la teste. Un navire bien équipé & proche du port, peut sans miracle y entrer devant un autre qui en est plus loin. C'est donc encore sans necessité que le Poëte y mêle les Dieux; & qu'il dit, que Mnestee auroit peut-estre remporté le prix, si Cloante n'eût fait des vœux, & si quantité de Dieux marins qui les ouïrent, n'eussent eux-mesmes mis la main à son vaisseau.

Encid. l. 4.

Eneid. l. 5.

Virgile use de diverses manieres où l'on peut reconnoître cette exclusion de necessité. Quelquefois la chose qui est faite par un Dieu, sera necessaire, mais elle pourra être faite par une personne mortelle. Enée devoit être instruit des avantures de Didon: mais il n'étoit pas necessaire que Venus se déguisât sous la forme d'une fille Tyrienne qui chasse en un bois. Une simple fille pouvoit l'instruire; & c'est comme il faut ordinairement inter-

Eneid. l. 5.

préter ces déguiſemens des Dieux en hommes. Ce ſont des façons Poëtiques. Un Hiſtorien diroit que Beroé excita les autres femmes Troyennes à brûler leur flote ; & un Poëte dit qu'Iris envoyée exprés par Junon prit la forme de Beroé. *Eneid. l. 5.*

Quelquefois l'action attribuée à une Divinité, ne peut être faite par un homme : mais cette action ne ſera pas neceſſaire. Une perſonne mortelle ne pouvoit metamorphoſer en Nymphes les Navires d'Enée. Mais ſoit qu'elles ſoient ainſi metamorphoſées, ou qu'elles ſoient conſumées par le feu, elles ſont égalelement perduës. On ne voit pas quel changement l'un de ces deux incidens eût apporté aux affaires d'Enée plûtôt que l'autre. *Eneid. l. 5.*

J'ai parlé de l'Enfer du ſixiéme, de la Dire envoyée à Turnus par Jupiter, & de quelques autres.

Nous pouvons donc conclure qu'une Machine dans le Poëte Epique, n'eſt point une invention pour ſe tirer d'une difficulté embaraſſante, affectée, & propre à quelques endroits

du Poëme : mais que c'eſt la préſence d'une divinité, & quelque action ſurnaturelle & extraordinaire, que le Poëte inſere dans preſque tous les incidens de ſon ouvrage, pour le rendre plus majeſtueux & plus admirable, & pour inſtruire ſes Lecteurs à la pieté & à la vertu. Ce mélange doit être fait de telle ſorte que l'on puiſſe retrancher les Machines, ſans rien retrancher de l'action.

CHAPITRE VI.

Si la preſence des Dieux deshonore les Heros.

LE ſoin que nos Poëtes ont pris de faire réüſſir les actions & les deſſeins de leurs Heros par l'aſſiſtance d'une divinité, me fait ajoûter les reflexions ſuivantes à ce que j'ai déja dit. Il ſemble que l'on ne puiſſe douter avec quelque apparence de raiſon, ſi l'amour & les faveurs de Dieu honorent les hommes qu'il aime & qu'il favoriſe ; ou s'ils les deshonorent

Et toutefois, nous nous laiſſons tellement préoccuper par les choſes ſenſibles & ordinaires; que nous nous rendons capables des ſentimens les plus étranges. Nous jugeons de la juſtice de Dieu, de ſes graces, & s'il eſt permis de parler ainſi, de ſes devoirs; de la même maniere que nous jugeons de la juſtice, des faveurs, & des devoirs des hommes. En un combat de deux perſonues l'une contre l'autre, ſi un troiſiéme prend parti, & aide l'un des deux à tuër l'autre, on blâme ce troiſiéme, & l'on condamne avec lui, cet ami qui a été aſſez lâche pour uſer d'un ſecours qui les couvre tous deux d'infamie. Ces ſentimens n'ont rien de mauvais, & cette indignation eſt juſte. Mais on traite Dieu de la même maniere. Jupiter, dira-t-on, n'a pas dû aider Enée. Ce Heros n'étoit-il pas aſſez brave pour combattre ſeul contre Turnus, & aſſez vaillant pour le vaincre? A quoi ſert donc ce ſecours étranger? n'eſt-il pas honteux au Heros & au Dieu même? Et Turnus auroit-il moins fait qu'Enée, s'il eût

eu le meme avantage ? Voilà comme on raisonne. D'où il faudra conclure, que l'amitié & la faveur de Dieu ne servira qu'à faire paroître foibles, impuissans, lâches, & indignes de la victoire, ceux qu'il voudra aider, & qui oseront se servir de son secours. Il ne faudra donc jamais le lui demander, ni le remercier d'aucun heureux succés. Et le caractere de Mézence sera ainsi le caractere d'un Heros parfait, & d'un veritable vaillant. Ce brave ne veut point que sa gloire soit souïllée par le secours d'aucune divinité ; son épée & son bras sont les Dieux seuls qu'il reconnoît & qu'il invoque. Il fait vœu d'élever un Trophée pour sa gloire ; mais ce vœu ne s'adresse qu'à Lausus son fils, qu'il revêtira des dépouïlles d'Enée vaincu. Voilà quelles prieres il fait pour la victoire, & quelles actions de graces il se dispose de rendre. Et voilà aussi quels doivent être les Heros de ceux qui trouveroient mauvais que Jupiter & que Minerve donnent la victoire à Enée, à Achilles, & à Ulysses.

Dextra mihi Deus, & telum quod missile libro Nunc absint. Voveo prædonis corpore raptis Indutum spoliis ipsum te, Lause, Trophæum. *Eneid.* 10.

Il eſt vrai qu'il y auroit quelque honte pour un Heros s'il ne faiſoit rien ; ſi l'eſperance & la confiance qu'il auroit dans les promeſſes & dans la faveur de ſa divinité, le rendant plus negligent, il en attendoit l'effet en repos : ou même, ſi faiſant paroître ſa foibleſſe & ſon peu de vertu, & étant ſur le point de ſuccomber, il ne devoit ſa conſervation & ſa victoire, qu'aux Dieux & aux miracles. Mais la conduite de nos Poëtes leve cet inconvenient, & nous y avons pleinement ſatisfait, quand nous avons dit que la preſence & l'action des Dieux doit être ménagée de telle ſorte, que l'on puiſſe retrancher tout ce qu'il y a d'extraordinaire & de miraculeux, ſans faire prendre un autre cours à l'action des hommes. Ainſi, l'Epopée ne ſera ni une école d'impieté & d'athéïſme, ni d'oiſiveté & de negligence. Mais on y apprendra à adorer Dieu, & à le reconnoître comme le principe unique & neceſſaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & ſans lequel les plus puiſſans Princes, & les Heros les plus parfaits

ne peuvent achever heureusement aucuns desseins. C'est lui qui inspire les bons desseins, c'est lui qui donne le courage pour les entreprendre, c'est lui qui donne les forces pour les executer. On apprendra à le respecter, & à se soûmettre à lui : parce que cette soumission & cette humilité, qui abaisse les grands hommes au dessous de Dieu, est la cause & la source de leur élevation au dessus du reste des hommes. On apprendra à le craindre, par la consideration des miseres où se précipitent ceux qui l'abandonnent ; & parce que quand nos passions nous ont rendus aveugles & sourds à ses ordres & à ses avertissemens ; on reconnoît trop tard combien c'est une chose terrible de se l'être fait ennemi. On aura une entiere confiance en ses paroles & en ses promesses : mais sçachant aussi qu'elles supposent que l'on en meritera l'effet par toutes sortes d'efforts ; un Heros s'emploiera en toutes ses actions, comme s'il les devoit faire réüssir seul sans le secours de la divinité : parce que, comme disoient les An-

Heic mentem Æneæ genitrix pulcherrima misit, &c. *Eneid.* 2. Vires animumque mi-nistrat. *En* 9. Dis te minorem quod geris, imperas : Hinc omne principium, huc refer exitum. Dii multa neglecta dederût Hesperiæ mala luctuosæ. *Hor l.* 3. *Od.* 6. Te Turne nefas, te triste manebit Exitium, votisque Deos venerabere seris. *Eneid.* 7. Dii me terrent, & Jupiter hostis. *Eneid.* 12.

ciens, les Dieux ne nous donnent pas ce qu'ils nous donnent; ils le vendent aux prix de nos travaux.

Dii laboribus omnia vendunt.

Mais si d'une part Dieu est l'Auteur de tout ce que nons faisons de bien; il est vrai aussi de dire que c'est nous qui faisons veritablement tout ce que Dieu fait en nous & par notre moyen: Et puisque ces actions que Dieu nous inspire, qu'il nous procure, & pour lesquelles il nous donne tout le courage & toutes les forces necessaires, sont veritablement & proprement nos actions; il s'ensuit que plus Dieu nous aide & nous favorise, plus il nous donne de gloire & d'honneur. Et c'est la difference qu'il y a entre le secours de Dieu & celui des hommes. Les actions des hommes appartiennent seulement à ceux qui les font: ainsi, leur aide diminuë autant notre gloire, que le secours divin l'augmente. Nos Poëtes nous enseignent cela, & Achilles qui étoit si jaloux de son honneur, sait bien faire la distinction que nous proposons ici. Il étoit trop fier pour souffrir le moindre secours qui pût diminuer sa gloire: il défend aux

Δαοῖσιν δ' ἀνένευε καρήατι δῖος Ἀχιλλεὺς Οὐδ' ἔια ἕμεναι ἐπὶ Ἕκτορι

Grecs de toucher au corps d'Hector qu'il pourſuit. Mais quand Minerve s'offre de l'aſſiſter dans cette pourſuite, & de l'aſſiſter à le vaincre & à le tuër : non ſeulement il ne rejette pas ce ſecours divin ; mais il en fait gloire, & il le dit à Hector même.

πικρὰ βέλεμνα. Μήτις κῦδος ἄροιτο βαλών. Iliad. 22. Οὔ τοι ἔθ' ὑπάλυξις. ἄραρ δέ σε Παλλὰς Ἀθήνη Ἐγχεῖ ἐμῷ δαμάα. Iliad. 22.

Monſieur de Corneille me permettra de terminer cette queſtion par ce qu'il a dit dans ſon Andromede. Phinée fait à Perſée ſon rival, les mêmes reproches que l'on pouvoit faire à Enée. Mais il eſt jeune, il eſt paſſionné, il eſt impie, & porte le caractere de Mezence, en ce qu'il ne reconnoît point d'autres divinitez que les yeux d'Andromede ; ainſi il eſt tres-propre à prendre ce parti. La Reine Caſſiopée lui répond.

J'en jure par ſes yeux, Et mes uniques Rois & mes uniques Dieux.

PHINE'E.

Qu'a-t-il fait aprés tout ſi digne de vous plaire,
Qu'avec un tel ſecours tout autre n'eût pû faire?
Et tout Heros qu'il eſt, qu'eût-il oſé pour vous,

S'il n'eût eu que sa flame & son bras comme nous?
Mille & mille auroient fait des actions plus belles,
Si le Ciel comme à lui leur eût prêté des aîles:
Et vous les auriez vûs encore plus genereux,
S'ils eussent vû le monstre & le peril sous eux.
On s'expose aisément, quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire sûre & daigner l'accepter;
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter.
Et je ne comprens pas, ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix merite une telle victoire.

CASSIOPE'E.

Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet de gloire en fait un de mépris.

Le Ciel, qui mieux que nous, connoît ce que ſommes.
Meſure ſes faveurs au mérite des hommes :
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pû voir en vous, mêmes vertus qu'en lui.
Ce ſont graces d'en-haut rares & ſingulieres,
Qui n'en deſcendent point pour des ames vulgaires.
Ou pour mieux en parler, la juſtice des cieux
Garde ce privilege au digne ſang des Dieux.

Fin du Livre cinquiéme.

DU

DU POËME EPIQUE.

LIVRE SIXIE'ME.

DES SENTIMENS ET DE L'EXPRESSION.

CHAPITRE PREMIER.

Quel eſt le fondement de cette Doctrine.

LA doctrine des ſentimens, & celle de l'expreſſion ont le même fondement. L'une & l'autre n'eſt autre choſe que l'Art de donner à nos Auditeurs, les idées que nous voulons qu'ils ayent. Il ſemble que cette notion appartien-

ne plûtôt aux expreſſions qu'aux ſentimens ; puiſque les ſentimens étant des idées, on peut s'imaginer qu'il ſuffit de bien exprimer nos idées pour les bien imprimer, & les faire recevoir dans l'eſprit de nos auditeurs. Mais on verra que cela ne ſuffit pas, ſi l'on fait reflexion qu'il y a bien de la difference entre faire comprendre à quelqu'un ce que nous penſons & ce que nous voulons, & lui inſpirer les mêmes inclinations & les mêmes penſées. Une bonne expreſſion ſuffit pour le premier. Mais il arrive aſſez ordinairement, que ſi je veux donner à quelqu'un les mêmes inclinations que j'ai, j'y réüſſirai mieux en exprimant des penſées toutes contraires, que ſi je lui découvrois nettement les idées que j'ai dans l'eſprit, & mes veritables ſentimens. Si nous faiſons voir de l'eſtime & de l'amitié pour quelqu'un en preſence d'un rival jaloux & envieux, nous ne lui donnerons aucun de ſes bons ſentimens ; mais au contraire, nous lui rendrons odieux & mépriſable, celui dont nous parlons en bonne

part. Les discours figurez peuvent encore servir d'exemples. On n'exprime point sa pensée juste dans une hyperbole ; on en dit beaucoup plus que l'on n'en conçoit, & que l'on n'en veut faire concevoir ; & l'Ironie propose le contraire.

Cette partie donc de l'élocution de laquelle nous parlons, ne consiste pas seulement à bien exprimer ses idées, ni à faire recevoir celles que l'on propose ; mais à en proposer qui fassent recevoir celles que l'on veut, soit qu'elles soient les mêmes que celles que l'on propose, soit qu'elles leur soient contraires, soit qu'elles soient autres. Ainsi trois choses sont necessaires pour cet effet. La premiere, est de bien concevoir l'idée que l'on veut mettre dans l'esprit des Auditeurs ; elle doit être pure & dégagée de toutes celles qui peuvent nuire à nôtre dessein. La seconde, est de connoître les sentimens les plus propres à faire recevoir cette idée, en considerant l'humeur, l'interêt & la disposition presente de nos Auditeurs. Et la troisiéme, est de bien choisir les ex-

preſſions les plus propres & les meilleures.

Ce qui nuit le plus ordinairement à la premiere de ces connoiſſances, je veux dire à la pureté des idées; c'eſt qu'outre chaque idée particuliere que nous nous imaginons être ſeule, il y en a encore une generale qui ne manque preſque jamais de ſe mêler par tout: c'eſt celle que nous avons de nous-mêmes, & que nous voulons faire recevoir grande, belle, avantageuſe, enfin, telle que nous l'avons. Cela eſt viſible, ſur tout dans ce genre de diſcours que les Rheteurs ont nommé Démonſtratif. Un Orateur y y parle moins ce ſemble, pour donner une grande idée de ſon Heros que de ſoi-même: & quand on ſort d'un lieu où l'on vient d'entendre prononcer l'éloge d'un Saint ou d'un grand Seigneur; il eſt rare qu'on loüe & qu'on blâme l'un ou l'autre ſur ce que l'Orateur en aura dit: mais on s'arrête à dire que cet Orateur eſt éloquent, ou qu'il ne l'eſt pas: comme ſi on n'alloit l'entendre que pour juger de ſa perſonne, & non de celle de ſon

Heros. Les deux autres genres ne sont pas exempts de ce mal. Il y a des gens qui ont une vanité à l'épreuve de toutes sortes d'occasions & de rencontres. Ils sont si pleins de cette haute idée d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent la contenir. Il faut qu'elle se répande par tout, dût-elle noyer tout ce qu'ils ont de jugement & de sens commun. On en a assez d'exemples, même dans le genre judiciaire, quoiqu'il soit le plus limité de tous.

Encore si ces personnes sçavoient en quoi consiste la veritable loüange, & qu'ils eussent la seconde qualité que nous demandons ici, qui est de connoître quelles pensées & quels sentimens un homme doit proposer pour donner une grande idée de sa personne à ceux qui l'écoutent : ils corrigeroient le premier défaut ; ils parleroient juste, & ne diroient rien que de bien suivi, & de bien à propos. Mais comme leur premiere erreur vient d'un défaut de jugement, elle ne peut être seule. Ainsi ils s'imaginent que la veritable estime d'un Orateur ou d'un Poëte, consiste sur

tout dans les belles pensées, en des expressions fortes & magnifiques, en des passions poussées à outrance, ou en d'autres choses semblables qui ne sont que les dehors de l'éloquence, & qui quelquefois ont des effets contraires aux desseins d'un Auteur sans jugement.

Un Avocat, par exemple, se sera imaginé que son estime dépend de prononcer un discours bien figuré, & rempli d'un grand nombre de belles antithéses : il ne manquera pas d'entasser figure sur figure dans son plaidoyer : il aimera mieux énerver une bonne raison, & laisser convaincre sa partie d'un vol dont on l'accuse, que de ne pas donner à ses antithéses tous les embellissemens dont il les juge capables : Voilà comme faisoit Pedius au rapport de Perse.

Fur es ; ait Pedio. Pedius quid ? Crimina rasis
Librat in antithetis. Doctus posuisse figuras Laudatur.

Le Posthume de Martial avoit une autre manie. Il estimoit infiniment la connoissance de l'Histoire, & il

croyoit que cette science le devoit faire passer pour un fort habile homme. Il quittoit donc aisément sa matiere pour déclamer contre Hannibal & contre Mithridate, & pour plaider la cause des Romains : comme s'il eût été question de leur gagner l'Empire du monde, dans un jugement où il ne s'agissoit que de trois chevres. Ce n'étoit pas assez d'instruire ce plaideur de la matiere du procés, & de quoi il s'agissoit ; il falloit encore l'instruire de quoi il ne s'agissoit pas.

Non de vi, neque cæde, nec veneno ;
Sed lis est mihi de tribus capellis.
Vicini queror has abesse furto.
Hoc judex sibi postulat, probari.
Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuria Punici furoris,
Et Scyllas, Mariosque, Muciosque,
Magnâ voce tonas, manuque torâ :
Jam dic, Posthume, de tribus capellis.

Plus un homme est vain, & plus il est sujet à ces vices. C'est pourquoi les Poëtes doivent être sur leurs gardes beaucoup plus soigneusement que les Orateurs. Ceux-ci ne composent

ordinairement que pour parler, & pour acquerir une reputation preſente. Mais un Poëte a tellement l'immortalité dans la tête, qu'il croit en avoir de reſte; & il la promet aux autres avec autant d'aſſurance, que ſi la ſienne étoit inconteſtable, & que tous ſes ennemis fuſſent morts juſqu'au dernier rat, & juſques à la derniere beurriere. Ces Poëtes rempliront un ouvrage de deſcriptions mal placées ou mal conduites, de figures affectées & inutiles, de ſentences froides & forcées, de comparaiſons plus belles que juſtes, & d'ornemens ſemblables: & ils corrompent ainſi l'idée qu'ils devroient donner de leur ſujet, pour ne laiſſer dans l'eſprit de leurs Lecteurs, que l'idée de leur ſcience, de leur éloquence, & de leur bel eſprit, quand ils s'imaginent que la beauté de l'eſprit, & la gloire d'un Auteur conſiſtent en ces choſes. Ils jugent des Anciens & des Modernes ſelon ces idées; & ils croiront avoir ſurpaſſé Homere, Virgile, & tous les autres Poëtes, quand ſans penſer au caractere, ni à tout ce qu'il y a de parti-

culier & de propre à chaque Poëme, ils auront ramaſſé en celui qu'ils compoſent, tout ce qui leur aura ſemblé beau dans tous, & quand ils auront tranſplanté ces beautez prétenduës avec auſſi peu de façon, que ſi le nez ou la bouche d'une belle perſonne avoit la même grace ſur toutes ſortes de viſage, ſans difference d'âge, de ſexe, & de proportion.

Ce n'étoit pas la penſée de Virgile, quand il imitoit le Poëte Grec. Il avoit donné un autre caractere à ſon Enéïde; & il voyoit bien que cela l'obligeoit à donner aux choſes qu'il empruntoit, un tour bien different. Cela lui faiſoit dire qu'il étoit plus difficile d'arracher un vers à Homere, que la maſſuë à Hercule. Ce grand homme avoit des idées juſtes & pures, & connoiſſoit parfaitement la maniere de les inſpirer à ſes Auditeurs, ſans s'écarter de ſon deſſein, pour courir aprés quelques faux brillans & quelques penſées éclatantes, par une vanité indiſcrette, & plus digne de la jeuneſſe d'un Ecolier, que de la maturité d'un Maître. Faiſons l'ap-

plication de ceci à quelques penſées generales.

CHAPITRE II.

Des Deſcriptions.

LEs Deſcriptions ſont proprement ces diſcours qui expliquent les parties & les proprietez de quelque choſe. Ce nom s'étend quelquefois juſques aux actions : mais celui de recit ou de narration leur eſt plus propre, principalement quand ces recits ſont amples & longs, comme celui de la Tempête du premier livre de l'Enéïde, les Jeux du cinquiéme, les Enfers du livre ſuivant, les Combats de la ſeconde partie, & autres que j'ai voulu comprendre en ce que j'ai dit de la narration. Ils ſont trop conſiderables pour être mis ici ſous le nom de ſentimens ou de ſimples penſées. Les deſcriptions dont nous parlons maintenant, ne ſont que les parties de ces longs recits. Elles doivent donc être courtes, & de plus neceſ-

faires & accommodées au caractere general du Poëme, & au caractere particulier du sujet que l'on décrit, autant que cela se peut faire.

La description de Carthage que Virgile met à la tête de son Enéïde n'a que six vers. Elle nous apprend que cette ville est opposée à l'Italie & à l'embouchure du Tibre, qu'elle est puissante en guerre, & que Junon en vouloit faire le siege de l'Empire du monde. Voilà la cause de la colere de cette Divinité, & ce qui fait le nœud du Poëme.

Les Lecteurs n'auroient pas deviné comment Eole retient & lâche les vents comme il lui plaît, si on ne leur eût fait concevoir qu'ils sont enfermez en des cavernes. Le Poëte y employe douze vers.

Les vaisseaux d'Enée mal-traitez par la tempête, & en une saison qui exposoit la mer à des orages frequens & imprevûs, avoient besoin d'un port éloigné de ce peril & fort tranquille; & étant en un pays étranger & inconnu, il étoit bon que ce port fût caché & secret. C'est ce que

Virgile décrit en onze vers.

Venus se presente à son Fils, déguisée en fille. Le Poëte doit dire comment cette fille se rencontre en un bois écarté. Il lui donne un habit de chasse. Il doit encore faire rentrer dans la vraisemblance une chose aussi extraordinaire qu'est une fille armée. Une description de sept vers fait tout cela.

Les descriptions sont quelquefois mêlées avec quelque passion. En ce cas, non seulement la suite du discours les doit rendre extrémement naturelles; mais elles doivent encore servir aux passions ausquelles elles sont jointes. Cette belle description d'une nuit douce & tranquille dans le quatriéme livre, rend beaucoup plus touchantes les cruelles inquietudes qui ôtoient à Didon un repos dont joüissoit toute la nature, jusqu'aux animaux les plus vils & les plus miserables.

Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras; Sylvæque & sæva quierant
Æquora: cum medio volvuntur sidera lapsu,

Cum tacet omnis ager, pecudes pictæque volucres,
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent: somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa, nec unquam
Solvitur in somnos, &c.

Au lieu de cette admirable reprise, *At non infelix*, si le Poëte transportant plus loin sa description, avoit mis :

Æneas celsâ in puppi jam certus eundi,
Carpebat somnos rebus jam ritè paratis :

elle auroit été froide & sans effet.

La description des Troyens ardens au travail, & empressez de quitter Cartage, est encore admirablement bien placée. Elle fait voir d'un côté l'effet de la presence d'un Maître ; car c'est à la presence d'Enée qu'ils redoublent leurs travaux :

Classemque revisit,

Tum verò Teucri incumbunt, & littore celsas
Deducunt toto naves, natat uncta carina.
Frondentesque ferunt remos, & robora sylvis
Infabricata fugæ studio.
Migrante cernas, totâque ex urbe ruentes.

Et d'autre part la suite est telle, que le Poëte semble moins exposer cette ardeur aux yeux du Lecteur, qu'à ceux de Didon. Elle y voyoit l'appareil de sa mort; & tous les coups de cognée & de manteau étoient autant de coups de poignard qui lui perçoient le cœur. Se peut-il rien de plus tendre que l'application ingenieuse que Virgile en fait?

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus, cum littora fervere late
Prospiceres arce ex summâ? &c.

Si au milieu d'une grande action, on décrit quelque chose qui semble l'interrompre & en distraire l'esprit des Lecteurs; il faut que l'effet de ces

descriptions en faſſe voir la raiſon & la neceſſité, & qu'elles rentrent ainſi dans le corps de l'action, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte. Nous en avons un exemple dans le combat du Livre onziéme de l'Eneïde, ou le Poëte décrit ſi curieuſement les armes & l'habit de Chloreé.

Forte ſacer Cybele Chloreus, olimque Sacerdos
Inſignis longe Phrygiis fulgebat in armis;
Spumantemque agitabat equum, quem pellis aheneis.
In plumam ſquamis auro conſerta tegebat.
Ipſe peregrinâ ferrugine clarus & oſtro,
Spicula torquebat Lycio cortynia cornu:
Aureus ex humeris ſonat arcus, & aurea vati
Caſſida; tum croceam chlamydemque ſinuſque crepantes
Carbaſeos fulvo in nodum collegerat auro.
Pictus acu tunicas, & barbara tegmina crurum.

Les Lecteurs judicieux auroient pû être dégoûtez de cette beauté si soigneusement décrite au milieu d'un combat, si le Poëte ne l'eût faite que pour eux. Mais elle est moins pour eux que pour Camille. Cette fille en est tellement charmée, qu'elle ne pense plus qu'à en faire la conquête. Le desir qu'elle en a lui coûte la vie; donne la victoire aux Troyens; & rompit toutes les mesures que Turnus avoit prises contre Enée. Voilà des descriptions justes & bien ménagées. Elles ne sont point pour elles-mêmes: ce ne sont point de simples ornemens.

Seneque est bien éloigné de cette methode. S'il a quelque recit à faire, si triste & si épouventable qu'il soit, il le commence par des descriptions, non seulement inutiles, mais enjoüées & badines. Il en faut voir quelque exemple. Creon avoit à faire à Oedipe un récit le plus triste, le plus terrible, & le plus desobligeant que l'on puisse faire à un Roy. Il se fait prier, il se fait menacer, & aprés de grands témoignages de la douleur qu'il a, de se voir forcé de lui dire

des

des choſes ſi épouventables & ſi affligeantes ; il les commence par la deſcription d'un bois, qu'Oedipe connoiſſoit, comme le Roy connoît les bois de Vincennes, de Boulogne & de S. Germain. Mais quand Oedipe n'en auroit jamais ouï parler, étoit-il alors en état d'apprendre qu'il étoit rempli de Cyprés, de Chênes, de Lauriers, de Myrtes, d'Aunes, & de Pins ? Que les Cyprés ſont toûjours verds, que les Lauriers portent des fruits amers, que les Aunes ſont propres à faire des navires qui courent par les eſpaces immenſes de la mer, &c. Que les Chênes de ce bois avoient les branches tortuës & pourries de vieilleſſe, que le temps avoit rongé le côté de celui-ci, que la racine de cet autre n'étoit plus en état de le ſoûtenir, & qu'il tomberoit en effet, s'il ne ſe trouvoit appuyé ſur le tronc d'un autre.

Eſt procul ab urbe lucus ilicibus niger,
Dircæa circa vallis irriguæ loca.
Cupreſſus altis exerens ſylvis caput

Virente ſemper alligat trunco nemus:
Curvoſque tendit quercus & putres ſitu
Annoſa ramos: hujus abrupit latus
Edax vetuſtas: illa jam feßâ cadens
Radice, fulta pendet alienâ trabe.
Amara baccis laurus, & tiliæ leves,
Et paphia myrtus, & per immenſum mare
Motura remos alnus, & Phœbo obvia
Enode Zephyris pinus opponens latus.
Medio ſtat ingens arbor, atque umbrâ gravi,
Sylvas minores urget; & magno ambitu
Diffuſa ramis una defendit nemus.
&c.

CHAPITRE III.

Des Comparaiſons.

ON s'explique aſſez ordinairement par des comparaiſons, & l'on s'en ſert pour mieux faire concevoir ce que l'on propoſe, & pour en donner une juſte idée. Elles ont deux qualitez eſſentielles; la premiere eſt, que la choſe que l'on y employe ſoit plus connuë & plus aiſée à concevoir, que celle que l'on veut faire connoître par ſon moyen: & la ſeconde eſt, qu'il y ait un juſte rapport entre l'une & l'autre.

Pour ce qui regarde la connoiſſance de la choſe que l'on employe dans la comparaiſon, il n'eſt pas neceſſaire qu'on l'ait vûë. Il ſuffit d'une ſimple opinion commune; quoique l'on ſçache même qu'elle eſt fauſſe ou fabuleuſe. Le Phœnix, les Harpyes, & les avantures d'Hercules ſont auſſi propres à cet uſage que les coqs, que les chiens, & que les actions de Jules

Cesar. Il ne faut pas aussi condamner quelques excés qui se rencontrent ordinairement dans ces comparaisons, comme s'ils choquoient la justesse: mais il faut faire reflexion qu'en ce cas on joint l'hyperbole à la comparaison. Il est donc permis de comparer un vaillant Capitaine à un torrent qui renverse tout, à un Foudre à qui rien ne resiste, & à un Lyon au milieu d'un troupeau. Mais l'on est plus sujet à se tromper dans la justesse, si l'on ne regarde les comparaisons que comme des ornemens; car de cette sorte, on pourroit negliger la justesse qui est essentielle, pour ne penser qu'à un éclat & à une beauté qui ne l'est pas. Pour ne s'y pas tromper, il faut connoître le dessein du Poëte, & la nature des choses qu'il employe: sans cela, on est en danger de se méprendre, & de s'imaginer qu'une comparaison juste & bonne, est fausse & mauvaise. En voici quelques exemples.

Virgile décrivant la beauté d'Ascagne, le compare à une pierre précieuse enchassée en or, & à de l'yvoire

mis dans du bouïs. Il eſt vrai que qui s'imagineroit que Virgile a voulu dire que ce jeune Prince étoit beau comme un morceau d'yvoire enchaſſé dans du bouïs, trouveroit cette comparaiſon bien plate : & il auroit ſujet de ſe plaindre que le Poëte rabaiſſe une idée qu'il devoit relever. Mais on verra que cette comparaiſon eſt juſte, ſi pour connoître en quoi elle conſiſte, on obſerve que l'Auteur a diſtingué deux choſes dans Aſcagne. L'une eſt l'éclat de ſa belle tête découverte ; & l'autre eſt la couleur de ſon teint, & celle de ſes cheveux. La premiere eſt comparée à une pierre précieuſe, enchaſſée en or.

Dardanius caput ipſe ecce puer detectus honeſtum :
Qualis gemma micat fulvum quæ dividit aurum.

Cela eſt juſte & noble. Mais la blancheur d'un viſage eût été fort mal exprimée par une pierre précieuſe. Elle eſt bien plus juſtement comparée à la blancheur de l'hyvoire ; & la couleur des cheveux à celle du bouïs.

Vel quale per artem

Incluſum buxo aut oriciâ terebintho
Lucet ebur : fuſos cervix cui lactea crines
Accepit.

Il y a dans le ſixiéme livre une comparaiſon ſemblable à celle-ci. Le Poëte compare à du Gui, un rameau d'or qui croît ſur un chêne. Il auroit fort rabaiſſé l'éclat de ce précieux rameau, s'il avoit voulu exprimer cet éclat par du Gui. Mais cette proprieté de l'or eſt aſſez connuë, & le ſeul nom de ce métail en fait naître l'idée aſſez belle & aſſez éclatante, elle n'a pas beſoin d'être relevée par une comparaiſon. C'eſt une choſe beaucoup plus admirable & plus extraordinaire de voir du bois produire une branche d'or, dont la nature eſt ſi differente. C'eſt donc ce qui méritoit une comparaiſon : & c'eſt le ſujet de celle de Virgile. Il ne manque pas de faire mention de cette diverſité de natures qui eſt entre le Gui verd & fleuri, & le Chêne qui le produit en une ſaiſon où il a le moins de force, & où il ne ſemble plus que le cadavre d'une plante.

Quale ſolet ſylvis brumali frigore viſcum
Fronde virere novâ, quod non ſua ſeminat arbos.

L'on peut même dire que cette comparaiſon eſt une preuve que la nature produit des choſes extraordinaires, & qu'elle rend la fiction plus vrai-ſemblable. Car Virgile uſe ainſi quelquefois des comparaiſons qu'il employe. Cela eſt manifeſte dans la rencontre qu'eut Enée d'une Fille Cartaginoiſe, armée & chaſſant. Le Poëte la compare à une Amazone, & à une fille de Sparte : Ces deux allegations montrent que la rencontre d'une fille chaſſant dans les bois de Cartage, eſt dans une juſte vrai-ſemblance. La comparaiſon eſt donc beaucoup meilleure, plus juſte, & plus ingenieuſe que s'il eût comparé cette fille à Diane ; quoi que celle-ci eût ſemblé plus noble, & qu'elle ſe preſentât plus aiſément à l'eſprit.

S'il ſemble naturel de comparer une Chaſſereſſe à Diane, il ne le ſemble pas moins de comparer un vaillant Capitaine à un Lion. Virgile ne devoit-

il pas faire cet honneur à son Heros plûtôt qu'à Turnus ? Il fait neanmoins le contraire. C'est peut-être parce que le caractere du Lion est la colere. Il en est le symbole : & Horace nous apprend que quand Promethée forma l'homme de ce que chaque animal avoit de propre, ce qu'il emprunta du Lion fut la colere. La comparaison de cet animal est donc moins juste pour la vaillance d'Enée, & beaucoup plus propre pour celle de Turnus. Aussi, quand le Poëte la fait, il n'oublie pas les termes de colere & de fureur. Il se sert de ces mêmes termes, quand il compare Turnus à Mars ; à qui jamais il ne compare Enée.

Fertur Prometheus addere principi Limo coactus particulam undique Desectam, & insani Leonis Vim stomacho apposuisse nostro. *Lib. 1. Od. 16.*

Il ne faut pas comparer les choses nobles & grandes, avec les basses & mépriſables. Mais ce qui est bas & mépriſable en un temps & en un païs, ne l'est pas toûjours en d'autres. On raille fort la comparaison d'Ajax avec un Asne, qu'Homere a employée dans l'Iliade. Elle seroit maintenant indécente, & ridicule ; parce qu'il seroit ridicule & indecent à un Seigneur de

ce

se servir de cette monture. Mais cet animal étoit plus noble autrefois : les Rois & les Princes ne le dédaignoient pas, comme font les Bourgeois aujourd'hui. Il en est de même de plusieurs autres comparaisons qui étoient bonnes au temps d'Homere. On auroit pitié maintenant d'un Poëte qui seroit assez simple & assez plaisant pour comparer un Heros à de la graisse. Homere s'en est servi dans une comparaison d'Ulysses. Et le Saint Esprit même, qui ne peut avoir de mauvais goût, commence l'éloge du Roy David par cette idée : *David est comme de la graisse toute pure ; & le reste des Israëlites n'est que comme de la chair sans graisse.* La raison de cela, est qu'en ces premiers temps où l'on sacrifioit des animaux dans la Religion veritable, aussi-bien que dans la fausse ; le sang & les graisses étoient les choses les plus nobles, les plus augustes & les plus saintes.

Quasi adeps separatus à carne ; sic David à filiis Israël. *Eccl.* c. 47. v. 2.

Les comparaisons ne diminuent pas la passion dans ceux qui les écoutent ; mais elles marquent dans ceux qui les disent quelques reflexions, qui ordi-

nairement ne tombent pas dans un esprit agité & inquiet. Ainsi il est rare qu'elles soient naturelles & vrai-semblables dans la bouche d'une personne passionnée. Voici neanmoins ce que dit Medée furieuse dans Seneque.

Nunquam meus cessabit in pœnas furor,
Crescetque semper. Quæ ferarum immanitas,
Quæ Scylla, quæ Carybdis Ionium mare,
Siculumque sorbens, quæque anhelantem premit
Titana, tantis Ætna fervebit minis?

Des passions si doctes ne sont guere violentes. Une femme qui fait reflexion que Carybdis engloûtit deux mers, celle d'Ionie & celle de Sicile; & que les feux que jette Etna sont vomis par un Géant accablé du poids de cette montagne, pense bien à autre chose qu'à sa colere.

CHAPITRE IV.

Des Sentences.

CE terme *Sententia*, eſt fort ambigu en Latin. Il ſignifie cette partie de la Poëtique dont nous traiterons en ce Livre ſous le nom de *Sentimens* ou de Penſées. Il ſignifie auſſi un diſcours de peu de mots, qui contient un ſentiment utile pour la conduite de la vie, comme en ces exemples, *Apprenez à être juſtes, & à ne pas mépriſer les Dieux. Les habitudes que l'on prend pendant la jeuneſſe ont de grandes ſuites, &c.*

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos. A teneris aſſueſcere magnum eſt.

Le mot *Sentence* en François, n'a point la premiere de ces deux ſignifications. Nous le prenons donc en ce chapitre ſeulement dans la ſeconde, & nous entendons par là une inſtruction morale exprimée en peu de mots.

Les Sentences rendent donc les Poëmes utiles; & de plus, elles ont je ne ſçai quel éclat qui plaît. Ainſi l'on s'imagine aiſément que plus il

il y en a dans un ouvrage, plus il merite cette approbation universelle qu'Horace promet à ceux qui mêlent l'utile à l'agreable. Mais il n'y a point de vertu qui ne soit accompagnée de quelque vice dangereux.

Le grand nombre des Sentences fait retomber le Poëme en un stile qui est trop Philosophe; & le rejette en un serieux qui appartient moins à la majesté du Poëme, qu'à l'étude des Sçavans, & à la gravité des Dogmatiques. Ces pensées ont d'elles-mêmes, & inspirent une certaine sagesse tranquille, qui est contraire aux passions; elle les refroidit dans les Auditeurs, & dans ceux qui les prononcent. Enfin, l'affectation de parler par Sentence fait que l'on en dit de fausses & de badines, ou qu'on les met dans la bouche de ceux à qui leur condition & leur état present ne permettent pas tant de sagesse ni tant de doctrine. Nous avons un bon nombre de ces mauvais exemples dans les Tragedies de Seneque.

Les miseres d'Hécube dans la perte de son Royaume, de son mari, de ses

enfans, & de sa liberté, ne la rendoient plus capable que d'aboyer, de hurler & de mordre, pour me servir du langage des Poëtes, qui pour cela l'ont judicieusement metamorphosée en chienne. De qui donc sont ces Sentences graves & tranquilles, & ces belles reflexions morales ?

Quicumque regno fidit, & magnâ potens
Dominatur aulâ, nec leves metuit Deos ;
Animumque rebus credulum lætis dedit :
Me videat, & te Troja. Non unquam tulit
Documenta fors majora quàm fragili loco
Starent superbi, &c.

Assurément ce ne sont point les pensées de cette Hécube dont on emprunte le nom. Elles sont du Philosophe Seneque écrivant en repos dans son cabinet, & meditant sur les malheurs ausquels nous exposent les grandes fortunes. L'unique interêt qu'il prend, est d'en tirer des maximes utiles, & cette belle Morale, que lui fournissent

les Trônes briſez, & la chûte terrible des Monarchies les plus puiſſantes.

Voilà des Sentences fort mal employées: en voici d'autres, qui ne ſont pas mieux placées, & qui de plus, ſont froides, ridicules & fauſſes.

Oedipe cherchant un remede pour ſecourir Thébes réduite dans la derniere déſolation, ſe voit contraint de faire évoquer l'Ombre de Laïus. Il ordonne à Créon de ſe trouver en cette céremonie, pour venir enſuite lui en faire le recit. L'Ombre a paru; elle a declaré le remede qu'on lui demandoit, & Créon vient en faire ſon rapport au Roy. Il commence à lui declarer qu'il ne peut ſe reſoudre à parler; & il lui fait cette ridicule declaration par Sentences.

Ubi turpis eſt medicina ſanari piget.
Odere Reges dicta, quæ dici jubent.
Tacere liceat. Nulla libertas minor
A Rege petitur.
Ubi non licet tacere, quid cuiquam licet?

Il faut avoir une étrange manie, de dire des Sentences pour faire parler ainsi les gens en cette occasion. Lorsqu'il s'agit de declarer l'unique remede qui peut sauver un Etat que le silence laisse perir; n'est-ce pas une haute impertinence de dire, Que la moindre liberté que l'on puisse demander à un Roy, est de se taire; & qu'où il n'est pas permis de taire ce remede, rien n'est permis? Oedipe neanmoins qui sur les premiers refus que Créon lui avoit faits de parler s'étoit mis en colere contre lui, jusqu'à le menacer de le faire mourir: lorsqu'il devroit s'irriter davantage par la continuation d'un refus si déraisonnable, & par une allegation de raisons si ridicules, qu'elles devoient lui faire croire que l'on se moquoit de lui: Neanmoins, dis-je, comme si Oedipe avoit l'esprit du Poëte, & qu'il eût plus d'inclination pour les Sentences, que pour le salut de ses Sujets; il semble tout radouci, quand il en entend dire de si belles à Créon: & il veut en dire aussi-bien que lui. Elles valent bien celles que nous venons de voir. Il lui répond

Irane salutis publicæ indicii obrues?.. Mitteris ere-bo vile pro cunctis caput, Arcana sacri voce ni reteg's tuâ.

Sæpe vel linguâ magis, Legi atque regno muta libertas obest.

Imperia solvit, qui tacet jussus loqui.

donc, que *souvent la liberté de se taire nuit plus aux Rois & aux Etats, que la parole même*; & qu'enfin, *celui-là n'obéit pas, qui ne dit mot quand on lui a commandé de parler.*

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo Doctum imitatorem; & veras hinc ducere voces. *Hor. Poët.*

Le premier remede à ces inconveniens est, de s'imaginer les veritables personnes parlant naturellement ensemble, & de se mettre en leur place pour voir ce que l'on diroit en une telle occasion. L'on apprendra ainsi à mettre les Sentences moins frequentes; & à retrancher celles qui n'étant point necessaires pour donner l'idée de ce que l'on veut representer, ne sont fourrées que par parade. L'on apprendra encore à ôter à quantité de pensées, cet air ambitieux, qui fait un precepte general d'un niaiserie. Et l'on dira en ces rencontres: *Je vous commande de parler*; *obéissez*: & non pas comme fait Seneque: *Quiconque ne parle pas quand on lui commande de parler, ne fait pas ce qu'on lui commande.* Enfin on sçaura placer mieux & rendre plus justes les Sentences que l'on employera.

Ambitiosa recidet ornamenta. *Hor. Poët.*

Curandū est, ne sententiæ

Sentences de telle sorte qu'elles ne paroissent pas, & que l'on en ressente l'effet sans les voir. C'est le sentiment de Petrone. Il a raison de nous renvoyer à nôtre Virgile : Ce grand Poëte est admirable dans l'art d'inserer les Sentences.

emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant. Homerus testis & Lyrici, Romanusque Virgilius, & Horatii eurioſa felicitas. *Petron.*

Mais avant que de parler de ces Sentences déguisées, faisons encore cette reflexion sur les autres, Qu'elles sont mises, ou dans la bouche d'une personne grave & tragique, ou dans celle de quelqu'un de la lie du peuple.

Nous avons jusques ici parlé des premieres. Et à ce que nous en avons dit nous ajoûtons que le Poëte doit faire choix de celles qui excitent à l'action, & qui animent à faire agir promptement ceux à qui on parle, comme celle-ci ;

Audentes fortuna juvat :

Ou celles qui augmentent la passion ; comme ces deux figurées, & du même style ;

Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames ?
Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis ?

On en uſe d'une autre maniere à l'égard du menu peuple, & des perſonnes comiques. On les fait ſouvent parler par Sentences, ou pour mieux dire, par proverbes & par quolibets. La raiſon de cette diverſité, eſt que les perſonnes graves inventent ce qu'elles diſent, ſelon les occaſions; ainſi leurs Sentences ſont des reflexions ou ſçavantes ou judicieuſes, qui doivent leur être inſpirées par les objets preſens. Or il eſt rare que les objets preſens inſpirent ces ſortes de penſées generales à des perſonnes paſſionnées, & fort attachées à leur interêt. C'eſt là ce qui en doit regler l'uſage dans les Poëmes; & ce que l'Art & la nature ont fait pratiquer à Virgile. Mais les petites gens n'inventent pas; ils ne font que redire par cœur ce qu'ils ont ſouvent oüi dire aux autres, & ce que l'on peut ſuppoſer qu'eux-mêmes ont dit cent fois. Ainſi leurs Sentences ne leur coûtent aucune reflexion, ni aucun raiſonnement. De plus, elles ne trouvent pas de paſſion qu'elles interrompent contre l'Art: mais elles font rire, & cela eſt plus conforme à l'Art, & à l'air Comique.

CHAPITRE V.

Des Sentences déguiſées.

NOus venons de dire qu'il falloit déguiſer les Sentences, nous propoſerons ici dans quelques exemples de Virgile, les manieres dont il a fait ces déguiſemens. La plus generale, eſt de ne point énoncer l'inſtruction morale univerſellement, mais d'en faire l'application à l'action dont il s'agit. Voici, par exemple, une Sentence pure, & prononcée univerſellement : *Ceux qui haïſſent leurs freres en cette vie, en ſeront ſeverement punis dans les enfers.* Virgile l'applique à ſon action, en diſant qu'Enée étant dans les enfers, y trouva dans les peines ceux qui avoient haï leurs freres ſur la terre.

Hic, quibus inviſi fratres dum vita manebat, Incluſi pœnam expectant. *En. 6.*

Il y a diverſes manieres de déguiſer les Sentences, & de les appliquer à l'action. Quelquefois la ſuite ſeule a cet effet, quand le Poëte eſt adroit à la bien ménager. Dans le ſecond

Tantùm ſeries junctura que pollet. *Hor. Poët.*

livre de l'Enéïde, les Troyens étoient en peine de ce qu'ils feroient du cheval de bois que les Grecs avoient laissé. Enée qui fait ce recit rapporte les sentimens de quelques personnes considerables, de Timœtes, de Capis, de Laocoon, & autres; & il y mêle les discours du peuple *qui dans la contrarieté de ses sentimens ne sçavoit à quoi se resoudre.* On ne voit là qu'un simple recit de ce qui se passoit en cette occasion particuliere entre les Troyens; cela se peut concevoir sans Sentence, & sans proposition generale & universelle. Mais si cette pensée est retirée de la suite & considerée seule; elle est sans doute une Sentence, & un discours qui fait connoître en general le naturel & les inclinations inquietes d'un peuple, qui délibere en tumulte, & qui ne sçait à quoi se resoudre:

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Il n'importe en quelle personne, & en quel nombre ces sentimens soient énoncez:

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito,

Æn. 6.

Quo tua te fortuna sinet. Eneid. 5.
Quo fata trahunt retrahuntque, quamur.
Quidquid erit, superanda omnis fortuna ferendo est.

Une Sentence s'exprime également bien en toutes ces manieres : & ces pensées tirées de leurs places & considerées sans suite comme je les presente ici, sont de veritables Sentences, & des préceptes moraux qui nous affermissent contre toutes sortes d'accidens fâcheux, & contre les oppositions de la fortune. Mais dans la suite du Poëme, ce ne sont proprement ni Sentences, ni préceptes generaux ; mais des avis que l'on donne à Enée pour les occasions particulieres, où il se rencontre.

La phrase Latine a en cela sur la Françoise, un avantage qu'elle tire de l'Ellipse. Il est souvent aussi bon en Latin de supprimer un mot que de l'exprimer. De sorte que supprimant le mot qui fait l'application particuliere, on laisse la pensée dans cette espece d'ambiguité ingenieuse que nous venons de trouver aux exemples pré-

cédens, où il n'y a rien de sous-entendu. Voici un exemple de cette Ellipse. Les Troyens réduits à la derniere extremité par Turnus, & prêts d'être forcez, voyent Enée qui vient les secourir. Le Poëte dit : *Spes addita suscitat iras.* Cette expression signifie également, ou en particulier, que *l'esperance qu'ils reçoivent rétablit & augmente leur courage* ; ou en general, que *l'esperance d'un secours prochain & assuré releve le courage, & donne de nouvelles forces.* Si le Poëte eût ajoûté un mot, & s'il eût dit, *Ollis spes addita suscitat iras* ; le premier sens seroit manifestement exprimé, & ce ne seroit pas une Sentence pure, mais l'application d'une Sentence. La suppression de ce mot fait une Sentence en forme. Mais cette suppression étant si naturelle que l'on peut sans difficulté y sous-entendre ce mot ; elle fait rentrer la Sentence dans le corps du discours, & l'empêche pour ainsi dire, d'être en saillie. C'est une de ces liaisons fines & délicates que Perse demande.

Ut per læve severos Admittat jũctura ungues.

La seconde maniere de déguiser les

Sentences, est de les appliquer sensiblement à l'action particuliere. Cela se fait en mettant la conclusion particuliere d'un raisonnement fondé sur une proposition generale que l'on n'exprime point. En voici un exemple. Didon se plaint de ce qu'elle n'avoit pas attaqué Enée pendant qu'il étoit en son pouvoir ; & elle se fait cette objection : Que cette attaque auroit été aussi dangereuse pour elle, que pour son ennemi. *Verum anceps pugnæ fuerat fortuna.* On peut y répondre par ce raisonnement : Quiconque est résolu de mourir n'a rien à craindre : je n'avois donc rien à craindre, puisque je suis resoluë de mourir. Il eût été ridicule d'exprimer tout cela dans un Poëme, & de faire ainsi raisonner une personne aussi emportée que Didon étoit alors. Il falloit donc choisir l'une ou l'autre de ces deux propositions ; chacune est assez intelligible. L'esprit de celui qui compose détermine ordinairement cela sans reflexion, & il prend le parti où le jette sa sagesse trop tranquille, ou bien son imagination judicieusement échauffée, & transi-

formée en celle du personnage qui agit, & qui parle. Ainsi, le sage & sententieux Seneque n'eût pas manqué de prendre la proposition generale. Qu'importe ? eût-il dit. *Nil timet certus mori.* Virgile a suivi son feu, & son stile ordinaire, *fuisset !* (dit-il) *Quem metui moritura ?*

Souvent dans les Tragedies, où la Morale doit moins paroître que dans l'Epopée, Seneque énonce ses pensées moralement & par Sentences; & Virgile au contraire, dans le Poëme Epique, & dans les endroits qui sont pour la Morale, cache ses Sentences sous des figures, & sous des applications particulieres. Ce Tragique dans le dessein de joindre l'utile à l'agréable, en use de telle sorte, qu'il fait disparoître l'agréable, & qu'il étouffe la passion qui doit regner, pour mal placer une Sentence, dont souvent tout l'effet n'est que de choquer ceux qui y font de justes reflexions; comme dans ce que nous avons vû de l'Oedipe. Et Virgile retenant dans une Sentence qu'il employe, tout ce qu'elle a d'utile & d'instructif à quoi il est obligé;

y mêle l'éclat & la tendreſſe des paſſions, avec un jugement & une adreſſe qui lui eſt particuliere.

Si quelque choſe nous doit exciter à la vertu & à la fuite des crimes, c'eſt ſans doute cette maxime : Que la premiere & la plus belle récompenſe d'une bonne action, eſt la vertu même, & les bonnes habitudes que l'on contracte par ſes bonnes actions ; comme au contraire, les actions vicieuſes impriment en nous l'amour des vices & les habitudes de les commettre, qui quelquefois paſſent en une eſpece de malheureuſe neceſſité. Ces habitudes ſont tellement enracinées en nous : que la mort ne nous les fait point quitter : nous conſervons éternellement les amours & les inclinations que nous avons contractées en cette vie, & avec leſquelles nous mourrons. De ſorte que ceux qui ſont aſſez malheureux pour ſortir de cette vie avec des inclinations criminelles, s'engagent en des ſupplices effroyables, dans la connoiſſance qu'ils ont alors de la difformité des crimes dont ils ne peuvent plus ſe défaire, & de

la beauté de la juſtice & de la vertu dont ils ſe ſont privez pour jamais. Virgile enſeigne tout cela en diverſes Sentences déguiſées d'une maniere admirable.

La premiere eſt, Que les mœurs & les habitudes ſont la plus belle récompenſe des bonnes actions. Il joint cet excellent précepte à tant de tendreſſe, qu'il eſt difficile de dire qui l'emporte en cet endroit, ou de l'utile, ou de l'agréable. Un jeune Seigneur, c'eſt Euriale, le plus aimable & le plus aimé des Troyens, trouve une occaſion importante de ſervir ſon Prince, à laquelle rien ne l'oblige que ſa ſeule vertu. Il l'embraſſe avec ardeur, & il va s'expoſer à une mort, qui peut-être coûtera la vie à ſa mere. Elle aimoit ce fils avec tant de paſſion, qu'elle fut la ſeule qui le ſuivit en Italie, ſans craindre les périls, ni les fatigues qui avoient arrêté toutes les autres femmes en Sicile. Euriale qui répondoit parfaitement à cet amour de mere, n'oſe aller prendre congé d'elle, parce qu'il ne pourroit ſupporter la tendreſſe de ſes larmes. Il la recomman-

de donc au jeune Aſcagne. Aſcagne la reçoit en ſa protection : & ils expriment de part & d'autre tous les mouvemens qu'un grand Poëte étoit capable de leur inſpirer. C'eſt au milieu des ces mouvemens, qu'un ſage vieillard les larmes aux yeux, embraſſe Euriale & ſon cher Niſus ; qu'il les congratule, & que pour récompenſe de tant de vertu, il leur promet celle dont nous venons de parler.

Humeros dextraſque tenebat
Amborum, & vultum lacrymis atque ora rigabat.
Quæ vobis, quæ digna, viri, pro talibus auſis
Præmia poſſe rear ſolvi? Pulcherrima primum
Dii moreſque dabunt veſtri.

La ſeconde Sentence eſt, Que nous perdons la vie ſans perdre les habitudes que nous y avons contractées. Le Poëte fait mention des habitudes fâcheuſes & affligeantes, à l'occaſion des Amans qu'Enée rencontre dans les mêmes miſeres qu'ils ſouffroient avant leur mort :

Curæ non ipſâ in morte relinquunt. Encid. 6.

Et il en dit autant des inclinations agréables, lorsque dans les Champs Elysiens, Enée trouve les Heros qui prenoient les mêmes divertissemens ausquels ils avoient pris plaisir avant leur mort.

Quæ gratia currûm,
Eneid. 6. *Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes*
Pascere equos: eadem sequitur tellure repostos.

Le Poëte fait une application particuliere de celle-ci par les termes de Chars & de Chevaux qu'il y joint. On les en peut entierement retrancher; & ce qui restera sera une Sentence pure & en forme. *Quæ gratia fuit vivis, quæ cura, eadem sequitur tellure repostos.* La précedente est pure & generale dans les termes & dans l'expression. *Curæ non ipsâ in morte relinquunt.* C'est la suite seule qui la rend singuliere, & qui la fait rentrer dans le corps de l'action. Ces deux applications particulieres disent en general la même chose, & enseignent que *l'on garde éternellement les mêmes passions, & les mê-*

mes habitudes que l'on a contractées pendant cette vie, & dont on ne s'est pas défait avant la mort.

C'est encore ce que nôtre Poëte nous enseigne, lorsqu'entre les supplices de son Enfer, ils met celui que les criminels y souffrent à la vûë de la justice & de la vertu qu'ils ont méprisée; & dont il se sont éternellement privez. Le malheureux Thesée, dit Virgile, est dans le Tartare & y sera éternellement; & Phlegie encore plus miserable, fait entendre ces paroles à tous ceux qui sont en ce lieu: Ecoutez, dit-il à ces malheureux, & apprenez ce que c'est que la Justice & que la pieté. Cet endroit presente une Sentence déguisée d'une maniere bien differente de celles dont nous avons parlé. Car les premieres sont cachées dans l'expression qui les contient. Mais celle-ci au contraire, n'est point contenuë dans l'expression qui la presente. Qui est-ce qui d'abord ne prendra pas ce vers de Virgile pour une Sentence, & pour un avertissement d'être juste & pieux:

Discite justitiam moniti; & non temnere Divos?

Sedet æternumque sedebit Infelix Theseus: Phlegiasque miserrimus omnes Admonet, & magna testatur voce per umbras: Discite justitiã moniti, & non temnere Divos.

En effet, on ne peut douter que ce ne soit le dessein du Poëte; si l'on ne considere que sa personne, & celle des Lecteurs: & l'on ne peut lui reprocher qu'il ne lui a pas donné toute sa force: au contraire, c'est sans doute rendre cette Sentence bien touchante & bien convaincante, que de la faire prononcer dans cet épouvantable lieu de supplice, où sont cruellement punis ceux qui en ont negligé la pratique.

Mais lorsque sans considerer la personne du Lecteur, on jette les yeux sur la suite, & qu'on n'a égard qu'à celui qui parle, & qu'à ceux à qui il s'adresse: Il est difficile de se persuader, que Virgile ait voulu inspirer la pieté & la justice à des ames qui n'en sont plus capables, étant condamnées à souffrir des peines éternelles dans un lieu d'où elles ne doivent jamais sortir. Le sens du Poëte est donc autre, puisqu'il fait dire ces paroles en un endroit où il ne s'agit que de crimes & de châtimens. Les peines des sens, qu'il a marquées par les chaînes, les foüets, les

Sedet, æternumque sedebit.

roües, & les feux, ne ſont pas les plus grandes. La conſcience en forme, à qui celles-là n'ont rien de comparable. Et comme nôtre Auteur a dit, que les choſes qui ſont hors de nous ne ſont pas mêmes en cette vie la plus grande récompenſe des actions vertueuſes; il a voulu auſſi que nous ſçuſſions, qu'il en étoit de même des ſupplices, & que nôtre ame n'avoit point de plus cruel bourreau qu'elle-même.

Perſe qui a pris pluſieurs choſes de Virgile, peut bien auſſi en avoir tiré cette penſée. Ce Poëte n'a pu imaginer de ſupplice plus horrible, que de voir la vertu, quand on s'eſt jetté dans la malheureuſe neceſſité de ne pouvoir plus la ſuivre. Platon diſoit que ſi la vertu pouvoit être vûë des yeux du corps, elle attireroit tout le monde. Quel ſupplice donc ne ſouffrent pas ceux qui la voient plus clairement que par les yeux du corps, & qui loin de pouvoir jouïr de ſa beauté, ſe voyent inſeparablement attachez à la difformité des vices contraires, avec leſquels on les force de

Magne Pater Divum ſævos punire Tyrannos
Non aliâ ratione velis, cum terra libido Moverit ingenium ferventi tincta veneno.
Virtutem videant, intabeſcantque relictâ
Anne magis Siculi gemuerunt ora juvenci?
Et magis auratis pendens laquearibus enſis, Purpureas ſubter cervices terruit?

faire cette comparaiſon, quand on leur crie au milieu de leurs tourmens : *Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos?*

CHAPITRE VI.

De quelques autres Penſées.

LEs *Pointes* & les belles rencontres ſont dans l'Agréable, ce que les Sentences ſont dans l'Utile. Leurs brillans éblouïſſent les jeunes Poëtes, & les autres qui ont plus d'eſprit que de jugement. Les Sentences refroidiſſent l'action, & arrêtent les mouvemens par une gravité à contre-temps ; & les Pointes corrompent la majeſté du Poëme par des gentilleſſes qui en ſont indignes. Ces bons mots fourniſſent quelquefois des ſentimens forcez & ridicules, quand un Auteur veut les préparer, & faire naître les occaſions de les employer. Agamemnon querelle Pyrrhus dans les Troades de Seneque, & lui reproche que le lieu de ſa naiſſance

eſt

est enfermé dans les eaux. Pyrrhus petit-fils de Thétis lui replique, que ces eaux étoient celles de son Ayeule : d'où on conclud, qu'elles ne peuvent nuire à son Isle, ni borner son Empire ; puisqu'elles lui appartenoient en quelque façon. C'étoit répondre ingenieusement : Mais de quoi s'avisoit Agamemnon, de lui reprocher qu'il étoit né dans une Isle ? Jamais ce Roy des Rois n'eût ainsi parlé à Pyrrhus, si le Poëte n'eût sçu ce que ce jeune homme avoit à répondre.. Inclusa fluctu. Nempe cognati maris.

Il est plus facile de remedier à ce défaut, qu'à ce que les Sentences ont de mauvais : Parce que les Sentences & les preceptes moraux sont necessaires à l'Epopée, qui est faite pour instruire, & qui ne le peut sans cela. Ainsi, on ne peut les bannir. Il faut en apprendre l'usage, & cela demande beaucoup d'art, beaucoup d'esprit & un jugement mûr & ferme. Un composé de ces pieces est une chose fort rare. Mais les pointes sont si peu necessaires, qu'on peut les retrancher entierement. Nos Poëtes ont

pris ce parti. Entre tant de Sentences, on trouve ſi peu de ces pointes & de ces gentilleſſes, que l'on peut juger que celles qui s'y rencontrent s'y ſont comme gliſſées ſans que le Poëte y ait pris garde. Virgile étoit trop ingenieux pour ne rencontrer pas en ſon chemin beaucoup de pointes qu'il n'a pas miſes, & que par conſequent on peut préſumer qu'il a rejettées exprés.

L'*Amplification* des choſes dont on parle, appartient encore au même génie; & les amateurs des brillans, & des belles penſées, ſont ſujets à une amplification défectueuſe. Dans la Thébaïde de Seneque, Oedipe renonce à l'innocence qu'il avoit conſervée au milieu des crimes qu'il avoit commis; & il les avouë tous, par le ſeul deſir de faire voir la grande amitié qu'il a pour ſa fille Antigone. Il avoit égorgé ſon pere, il avoit épouſé ſa mere, ſans les connoître. Il s'en étoit cruellement puni. Mais voyant qu'Antigone ne l'abandonnoit point dans ſon malheur: O ma fille, lui dit-il, je me ſçai bon gré d'avoir commis un parricide & un inceſte à qui je dois vôtre

Nata, quam tanti eſt mihi Genuiſſe, vel ſic.

naissance. Le génie de Stace, & la manie qu'il a de faire toutes choses grandes, est telle, qu'il aime mieux se contredire que d'y manquer. Quand il veut amplifier la valeur de Capanée, Jupiter ne croit pas que tout ce qu'il est, soit trop pour combattre ce grand homme : & aprés avoir lancé un coup de tonnerre de toutes ses forces, il est prêt de recommencer. Et quand il est question de parler de la grande puissance de Jupiter : ce même Dieu rit de la vanité & de la foiblesse de Capanée ; & le dédaigne tellement, qu'il se resout à peine de prendre en main son foudre pour le fraper.

Toto Jove fulmen adactum.

Potuit fulmē meruisse secundum.

Ipse furentem Risit, & incussâ fanctarum mole comarum : Quænam spes hominum tumidæ post prælia Phlegræ ? Tunc etiam feriendus ? ait.

La *Doctrine* affectée & la connoissance de toutes les sciences & de tous les Arts, est encore un écüeil dangereux pour la vanité des Ecrivains. Si un Poëte doit tout sçavoir, ce n'est pas pour débiter sa science, & pour faire voir l'étenduë de son esprit : mais pour ne rien dire qui le fasse paroître ignorant, & pour parler correctement en quelques rencontres. Il faut même que ces rencontres soient naturelles, & qu'elles paroissent inévitables, & non

recherchées. Nous en avons vû un exemple dans la doctrine de l'immortalité de l'Ame, que Virgile a si judicieusement & si necessairement placée en son sixiéme livre.

Il est si aisé d'employer en un Poëme les termes de toutes sortes d'Arts, que c'est y faire peu de reflexion, ou avoir l'esprit bien mediocre, que d'ambitionner la loüange de l'avoir fait. Il ne faut que lire un livre qui traite de l'Art dont on veut parler, ou s'entretenir avec quelque Artisan: & puis, faire voir ce que l'on aura écrit à quelqu'un qui l'entende. Un Auteur sera bien miserable, s'il n'en vient à bout par ce moyen: mais il ne sera pas fort habile pour y avoir réüssi. Jamais un grand Poëte n'aura cette basse & inutile vanité dans un Poëme Epique. Qu'il apprenne, & qu'il sçache tout; mais seulement pour s'en servir comme nous avons dit; & qu'il le fasse en employant les termes les plus communs & les plus intelligibles qu'il pourra. Il ne faut jamais gêner inutilement l'esprit de ses Lecteurs: Les passions & le plaisir demandent un grand

dégagement de tout le reste.

Le desir de paroître docte fait que le Poëme s'en ressent par tout. On verra des femmes qui dans une passion violente feront reflexion à des choses, que vrai-semblablement elles ignorent, & ausquelles quand elles les sçauroient, elles ne doivent point penser dans l'état où elles se trouvent. Ces Héroïnes Poëtiques sçavent l'Histoire, la Fable, la Geographie, quantité de proprietez naturelles & curieuses, de fort belles leçons de morale : enfin elles n'ignorent rien dans leurs emportemens, de tout ce que le Poëte sçait dans son cabinet, & au milieu de ses livres & de ses recueils. Si elles se plaignent de quelque cruauté, elles alleguent tout ce qu'il y a eu de Tyrans cruels, & connoissent sans se méprendre, en quoi consistoit la mauvaise inclination de chacun d'eux. Ce n'est pas assez que de nommer Busiris & Diomedes ; il faut y ajoûter les autels de l'un, & les chevaux de l'autre. Elles auroient honte de sçavoir seulement que les Scythes sont cruels ; elles ne doivent pas ignorer qu'ils n'ont

Quis Colchus aut quis sedis incertæ Scytha Commisit ? aut quæ Caspium tangens mare Gens juris expers ausa ? Non Busiridis Puerilis

aras sanguis aſperſit feri. Nec parva gregibus mébra Diomedes ſuis Epulanda poſuit.

point de demeure arrêtée ; mais qu'ils ſont aujourd'hui en un lieu, & demain en un autre. C'eſt ce que ſçavoit l'Andromaque de Seneque, & à quoi elle faiſoit reflexion pendant le triſte recit de la mort de ſon fils unique le petit Aſtyanax, que l'on venoit de précipiter du haut d'une Tour. Si l'on fait toutes ces reflexions, on ne peut être touché de ces plaintes ſi doctes : & ſi l'Auditeur n'y penſe pas, à quoi ſervent-elles ?

Nec noctè paratum Plorabit qui me volet incurvaſſequerélâ. *Hor. Poët.*

Les fureurs de Medée ne ſont pas moins doctes, que la triſteſſe d'Andromaque. Cette furieuſe menace de brûler le Palais du Roy de Corinthe. La flamme ſera ſi grande qu'on la verra du Promontoire de Malée, qui eſt à l'autre bout du Peloponneſe. Cela ne ſuffit pas ; cette paſſion n'eût pas été aſſez docte, ſi Medée n'eût ajoûté, Que ce Promotoire n'eſt pas acceſſible, & que les rochers qui l'environnent à fleur d'eau, obligent les vaiſſeaux à faire de longs circuits, & à n'en approcher que de fort loin, ce qui alonge beaucoup la navigation. Quelquefois même ne pouvant exprimer ces

choſes d'une maniere aſſez étenduë pour être intelligible, tout ſera renfermé en une épithete, en un adverbe, ou en quelque autre mot, qu'il faudra que le Lecteur devine. Les Poëmes ne ſont point inventez pour cela.

Je ferai encore ici une reflexion ; Que s'il faut éviter l'oſtentation, & ne pas affecter de paroître docte : il ne faut pas auſſi ſe jetter dans une faute contraire à celle-là, & paroître ignorant, comme Stace a fait au commencement de ſa Thébaïde. Il entreprend la guerre d'Etheocle & de Polynice, & avant que d'entrer en matiere, il raconte tout ce qui s'eſt paſſé dans la fondation de Thébes, & depuis juſqu'à leur temps. Il exprime cela par un doute, & il demande à ſes Muſes, s'il doit commencer ſon recit par le raviſſement d'Europe. Ce doute marque une ignorance de l'Art ſi groſſiere, que c'eſt bien manquer de jugement, que de donner de ſoi-même à ſes Lecteurs une opinion ſi déſavantageuſe.

Unde jubes ire Deæ ? Gentiſne canam primordia diræ, &c.

CHAPITRE VII.

De l'Expreſſion.

Effutire leves indigna Tragædia verſus. Indignatur enim privatis & prope ſocco Dignis carminibus narrari cæna Thyeſtæ. *Hor. Poët.*

L'Expreſſion doit être accommodée aux matieres que l'on traite, & par conſequent être belle, noble, & élevée dans le Poëme Epique, comme dans la Tragedie. Mais il eſt important de remarquer que cette beauté & cette grandeur ont beaucoup d'étenduë, & ſont comme un genre qui a pluſieurs eſpeces particulieres. Cela ſera aiſé à concevoir, ſi on ſe reſſouvient de ce que nous avons dit au livre quatriéme du caractere du Heros, & de tout le Poëme en general. Le caractere d'Achilles, celui d'Ulyſſes, celui d'Enée ſont grands, & ſont neanmoins bien differens entre eux. L'Iliade eſt toute dans les combats, dans la colere, & dans un emportement continuel ſans borne & ſans meſure. L'Odyſſée, au contraire, n'eſt que prudence, que patience, & que ſageſſe. Auſſi

les Sçavans remarquent une difference considerable dans le ſtyle & dans les vers de ces deux Poëmes. Il y a bien du flegme dans l'Odyſſée : mais l'Iliade eſt toute de feu. L'Enéïde doit être beaûcoup plus tendre que les deux Poëmes Grecs.

Outre cette premiere diſtinction dont chaque partie comprend un Poëme entier : il y en a encore de moindres, qui diviſent chaque Poëme en ſes Epiſodes & en ſes moindres parties : Car quoiqu'un même caractere doive dominer ; il ne doit pas neanmoins être par tout : Il ſe trouve ſouvent des endroits bien differens les uns des autres. Cela change tellement le ſtyle, que quelquefois la colere fait chauſſer le Coturne à un Perſonnage comique, & que la douleur le fait quitter aux Rois. Il me ſouvient d'une Reine de Theatre qui ſe plaignoit de ſes longues miſeres avec un ſtyle qui y étoit bien oppoſé. Elles les mettoit en paralelle avec le bonheur de ſes premieres années : & elle comparoit ces divers états aux diverſes ſaiſons ; Mais de

Interdum vocem Comœdia tollit, iratuſque Chremes tumido delitigat ore. Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri. *Hor. Poët.*

telle sorte, qu'elle s'arrêtoit seulement à décrire tout ce que le Printemps a de beau & d'agreable. Et lorsqu'aprés un tres long tissu de ces belles choses qui n'inspiroient que le plaisir & la joye, elle passoit à la description de l'Hyver; & que l'on esperoit oüir enfin quelque chose de conforme à l'état de cette Princesse infortunée; elle donnoit le change. Elle faisoit une description de l'Hyver, non en representant ce qu'il a de triste; mais en s'étendant en beaux termes sur toutes les beautez du Printemps qui lui manquent. Tout cela étoit exprimé en termes choisis, qui assurément ont coûté au Poëte ces études & ces veilles qu'Horace condamne dans les plaintes.

Nec nocte paratum Florabit qui me volet incurvasse querela. *Poët.*

Il ne suffit pas de bien exprimer la passion que l'on traite; il faut de plus, ne pas la prévenir par quelque description qui donne d'abord des sentimens opposez. Je ne ferai point naître l'Aurore en riant, pour voir les tristes fureurs où Didon s'abandonne, quand la premiere clarté du

jour lui presente la suite d'Enée. Ceci ne regarde pas moins la doctrine des sentimens que celle de l'expression ; & souvent le tour & l'expression fera la toute la beauté d'une pensée. Une fable, une allusion, un point de doctrine, une métaphore, ou quelque autre figure, sera toute renfermée dans un mot. Ce que nous allons dire est plus particulierement pour l'expression.

Les Poëtes sont obligez à garder les regles de l'Art : mais ils ne doivent pas les faire paroître ouvertement. Souvent même ces reflexions nuisent, & empêchent le plaisir & la passion. En ce cas, ils ont recours à quelque expression, & à quelque terme, qui étant de soi même indifferent pour la matiere qui est traitée, & n'obligeant le Lecteur à aucune reflexion qui diminuë son application au principal, donne lieu neanmoins de trouver les regles & l'artifice à ceux qui le cherchent. En voici un exemple tiré de la supposition de ceux qui prétendent qu'Enée n'a point passé l'Hyver en Afrique,

Le Poëte repreſente l'empreſſement avec lequel les Troyens mettoient leurs navires en état de faire voile en Italie, & il l'exprime ainſi :

Frondenteſque ferunt remos, & robora ſylvis
Infabricata fugæ ſtudio.

La penſée de Virgile paroîtra ſuffiſamment renduë, ſi l'on dit que *Les Troyens diſpoſoient leur départ avec tant d'ardeur & de précipitation, qu'ils apportoient les arbres preſque au même état qu'ils étoient, ſans ſe donner le loiſir de les polir, d'ôter l'écorce, ni même de les ébrancher.* Et toutefois on n'a point exprimé le mot *frondentes*, qui marque expreſſément que ces arbres avoient des feüilles : d'où l'on peut conclure, que ce temps n'étoit point la ſaiſon d'Hyver ; & que cette autre expreſſion *Hyberno ſidere*, que Virgile employe dans la même occaſion, ne peut déſigner cette même ſaiſon ; mais qu'elle marque ſeulement *la conſtellation orageuſe* d'Orion, qui regnoit en Eté.

Quin etiam Hyberno moliris ſydere claſſem.

Dum pelago deſævit hyems, & aquóſus Orion.

Les deux remarques que j'ai faites

en ce Chapitre, ſont d'autant plus neceſſaires que ceux-là même qui n'inventent pas, mais qui n'entreprennent que de traduire, n'y ſont pas toûjours aſſez de reflexion. Un des plus illuſtres traducteurs de l'Eneïde, a donné en un ſeul vers l'exemple de ces deux choſes. C'eſt en celui-ci du cinquiéme livre.

Septima poſt Trojæ excidium jam vertitur æſtas.

Cela ſignifie que *le ſeptiéme Eté finiſſoit déja depuis la ruïne de Troye.* Le Poëte fait connoître par là, qu'Enée n'a point paſſé l'Hyver à Carthage, puiſqu'il y eſt arrivé vers le Solſtice du ſeptiéme Eté; & que ſur la fin de ce même Eté, il eſt de retour en Sicile. Cela fait encore voir qu'Anchiſes, dont alors on celebroit l'anniverſaire, étoit mort à la fin de l'Eté. Cela ſert enfin beaucoup pour connoître quel eſt le temps & la durée de l'action Epique dans l'Eneïde. On a donc ruïné toutes ces preuves, & l'on en a mis de toutes contraires en cette traduction:

Le septiéme Printemps peint la terre de fleurs.

De plus, cette expression agréable, & ces termes de *Printemps*, de *fleurs*, & de *terre peinte*; sont tout-à-fait opposez à la pensée de celle qui parle, & à l'occasion où cela est dit. Les Dames Troyennes pleuroient moins la mort d'Anchises, dont on faisoit l'anniversaire; que les miseres qu'elles avoient déja souffertes sur la mer, & celles qui leur restoient encore à souffrir. Elles ne pensoient donc pas aux fleurs du Printemps, ni aux beautez de la terre; mais à tout ce que la mer a de triste & de fâcheux: & elles la regardoient les larmes aux yeux, & les soûpirs & les plaintes dans le bouche;

Cunctaque profundum
Pontum adspectabant flentes: Heu! tot vada fessis,
Et tantum supereſſe maris!

CHAPITRE VIII.

Comment il faut juger de l'Elocution.

QUoi que nous ayons dit des regles en ce traité, & de quelque maniere que nous nous soyons exprimez ; nôtre dessein n'a pas été de former un Poëte, & d'enseigner à faire une Epopée : mais de faire mieux concevoir l'Eneïde. Ainsi, nous devons tout faire retomber sur la maniere dont on doit juger de cet excellent ouvrage. C'est dans cette vûë que nous ajoûterons ici quelques reflexions generales, à celles que nous avons déja faites.

La justesse du jugement que l'on porte des pensées & de l'Elocution d'un Auteur, dépend de la nature du Poëme qu'on lit, & que l'on doit connoître ; & de plus, des qualitez de l'esprit de celui qui le lit.

Horace touche le premier point, dans la comparaison qu'il fait de la Poësie avec la Peinture. Les Pein- Ut Pictura Poësis erit

Quæ si propriùs stes, Te capiat magis, & quædam si longiùs abstes. Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri, &c.

tures ont leurs jours, leurs distances & leur point de vûë, hors desquels elles perdent leurs graces & leur régularité. Les figures qui ornent la voûte d'un Dome extraordinairement élevé, sont grossieres où elles sont; & ne presentent à ceux qui les regardent de prés, que des membres monstrueusement disproportionnez. Un homme se rendroit ridicule, s'il railloit serieusement ces postures disgraciées, pour lesquelles les personnes intelligentes n'ont que de l'admiration. Parce qu'en effet, ces irrégularitez sont beaucoup plus difficiles à bien faire, que toutes les beautez ordinaires, où tout est juste & regulier.

Il en est de même des ouvrages des Poëtes. Il est aisé de railler de la même maniere les plus excellens & les plus admirables. On invectivera contre Homere de ce qu'il pousse la bravoure d'Achilles jusqu'à la brutalité; & de ce qu'il rabbaisse la patience d'Ulysses jusqu'à souffrir l'état de mendiant. On rira de la douceur & de la devotion d'Enée:

& on lui preferera la valeur de Turnus. Et neanmoins, ce qui paroît defectueux en ce Heros Poëtique, ne l'eſt que comme certaines Peintures ſont irregulieres quand on les a tirées hors de leur place, & qu'on les conſidere ſeules, & ſans leurs accompagnemens. Ces défauts prétendus ont bien plus de juſteſſe & d'artifice, & ſont beaucoup plus difficiles à manier, que les beautez plattes, & les froides & languiſſantes perfections, que les Poëtes les plus mediocres peuvent tranſporter de la Morale dans leurs premiers perſonnages.

La Poëſie a donc ſon jour & ſon point de vûë comme la Peinture. Et pour connoître la beauté & l'artifice de quelque endroit, il ne faut pas l'examiner ſeul, & ſans ſes accompagnemens; on ſeroit en danger de ſe méprendre. On doit le lire avec les mêmes emportemens, avec leſquels il a été écrit. Et il faut que le Lecteur prenne ces mouvemens dans la ſuite, dans la matiere, & dans le fond du Poëme. Faire

autrement, c'eſt ſe tromper, ou vouloir tromper les autres. C'eſt faire comme Eſchines quand il reprochoit à Demoſténes, que les termes dont il ſe ſervoit étoient moins des paroles que des monſtres dans un diſcours. Pour les faire paroître tels, il les propoſoit hors de leur place, & ſans cette ardeur avec laquelle ils avoient été prononcez & ouïs. Ciceron dit que cela n'eſt pas difficile. Il n'eſt donc pas difficile de reprendre quelques beaux endroits d'Homere & de Virgile, & de les tourner en ridicules, par l'ignorance de l'art, par l'adreſſe d'un ennemi, par la malignité d'un envieux, ou enfin, par les chicaneries d'un calomniateur.

Verborum portenta.

Facile eſt enim verbum aliquod ardens, ut ita dicam notare; idque reſtinctis, animorum incendiis irridere.

Nous pouvons auſſi tomber en ces fauſſes Critiques, faute de connoiſſance & d'étenduë d'eſprit. Nous voulons qu'Homere & que Virgile ayent formé les mœurs & les coûtumes de leurs perſonnages ſur les nôtres. Nous trouvons de la bizarerie en des façons de parler, qui ſeroient ridicules en François ſi on les traduiſoit de mot à mot. Nous trouvons de grandes

baſſeſſes dans les termes de chaudrons & de marmittes, dans le ſang, dans les graiſſes, dans les inteſtins & autres parties des animaux ; parce que tout cela n'eſt plus que dans nos cuiſines & dans nos boucheries, & que ces choſes nous font bondir le cœur. Et nous ne prenons pas garde que tout cela au temps d'Homere & de Virigile, étoit au goût du S. Eſprit même, qui n'a jamais pû l'avoir mauvais ; que Dieu avoit tres-ſoigneuſement ordonné toutes ces choſes à Moyſe, comme les plus auguſtes & les plus venerables qu'il vouloit, que l'on employât dans la religion & dans le culte qu'il exigeoit des hommes : Et qu'enfin, les Reines, les Princeſſes, & les perſonnes les plus délicates les regardoient avec attention, avec reſpect, & avec veneration. C'eſt donc ſuivant ces idées que nos Poëtes ont dû en parler. Ils auroient été impies de traiter ces matieres avec mépris. Et peut être même qu'un chrétien ne feroit guere mieux ; s'il oſoit s'en railler, en faiſant reflexion que les livres d'Homere & de Virgile

Moab *olla* Spei meæ. Moab *lebes* ſpei meæ, &c. *Pſal.* Porro filii

Heli filii Belial nescientes Dominum, neque officium Sacerdotum ad populum : sed quicumque immolasset victimam, veniebat puer Sacerdotis, dum coquerentur carnes, & habebat fuscinulam tridentem in manu suâ, & mittebat eam in lebetem vel in caldariam, aut in ollam sive in cacabum : & omne quod levabat fuscinula tollebat Sacerdos sibi. Sic faciebant universo Israeli venienti in Silo. Etiam antequam adolerent adipem, veniebat puer Sacerdotis, & dicebat immolanti : Da mihi carnem, ut coquam Sacerdoti ; non enim accipiam à te carnem coctam, sed crudam. Dicebatque illi immolans: Incendatur primùm juxta morem hodie adeps, & tolle tibi quantum desiderat anima tua. *Reg.* 1. *c.* 2.

en usent beaucoup moins, que quelques livres de la sainte Bible, que l'on exposeroit à la raillerie des libertins & de athées.

L'expression n'a pas moins d'étenduë en son genre, & ne demande pas moins d'étude. Le Grec & le Latin sont deux langues mortes, dont nous ne sommes plus les maîtres. Elles ont leur tour, leur délicatesse, & leur beauté, que nous devons étudier dans les originaux le mieux receus. Ce seroit être vain, que de présumer entendre des langues que nous ne parlons plus, aussi-bien que les peuples qui les ont cultivées pendant tant de siecles, & que les hommes qui les ont le mieux perfectionnées, & qui y ont le mieux réüssi. Un François oseroit-il aujourd'hui pré-

tendre qu'il a plus de conditions necessaires à un parfait Critique d'Homere, que n'en avoit Aristote ? Il faut donc le croire quand il nous assûre, que ce Poëte a surpassé tous les autres dans l'art de bien écrire, soit pour ce qui regarde les sentimens & les pensées, soit pour ce qui regarde l'expression, & que non seulement il a excellé sur tous les autres; mais qu'il a parfaitement bien réüssi.

Λέξει καὶ διανοίᾳ πάντας ὑπερβέβληκε. Τὰς διανοίας καὶ τὴν λέξιν ἔχειν καλῶς, οἷς ἅπασιν Ὅμηρος κέχρηται καὶ πρῶτος καὶ ἱκανῶς. *Poet. c. 24.*

Nous pouvons donc conclure, en finissant comme nous avons commencé. Les langues, comme les Poëmes sont des inventions de l'art & du genie, qui leur donne leur forme & leur perfection. Si nous voulons les bien connoître, & bien juger des Anciens : nous devons avant tout, nous former le jugement. De-même que quand on veut connoître si une ligne est droite, on ne prend pas un morceau de bois tel qu'on le rencontre pour l'y appliquer : il faut que ce morceau de bois ait lui-même été premierement dressé sur quelque chose de bien droit, si l'on veut qu'il serve de regle. Sans cela, si on l'ap-

Usus, quem penes arbitrium est & jus, & norma loquendi. *Hor. Poët.*

plique, & qu'il ne touche pas à tous les endroits de la ligne ; on ne devinera pas si le défaut est dans la ligne, ou dans le morceau de bois. Ainsi, avant que de juger d'un Poëme, il faut rendre nôtre jugement regulier, & l'éprouver sur les ouvrages excellens des meilleurs Maîtres. S'ils ne nous plaisent pas, nous devons plûtôt croire que le défaut est dans nôtre jugement, que dans ces modeles : & s'ils nous plaisent ; nous pouvons nous fier à nous mêmes avec plus d'assurance, suivant cette judicieuse pensée de Quintilien : que celui à qui Ciceron plaît, doit par là reconnoître qu'il a beaucoup profité.

Disons la même chose de nos quatre Auteurs. Une personne peut se fier à son jugement en ce qui regarde ce Poëme Epique, & peut s'assurer de sa régularité & de sa droiture, quand ses pensées, son genie, & ses raisonnemens se trouvent conformes aux préceptes d'Aristote & d'Horace, & à la pratique d'Homere & de Virgile.

FIN.

SHD. (+).

1143